

Malato, Charles (1857-1938). Pierre Vaux, ou Les malheurs d'un instituteur. 1915.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

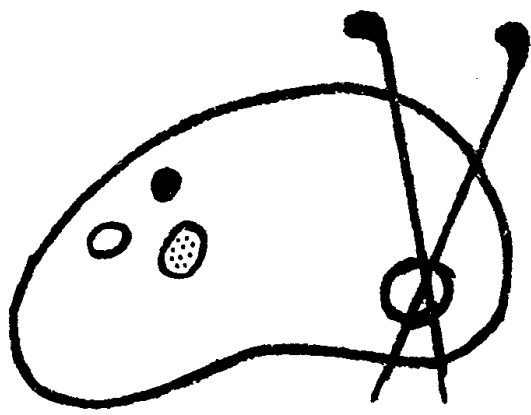
\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

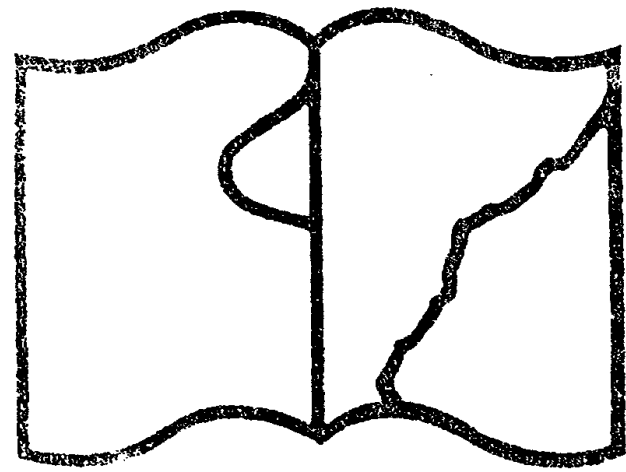
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).



Couvertures supérieure et inférieure  
en couleur



Couvertures supérieure et inférieure  
détériorées

LE LIVRE ILLUSTRÉ

# PIERRE VAUX

PAR CHARLES VALATON



Publications JULES ROUFF & C<sup>ie</sup> 83-85, Rue de l'Orfèvre PARIS (4<sup>e</sup>)

# LE LIVRE ILLUSTRÉ...

à **65** centimes

## Déjà parus :

**ADOLPHE D'ENNERY**

~~Les Deux Orphelins~~  
Le Remords d'un Ange  
Martyre

**XAVIER DE MONTPEPIN**

Le Médecin des Pauvres  
L'Homme aux Figures de Cire  
La Morte Vivante  
Le Médecin de Brunoy  
La Joueuse d'Orgue : Caïn  
La Petite Marthe  
Les Mystères du Palais-Royal :  
Le Diable  
La Fille du Diable  
Les Nuits du Régent

**PAUL SAUVIERE**

La Petite Marquise  
Le Capitaine Belle-Humeur  
Monseigneur  
Le Secret d'Or

**JULES MARY**

Le Docteur Madelon  
Les Damnées de Paris : L'Endormeuse  
L'Outragée  
La Jolie Boiteuse

**CONSTANT GUEROULT**

L'Affaire de la Rue du Temple  
La Bande à Fifi Volland

**GEORGES PRADEL**

L'Officier Bleu  
Le Compagnon de Chaîne  
Le Secret de Bialka  
La Petite Bleue

**PIERRE ZACCONE**

Une Haine au Baigne

**EMILE RICHERBOURG**

Andréa la Charmeuse  
La Fille Maudite  
Les Amoureuses de Paris  
L'Enfant du Faubourg  
Petite Mère  
Le Million du Père Rictot  
La Nonne Amoureuse

**ALEXIS BOVIER**

La Belle Grêlée  
Auguste Manette  
La Princesse Saltimbanque

**HENRI DEMESSE**

Margot la Bouquetière  
La Petite Fifi  
Les Trois Duchesses

**PONSON DU TERRAIL**

L'Auberge de la Rue des Enfants Rouges  
L'Ecolier de Paris  
Le Roi des Bohémiens  
La Juive du Château Trompette :  
L'Auberge des Trois Lapins  
La grande Cadichonne.  
Les Ruines Hantées  
Les Drames du Village :  
Mademoiselle Mignonne  
Le Brigadier La Jeunesse  
Les Mystères du Demi-Monde :  
Les Hommes de Cheval  
L'Agence Matrimoniale

Envoi franco de chaque volume contre 0. 85 adressés aux

Publications JULES ROUFF & Co, 83, rue de l'Ouest

Sceaux. — Imp. Charaire.



Chen

22043  
(402)

**PIERRE VAUX**



OU

**LES MALHEURS D'UN INSTITUTEUR**

8.7.2

29133

# Le Livre Illustré à 65 centimes

IL PARAÎT UN VOLUME LE 30 DE CHAQUE MOIS

Déjà parus :

## ADOLPHE D'ENNERY

Les Deux Orphelines  
Le Remords d'un Ange  
Martyre

## XAVIER DE MONTEPIN

Le Médecin des Pauvres  
L'Homme aux Figures de Cire  
La Morte Vivante  
Le Médecin de Brunoy  
La Joueuse d'Orgue : Cain  
La Petite Marthe  
Les Mystères du Palais-Royal :  
Le Diable  
La Fille du Diable  
Les Nuits du Régent  
La Marchande de Fleurs :  
La Comtesse Marcelle

## PAUL SAUNIÈRE

La Petite Marquise  
Le Capitaine Belle-Humeur  
Monseigneur  
Le Secret d'Or

## JULES MARY

Le Docteur Madelot  
Les Damnées de Paris : L'Endormeuse  
L'Outragée  
La Jolie Boiteuse

## CONSTANT GUÉROULT

L'Affaire de la Rue du Temple  
La Bande à Fifi Vollard

## GEORGES PRADEL

L'Officier Bleu  
Le Compagnon de Chaîne  
Le Secret de Bialka  
La Petite Bleue

## CHARLES MALATO

Pierre Vaux

## PIERRE ZACCONE

Une Haine au Bagne

## ÉMILE RICHEBOURG

Andréa la Charmeuse  
La Fille Maudite  
Les Amoureuses de Paris  
L'Enfant du Faubourg  
Petite Mère  
Le Million du Père Raclot  
La Nonne Amoureuse

## ALEXIS BOUVIER

La Belle Grêlée  
Auguste Manette  
La Princesse Saltimbanque

## HENRI DEMESSE

Margot la Bouquetière  
La Petite Fifi  
Les Trois Duchesses

## PONSON DU TERRAIL

L'Auberge de la Rue des Enfants Rouges  
L'Ecolier de Paris  
Le Roi des Bohémiens  
La Juive du Château Trompette :  
L'Auberge des Trois Lapins  
La grande Cadichonne.  
Les Ruines Hantées  
Les Drames du Village :  
Mademoiselle Mignonne  
Le Brigadier La Jeunesse  
Les Mystères du Demi-Monde :  
Les Hommes de Cheval  
L'Agence Matrimoniale  
Le Serment des Hommes rouges

## THÉODORE CANU

L'Amie fatale

Envoi franco de chaque volume contre 0.85 adressés aux  
Publications JULES ROUFF & C<sup>ie</sup>, 83, rue de l'Ouest, Paris-14<sup>e</sup>

CHARLES MALATO

---

PIERRE VAUX

OU

LES MALHEURS D'UN INSTITUTEUR

---



PARIS  
PUBLICATIONS JULES ROUFF & C<sup>ie</sup>  
83, RUE DE L'OUEST, PARIS (14<sup>e</sup>)

---

(Tous droits réservés.)



**Dans un mois**

# **LE FILS ★ LA BARONNE BLONDE**

**PAR ÉMILE RICHEBOURG**

Vivre tranquilles tous unis, sans bruit et sans secousses voilà pour une famille le vrai bonheur. Ce n'est pas le cas de la famille de Coulange dont Émile RICHEBOURG nous a déjà parlé dans les Deux Mères et dont les malheurs et les aventures font l'objet de ce nouveau chef-d'œuvre **Le Fils ★ La Baronne Blonde** que nous publierons le mois prochain.

Quel est le mystère dans le passé qui met aux prises les Coulange, leur fils Eugène, leur ravissante fille Maximilienne avec de Ferny, Armand des Grolles, José Bosco; qu'est Ludovic de Montgarin égaré dans ce milieu pernicieux; que viennent faire au milieu d'eux, la bonne Louise, la baronne Valdeck, les jolies Elisabeth et Charlotte, l'amiral de Sisterne, Lucien de Neille, Moriot Gardel; c'est ce que sauront tous ceux qui liront dans un mois.

## **LE FILS ★ LA BARONNE BLONDE**

**Le nouveau chef-d'œuvre d'ÉMILE RICHEBOURG**

**qui paraîtra dans la Collection du LIVRE ILLUSTRÉ**

***En vente partout dès le 30 Août***

le volume  
très illustré **65** centimes  
seulement

Envoi franco contre 0 fr. 85 adressés aux  
**Publications JULES ROUFF et C<sup>ie</sup>, 83 et 83, rue de l'Ouest, Paris-14<sup>e</sup>**

# PIERRE VAUX

OU

## LES MALHEURS D'UN INSTITUTEUR

---



PREMIERE PARTIE

L'INSTITUTEUR

---

LES NOTABLES DE LONGEPIERRE

Par une soirée de février 1848, l'auberge de l'Etoile d'Or, la plus importante que possédât le village de Longepierre, était pleine d'une animation inaccoutumée.

La route qui, de Navilly à Dôle, traverse la petite commune chalonnaise, était silencieuse et déserte. Aucun pas ne faisait craquer la couche de neige tendue sur le sol comme un blanc linceul, et c'est à peine si deux ou trois lumières isolées brillaient aux fenêtres des habitations, ainsi que des phares perdus sur un océan d'ombre.

A dix pas de l'auberge, le pays disparaissait dans l'obscurité, sous un ciel noir, diamanté d'étoiles, mais privé de la clarté lunaire.

C'était la solitude et la tristesse d'un paysage d'hiver, faisant un singulier contraste avec la vie bruyante qui emplissait l'auberge.

Dans la salle du rez-de-chaussée de l'Etoile d'Or, une dizaine d'hommes, les uns attablés devant des bouteilles à demi vides, les autres debout, péroraient avec des éclats de voix.

Presque tous étaient des paysans sanguins, corpulents, vêtus de la blouse et chaussés de sabots. Dans un coin, cependant, et parlant avec moins d'emportement et scrutant les assistants de ses yeux gris, inquisiteurs et rusés, se tenait un homme d'environ quarante-cinq ans, au visage soigneusement rasé et qui différait des autres par la mine et le vêtement. Celui-ci consistait en un pantalon et un tricot de laine gros bleu, le tout enveloppé d'une manière de houppelande, de couleur indéfinissable. Un vieux bonnet de fourrure, enfoncé jusqu'aux sourcils, couvrait la tête du personnage, tête qui semblait celle d'un chasseur à l'affût avec une expression de ténacité sournoise et de patience béate. L'individu auquel appartenaient cette houppelande, ce bonnet et cette tête, était le bedeau de Longepierre.

— Ce qu'il y a de certain, déclarait un gros paysan en assénant sur la table un coup de poing qui fit trembler verres et bouteilles, c'est que tout va de mal en pis depuis que le « maître » est chez nous. Il monte la tête à tous les chenapans du pays.

— Si ça continue, fit un autre, on sera bientôt obligé de payer les manouvriers comme à la ville pour les faire travailler.

— Ah ! murmura un vieux, le bonnet de coton tiré sur les oreilles, avant c'était le bon temps. J'ai vu ça sous Charles X, et même encore au commencement du règne de notre roi Louis-Philippe. La misère était si grande que les filles de ferme, les garçons d'étable, les journaliers, tout ça se trouvait pour un morceau de pain. La soupe tous les jours, une paire de chaussures et un vieux vêtement tous les ans, et on avait deux bons bras à son service. Maintenant, tout est changé : les domestiques raisonnent, ils osent discuter avec les maîtres. Si ça continue, je vous le dis, ils finiront par prendre leur place.

— Ces pauvres gens ne sont pas les coupables, fit le bedeau d'une voix douce. Il faut leur pardonner, car le plus souvent ils ne savent ce qu'ils font. Les criminels — et ici la voix de l'homme d'église devint sévère — sont ceux qui les poussent et en font des instruments de leur ambition.

— Vous avez rudement raison, monsieur Flamiche,

fit le vieux. Oui, tous ces propres à rien, qui ont traîné dans les villes et qui font les fiers parce qu'ils savent lire et écrire, c'est de la peste. C'est eux qui viennent pourrir nos jeunesses en leur fourrant dans la tête un tas de mauvaises choses.

— Comme si on avait besoin de savoir lire pour travailler la terre ! Il suffit d'avoir de ça, pas vrai, père Bastien ? fit un jeune gars en relevant ses manches et exhibant avec orgueil de vigoureux biceps.

— Les maîtres d'école, les journalistes, j'entends ceux qui écrivent dans de mauvais journaux, tout ça c'est du monde bon à flanquer à l'eau, conclut le vieux en tirant sa pipe de la poche de sa blouse. C'est eux qui tournent la tête aux autres et en font des rouges, des partageux.

Ce mot haï de « partageux » souleva chez cette foule de conservateurs ignorants et féroces, un beau mouvement d'indignation.

— Des partageux ! exclama le gros paysan qui trouvait que tout allait de mal en pis. Des partageux ! qu'ils y viennent !

Et, farouche, il brandissait un gourdin nouveau.

— De mon temps, déclara le père Bastien, le premier qui aurait parlé de partage on lui aurait cassé les reins à coups de fourche.

— Oui, fit un paysan, et aujourd'hui on écoute les belles paroles de M. Pierre Vaux.

Le bedeau, qui calculait chacun de ses mots, crut le moment venu de jeter un peu d'huile sur le feu.

— Qui pourrait croire, dit-il, qu'un homme intelligent et qui semble si bon cherche à renverser tout ce qu'il y a de respectable : la religion, le gouvernement et la propriété.

Ces mots excitèrent une nouvelle explosion de colère. La religion, le gouvernement, au fond, ces paysans n'y tenaient que par habitude, mais la propriété !

— La propriété, fit une voix grave, c'est la base de tout.

Celui qui venait de lancer cette phrase n'était rien moins que l'aubergiste lui-même, gros homme d'environ cinquante ans, à figure papelarde et glabre, qui parlait en fermant à demi les yeux et scandant les mots. Une chaîne de montre et de lourdes breloques s'étalaient sur son gilet rouge. Une casaque fourrée au lieu de blouse, et de gros souliers au lieu de sabots achevaient de le différencier de autres paysans.

— M. Gollemard a raison, appuya sentencieusement le père Bastien. Moi qui vous parle j'ai vu défilier Louis XVI, la République, le Bon-Plaisir, les Droits de l'Homme, la

Charte, et des Constitutions en veux-tu en voilà. Tout ça passait, la propriété restait, elle restera toujours.

— Sans respect de la propriété nous serions pis que des sauvages, conclut Gollemard.

— Certainement, murmura le bedeau un peu mécontent de voir que chez ces âpres terriens le souci des biens matériels tenait une autre place que celui des choses sacrées. Mais qui défend la propriété, sinon l'Eglise qui dit : « Le bien d'autrui tu ne prendras » ?

— C'est vrai, opinèrent de nombreuses voix.

— Il s'ensuit donc, continua le digne M. Flamiche, que les ennemis de l'Eglise sont en même temps les ennemis de la propriété.

La conclusion était-elle d'une logique impeccable ? Un anticlérical est-il forcément un communiste ou un communiste est-il forcément un anticlérical ? Il serait téméraire de l'affirmer.

Quoi qu'il en fût, les paroles du bedeau rencontrèrent l'approbation générale. Du reste, il n'y avait pas d'opinion dissidente parmi ces paysans aveuglément égoïstes et réactionnaires, unis dans leur haine de tout ce qui osait penser, et ne pas penser comme tout le monde.

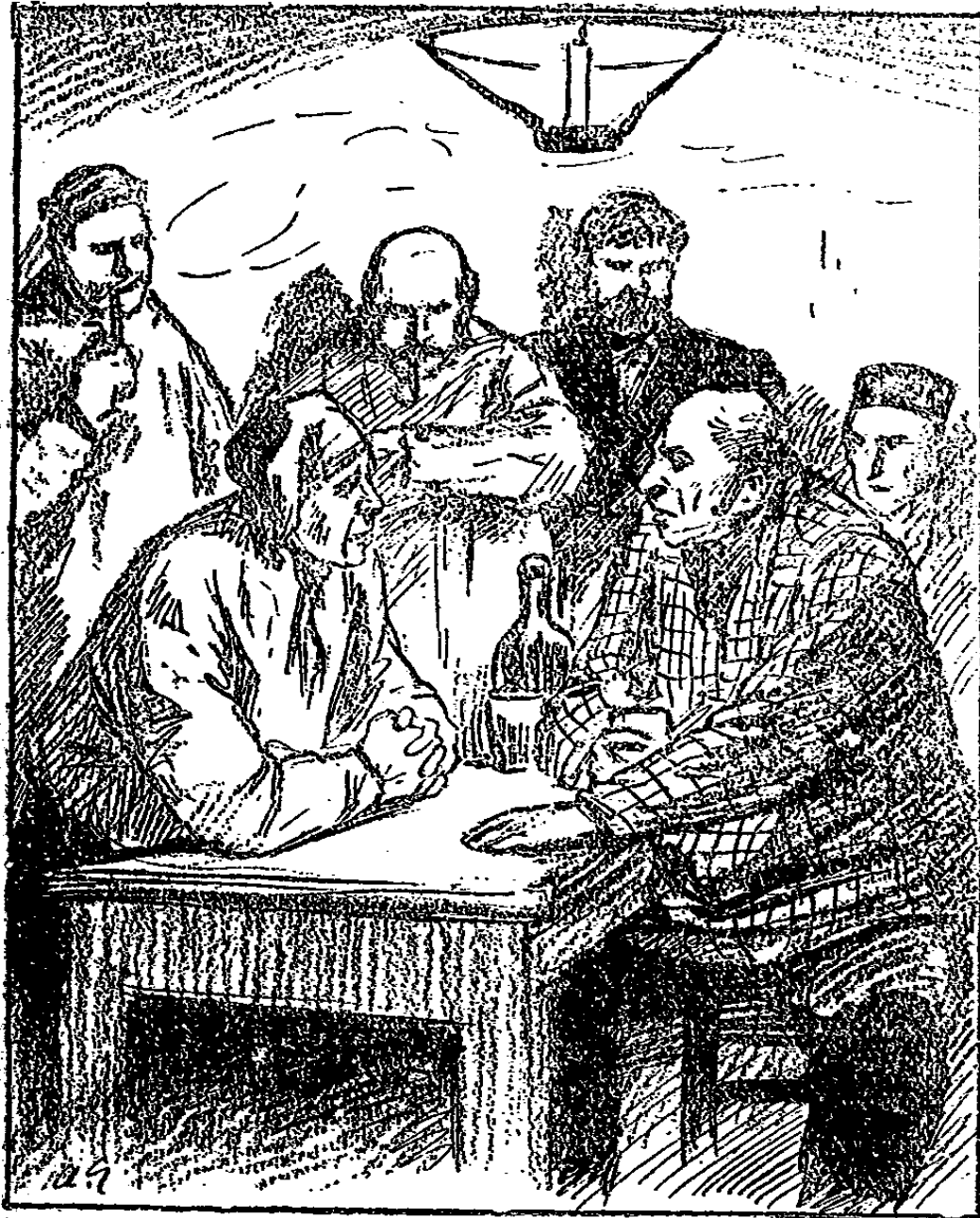
Depuis quatre ans, Pierre Vaux était instituteur à Longepierre. Originaire du hameau de Molaise, près d'Ecuelles, commune du canton, il avait, tout enfant, labouré la terre et, plus tard, travaillé comme apprenti chez un sabotier de Sallanges, avant de pouvoir songer au professorat.

Sa mère, Marguerite Cambillet, restée veuve de François Vaux avec cinq enfants, dont Pierre était le quatrième, s'était remariée, au bout de deux ans, à Emile Gagey, manouvrier d'Ecuelles, et tous ensemble, à force de labeur opiniâtre, avaient fini par se sortir un peu de la misère. Pierre, qui n'avait pu, comme tous les petits paysans, fréquenter l'école que pendant les mois d'hiver, avait senti s'éveiller en lui une vocation irrésistible pour l'enseignement, en aidant son frère aîné, instituteur à Virey, à faire sa classe. Et après son tirage au sort, ayant eu la chance d'amener un bon numéro, il avait lâché les sabots pour se préparer à l'école normale de Mâcon, où il était entré dans un bon rang et avec une demi-bourse. Deux ans plus tard, devenu le meilleur élève de cette école, il en sortait muni de son brevet supérieur, et, sur la recommandation de son directeur, M. Durand, il était agréé comme instituteur par le conseil municipal de Longepierre.

Tout empli de cet idéalisme généreux, de cet humanitarisme profond qui animaient les démocrates socialistes de 1848, cet instituteur de village se sentait peuple



et témoignait d'une tendresse sans borne pour les dés-  
hérités. Obligé de lutter chaque jour contre l'animosité  
des notables, le parti pris des autorités et l'égoïsme des



*La propriété c'est la base de tout (page 7).*

cultivateurs si petits possédants qu'ils fussent, il s'était  
attiré la haine implacable des conservateurs de Longe-  
pierre et c'était pour aviser aux moyens pratiques de

s'en défaire que ceux-ci se trouvaient réunis à l'auberge de l'Etoile-d'Or.

Parmi les ennemis les plus acharnés de l'instituteur, il fallait compter naturellement le curé, M. Couillerot. Mais celui-ci n'aimait pas les luttes ouvertes, et c'était surtout par l'intermédiaire de son bedeau qu'il s'efforçait d'ameuter le pays contre le jeune maître d'école.

Le maire, M. Roussot, n'aimait Pierre Vaux que très médiocrement. Cependant lui non plus ne le combattait pas au grand jour.

D'abord il avait grand besoin de lui ; comme les trois quarts des instituteurs, celui de Longepierre était secrétaire de la mairie. Grâce à lui, les délibérations du conseil municipal figuraient sur les procès-verbaux de façon honorable ; nombre de balourdises qui eussent voué les autorités municipales à l'immortalité du ridicule se trouvaient habilement estompées. M. Roussot s'en rendait bien compte et, à défaut de la reconnaissance, vertu qu'il ne possédait point, le souci de son intérêt l'engageait à ménager le maître d'école.

Puis le maire songeait à l'avenir. Sans être grand clerc, M. Roussot se disait que des changements politiques n'étaient pas, à tout prendre, impossibles. Louis-Philippe n'avait-il pas remplacé Charles X ? Et maintenant des gens turbulents, mais qui pouvaient quelque jour devenir les plus forts, ne s'avisait-ils pas, non satisfaits du régime censitaire, de demander « l'adjonction des capacités » ?

— Si jamais ces démagogues triomphaient, un homme intelligent et instruit comme Pierre Vaux n'aurait-il pas un rôle à jouer ? S'il s'était attiré la haine des notables, par contre, nombre de miséreux villageois l'aimaient, sentant d'instinct en lui un défenseur.

Le mieux était donc de ne travailler qu'en dessous main à le perdre et, en attendant, d'affecter une impartialité qui, toute temporaire, pourrait se changer, au gré des événements, en hostilité ou en sympathie.

Pour ces raisons, le maire n'assistait pas à la réunion de l'Etoile-d'Or.

Par contre, son adjoint Gollemard s'y trouvait tout naturellement comme maître de l'établissement, ce qui lui permettait d'opiner sans se compromettre. Epicier et marchand de vins, établi dans la commune depuis vingt et un ans, celui-là était une personnalité ; les paysans disaient « monsieur Gollemard », comme ils disaient « monsieur le maire ». Dévoré d'ambition et prêt à tout pour satisfaire son âpre désir d'être le premier, il conspirait à la fois contre le maire, qu'il voulait supplanter, et contre l'instituteur en lequel il pressentait d'intui-

tion un rival possible. Mais il voilait la passion infernale qui bouillait en lui et les tortueuses intrigues qu'il ourdissait sous un masque de bonhomie papelarde, quelquefois sentencieuse.

Gollemard se rencontrait tacitement avec le bedeau Flamiche. Celui-ci parlait religion, celui-là parlait propriété, évitant de quitter le terrain des principes pour aborder celui des personnalités et attaquer directement l'instituteur. Il se contentait, en excellent jésuite laïque, de souffler sur le feu pour attiser l'incendie.

Au chef-lieu même du canton, à Verdun-sur-le-Doubs, Pierre Vaux, en raison de ses idées libres, s'était créé des ennemis ou tout au moins des hostiles, parmi lesquels le juge de paix Boullenger, type de galantin provincial, homme dévoré, en outre, d'une fringale inapaisable. Un autre adversaire de l'instituteur était le receveur Coste, réactionnaire convaincu et honnête, qui répétait consciencieusement tous les vieux clichés de la bourgeoisie conservatrice, flétrissait les passions démagogiques, stigmatisait les instincts inavouables du socialisme et luttait tous les jours héroïquement avec l'hydre de l'anarchie, mais qui jamais ne se fût prêté à des machinations perfides. Le receveur, bien qu'habitant Verdun, se trouvait en ce moment à Longepierre. Il avait été avisé de la réunion chez Gollemard, mais ne s'y était pas rendu. Son absence fut soulignée par le bedeau et regrettée comme une semi-défection.

Comment arriverait-on à se débarrasser de l'instituteur maudit ? Les uns songeaient à écrire, ou plutôt faire écrire au préfet, en dénonçant Pierre Vaux comme un perturbateur dangereux. Les autres songeaient à s'adresser directement au ministre, mais aucun ne se souciait d'en prendre l'initiative et d'en assumer la responsabilité.

Dans ces conditions, la réunion de l'Etoile-d'Or demeura sans résultats pratiques. Il n'en ressortit qu'une fois de plus la haine implacable qui animait les notables contre le jeune maître d'école.

## II

En 1848, Longepierre était une commune de sept cents habitants, à demi enserrée par un repli du Doubs. Les habitations, la plupart recouvertes de chaume, se groupaient autour de l'église, formant des îlots que séparaient des buissons et des ruisselets d'eau vive et claire. Une quinzaine de maisons seulement montraient un toit de tuiles au-dessus des granges et des hangars qui les flanquaient. C'étaient celles qui avaient l'honneur d'abriter les gros bonnets du canton.

Contiguë à la mairie et proche de l'église, s'élevait l'école. C'était un bâtiment en planches, long de dix mètres, large de cinq, donnant sur une cour palissadée, plantée de quatre arbres étiques, tristes avec leurs branches grêles et dépouillées. Au rez-de-chaussée, éclairée par deux larges fenêtres, la classe, avec sa double rangée de bancs et de pupitres et, au fond, adossée au tableau noir, la chaire du maître. Au premier étage, le logement de la famille Vaux.

Une petite chambre à coucher pour l'instituteur et sa femme, un cabinet destiné à leur enfant Ermence, alors âgée d'un an, et à un autre enfant dont la venue en ce monde était prochainement attendue ; une pièce servant de bureau et meublée d'une bibliothèque, d'une table de travail et de quelques sièges, une autre pièce à la fois cuisine, four et salle à manger, composaient le logement.

Pierre, marié depuis trois ans, vivait là avec sa femme

et leur enfant, heureux malgré l'hostilité des notables que compensait à ses yeux la sympathie dont l'enveloppaient encore timidement les pauvres gens.

Le lendemain soir de la réunion de ses ennemis à l'Etoile-d'Or, il était assis devant sa table de travail, en face d'un homme d'une cinquantaine d'année, qui, par sa physionomie sérieuse plus encore que par sa mise de citadin, différait entièrement des habitants de Longepierre.

Une grande redingote noisette tombant jusqu'aux genoux sur des pantalons noirs, un foulard blanc couvrant le col, et des lunettes d'or encadraient un corps assez grand, un peu maigre, robuste, surmonté d'une tête chauve, sauf aux tempes, où grisonnaient quelques boucles épaisses ; deux yeux verts trouaient cette figure au nez camard et à la bouche large meublée de fortes dents encore blanches.

Tel était le docteur Hâzin, hongrois, qui, ayant fait ses études de médecine en France, y était toujours resté depuis, s'occupant de thérapeutique, certes, il le fallait pour vivre, mais plus encore de géologie et d'ethnographie.

C'était un savant dont la valeur et les idées larges eussent, dans une petite ville de province, excité les jalousies et les haines. Aussi après avoir exercé à Dijon, Chalon, puis, pendant quinze ans, à Mâcon, où il avait connu Pierre Vaux, alors élève à l'école normale, avait-il transféré son cabinet à Lyon. Là, il n'avait pas tardé à se faire une clientèle de choix. Le docteur Hâzin, qui semblait très indifférent à la politique, ne flattait point les autorités et ne cachait pas plus qu'il n'affichait sa complète irréligion, mais il soignait consciencieusement ses malades et les guérissait assez souvent, quitte à ne plus les revoir ensuite. Cela faisait passer ce qu'on appelait ses bizarreries.

Le docteur était passablement nomade, caractéristique de la race dont le sang coulait dans ses veines. Ses loisirs étaient employés à des excursions et des voyages qui se terminaient généralement par des mémoires adressés à l'une des nombreuses sociétés scientifiques dont il était membre honoraire et correspondant. L'un de ces travaux : *Etude sur les terrains et les anciennes populations du Mâconnais*, avait fait du bruit dans la région ; l'auteur y développait des arguments à l'appui, cette idée anti-biblique que le mâconnais, comme du reste toute l'ancienne Gaule, avait été habité par des familles troglodytes, il y a beaucoup plus de six mille ans.

Pour donner un complément à cette étude, le docteur Hâzin, laissant momentanément la direction de son ca-

binet à un jeune confrère, était revenu dans le département de Saône-et-Loire. Se trouvant de passage à Longepierre, il avait songé à aller renouer connaissance avec Pierre Vaux.

Celui-ci, en face du docteur, apparaissait tout dissemblable. C'était un homme de vingt-sept ans, à la physionomie ouverte et régulière, avec des yeux gris profonds et une fine moustache. Sa taille, bien prise, ne manquait pas d'élégance. Pendant des années, les privations, le surmenage de travail matériel d'abord, de travail intellectuel ensuite, avaient fait de lui un jeune homme maigre, à l'aspect maladif. Puis, avec le temps et une vie non moins dure, cette nature plébéienne, affinée, mais non viciée, s'était reconstituée : le cultivateur de Molaise eût pu reconnaître son fils dans le maître d'école.

— Alors, vous vous plaisez à Longepierre ?

C'était le docteur Hâzin qui posait cette question.

— Oui, répondit Pierre Vaux. J'y suis heureux, puisque je puis satisfaire ce qui a été toujours ma passion : enseigner aux autres, fils de paysans comme moi, le peu que j'ai appris.

Le docteur sourit, sourire de scepticisme ou, qui sait, de mélancolie amère.

— Les hommes, croyez-moi, mon cher Vaux, fit-il en regardant l'instituteur, sont d'assez méchants animaux avec lesquels il faut vivre, puisqu'on ne peut pas faire autrement, mais qui ne méritent guère qu'on se sacrifie pour eux. Faites votre métier raisonnablement en apprenant aux petits paysans à lire, écrire et compter, ce qui leur permettra plus tard de se voler de façon plus intelligente...

— Docteur !...

— Mais ne vous brouillez ni avec les parents qui ne vous savent aucun gré, vous pouvez en être sûr, du mal que vous vous donnez, ni avec les gros bonnets de la commune, qui pourraient vous faire un mauvais parti. Vous savez qu'un instituteur de village pèse beaucoup moins qu'un curé fanatique ou un maire ignare.

— Docteur, vous poussez trop les choses au noir. Certes, j'ai eu des difficultés à Longepierre, mais elles sont à peu près aplanies : le fond de la population y est bon et les notables n'y sont pas plus bêtes ou méchants qu'ailleurs.

— Hum ! fit le médecin, ce n'est pas les vanter beaucoup. Je les connais, moi, vos notables de village. Des ignares bourrés de prétentions dès qu'ils savent lire et écrire, et parce qu'ils sentent jalousement votre supériorité intellectuelle, avides de vous faire sentir leur supériorité pécuniaire.

— Mais il y a le peuple, s'écria Pierre. Vous n'en tenez aucun compte.

Ici le docteur Hâzin éclata tout à fait de rire.

— Le peuple, dites-vous ! Appelez-vous ainsi ces malheureux sans lumières, sans conscience, sans volonté, n'ayant que le droit de peiner toute leur vie ou de mourir de faim et disparaissant du monde sans savoir quel rôle de dupes ils y sont venus jouer ?

Le docteur s'était levé : il ne voyait plus son hôte, il parlait, suivant sa pensée.

— Oui, fit l'instituteur, le peuple est malheureux parce qu'il est inconscient. Le jour où il aura l'instruction gratuite, l'instruction pour tous, alors cela changera.

Cette fois, le docteur eut un formidable haussement d'épaules.

— Enfant, gronda-t-il d'une voix sourde, où l'on eût pu cependant discerner l'accent d'une affection sincère pour le jeune maître, vous ne connaissez rien à la vie ni aux hommes. Lorsque le peuple saura lire, eh ! bien, il lira des mensonges écrits au lieu d'écouter des mensonges parlés. Il dévorera tout le poison que lui verseront les charlatans qui spéculeront sur ses passions, ses préjugés, ses vices, toutes choses dont on ne se défait pas en un jour ; il apprendra des mots, il ne se formera pas des idées. Et vous, qui voulez travailler à l'émancipation de ce peuple, vous serez broyé dans l'engrenage, sans que ceux pour lesquels vous vous serez dévoué tentent un effort en votre faveur.

— C'est égal, dit résolument Pierre, j'irai jusqu'au bout de ma tâche.

— Je n'en doute pas, répondit gravement le docteur, et maintenant que je vous ai dit ce que me suggérait mon expérience, je n'ai plus qu'à vous exprimer ma sympathie pour votre courage et à vous souhaiter bonne chance.

Et sa main rencontra celle du maître d'école qu'elle étreignit vigoureusement.

En ce moment, Mme Irma Vaux entra, portant sur un plateau une bouteille de vieux vin, des biscuits et des verres. C'était une jeune et très belle femme de vingt-trois ans, à la figure à la fois douce et sérieuse.

Comme son mari, elle présentait le type de race paysanne, demeurée robuste, mais affinée. La carnation était superbe, et le visage ovale, d'une parfaite régularité de traits, était éclairé par deux grands yeux bruns, pleins d'expression. Sa démarche était un peu alourdie par l'approche d'une nouvelle maternité que laissait entrevoir l'épaississement de sa taille.

— Tu arrives à point, fit joyeusement l'instituteur à

sa jeune femme. Le docteur Hâzin est en proie à des idées noires : ta présence et un verre de ce vieux vin vont, je l'espère, les chasser.

— Oh ! la présence de madame suffira, répliqua le médecin, qui pourtant ne se piquait pas de galanterie.

— Vous êtes bien aimable, docteur, murmura Mme Vaux avec un sourire. Vous nous traitez comme de vrais amis. Savez-vous que votre visite va nous faire bien des jaloux ?

— Bah ! interrompit le maître d'école qui craignait de voir la conversation reprendre un caractère de tristesse, laissons les jaloux et buvons un verre de vieux Beaune. Depuis deux ans nous le gardons pour les amis.

Il déboucha et emplit les verres.

— Docteur, un biscuit ? offrit Mme Vaux.

Tous trois choquèrent démocratiquement leurs verres, l'instituteur disant :

— Je bois à la gloire scientifique de docteur Hâzin.

Et le docteur, répondant gravement :

— Je bois à votre bonheur.

Puis il ajouta, se parlant à lui-même :

— Du reste, chose parfaitement absurde : les souhaits ne servent à rien.

Pierre et sa femme éclatèrent de rire, un rire clair et joyeux qui gagna le sceptique lui-même.

— Que voulez-vous ? fit le médecin : j'ai cinquante-trois ans bien sonnés et cherche à voir le monde, les choses et les hommes comme ils sont, sans me payer de mots. Vous, mon cher Vaux, vous êtes jeune, enthousiaste, idéaliste, j'oserai même dire un tantinet mystique ; vous adorez Michelet, qui est un poète, et Lamennais, qui parle de Dieu comme s'il le connaissait personnellement.

— Oh ! docteur, interrompit doucement Irma.

— Vous aussi, chère madame, continua l'impitoyable Hâzin. Vous vivez en plein rêve d'amour, de poésie, de fraternité, avec un père céleste qui finit toujours, comme au théâtre, par châtier le mal qu'il n'a pas su empêcher et récompenser la vertu après l'avoir laissé souffrir. Après tout, peut-être, ce rêve vaut-il mieux pour vos natures délicates que la froide réalité !...

Et retombant dans ses songeries philosophiques, il ajouta, se parlant à lui-même :

— Au fond, qu'est-ce que la réalité ? La connaît-on jamais.

Pierre Vaux et sa femme aimaient, admiraient le docteur Hâzin, mais ce sentiment se mêlait d'une sorte de frayeur devant le profond scepticisme du savant. Le maître d'école de Longepierre avait toute l'âme d'un croyant ; pour lui, la liberté, la fraternité, la justice,



étaient non pas des mots vides, mais des principes matérialisables, plus que cela même : des divinités n'attendant pour descendre du ciel bleu que l'appel viril d'une



*En ce moment Mme Irma Vaux entrant (p. 15).*

humanité consciente. Il avait au plus haut degré la religion du Beau, du Juste et du Vrai, attributs, pensait-il, d'un Etre suprême auquel les hommes rendaient un culte grossier, mais nécessaire.

Pour le docteur Hâzin, au contraire, foncièrement incroyant de par ses études scientifiques, le Beau était chose tout à fait relative, déterminée par nos goûts variant selon notre constitution physiologique ; le Juste était l'équilibre des intérêts dans les rapports humains, et le Vrai était ce qui paraît tel à nos sens et à notre entendement très limités. Quand à ses idées sur l'Etre suprême, elles faisaient frémir Pierre, auquel l'impitoyable savant répétait.

— Ah ! oui, l'Etre suprême, je sais, la plus grande folie de Robespierre, le Dieu jacobin qui a remplacé le Dieu catholique barbu, auréolé, à la fois divisible par trois et invisible. Eh bien ! non, mon cher Vaux, pas plus celui-là que celui-ci : sous quelque forme que ce soit, l'hypothèse de Dieu n'ajoute à l'explication de la vie universelle par la matière-force.

Mais ce qui désolait le plus le maître d'école, c'est que le docteur portait son scepticisme du terrain religieux sur le terrain politique. Cet homme terrible, si contradictoire avec son époque de mysticisme démocratique, ne croyait pas plus au peuple qu'il ne croyait à Dieu, il n'ajoutait foi ni à la bonne volonté des classes dirigeantes ni à l'énergie de la masse dirigée.

— Des esclaves bons à demeurer toujours des esclaves ou à devenir oppresseurs, grommelait-il en haussant les épaules.

— Mais par grâce ! exclamait désespérément Pierre, s'il ne faut croire ni à Dieu, ni au gouvernement, ni au peuple, à qui ou à quoi faut-il croire ?

— A rien, ripostait le docteur avec un sourire joyeux.

## III

## CHEZ M. MONTGARIN

Quelques jours plus tard, M. Mongarin, juge d'instruction à Chalon-sur-Saône, donnait à dîner à quelques personnages d'importance.

C'étaient : le juge de paix Boullenger, du canton de Verdun ; l'abbé Tizonnier, directeur de conscience de Mme Montgarin ; le sous-inspecteur des écoles Bidault et le docteur Bélin, le plus connu sinon le meilleur des spécialistes chalonnais.

Au milieu de tous ces hommes graves, Mme Montgarin, assise en face de son mari et ayant à sa droite le prêtre, à sa gauche le médecin, s'ennuyait prodigieusement.

Agée de vingt-trois ans et mariée, contre son gré, à un homme qui en avait le double, élégante et jolie, Valentine Langlois, devenue Mme Mongarin, eût voulu briller à Paris et non s'enterrer dans une maussade ville de province.

Cela seul eût pu la consoler d'avoir épousé un homme morose qui ne se déridait tant soit peu que lorsqu'il avait conscience d'avoir acheminé quelque pauvre diable vers la guillotine ou tout au moins les travaux forcés à perpé-

tuité ; mais la femme aussi propose plus souvent qu'elle ne peut disposer, même de sa personne, et fort de son autorité paternelle, M. Langlois, notable commerçant dont les affaires périclitaient, n'avait trouvé pour se remettre flot de meilleure solution que de marier sa fille à un magistrat fortuné, disposé à devenir en dessous main son associé.

Il avait ainsi interrompu une idylle ébauchée entre sa fille et un soupirant peu argenté, Georges Roynal, et meurtri deux cœurs, mais le doit et l'avoir de sa maison avaient été équilibrés. Que ne sacrifierait-on pas à l'honneur de la comptabilité ?

La vie était terriblement monotone pour Mme Montgarin, dans la maison noire et sévère, située entre cour et jardin, qu'elle occupait avec son mari, rue Saint-Georges. En dehors des bals à la sous-préfecture, d'ailleurs cérémonieux et guindés, plus que de raison, et des offices religieux qu'elle suivait un peu par dévotion et beaucoup parce que la femme d'un magistrat doit donner l'exemple, Mme Montgarin n'avait guère de distractions. Les gens que recevait le juge étaient parfaitement ennuyeux ou lugubres et elle-même, ayant d'abord voulu ouvrir son salon, s'était bientôt empressée de le fermer sous prétexte de santé, tant elle avait été effrayée du vide ou du fiel que recélaient les conversations de ses invités.

Valentine Montgarin n'était pourtant ni un esprit supérieur ni un caractère de forte trempe. Elle avait reçu l'éducation toute en surface des jeunes filles de sa classe et de son temps, éducation faite de belles manières, de préjugés sociaux et de légendes religieuses recouvrant une parfaite ignorance de toutes choses. Et toutefois il y avait en elle quelque chose qui tendait à se révolter contre la tyrannie de l'éducation, des usages et des milieux. Mais ce n'était qu'une velléité, qui n'arrivait pas jusqu'à sa réalisation et finissait par un affaissement et des larmes.

En proie à cet état nerveux s'acheminant vers l'hystérie, Valentine ne pouvait trouver de refuge que dans l'amour ou la religion qui ne sont guère que deux formes d'un même sentiment : l'amour une religion matérialisée, la religion un amour spiritualiste. Et comme ce n'était vraisemblablement pas assez pour elle de l'un ou l'autre, elle se jeta dans l'un et l'autre.

Ce fut d'abord l'évocation continue de Georges Roynal. Celui-ci, désespéré, avait abandonné brusquement Chalon pour s'engager dans l'infanterie de marine, cherchant dans la vie de voyages et d'aventures plutôt une fin précipitée qu'une diversion à sa douleur. Parti depuis trois ans, dans les colonies, et servi par les circonstances, il venait de rentrer en garnison à Toulon avec l'épaulette de

— Sous-lieutenant. Un combat avec les Goulofs avait mis en lumière sa bravoure. Valentine, qui en eut connaissance accidentellement par quelques lignes d'un journal, devint rêveuse : elle vécut dorénavant avec l'image de Georges. Et même ayant appris le retour en France du jeune officier, elle s'enhardit à lui écrire, d'une écriture à peine déguisée, une lettre non signée, bien reconnaissable, le félicitant.

Georges en fut profondément troublé, mais il ne pouvait, sans la perdre, répondre directement à celle qu'il n'avait cessé d'aimer. Un beau jour, cependant, il obtint un congé pour revoir sa famille, et, le surlendemain, le juge d'instruction se trouvait alors parti en tournée d'enquête, Mme Montgarin reçut un mystérieux et superbe bouquet dont elle devina bien la provenance.

Pour se consoler de son mariage, Valentine s'était tournée vers la religion. Plus par désœuvrement et besoin de diversion que par conviction profonde, elle avait consacré une grande partie de sa vie oisive à suivre les offices, sermons et processions : l'église pour elle remplaçait le théâtre.

En même temps elle avait pris pour directeur l'abbé Tizonnier, premier vicaire de Saint-Pierre. C'était un prêtre d'environ quarante-cinq ans, à l'apparence robuste et grave, dans les yeux noirs duquel brillait la flamme d'une indomptable volonté.

Sa parole n'avait rien d'onctueux ni de recherché, quelquefois même elle était brève et brutale comme un coup de massue. Elle décélait le lutteur, le maître ; malgré cela, ou plutôt à cause de cela, c'était à lui qu'allaient de préférence les jeunes femmes élégantes et frivoles : sa virilité d'allures chatouillait leurs langueurs. Au contraire, l'abbé Canot, second vicaire de la même paroisse, jeune, élégant et melliflu, ravissait d'extase les vieilles dévotes.

Les dîners de M. Montgarin n'avaient rien de particulièrement bien folâtre ; ce soir-là, pourtant, la conversation avait pris une animation inaccoutumée.

Le docteur Bélin s'indignait.

— Oui, disait-il, croyez-vous que ce docteur Hâzin... je devrais dire Asinus (ici tous les convives sourirent, savourant le délicieux calembour), un individu qui ne croit pas plus à Dieu et à la religion qu'à notre immortel Cuvier, ose parcourir cette contrée en y cherchant des matériaux pour édifier ses théories insensées !

— Quelles théories ? demanda le juge d'instruction du ton sévère dont il eût demandé à un inculpé : « Quels sont vos moyens d'existence ? »

— Celle-ci, par exemple, que l'homme descend du singe.

— Oh ! firent en chœur les convives indignés, à l'exception de Mme Montgarin, qui regarda son mari avec une moue indiquant qu'elle ne trouvait peut-être pas que le docteur Hâzin eût tout à fait tort. Et, de fait, le juge, avec son nez camard, ses épais sourcils terminant un front étroit et ses minces favoris poivre et sel limitant de fortes mâchoires, ne rappelait que de très loin l'Apollon classique.

Mais presque aussitôt une idée traversa la cervelle de la jeune femme, et vivement elle demanda :

— Mais alors, si l'homme descend du singe, la femme descend ?...

— De la guenon, oui, madame ! Cet homme, que j'ai honte de nommer mon confrère, ose proférer un pareil blasphème ! répondit lugubrement le docteur Bélin.

— Voilà où mène l'instruction ! gronda l'abbé.

Le juge de paix semblait offusqué d'indignation ; le sous-inspecteur des écoles se faisait petit, comme si l'anathème lancé à l'instruction eût dû retomber sur sa tête. M. Montgarin se borna à hausser les épaules.

— Ces individus-là sont simplement des fous, dit-il.

— Des fous dangereux ! prononça l'abbé. Pourquoi les autorités les laissent-ils libres ?

— Parce que, répondit le magistrat, il nous manque une bonne loi qui nous permette de les envoyer dans un cabanon.

— C'est une lacune, hasarda timidement le sous-inspecteur Bidault. Il faut espérer que la Chambre...

L'abbé Tizonnier éclata de rire, tandis que M. Bidault, déconcerté, s'arrêtait court.

— La Chambre, fit ironiquement le prêtre. Ignorez-vous donc où elle en est : on lui propose la réforme électorale, ce qu'on appelle pompeusement « l'adjonction des capacités ».

— Qu'est-ce que cela veut dire ? interrogea Mme Montgarin, qui n'était pas très ferrée sur la politique.

— Cela veut dire, répondit l'abbé avec une indignation sourde dans la voix, que tous les sans-le-sou, tous les dépenaillés, galvaudeux et partageux qui sauront lire, écrire et compter viendront nous représenter au Parlement, faire des lois en notre nom et nous déposséder de nos biens.

Ces paroles étaient peut-être d'un esprit médiocrement conforme à la doctrine fraternelle prêtée au charpentier Jésus, mais elles ne manquèrent pas leur effet.

— C'est effroyable, fit Mme Montgarin avec conviction.

— Oui, reprit l'abbé Tizonnier, car une fois les agitations de ce genre déchaînées, nul, sauf Dieu qui dirige tout, ne peut savoir où elles s'arrêteront. Rappelez-vous 1830.

— J'espère bien toutefois que nous n'en reviendrons pas

aux barricades, murmura le juge d'instruction avec un sourire sceptique.

— Vous espérez... Qu'importe ! fit durement le prêtre. Savez-vous si ce qu'on appelle en ce moment la réforme ne deviendra pas la révolution ?

Cette menace, jetée d'une voix grondante, produisit une impression profonde sur les convives, il y eut quelques instants d'un silence oppressé. Ce fut le prêtre lui-même qui le rompit.

— Voyez-vous, dit-il, ce trouble moral dans lequel nous vivons, ces cataclysmes sociaux dont nous sommes menacés, tout cela c'est la faute de ce qu'on ose appeler l'instruction et qui n'est que l'instruction du mal. Les docteurs Hâzin ne sont pas des exceptions. Autour d'eux et au-dessous d'eux fourmillent des individus plus dangereux encore parce qu'ils vivent plus rapprochés de la masse et qui sont prêts à tout pour satisfaire leurs monstrueuses convoitises.

— Justement, déclara le juge de paix, qui tout en écoutant, avait jusqu'ici ouvert la bouche beaucoup plus pour manger que pour parler, ce docteur Hâzin est lié avec un homme sur lequel les autorités devraient bien ouvrir l'œil.

— Qui donc ? interrogea M. Montgarin.

— Le maître d'école de Longepierre, un démagogue.

Les regards interrogatifs et sévères du juge d'instruction, du docteur et du prêtre se croisèrent sur M. Bidault qui verdit. Quant au digne Boullenger, satisfait d'avoir lancé son mot, il s'occupait déjà de la dissection d'une aile de perdreau que Valentine, connaissant son faible, venait de déposer surbêtement dans son assiette.

— Ah ! oui, fit l'abbé Tizonnier, avec la sûreté d'un homme parfaitement documenté, le sieur Pierre Vaux, un *rouge* qui ne cache même pas ses opinions. Voilà les hommes que forment nos écoles normales et auxquels on ose ensuite confier l'enseignement du peuple.

Le sous-inspecteur Bidault était atterré. Homme sans conviction, sans initiative, sans tempérament, ni bon ni mauvais, parfaitement neutre et par-dessus tout trembleur, il avait peu à peu, en s'effaçant toujours, suivant la routine et répétant les paroles de ses chefs, fait son chemin dans l'instruction, comme il eût pu le faire dans toute autre branche. Bureaucrate né, la vie avait pour lui son cadre tracé dont il ne fallait pas sortir. D'ailleurs il se rappelait l'époque de ses débuts, une vingtaine d'années auparavant, alors que la congrégation tenait toute la France et que partout les instituteurs, humiliés et affamés, tremblaient sous la férule du prêtre.

Il se disait que la puissance du prêtre est indéracinable et que le vent de libéralisme démocratique qui soufflait

dans les écoles primaires n'était qu'éphémère. Aussi ressentait-il une sourde irritation, qui peu à peu devenait de la rage, contre ce Pierre Vaux qui venait de le mettre en mauvaise posture chez le juge d'instruction.

Et lorsque deux heures plus tard, après le café et l'obligatoire partition exécutée très suffisamment sur le piano, par Mme Montgarin, les convives se retirèrent, chacun de son côté, le sous-inspecteur se murmurait à lui-même :

— Encore un qui veut jouer au Michelet ! Si jamais il me tombe entre les mains je l'étrangle !

Ainsi à Chalon comme à Verdun, comme à Longepierre, se formaient des nuages noirs, qui une fois amoncelés, devaient fatalement crever en orage sur la tête du pauvre maître d'école.

Le lendemain de ce dîner, on apprit qu'un meurtre avait été commis à Ecuelles dans des conditions passablement mystérieuses : il s'agissait d'un riche octogénaire, tué chez lui, la nuit sans qu'aucun bruit eût été entendu, sans que rien eût été volé dans sa maison, et tout, d'autre part, écartait l'idée d'un suicide. M. Montgarin, auquel revenait l'instruction de cette affaire, partit aussitôt sur les lieux, ravi d'avoir à s'occuper d'un « beau crime ».



## IV

## GEORGES ET VALENTINE

Quelques heures après son départ, la domestique remettait à Valentine ce billet, enfermé dans une enveloppe portant le cachet de la paroisse Saint-Pierre.

« Mme Montgarin est priée de bien vouloir se rendre, ce soir, au salut du très saint sacrement, où il lui sera parlé d'une œuvre de charité. »

— Quelle invitation bizarre ! murmura la jeune femme. L'abbé Tizonnier, qui était ici hier, ne m'a parlé de rien. Et, tout d'un coup, elle sursauta ; il lui semblait reconnaître l'écriture.

— Georges !... serait-ce possible ?

A l'époque où M. Langlois, n'ayant pas encore disposé de la main de sa fille pour équilibrer ses affaires, Georges Roynal entretenait Valentine de son amour, nombreuses avaient été les lettres, sonnets et quatrains adressés clandestinement par le jeune homme à la future Mme Montgarin.

Bien que des années se fussent écoulées depuis ce temps.

et aussi que l'écriture parût quelque peu déguisée, Valentine se disait maintenant avec presque certitude.

— C'est de lui.

Les femmes ont une intuition toute particulière en semblables choses. A première vue, il semblait cependant étrange que la lettre portât le cachet de la paroisse de Saint-Pierre, mais Valentine se disait très judicieusement qu'il est facile de se faire fabriquer un cachet ou même de ramasser une vieille enveloppe et d'en effacer la suscription pour la remplacer par une autre. Les amoureux emploient bien d'autres stratagèmes encore !

Donc, cette invitation cachait vraisemblablement un rendez-vous d'amour.

Irait-elle ?

Disons-le franchement, l'idée de sganarelliser M. Montgarin, qu'elle n'aimait pas et avait épousé malgré elle, ne causait point à la jeune femme une insurmontable répugnance.

Et puis, les choses n'iraient peut-être pas aussi loin, tout au moins au début.

Mais Valentine, devenue dévote un peu par désœuvrement, avait fini par se pénétrer plus qu'étant jeune fille des idées religieuses.

Elle avait peur de l'enfer qui reçoit, à moins d'absolution et d'indulgences tout à fait spéciales, les personnes des deux sexes qui ont commis le péché d'adultère.

Or, si elle commettait ce péché, ne fût-ce même qu'intentionnellement, le père Tizonnier voudrait-il lui donner l'absolution ?

Elle-même oserait-elle jamais avouer à son confesseur qu'elle n'avait pas eu pour l'honneur conjugal du juge d'instruction tout le respect que prescrit l'article du Code civil ?

Jusqu'au soir, Valentine, malgré son désir intense de revoir Georges, se demanda si elle irait au rendez-vous ; mais après son dîner, qu'elle se fit servir rapidement, elle se trouva habillée en un clin d'œil et, après avoir demandé son paroissien, dit à sa femme de chambre :

— Julie, dans une heure, vous allumerez du feu dans ma chambre, puis vous pourrez monter vous coucher.

Et elle sortit, se dirigeant vers l'église Saint-Pierre.

Elle marchait d'un pas léger, rapide ; le cœur lui battait fort. Il y avait trois ans que, les larmes aux yeux, elle avait dit adieu à Georges.

Qu'allait-il résulter de cette entrevue ?

Mme Montgarin était vêtue très simplement d'une toilette sombre qu'enveloppait un large manteau de fourrure ; une épaisse voilette noire couvrait sa figure.

— Me reconnaîtra-t-il ? se demanda la jeune femme.

Il faisait froid, les rues étaient désertes. Devant le portail de l'église, une vieille mendiante recroquevillée dans ses loques stationnait solitaire, la main automatiquement demi-tendue.

Mme Montgarin passa rapidement devant cette femme, sans lui remettre son obole comme d'habitude, et entra dans l'église. L'intérieur du bâtiment était plongé dans une demi-obscurité que trouait seulement au fond de la nef et vers la chapelle de la Vierge, la lumière de quelques cierges.

La femme du magistrat se déganta et releva sa voilette avant de s'acheminer vers le bénitier.

Puis elle promena son regard autour d'elle.

Dans la nef, une demi-douzaine de dévotes étaient agenouillées ; quelques hommes, à côté d'elles, témoignaient de la tiède dévotion du sexe viril. Bien qu'elle ne pût exactement les discerner à cette distance, aucun d'eux ne lui sembla présenter la silhouette de Georges Roynal.

Un peu étonnée, incertaine même, elle se dirigea vers le bénitier.

A ce moment, une forme masculine se détacha de l'ombre d'un pilier et vint à elle.

Un tressaillement la secoua tout entière.

— Georges ! murmura-t-elle.

Leurs mains se rencontrèrent dans le bénitier et Valentine sentit que des doigts serraient les siens en y glissant un papier. En même temps, une voix bien connue l'appelait tout bas par son nom.

— Chut ! fit-elle à demi défaillante. On peut nous voir.

Et tout en l'éloignant de la parole, elle le dévorait des yeux, sentant, de son côté, le regard du jeune homme l'envelopper comme une caresse passionnée et pénétrer ardemment en elle.

Georges Roynal, revêtu d'un costume civil, lui apparaissait bien le Georges Roynal d'autrefois, mais avec quelque chose de plus robuste et de plus décidé. Dans ses yeux noirs brillait non plus seulement la flamme de l'amour, mais aussi celle de la résolution. Son visage, aux traits réguliers et fins, sans avoir tout à fait perdu son ancienne expression de douceur, indiquait une plus grande somme de virilité, peut-être un peu du fait de l'élégante moustache qui ombrageait sa lèvre supérieure.

Cependant cette contemplation mutuelle ne pouvait se prolonger. Encore que cette partie de l'église fût déserte, des fidèles aux yeux inquisiteurs et à la langue bien pendue pouvaient venir à passer : Valentine avait sa réputation de femme mariée à préserver et Georges ne voulait pas la compromettre.

C'est pourquoi, s'arrachant à une extase peut-être dan-

gereuse si elle eût duré, Valentine et Georges firent chacun un pas de retraite ; elle, se dirigeant vers le chœur, lui, regagnant l'ombre protectrice de son pilier.

La jeune femme se laissa tomber à genoux sur une chaise des derniers rangs, bien en arrière de tous les autres fidèles. Elle sentait que le regard de Georges l'y avait suivie.

La lueur des cierges perçait suffisamment l'obscurité pour que de cette place reculée elle pût y lire. Ouvrant son paroissien, elle y dépla le billet de Georges ; il était ainsi conçu :

« Valentine,

« Celui que vous avez aimé, que vous aimez peut-être encore — oh ! laissez-moi le croire — n'a cessé de penser à vous depuis trente-huit longs mois qu'il vous a quittée. Pas un jour, pas une heure, votre image chérie n'a cessé de hanter ma pensée.

« Les conventions hypocrites de la société, les calculs et l'autorité de la famille n'ont aucun droit contre la liberté d'action de deux êtres qui s'aiment.

« Valentine, vous êtes à moi comme je suis à vous. Il faut que nous nous revoyions, que chacun de nous dise à l'autre tout ce qu'il pense, tout ce qu'il sent : l'amour ne doit pas être lâche.

« M. Montgarin est absent pour au moins deux jours encore : il importe d'en profiter. Demain soir, à neuf heures, revenez au salut, traversez l'église et sortez par la porte du passage Milon. Je vous y attendrai et marcherai devant vous jusqu'à un lieu sûr où nous serons seuls.

« A vous pour toujours.

« GEORGES. »

Mme Montgarin dut s'y reprendre à deux fois pour achever la lecture de ce billet, tant son trouble était grand. Son cœur bondissait dans sa poitrine, ses yeux papillotaient.

— Il m'attendra ! se murmurait-elle.

Une lutte violente se livrait dans son esprit.

Elle n'aimait pas son mari, qu'elle n'avait épousé que contrainte par son père, et se sentait à peu près envers lui dans la situation d'une esclave vis-à-vis de son maître.

Esclave oisive et confortablement entretenue, mais dont on avait vendu le corps et dont on meurtrissait l'âme.

Valentine se demandait si, dans ces conditions, elle était tenue par le serment de fidélité qui lui avait été imposé de par l'autorité paternelle, faisant de sa personne la propriété, la chose à perpétuité du juge d'instruction.

C'était Georges qu'elle aimait ; c'était à lui qu'elle avait donné son cœur. Avait-on le droit de lui reprendre ce cœur pour le livrer à un autre ?

Parce que son père lui avait donné la vie, une vie qu'elle ne lui demandait indéniablement point, possédait-il le droit de disposer ainsi d'elle et de la rendre malheureuse ?

Et M. Montgarin, qui avait su son rêve de jeune fille, l'idylle ébauchée avec Georges, et qui avait passé outre, ne s'était-il pas comporté en tyran, en bourreau ? Ne serait-ce pas simplement justice si l'idylle renouée se terminait par le cocuage pur et simple de l'honnête M. Montgarin ?

Ainsi pensait Valentine, et même ces choses-là elle les sentait plus encore qu'elle ne les pensait.

Mais après avoir entrevu sans le moindre déplaisir, au contraire, avec un double sentiment d'amour et de vengeance satisfaite, le déshonneur conjugal du juge d'instruction, Valentine était brusquement reprise de ses terreurs religieuses.

L'adultère, c'est un péché mortel !

Dieu, dans le Décalogue, n'a-t-il pas expressément défendu à l'homme de prendre la femme, le bœuf, l'âne de son prochain ou toute autre chose qui soit à lui ?

Sans s'arrêter à ce que cette assimilation à des quadrupèdes et à « autre chose », reconnue propriété d'un maître, pouvait avoir de peu flatteur pour le sexe auquel elle appartenait, la jeune femme se disait que la parole divine était formelle.

Elle ne se demanda pas à quel point précis commençait ce crime stigmatisé par Dieu et le Code civil, et si l'adultère de la pensée auquel elle ne pouvait ni ne voulait échapper, n'était pas aussi grave que celui du corps.

A la fois intuitive et frivole, capable d'une surexcitation nerveuse sous sa langueur apparente, Valentine percevait des impressions, mais n'analysait pas.

L'amour et la terreur se balançaient en elle : d'un côté Georges, de l'autre l'enfer.

La perspective de rôti dans les flammes lucifériennes jusqu'à la consommation des siècles n'a rien de particulièrement attrayant.

Cependant, Valentine se demandait si, dans son cas, il n'y aurait pas, au moins, des circonstances atténuantes. Qui sait ? Peut-être l'abbé Tizonnier pourrait-il servir d'in-

termédiaire officieux entre le Dieu vengeur et sa pauvre créature.

Mais comment oserait-elle jamais avouer au prêtre sévère, élevé par son sacerdoce bien au-dessus de la nature humaine, les faiblesses de sa chair ?

Torturée par cette lutte angoissante, Valentine se retourna et dirigea son regard du côté du pilier. Comme s'il eût répondu à un appel attendu, Georges s'en détacha et apparut dans le prolongement demi-éclairé du chœur. Il s'arrêta un moment, puis esquissa à l'adresse de la jeune femme un geste qui signifiait :

« Au revoir ! Je compte sur vous. »

Ce geste mit fin à l'indécision de Mme Montgarin. Georges venait de disparaître ; à son tour, elle se leva, termina dévotement par un signe de croix une courte oraison jaculatoire et se retira en s'inclinant profondément devant le Saint-Sacrement exposé sur le maître-autel.

Son parti était pris : elle irait au rendez-vous.

En passant devant la chapelle de la Vierge, elle entendit l'abbé Finot, troisième vicaire de la paroisse, exhorter ainsi son maigre troupeau d'ouailles :

— C'est grâce à la pureté immaculée de son âme que la Sainte Vierge Marie fut élue entre toutes les femmes pour porter en ses chastes flancs Jésus, notre sauveur. Ce fut pour sa vertu que saint Joseph mérita de devenir le père adoptif du divin agneau. Mes sœurs, mes frères, ayons toujours devant nos yeux ce double exemple...

Mme Montgarin passa, se signant encore, mais sans s'arrêter. Il était maintenant à craindre qu'elle n'arrivât que difficilement à suivre l'exemple de la Vierge Marie, tout au plus son mari pourrait-il avoir quelque analogie avec saint Joseph.

## V

## LE CRIME D'ÉCUELLES

Pendant que Georges et Valentine renouaient l'idylle tristement interrompue trois années auparavant, M. Montgarin enquêtait à Ecuelles.

La victime du mystérieux assassinat était, nous l'avons dit, un octogénaire, le plus riche habitant de la commune. Le père Béro, ainsi s'appelait-il, avait amassé, par des spéculations diverses, notamment sur le raisin, qu'il achetait à ses risques et périls, avant la vendange, une fortune assez rondelette pour un paysan qui, dénué de famille, n'a d'autre désir que de vivre confortablement ses derniers jours au milieu de ses terres. Mais, sauf un magot d'une douzaine de mille francs qu'on avait retrouvé intact dans son coffre-fort, la plus grande partie de cette fortune était représentée par la maison d'Ecuelles et des terrains vignobles acquis un peu partout, dans le canton, à Charnay, à Vienne, à Longepierre.

Les terrains qui, admirablement soignés, car le père Béro s'y entendait, donnaient chaque année de superbes récoltes.

Plus d'une fois, Gollemard, qui possédait derrière son auberge un champ contigu à une des vignes du vieux pay-

san, lui avait dit :

— Père Bérot, vous avez là une terre qui ne vous rapporte que du dérangement, car il y a une trotte pour un vieux comme vous, d'Ecuelles à Longepierre. Si vous étiez raisonnable, nous pourrions peut-être faire affaire.

— Vendre ma terre ! Jamais ! avait exclamé l'octogénaire.

A la fin l'hôtelier de l'*Etoile d'Or* avait dû se tenir pour battu.

Solide et exempt de soucis, le père Bérot était taillé pour vivre encore dix ans. Aussi grande fut la surprise des habitants d'Ecuelles, lorsqu'un matin, Jeanne Hidoux, qu'on appelait la Jeannotte et qui composait tout le personnel domestique du vieillard, vint, bouleversée, annoncer que celui-ci était mort.

Ne le voyant pas descendre, selon son habitude, et n'entendant aucun bruit, cette femme était montée au premier étage où se trouvait la chambre à coucher de son maître. Elle avait failli s'évanouir en apercevant celui-ci, à demi tombé du lit, rigide, verdâtre et déjà froid comme glace.

Rien, au surplus, dans la chambre, ne paraissait dérangé. La porte était comme d'habitude, fermée simplement au loquet, la Jeannotte couchant au rez-de-chaussée ; les fenêtres intactes avec leurs volets tirés n'indiquaient aucune effraction.

Cependant, divers détails semblaient indiquer autre chose qu'une mort naturelle. Des voisins, accourus aux appels de la Jeannotte, constatèrent que la gorge était serrée comme si elle eût été prise dans un étau terrible. Une des mains crispées et raidies était portée vers cette gorge comme pour la protéger.

Le vieillard avait-il été étranglé ?

D'autre part, la teinte verdâtre prise par le corps et mêlée d'étranges plaques noires pouvait permettre de supposer un empoisonnement.

Mais le père Bérot n'avait pas de parents, pas d'héritiers, était prudemment resté célibataire. Qui donc eût eu intérêt à sa disparition, ses biens devant revenir à l'Etat ?

S'était-il suicidé ?

Malgré son âge, il ne passait point pour las de l'existence. Les soucis d'ordre intellectuel, les hautaines aspirations, qui souvent font la vie vécue si amère, ne le tourmentaient point. Sa vie à lui était confortablement ouatée, sans excès comme sans privations.

... L'assurance que ses vignes et ses champs travaillés par de robustes journaliers acquéraient une valeur sans cesse plus grande, des causeries, le soir, avec la Jeannotte ou les vieux notables du pays, causeries poursuivies au-



tour d'une cruche de vieux vin et coupées parfois d'une partie de bézigue ; le dimanche la messe et quelquefois la lecture d'une gazette régionale, tout cela suffisait à ce



— Georges ! murmura-t-elle (p. 27).

vieux paysan, bonhomme et matois plutôt que réellement dégrossi. Lorsque d'aucuns lui disaient :

— Père Béro, vous êtes un homme heureux, il répondait :

— Ma foi oui ! A chacun son sort ! Moi je ne me plains pas du mien.

Il fallait donc renoncer à l'hypothèse du suicide.

Le fait que rien n'avait été enlevé ni même dérangé dans sa chambre, que la Jeannotte n'avait rien vu ou entendu de suspect et que le chien de garde Médor, un superbe mastiff, n'avait pas aboyé, contribuait à épaissir le mystère qui entourait la mort du père Béro.

M. Montgarin, accouru à Ecuelles, était perplexe.

Passionné pour la chasse au criminel, le juge s'était promis de ne point quitter la commune qu'il n'eût trouvé une piste sérieuse, dût-il employer à ce travail plusieurs jours. Il ne se doutait guère du péril que, pendant ce temps, courait son honneur conjugal.

Vainement il avait interrogé la Jeannotte et les voisins : il n'avait pu en tirer aucun renseignement pratique.

— Pourtant, se disait-il, il y a bien crime. Mais pourquoi ? Dans quel but ? Le vol ? On n'a rien pris. Des héritiers ? Il n'y en a pas. Une vengeance ? Le père Béro n'avait pas d'ennemis.

Ses soupçons s'étaient d'abord portés sur la Jeannotte et, pour un peu, il l'eût fait arrêter, car il y va de l'honneur de la justice de ne jamais sembler en défaut et, dans les cas les plus embarrassants, de toujours commencer par faire arrêter quelqu'un. Or, la Jeannotte, simple domestique de village, était une femme de peu d'importance : si l'on s'exposait à se tromper en arrêtant quelqu'un, mieux valait que ce fût elle.

Ainsi raisonnait le juge d'instruction.

Il faut ajouter que la Jeannotte lui paraissait la personne la plus à même d'avoir mis fin aux jours du vieux paysan, puisqu'elle vivait auprès de lui et préparait ses repas. Au service du père Béro depuis dix ans, qui sait si elle n'avait pas conçu l'espérance de se voir avantagée par un bon testament ?

Mais le défunt qui, dans sa jeunesse et même son âge mûr, avait usé seigneurialement de ses journalières, n'entretenait avec Jeanne Hidoux que les rapports de maître à domestique et se bornait à lui payer exactement ses gages, sans jamais lui avoir promis en plus quoi que ce soit.

L'absence de testament vint d'ailleurs tout aussitôt établir que cette femme, sur le compte de laquelle on ne put recueillir que de bons renseignements, n'avait aucun intérêt à la mort du père Béro.

— Mais alors, murmurait le juge d'instruction en prenant sa tête entre ses mains, qui dois-je arrêter ?

Il avait, dès son arrivée, fait mander le docteur Maurin qui, établi à Navilly, exerçait dans toute cette partie

du canton de Verdun. Ce praticien arriva, mais non seul.  
— Mon très distingué confrère le docteur Hâzin, dit-il en présentant son compagnon au magistrat.

Le juge et le médecin échangèrent un salut, poli, froid cependant de la part du premier, aisé de la part du second.

Ce salut disait l'impression ressentie par chacun de ces deux hommes à la vue de l'autre et la nature des relations susceptibles de s'établir entre eux : hostilité chez M. Montgarin, parfaite indépendance chez le docteur Hâzin. Celui-là n'aimait pas les esprits libres, celui-ci n'aimait pas les magistrats.

— Le docteur Hâzin, une de nos célébrités archéologiques, était en exploration dans le pays, expliqua le médecin de Navilly. Dès que j'ai appris par votre message qu'il s'agissait d'une affaire d'empoisonnement, je l'ai prié de bien vouloir m'accompagner, car, dans les choses compliquées, deux avis valent mieux qu'un.

— A moins qu'ils ne soient contradictoires, murmura le docteur Hâzin.

Cette réflexion faite tout à fait *en a parte*, ne fut pas entendue et le juge acquiesçant aux paroles de M. Maurin par un signe de tête, dit à son compagnon :

— Je vous remercie, monsieur, de vous être dérangé pour aider la justice.

Il se rappelait tout ce que le docteur Belin avait dit chez lui de celui qu'il appelait délicieusement *Asinus*, téméraire qui, dans son orgueil de faux savant, osait rejeter le dogme de la création biblique.

— J'ai longuement entendu parler de vous, dit-il à l'ami de Pierre, d'un ton imparfaitement aimable qui amena un sourire sur les lèvres de Hâzin, en même temps que cette joyeuse réflexion :

— Il ne prendrait pas un autre ton pour procéder à mon interrogatoire. Allons, les antipathies naturelles sont aussi vraies que les affinités électives ! Va, mon bonhomme, imbécile grincheux et solennel, je t'attends pour me donner un plaisant tableau de comédie humaine !

Le docteur Maurin ne voyait rien de ce duel muet et se félicitait d'avoir amené un confrère à la rescousse. Encroûté depuis quinze ans au milieu des populations rurales, il y avait plutôt oublié que perfectionné sa science. En toxicologie notamment, il était d'une insuffisance pénible. Ayant rencontré sur la route de Navilly à Verdun le docteur Hâzin dont il connaissait la réputation, il l'avait prié de l'assister confraternellement, heureux de ce concours inespéré qui lui permettrait de cacher son ignorance. Si cependant l'explorateur eût habité la contrée, au

lieu d'exercer à Lyon, peut-être la crainte d'une concurrence l'eût-elle fait agir différemment.

Les premières constatations établirent que le père Bérot avait été bel et bien empoisonné.

Le corps, outre sa teinte verdâtre et ses plaques noires, offrait des traces de météorisation, les muqueuses étaient tuméfiées.

— Il faudrait procéder à l'autopsie, déclara Hâzin.

— Comment faire ? murmura son confrère. Nous serions obligés de transporter le corps à Verdun pour procéder dans des conditions sûres.

— Bah ! Vous avez votre trousses sous la main ; nous n'avons pas besoin de gros instrument tel que scie pour détacher les os. Il nous suffit d'examiner l'œsophage, l'estomac et les intestins, c'est chose bien facile.

La dissection s'accomplit le plus aisément du monde, le docteur Maurin laissant le plus fort de la tâche à son confrère.

— Empoisonnement par l'arsenic, prononça celui-ci.

— C'est bien ce que je pensais, opina gravement le médecin de Navilly, heureux de pouvoir émettre une opinion.

Les soupçons du juge recommençaient à planer sur la Jeannotte. La batterie de cuisine et la vaisselle avaient été soigneusement examinées. Très heureusement pour la domestique, les restes du diner de la veille étaient encore là et leur analyse ne fit découvrir aucune trace de poison. Ces débris d'aliments furent transformés en pâtée dont une partie fut donnée au chien qui se jeta dessus avec avidité et la dévora impunément.

— Ce n'est encore pas cela, fit M. Montgarin avec colère. Et pourtant si le père Bérot a été empoisonné, il n'a pu l'être que par sa cuisinière.

— Il faut se défier des apparences, murmura le docteur Hâzin.

Une flamme hostile brilla dans les yeux du magistrat.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il d'un ton sec.

— Ceci, répondit tranquillement le médecin, que le père Bérot, tout en prenant chez lui ses repas préparés par sa cuisinière, qu'il faisait d'ailleurs manger avec lui, pouvait, comme tout le monde, avoir ses petites habitudes, aller de temps à autre prendre un verre au dehors...

— Il n'était pas sorti le soir précédant sa mort.

— Oh ! avec l'arsenic, il y a empoisonnement rapide et empoisonnement lent. En tous cas, rien ne prouve que le crime ait été commis chez lui.

— Je connais mon métier, gronda le magistrat piqué.

— Je n'en doute pas, monsieur le juge, et pour vous le laisser accomplir plus facilement, maintenant que j'ai ac-

compli le mien sur la demande de mon confrère, j'ai bien l'honneur de prendre congé de vous.

Et, saluant avec un sourire le juge d'instruction pétrifié, qui lui rendit machinalement son salut, ainsi que M. Maurin atterré, le docteur Hâzin tourna tranquillement les talons et s'éloigna.

— Quel original ! murmura le médecin de Navilly, presque aussi intimidé devant le visage courroucé du juge, que pouvait l'être devant celui de l'abbé Tizonnier le craintif sous-inspecteur Bidault.

— Vous appelez cela être original ! fit sèchement le magistrat. Afficher son amitié pour des instituteurs démagogues, défendre contre la justice des gens de rien, c'est plus que de l'originalité, c'est de la perversité.

M. Montgarin était indigné surtout que l'indépendant docteur eût osé différer d'avec lui sur la culpabilité présumée de la domestique.

Néanmoins le doute était entré dans son esprit et il continua l'enquête sans faire arrêter la Jeannotte.

Il n'eut, du reste, qu'à s'en féliciter.

Une recherche plus minutieuse, le magistrat s'acharnait à l'affaire, fit découvrir dans le fond d'un placard de la chambre à coucher une bouteille récemment vidée, car quelques gouttes de liquide rouge demeuraient au fond et, bien que débouchée, elle exhalait encore un bouquet assez puissant.

— Oh ! oh ! fit le magistrat en flairant avidement le goulot, voici une odeur qui ne me paraît pas orthodoxe.

— Docteur, sentez donc, fit-il en tendant la bouteille au médecin.

Celui-ci renifla gravement, longuement.

— Une odeur d'ail, dit-il enfin. C'est de l'arsenic.

Cette découverte eut pour résultat de mettre définitivement hors de cause la Jeannotte. En effet, le père Bérôt s'occupait tout seul de sa cave, dont il gardait l'unique clef, mettait lui-même en bouteilles son vin récolté à Ecuelles et rangeait celui qui lui était envoyé tout cacheté de Charnay, Varenne ou Longepierre.

Celui qui venait de Charnay portait un cachet jaune, celui qui venait de Varenne un cachet vert, celui qui venait de Longepierre un cachet rouge. Celui d'Ecuelles n'était que bouché.

Or, la bouteille découverte dans le placard portait autour du goulot des traces de cire rouge.

Le vin venait donc de Longepierre.

La cave fut aussitôt examinée en détail. Elle contenait, rangée autour de deux demi-muids vides, cinquante bouteilles à cachet jaune, une vingtaine à cachet vert et sept seulement à cachet rouge.

Ces dernières furent débouchées soigneusement et analysées en présence du juge par le docteur Maurin et un pharmacien-chimiste de Verdun, mandé d'urgence comme expert après le départ de Hâzin.

Sur sept, trois offraient un bouquet amer, légèrement alliacé : trois étaient empoisonnées.

— C'est bien, se dit M. Montgarin, qui fit emporter les bouteilles et apposer les scellés sur la cave. L'empoisonneur est à Longepierre : c'est là que j'irai poursuivre mon enquête.

## VI

## UNE SÉANCE ÉMOUVANTE

Il y avait grande effervescence au Conseil municipal de Longepierre.

Le maire Roussot venait de recevoir une dépêche circulaire du sous-préfet, annonçant que le peuple et la troupe s'étaient battus à Paris pendant deux jours, lutte terminée par l'abdication du roi et qu'à cette heure même la République devait être proclamée.

Très agité, le maire avait aussitôt convoqué les conseillers municipaux, le curé et une dizaine de notables. Vu ses fonctions de secrétaire, Pierre Vaux, dont on eût voulu se passer, était présent.

D'une voix étranglée, le maire lut la missive officielle.

Il y eut d'abord une stupeur silencieuse. Comment ! il n'y avait plus de roi, plus de gouvernement ! Semblable chose était-elle possible ? Puis cette stupeur éclata en une tempête d'indignation. Ah ça, qu'avaient donc les Parisiens ? Est-ce que les histoires de 1830 et de la grande révolution allaient recommencer ?

Pierre Vaux ne disait rien. Il jouissait intérieurement à voir la surprise terrifiée de ces égoïstes notables qui se

croyaient d'une autre pâte que le troupeau humain et ne demandaient qu'à vivre indéfiniment du travail des malheureux.

— Et c'est pour établir la domination de semblables gens que les républicains d'autrefois sont allés à l'échafaud, pensait-il avec dégoût.

Le curé et Gollemard avaient une attitude bien différente. Le premier, homme colérique et sanguin, était devenu cramoisi ; il étouffait et bégayait à force d'indignation. Le second se réservait : il écoutait et observait sans rien dire.

— Tout ceci est très grave, déclara le maire.

Les *partageux*, les mauvais gueux, tous ceux qui n'ont ni sou ni maille vont venir attaquer notre propriété.

— Il faut la défendre ! s'écria le curé frémissant à l'idée que la République pourrait lui supprimer son traitement.

— Oui, fit le père Bastien présent, à coups de fourche, à coups de fusil.

— Des fusils, cria une voix, nous n'en avons pas !

— Nous avons une garde nationale ! fit le notable Bourdoul. Une compagnie de vingt-deux hommes.

— Qu'importe ! fit brusquement le maire. Ils ne sont armés que de sabres, il nous faudrait des fusils.

— On en trouvera, fit l'abbé Couillerot. Il y en a trois au presbytère, un peu vieux, un peu rouillés, mais on peut les nettoyer et s'en servir.

L'instituteur sourit à la pensée de ce ministre d'un Dieu de paix détenant chez lui des armes et soufflant le feu de la guerre.

— Il y a aussi, relégués au grenier de la mairie, dit M. Roussot, trois vieux mousquets de cavalerie. Ils sont, j'en ai peur, hors d'usage, mais leur vue pourrait impressionner les mauvaises gens.

— Oui, fit le père Bastien, tout à ses haines locales, les Savet, les Petit, les Michaud.

— Tous les sans-le-sou qui ont intérêt au désordre, conclut le maire.

— Je suis bien sûr que chez Richard et Bossu on trouverait des armes, lança le garde champêtre Benoit. Mais voilà, ce sont des *rouges* : ils ne s'en dessaisiraient pas dans l'intérêt du bon ordre.

— Emparons-nous-en ! s'écria impétueusement le curé qui ne reculait pas devant une atteinte au droit de propriété, lorsque cette propriété était celle de mécréants.

Cette discussion, à la fois féroce et grotesque, écoeurait profondément Pierre Vaux. Il n'y tint plus et se leva.

— Monsieur le maire, messieurs, dit-il d'une voix ferme, permettez-moi de vous dire que vous faites fausse route.



Il y eut une stupeur générale, puis aussitôt un murmure d'indignation contre l'audacieux instituteur.

— Monsieur Vaux ! s'écria le curé, cette fois pâlisant de rage, monsieur Vaux... Il ne put en dire davantage, s'étranglant dans un enrouement à force de sainte fureur.

Le maître d'école haussa les épaules. Du coup, l'abbé Couillerot devint vert, phénomène remarquable chez un homme aussi sanguin ; Gollemard sourit imperceptiblement.

— Pourquoi, continua l'instituteur, faire aux habitants de votre commune l'injure de les traiter en ennemis ? Pourquoi prendre contre eux des mesures de guerre ? Certes, ils ont réclamé leur part à la terre, le moyen de vivre un peu moins misérablement en travaillant pour eux-mêmes : est-ce un crime ?

« En tous cas, ils auraient pu prendre ce qu'ils demandaient, car ils sont le nombre et vous n'êtes que quelques-uns : ils ne l'ont pas fait. Pourquoi craignez-vous qu'ils ne le fassent aujourd'hui ?

— Parce que, cria l'abbé Couillerot, retrouvant la voix, ils seront soutenus par toute la lie de la nation.

— Monsieur le curé, fit froidement l'instituteur, prenez garde que ce que vous appelez la lie de la nation est peut-être à l'heure présente le gouvernement de la France.

Le maire, les conseillers municipaux, les notables, se taisaient, effacés, n'existant plus : la lutte était maintenant circonscrite entre deux hommes, incarnant, l'un, toutes les fureurs du passé, l'autre, toutes les espérances de l'avenir.

— Si la France doit être livrée une fois encore pour l'expiation de ses crimes à la bande sanguinaire des Robespierre et des Marat, déclara le prêtre, les serviteurs de Dieu sauront affronter les horreurs du martyre.

L'abbé Couillerot semblait, de par son physique, plus propre à vivre comme Gorenflot qu'à mourir crucifié comme saint Paul ou lapidé comme saint Etienne. Néanmoins, la pensée de ce curé martyr n'amena pas un sourire sur les lèvres : des pensées sérieuses hantaient trop les cerveaux pour que fussent remarqués les côtés comiques de la situation.

Seul, le maître d'école réprima une formidable envie de rire.

— Monsieur le curé, dit-il, personne, j'en suis sûr, ne médite quoi que ce soit contre vous : le peuple est malheureux, mais il est bon.

— Hum ! fit l'abbé qui oubliait complètement son rôle évangélique d'ami des humbles et de consolateur des malheureux — un rôle que, du reste, il n'avait jamais assumé.

— C'est en refusant au peuple l'exercice de ses droits, continua Pierre Vaux, qu'on l'amène à des révoltes.

« A qui la faute si parfois ces révoltes deviennent terribles ? »

Personne ne s'était aperçu de la présence dans la salle d'un nouveau personnage. M. Montgarin venait d'y entrer.

Arrivé depuis une demi-heure à Longepierre, il s'était arrêté tout d'abord à l'auberge de l'*Etoile d'Or* pour se faire servir un léger déjeuner, le trajet qu'il avait accompli en partie à pied lui ayant ouvert l'appétit. Tout en grignotant une côtelette, arrosée d'une bouteille de Beaune, le magistrat interrogeait. Avec l'habileté que lui donnait la routine professionnelle, il s'enquérail des voyages du père Bérot à Longepierre et des relations qu'il y avait entretenues avec les habitants.

Ce fut la servante de l'auberge, Françoise, qui répondit à ses questions, réponses qui n'apprirent pas grand'chose au juge.

Et comme celui-ci, ayant fini de déjeuner et payé, se levait, demandant à parler à l'hôtelier, la domestique, qui était comme bien d'autres, un peu curieuse et bavarde, répondit : « Ma foi, monsieur, notre maître il est à la mairie. Paraît qu'il y a de grandes nouvelles : M. le maire a convoqué le Conseil et tous les notables. »

— De grandes nouvelles ? fit le magistrat en dressant l'oreille. Il s'est donc passé quelque chose d'important dans la commune ?

La servante regarda le questionneur avec des yeux éclairés de malice :

— Oh ! notre bon monsieur, dit-elle dans un gros rire, à Longepierre on est bien calme, les gens sont raisonnables. M'est avis, d'après ce que j'ai entendu murmurer au maître, que ça viendrait plutôt du côté de Paris.

Pour le coup, M. Montgarin devint tout à fait soucieux, soucieux à en oublier l'affaire Bérot.

Les paroles de la paysanne semblaient confirmer les prédictions menaçantes de l'abbé Tizonnier.

Jusqu'à ce jour, zélé royaliste, chose naturelle puisque Louis-Philippe régnait, le magistrat allait-il se voir obligé de devenir républicain sous peine de perdre toutes chances d'avancement ?

Cela lui serait dur, car s'il épousait le principe monarchique par préjugés d'éducation, habitudes et intérêts bien plus que par convictions raisonnées, il éprouvait pour tout ce qui était républicanisme et démocratie une antipathie invincible, plus que de l'antipathie, de la haine.

La République avait pour devise : Liberté, Egalité, Fraternité.

Or, le magistrat se disait que la liberté élimine la loi, que l'égalité, sous peine d'être seulement fictive, ne peut s'établir que par le bouleversement d'une société entièrement inégalitaire et que la fraternité demande pour s'épanouir une humanité sans intérêts contradictoires et sans castes.

Pouvait-il, lui Montgarin, magistrat qui, d'un coup d'œil, faisait trembler les accusés coupables ou non, consentir à ce qu'un tailleur, un savetier, voire même un chiffonnier, le regardât en face en lui disant : « Montgarin, je suis ton égal, ton frère ! ? »

C'est impossible !

En proie à ces pensées, le juge s'étant fait indiquer la mairie, se dirigea vers l'établissement communal, avide avant tout d'apprendre les nouvelles de Paris.

La réunion inopinée des conseillers et des notables de Longepierre avait créé dans le village une certaine curiosité. Peut-être aussi quelques bruits avaient-ils transpiré. Toujours est-il que de petits groupes de curieux stationnaient sur la place et aux environs de la mairie.

Sans s'arrêter, M. Montgarin gravit le perron, puis l'escalier menant, comme l'indiquait une pancarte, à la salle du Conseil. Un bruit de discussion grondait : c'était l'abbé Couillerot, qui, aux prises avec Pierre Vaux, flétrissait les partages.

Le juge frappa et n'obtint pas de réponse : un vigoureux coup de pied, par lequel le curé ponctuait ses paroles, avait couvert le faible toc-toc à la porte massive.

Mais celle-ci n'était que poussée : M. Montgarin l'ouvrit et entra dans la salle où, immobile dans un coin derrière les rangs compacts des assistants, il demeura pendant quelques instants inaperçu, ne perdant pas une parole de ce que disaient le curé et le maître d'école.

La fermeté de ce dernier, encore que non violente, l'indigna : « Les voilà bien, pensait-il frémissant, les narines, froncées comme un tigre en arrêt, les voilà bien ces démagogues qui ne respectent rien et rêvent de porter la torche dans toutes les institutions de la société ! Celui-là est un fils de paysans, de journaliers, il a travaillé comme ouvrier, tournant des sabots avant de tourner des phrases et d'enseigner le *b-a-ba* aux petits rustres de Longepierre. Est-ce que nous allons voir maintenant de pareils individus, renforcés de tous les Hâzin, venir nous faire la loi ? »

Il étouffait de colère, mais, prudent comme tout magistrat, il se disait que le moment n'était pas opportun pour étaler ses sentiments ; plus tard, on verrait ce qu'on pourrait faire. Ah ! certes, si jamais il y avait une revanche de l'humiliation présente, elle serait terrible, impitoyable.

Avec quel plaisir il enverrait les Hâzin et les Pierre Vaux en prison et, si possible, au bagne !

— Monsieur le juge ! s'écria le maire de Longepierre en apercevant le nouveau venu et en lui adressant un salut respectueux qui marquait toute la distance d'un maire de campagne à un magistrat de sous-préfecture.

Toutes les têtes s'inclinèrent devant M. Montgarin, qui répondit par un salut digne dont chacun pouvait prendre sa part.

Le maire fendit les rangs de ses administrés et vint au magistrat :

— Monsieur le juge, lui dit-il, savez-vous les nouvelles ?

— Je viens de les apprendre ici même, répondit M. Montgarin.

— La situation est très grave, reprit M. Roussot, car il y a des intérêts opposés dans la commune et la moindre nouvelle peut mettre le feu aux poudres.

— Toutes les mauvaises passions sont là qui couvent comme le feu sous la cendre, ajouta le curé.

— Oh ! fit Pierre Vaux, je suis bien sûr que M. le juge ne partage pas vos craintes.

Et de ses yeux clairs il regardait fixement le magistrat qui, embarrassé, détourna la tête devant ce franc regard.

— Monsieur le juge, conclut le maire, vous en savez plus long que nous. Que conseillez-vous ?

Tous les regards se trouvaient maintenant attachés sur M. Montgarin.

Celui-ci eût bien voulu être ailleurs. Incertain de ce qu'allait être l'avenir, il ne voulait pas se compromettre, prendre une attitude qui pourrait lui être reprochée, devinant d'ailleurs, parmi ces assistants, guidés exclusivement par l'égoïste souci de leur intérêt personnel immédiat, des défections possibles et même probables.

Il se retrancha donc dans l'impartialité théorique du magistrat et dans des généralités vagues mais assez solennelles pour impressionner.

— Les événements nous sont encore mal connus, déclara-t-il, il serait téméraire de préjuger de la situation. Veillons pour faire respecter le bon ordre (ici les notables approuvèrent du geste) et les droits de chacun (l'instituteur fit un signe d'assentiment), veillons, oui, mes amis, mais ne perdons pas notre sang-froid.

Ces paroles, si ambiguës qu'elles ne disaient rien, furent applaudies parce qu'elles ménageaient tous les sentiments et aussi parce qu'il convient de témoigner un grand respect aux magistrats. Les déclarations en faveur de l'ordre satisfaisaient les notables qui se plaisaient à y découvrir un reflet de leur propre pensée ; celles en faveur des droits de chacun semblaient à l'instituteur, idéaliste gé-

néreux et naïvement fraternel, la promesse d'un homme éclairé, d'un bourgeois libéral en faveur du peuple déshérité. Il oubliait que ce peuple n'ayant pas de droits reconnus, il ne pouvait s'agir pour lui de les défendre, mais bien de les conquérir.

Seul, le curé fit une grimace de mécontentement : réactionnaire intransigent, il ne pouvait goûter l'opportunisme de M. Montgarin.

C'était pourtant celui-ci qui avait raison, si l'on se plaçait au point de vue de ces privilégiés égoïstes ; la partie décisive se jouant à Paris, il n'y avait qu'à en attendre le résultat final pour régler son attitude sur les événements.

La haute politique confine à la morale d'Escobar.

La discussion était devenue presque générale. A l'instar du juge, le diplomate Gollemard se réservait. Le brouhaha prit fin à l'arrivée d'une nouvelle dépêche du sous-préfet, dont M. Roussot, très ému, donna lecture.

Cette dépêche annonçait la proclamation d'un gouvernement provisoire composé de Dupont, de l'Eure ; Lamartine, Crémieux, Ledru-Rollin, Garnier-Pagès, Marie, Arago, avec Louis Blanc, Armand Marrast, Flocon et Albert pour secrétaires.

— C'est la République ! s'écria l'abbé Couillerot, furieux.

— Parbleu ! fit joyeusement Pierre Vaux.

Et, d'une voix forte, il lança ce cri, dans lequel il mit toute son âme :

— Vive la République !

Il n'y eut pas d'écho dans cette foule d'égoïstes privilégiés, auxquels la République apparaissait comme une formidable menace à la propriété. Mais, sauf le curé, qui sortit exaspéré en levant les bras au ciel, il n'y eut d'autres protestations qu'un sourd murmure : ces gens-là avaient peur.

Le maire se borna simplement à dire :

— Prenez garde, monsieur Vaux ! Votre cri est intempestif ; il y a un gouvernement provisoire, mais la République n'est pas encore proclamée.

Ce *distinguo*, auquel M. Roussot se raccrochait en désespoir de cause, ne convainquit personne.

Le maître d'école répondit, souriant :

— Bah ! monsieur le maire, vous ne pensez pas que des hommes comme Louis Blanc et Ledru-Rollin soient disposés à rétablir la monarchie !

Les notables quittaient la mairie avec des mines déconfites. Sur la place, des curieux en observation depuis des heures se disaient :

— Bien sûr, il y a quelque chose qu'on nous cache. Voyez le gros Pastour baisser la tête comme s'il cherchait une épingle à terre et Molinard fait un nez de deux aunes.

Le juge d'instruction s'était retiré depuis longtemps. D'abord parce qu'il ne voulait pas se compromettre au milieu de ces réactionnaires ignares et maladroits, puis parce qu'il avait hâte de retourner au chef-lieu apprendre les nouvelles dans leurs détails et voir quelle ligne de conduite il lui convenait d'adopter.

Il avait complètement oublié l'affaire Bérot : quand il y ressongea, ce fut pour la classer.

Les biens du vieux paysan revenaient à l'Etat qui, quelque temps après, les fit mettre en vente à très bas prix. Gallemard, pour son compte, se rendit acquéreur de la vigne de Longepierre, qu'il avait tenté inutilement d'acheter à l'octogénaire.

— Eh ! fit le cordonnier Jean Petit, grâce à la mort du père Bérot, voici Gallemard devenu à bon marché grand propriétaire : le malheur des uns fait le bonheur des autres.

## VII

## LE 26 FÉVRIER A LONGPIERRE

Le maire, malgré les instances de Vaux, s'était absolument refusé à faire connaître à toute la commune les événements qui venaient de s'accomplir à Paris ; les notables se gardaient bien d'en souffler mot. Barricadés chez eux, ils chargeaient leurs vieux fusils et attendaient, tremblants, l'assaut de la révolution populaire.

Le maître d'école, indigné, avait beau répéter :

— Mais c'est trop fort ! Il s'agit des destinées du pays : on doit la vérité au peuple.

Cette vérité, M. Roussot ne se pressait pas de l'annoncer.

Seul, Gollemard, à la sortie de la mairie, s'était approché de l'instituteur et lui avait murmuré à l'oreille :

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Vaux, tout finira bien.

Un peu surpris, le jeune républicain avait regardé fixement son interlocuteur.

Celui-ci, les yeux demi-fermés, souriait d'un sourire malicieux.

— Eh oui, continua-t-il, les gens sont effrayés par ces

qu'ils croient que la République, c'est le désordre, le pillage.

— C'est une infâme calomnie, interrompit avec chaleur le maître d'école.

— Je le sais pardieu bien ! fit Gollemard d'un ton bonhomme. Mais ce sont des têtus, il faut les rassurer, ne pas aller trop vite. Certainement, moi, je suis pour le peuple.

Pierre Vaux réfléchissait.

Jamais auparavant Gollemard ne lui avait laissé entrevoir la moindre sympathie pour la République. Le gros homme, d'ailleurs, déclarait qu'il faut enseigner aux pauvres l'amour du travail et de l'économie, la seule politique qu'ils dussent connaître.

Dans ces conditions, l'amour subit de l'aubergiste pour le peuple et la République lui paraissait étrange : il se demandait si cet amour manifesté au moment où s'effondrait la monarchie, était bien sincère.

Mais, d'autre part, l'instituteur était un idéaliste enthousiaste qui, en dépit de son esprit droit et tenace, connaissait encore mal les hommes. Plutôt poète que philosophe, nourri de Lamartine, Michelet et Lamennais, il avait toujours entrevu l'apothéose de la fraternité humaine : pour lui la chute de la royauté serait le signal de la grande réconciliation dans un baiser universel.

Combien le docteur Hâzin eût pensé autrement !

L'image du sceptique savant, souriant et sardonique comme toujours, se présenta en ce moment à son esprit, tandis qu'il tendait la main à l'adjoint en lui disant :

— Monsieur Gollemard, je suis heureux de vous entendre parler ainsi, oui, très heureux : cela me semble d'un bon augure.

— Eh ! fit le bon apôtre, les braves gens finissent toujours par se comprendre.

Ce fut sur ces mots que les deux hommes se séparèrent, Gollemard retournant à l'Etoile d'Or, Pierre Vaux rentrant dans l'école où l'attendait sa femme.

— Eh bien ? demanda celle-ci, anxieuse de savoir pour quelle raison son mari avait été convoqué en même temps que tous les notables. J'espère qu'il ne t'arrive rien de fâcheux ?

— Oh ! non, fit le jeune maître en embrassant sa femme d'une étreinte à la fois douce et passionnée. Au contraire, un grand bonheur : la République est proclamée.

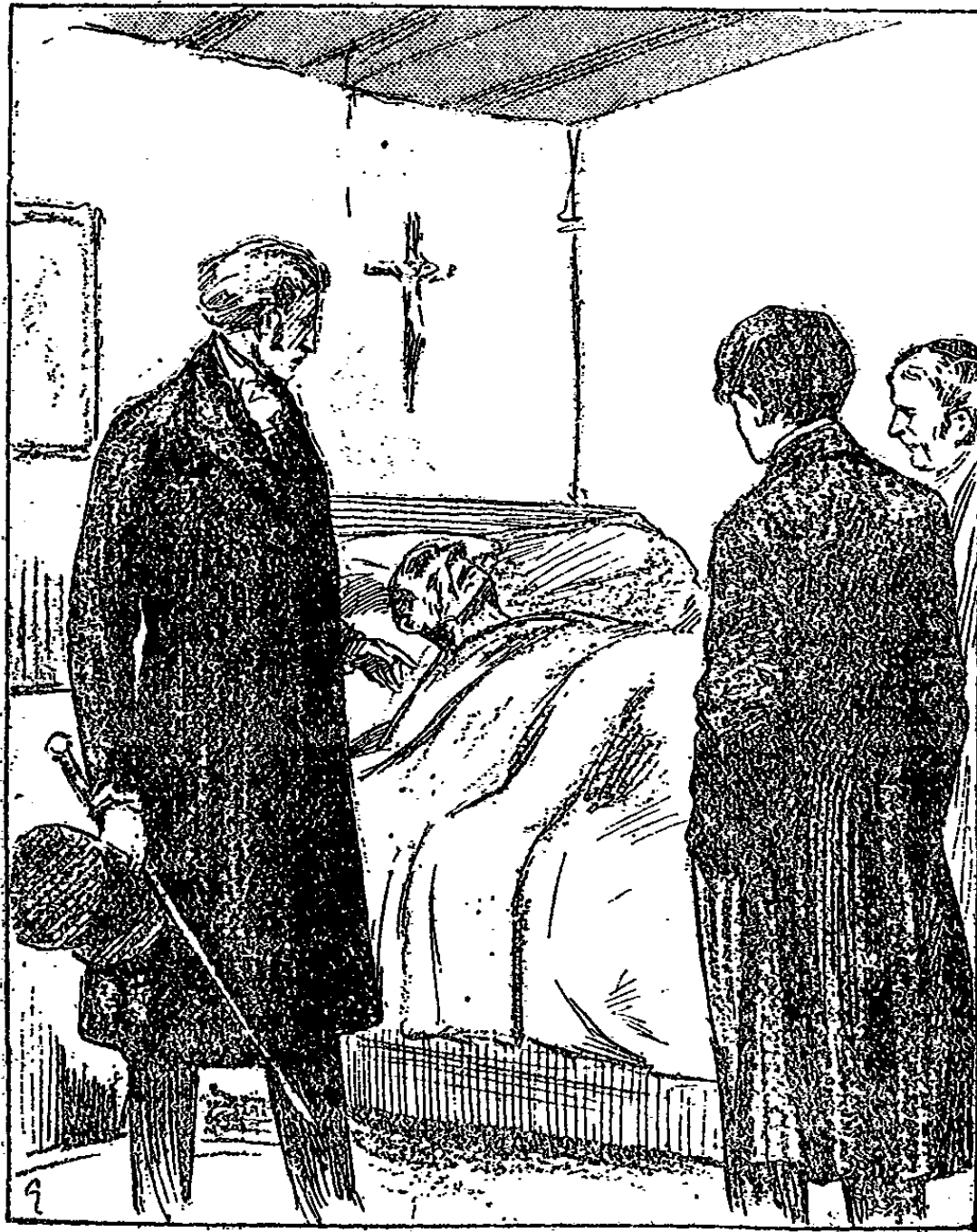
L'intonation sur laquelle étaient prononcés ces quatre derniers mots en faisaient un véritable chant de triomphe.

Mme Vaux eut une exclamation de surprise.

Beaucoup mieux élevée que les paysannes, ses compatriotes, elle avait de plus que celles-ci une certaine instruction et de moins que les demoiselles de la ville nombre



de préjugés et conventions qui font partie intégrante de l'éducation bourgeoise. Elle n'était pas seulement la plus belle, elle était la plus intelligente et la meilleure com-



*Le père Bérot avait été bel et bien empoisonné (p. 36).*

pagne d'existence que, dans cette localité rurale, cût pu choisir Pierre Vaux.

Elle ne s'occupait pas de politique dans le sens du mot, mais elle connaissait les idées de son mari et les partageait

à peu près, de confiance plus encore que de raisonnement.

Elle était bonne, autant que vaillante, et aimait la justice ; elle pouvait, en outre, constater que tout n'était pas pour le mieux dans la société. Dès lors, comment n'eût-elle pas souhaité, elle aussi, le relèvement et le bonheur des misérables ?

Parfois, cependant, elle opposait à l'optimisme de son mari une objection suscitée par son éducation de jeune fille ou par ses défiances féminines.

— La République, fit-elle, c'est bien. Pourvu qu'elle soit réellement ce que nous la rêvons !

— Ah ! fit passionnément l'instituteur, pourrait-elle jamais être autre chose ? Sa seule raison d'exister n'est-elle pas d'affranchir les masses ? Autrement, si elle faillissait à cette noble mission, elle ne tarderait pas à succomber.

— Dieu t'entende ! fit gravement la jeune femme.

Certes oui, le docteur Hâzin, qui ne croyait ni à Dieu, ni au peuple, eût tout au moins souri s'il se fut trouvé présent !

— Et alors, reprit Mme Vaux, qu'attend le maire pour annoncer la nouvelle ?

— Lui et les notables craignent qu'elle ne mette le feu aux poudres, répondit en riant le maître d'école.

— Le fait est que cela pourrait tourner la tête à plus d'un ; les pauvres gens d'ici ont tant d'injustices à venger !

Le ton inquiet dont Irma prononça ces paroles n'entama point la confiance de son mari. Ce fut joyeusement qu'il répondit :

— Bah ! laisse donc, tout ira bien. Le peuple a beaucoup souffert, mais il sera généreux : ses ennemis verront sa force et ils se garderont bien de l'irriter. D'autre part, nous pouvons compter sur le gouvernement provisoire : ceux qui sont au pouvoir ne sont plus les Thiers et les Guizot.

— Pourront-ils faire mieux ? murmura la femme du maître d'école, donnant, comme malgré elle, cours à une instinctive méfiance.

Cette fois, la supposition parut si drôle à Pierre Vaux qu'il ne trouva d'autre réponse que de prendre à deux mains la tête d'Irma et de l'embrasser au milieu d'un rire joyeux.

Cependant, si le maire ne se décidait pas à annoncer la proclamation de la République, la nouvelle en avait transpiré. Dans la soirée, Antoine Michaud, arrivé de Navilly, avait annoncé la fuite de Louis-Philippe ; la réunion des notables à la mairie de Longepierre confirmait implicitement cette nouvelle.

Dès lors, la curiosité fit place à l'irritation, une irrita-

tion sourde d'abord et qui, de plus en plus grondante, finit par éclater en rumeur furieuse.

Pour la première fois peut-être depuis un demi-siècle, la nuit du 25 au 26 février 1848 fut traversée à Longepierre par ce cri de menace plus encore que de victoire :

— Vive la République !

— Bien sûr, disait Pierre Vaux à sa femme, le maire va être obligé de communiquer la nouvelle ce matin.

— On ne peut savoir, répondait Irma. Ces gens-là reculeront autant que possible.

A son réveil, le maître d'école courut à la mairie : il n'y rencontra que le garde champêtre, qui remplissait aussi les fonctions d'appariteur.

— Eh bien ! Benoit, fit l'instituteur, j'espère bien que vous allez tambouriner ce matin la grande nouvelle.

— Je ne sais pas, monsieur Vaux, répondit le fonctionnaire rural. Je n'ai pas encore reçu d'ordres.

— C'est incroyable ! murmura Pierre.

Et il ajouta mentalement :

— Et scandaleux !

Mais déjà plusieurs habitants de Longepierre se dirigeaient vers la demeure du maître d'école. C'étaient les Savet, père et fils, Michaud, Petit et Charbonnier-Borgeot, cultivateurs qui vivaient tant bien que mal de leur travail et réclamaient le droit de tous aux biens communaux.

Ils formaient un embryon de parti avancé dans Longepierre et venaient trouver Pierre Vaux comme le défenseur des déshérités et leur allié naturel.

— La République est proclamée à Paris, dit sans préambule Michaud.

— Je le sais, répondit l'instituteur.

— Eh bien, fit Charbonnier-Borgeot, homme solide et barbu, dans l'œil brun duquel brillait la résolution, qu'attend-on pour la proclamer ici ?

— Certainement, déclara Vaux, cela aurait dû être fait immédiatement, je l'ai dit au maire.

— Le maire trahit, riposta catégoriquement Charbonnier.

— Il hésite parce qu'il craint les désordres, murmura Vaux, amené à plaider, devant ces hommes irrités, les circonstances atténuantes en faveur de celui-là même dont il condamnait l'attitude.

Bien que ferme devant les forts, dont il bravait l'hostilité, le maître d'école était par-dessus tout humain et généreux. Il estimait que les esprits les plus différents peuvent arriver à s'entendre à force de bonne volonté et de franchise : il s'efforçait de concilier les hommes au lieu de les mettre aux prises.

— Le maire trahit, répéta Charbonnier, mais s'il « flanche », nous lui montrerons son devoir.

— Oui, appuya Savet père, c'est maintenant à notre tour d'élever la voix.

— Pas de violences, adjura l'instituteur.

Charbonnier-Borgeot eut un ricanement amer :

— Ah ! pas de violences, fit-il, voilà le grand mot lâché. Vous autres qui vivez dans les livres, ne voyez pas la réalité des faits. Vous ne vous rendez donc pas compte que c'est par la violence habillée en juge, en gendarme et en garde champêtre que les riches nous tiennent sous leur coupe et nous tondent selon leur bon plaisir ? Que c'est par la violence, en culbutant les maîtres ou en leur faisant peur, qu'on obtient de temps à autre quelque petite amélioration, de quoi ne pas vivre tout à fait comme les bêtes ? Vous glorifiez 89, 92, 93, que sais-je ? toute la Révolution, les trois glorieuses de juillet aussi qui ont laissé le peuple crever de faim comme devant, tandis que Louis-Philippe prenait la place de Charles X, mais qu'est-ce que tout cela, sinon de la violence ?

Pierre Vaux écoutait, sans trouver à répondre, plein de surprise de se voir dépassé par un homme de cette plèbe obscure qui se dressait brusquement devant lui. Il ne savait pas encore que ce sont ces anonymes, surgis aux heures fatidiques avec des idées neuves et une inspiration personnelle, qui sont les éléments vitaux d'une révolution.

— Voyez-vous, monsieur Vaux, dit le père Savet, un petit quinquagénaire aux yeux vifs, nous savons que vous aimez le peuple, que vous tâchez de lui faire rendre justice, mais il faut que le peuple lui-même s'occupe de ses affaires, autrement rien n'ira jamais bien.

— Enfin, murmura l'instituteur, très embarrassé, car, au fond, il lui répugnait de combattre, en faveur des égoïstes notables, les hommes avec lesquels il se trouvait en communion d'idées, que pensez-vous faire ?

— Ceci, répondit tranquillement Charbonnier-Borgeot : si le maire se refuse à proclamer l'avènement de la République, eh bien ! nous la proclamerons nous-mêmes.

— Et puis ?

— Et puis, nous mettrons à la porte la municipalité qui manque ainsi à tous ses devoirs pour la remplacer par une autre qui sera nommée par tout le monde et, sans plus attendre, nous irons prendre possession des biens communaux.

— Ce sera l'anarchie, exclama l'instituteur.

— Ce sera la justice, répondit Savet père.

Pierre Vaux réfléchissait. Il se disait que les notables, perdus, impuissants à lutter contre la marche des événe-

ments, seraient heureux, en fin de compte, d'accepter une capitulation qui les garantirait contre la vengeance de ceux qu'ils avaient jusqu'alors si durement traités.

On pouvait arriver à cette capitulation en exerçant sur eux une pression pacifique.

— Venez, dit-il aux cinq hommes qui attendaient sa décision. Nous allons trouver M. le maire et tâcherons de lui faire entendre raison.

— Je veux bien, fit Charbonnier-Borgeot.

— Je veux bien, répétèrent les autres.

Tous, l'instituteur en tête, se dirigèrent vers la petite et assez coquette habitation qu'occupait M. Roussot derrière la mairie.

Chemin faisant, d'autres villageois s'étaient joints à eux, car la nouvelle venue de Paris avait mis toute la commune en effervescence. Bossu, qui tenait un petit débit de vins et épicerie, et ne se cachait pas de professer des idées avancées, Dumont, Richard, Nicolot, d'autres encore s'étaient joints à la petite troupe qui comptait bien une quinzaine d'hommes lorsqu'elle arriva devant la maison du maire.

— Du calme ! recommanda une dernière fois Pierre.

Et il frappa à la porte.

L'habitation, toute blanche, avait un toit de tuiles rouges et des volets verts.

Du dehors, on ne voyait, on n'entendait rien qui décelât la vie à l'intérieur.

— Sept heures et demie et pas encore levé ! murmura Charbonnier-Borgeot, c'est inadmissible.

— Je parie qu'il a filé au chef-lieu sans tambour ni trompette, fit Savet père.

Le maître d'école frappa de nouveau.

Cette fois, un des volets du premier et unique étage s'entr'ouvrit et une voix mal assurée, qu'on reconnut cependant pour être celle de M. Roussot, demanda :

— Qui est là ? Que voulez-vous ?

Vaux répondit :

— Monsieur le maire, ce sont les habitants de la commune qui ont appris les nouvelles et qui viennent vous demander de les annoncer publiquement.

La tête effarée de M. Roussot apparut dans l'entrebâillement des volets.

— La commune attend ! cria Charbonnier-Borgeot, menaçant.

La tête du maire se retira, sa voix répondit avec un léger tremblement :

— Je connais mon devoir : je le remplirai.

— Pas de paroles, des actes ! fit le père Savet.

Et il ponctua par ceci :

— Vive la République !

Tous répétèrent, enthousiastes ou farouches :

— Vive la République !

Et, comme s'il eût suffi de ce cri pour éveiller tout Longepierre, ce fut une trainée de poudre amenant une explosion générale. De toutes parts, dans le village, jaillit vers le ciel le cri de : « Vive la République ! » Le nombre des manifestants avait grossi, ils étaient trente, quarante, cinquante, toute la commune affluait.

M. Roussot jugea la situation : il n'était pas de force à tenir tête à cette démonstration.

Brusquement, il ouvrit tout grands les volets et cria :

— Oui, vive la République !

Quelques acclamations et applaudissements éclatèrent.

Pierre Vaux, ivre de joie, leva son bonnet en l'air en répétant le cri qui, maintenant, emplissait la commune.

Charbonnier-Borgeot considérait le maire de son oeil sombre et soupçonneux. Il murmura assez haut :

— Cet homme se fiche de nous !

Le maire reprit :

— Qu'est-ce que nous voulons tous ? Le bonheur et la prospérité du pays, la liberté, l'ordre et le travail.

— Oui, oui, crièrent des voix.

— La République sera tout cela, j'en suis sûr, car elle a pour devise : fraternité, conclut le magistrat communal, un peu rassuré devant ces symptômes de confiance naïve. Et c'est pour cela que je crie avec vous tous : « Vive la République ! »

Il y eut encore une nouvelle explosion d'enthousiasme. Tout le village, hommes, femmes, enfants, était maintenant rassemblé sous les fenêtres de M. Roussot.

— Ah ! fit Pierre Vaux, qui eût voulu pouvoir presser sur son cœur tout ce monde ému, heureux, confiant, voilà le plus beau jour de ma vie, le point de départ d'une ère nouvelle. Mes amis, nous pouvons le commémorer en plantant, comme nos aïeux de 89, un arbre de la Liberté.

Cette proposition fut reçue par des cris de joie : les paysannes, d'habitude si absorbées par les âpres soucis de la vie matérielle, redevenaient femmes, et, emportées par un élan du cœur, battaient des mains, chantaient ; les enfants mêlaient leurs voix aiguës à cette ivresse générale ; un vieux paysan, le père Durand, septuagénaire qui se rappelait comme un rêve l'époque de la Convention, dit :

— Autrefois, quand j'étais petit, on avait planté un arbre de la Liberté sur la place de la mairie. On le voyait encore en 1800 ; c'est sous le premier consul qu'on l'a arraché ; c'est là qu'il faut planter l'arbre de la seconde République.

— Bravo ! cria l'instituteur, et tout le village ira le voir bénir par M. le curé !

Cette pensée — du réactionnaire Couillerot obligé par ses ouailles de prêter son concours à la glorification de la République — le rendait tout hilare.

— C'est entendu, mes amis, cria le maire, heureux d'en être quitte à si bon compte ; plantez votre arbre de la Liberté, réjouissez-vous et rentrez ensuite dans vos demeures bien tranquilles, en bons citoyens.

La voix forte de Charbonnier-Borgeot s'éleva alors sur la place :

— Pardon, il y a quelque chose de changé : nous livrons à la culture les pâquiers et prenons possession des biens communaux.

## VIII

## LA REVANCHE DE L'AMANT

Georges et Valentine avaient mis à profit l'absence de M. Montgarin.

Après leur courte entrevue à l'église Saint-Pierre, entrevue autant dire muette, mais complétée par la remise à la jeune femme du billet brûlant écrit par son adorateur, chacun s'était retiré avec la ferme résolution de pécher contre les sixième et neuvième commandements de Dieu : influence d'un lieu sacré sur des âmes fidèles !

Bien qu'il eût sa famille à Chalon-sur-Saône, Georges, prévoyant, avait loué une chambre de garçon dans un petit hôtel du passage Milon, attenant à Saint-Pierre.

C'était là qu'il voulait recevoir celle dont l'image n'avait cessé, depuis trois ans, de hanter ses jours, de troubler ses nuits.

Le lien sacré du mariage, l'honneur conjugal du magistrat, ce qu'il s'en moquait, cet homme dont le mariage de Valentine avec M. Montgarin avait brisé le cœur !

Georges Roynal, qui n'avait jamais songé à mettre en question les grands principes sociaux, eût fait en ce moment un excellent avocat de l'adultère.

De son côté, Valentine, malgré son éducation bour-



geoise et ses sentiments religieux, était décidée à aller jusqu'au bout.

Est-ce que ses parents, en la livrant de force à M. Montgarin, est-ce que celui-ci, en la prenant malgré elle, n'avaient pas commis un abus, un viol, un crime ? Était-elle tenue à respecter le serment de fidélité qui, en de telles circonstances, avait été arraché à son ignorance, à sa faiblesse ?

Elle était la victime qui se révoltait contre le bourreau.

Ce fut en proie à ce sentiment qu'elle regagna sa demeure. On peut juger quelle fut la nature des pensées et des images qui emplirent son sommeil, si toutefois on peut appeler sommeil une nuit de rêves troublés et d'ardentes évocations alternant avec de courts assoupissements causés par la lassitude.

Vers le matin, cependant, Valentine, brisée, s'endormit, elle ne se réveilla qu'à onze heures.

— Déjà si tard ! fit-elle, surprise, comme la femme de chambre, ayant tiré les rideaux de la fenêtre, la lumière du grand jour emplissait la chambre à coucher.

Elle se leva, procéda longuement à sa toilette et déjeuna sans appétit.

— Qu'a donc madame ? se demandait la domestique étonnée. Est-il possible que ce soit l'absence de monsieur qui la rende ainsi toute chose ?

Jusqu'au diner, les heures s'écoulèrent pour la jeune femme avec une lenteur insupportable.

Elle avait pris un livre et cherchait à lire, mais ses yeux parcouraient les pages sans y voir autre chose que du noir sur du blanc : son esprit était ailleurs. Finalement, elle jeta l'ouvrage et s'étendit, nerveuse, impatiente, sur un sofa.

— Madame est servie, dit la femme de chambre, en entr'ouvrant doucement la porte, après avoir frappé sans obtenir de réponse.

— Enfin, murmura Mme Montgarin.

Elle dina sans plus d'appétit qu'elle n'en avait eu à déjeuner. Ses yeux fébriles ne quittaient pas la pendule de la salle à manger.

A sept heures, elle s'habilla, comme la veille, d'une toilette très simple, et prit ostensiblement son paroissien, mettant ainsi le bon Dieu de complicité dans son adultère. Pour sa domestique et ceux qu'elle eût pu rencontrer, elle allait adorer le saint sacrement.

— Jamais encore madame n'avait été aussi pieuse ! pensa la femme de chambre.

Huit heures sonnaient lorsque Valentine sortit de la maison conjugale, dans un trouble intérieur qui lui faisait battre le cœur, et cependant bien décidée à ne rentrer

qu'après avoir consommé le déshonneur de M. Montgarin.

Dix minutes de marche seulement la séparaient de Saint-Pierre et le rendez-vous était pour neuf heures, mais elle n'eût pu tenir en place davantage. D'un pas furtif, elle se dirigea vers l'église, appréhendant plus encore que la veille, d'être rencontrée en route par l'un de ces curieux de province qui occupent leur oisiveté à suivre les dames du monde dans leurs pérégrinations et à les perdre de réputation. Elle se rappelait l'histoire de la belle Mme Pilon, la femme du receveur de l'enregistrement, surprise, un soir, par Coquet-Bernard, derrière l'église Saint-Vincent, en un tête-à-tête plein d'abandon avec le jeune clerc de notaire Duroche. Coquet-Bernard, la plus mauvaise langue de Chalon, avait colporté partout l'affaire, en y ajoutant quelques détails de son cru. La chose avait causé un scandale énorme, empoisonné l'existence du ménage Pilon, failli même amener une séparation entre les deux époux, tandis que le jeune Duroche dut quitter la ville, poursuivi par la clameur indignée de tous les maris.

Justement, comme Mme Montgarin arrivait devant le portail de Saint-Pierre, un individu vêtu d'une houppelande, la figure cachée entre un chapeau à bords énormes et un long cache-nez, apparut, venant en sens inverse, et s'arrêta à dix pas d'elle.

La jeune femme eut un saisissement.

— Coquet-Bernard ! pensa-t-elle. Il m'a reconnue, devinée, je suis perdue !

Mais l'individu, se découvrant, d'un grand salut, exposa aux regards de Mme Montgarin, un crâne fortement dénudé, qui n'était pas celui du caustique célibataire.

— Le sous-inspecteur Bidault ! murmura-t-elle rassénérée en reconnaissant ce crâne.

Et répondant au salut par une inclination de tête, elle entra très dignement dans l'église.

Un moment, elle eut la crainte que le fonctionnaire n'entrât derrière elle, faire acte de présence dans le saint lieu. Mais M. Bidault ne s'inclinait devant les prêtres que par nécessité, pour consolider sa situation qui lui paraissait compromise par le libéralisme d'une partie du corps enseignant. Personnellement, il n'avait pas d'opinions bien tranchées, se bornant à trouver « un peu hardi » le spiritualisme éclectique de M. Cousin et professant un respect illimité pour les autorités civiles, militaires et surtout religieuses.

Comme il n'y avait aucun intérêt appréciable pour le sous-inspecteur à aller s'ennuyer dans un office du soir, où sa présence n'eût même pas été remarquée, le digne homme passa son chemin pour aller vertueusement se coucher.

Mme Montgarin traversa l'église d'un pas léger et alla s'agenouiller devant le maître-autel.

Joignant les mains, se signant, se levant, s'asseyant ou retombant à genoux, par habitude, elle exécutait automatiquement, tout en songeant à bien autre chose qu'à ces exercices variés, propres à l'armée de l'Eglise. Mais sa pensée était loin : elle s'envolait par delà les voûtes du saint lieu.

Valentine avait oublié scrupules et terreurs religieuses, la crainte de l'enfer s'était éloignée : seule l'image de Georges régnait en son esprit.

A grand-peine elle eut la patience d'attendre jusqu'à l'heure fixée par Georges. C'était la plus propice, car, à neuf heures et quelques minutes, le bedeau passait dans les bas-côtés du chœur, avertissant, par le son de sa clochette, que le moment de la fermeture était arrivé et l'église commençait à se vider. Dans ce départ des fidèles, Valentine devait passer inaperçue.

Aussi, dès qu'elle vit le bedeau sortir de la sacristie, elle se hâta de faire le signe de croix final, suivi de l'obligatoire révérence devant le saint-sacrement, et de se diriger vers la porte donnant sur le passage Milon.

Derrière elle, le tintement de la sonnette sacrée commençait à traverser l'église de sa note argentine.

A la porte, debout, la tête baissée et les bras croisés dans l'attitude du plus pieux recueillement, un homme attendait, immobile comme une cariatide.

L'ombre projetée par un pilier, cachait ses traits, mais Valentine n'eut pas besoin de le reconnaître pour le deviner.

— Georges ! murmura-t-elle, d'une voix faible comme un souffle.

Georges, car c'était lui, fit signe à la jeune femme de le suivre sans mot dire.

Il ouvrit la porte et sortit.

Derrière lui, vint Valentine après avoir constaté d'un coup d'œil que personne n'était sur ses talons, les fidèles du soir, assez peu nombreux, sortant presque tous par le porche.

Personne aux abords de l'église de ce côté-là.

Georges fit quelques pas rapides, puis s'effaça dans l'entrebâillement d'une porte qu'il avait ouverte deux minutes auparavant.

Valentine l'y avait déjà rejoint, après un dernier coup d'œil rapide jeté autour d'elle.

Muni de son passe-partout, le jeune homme ferma hermétiquement la porte à clef.

Tous deux se trouvaient sur le palier, en pleine obscurité.

Valentine, peureuse, se serra contre Georges, qui l'enveloppa de ses bras.

Il y eut une étreinte muette, prolongée, accompagnée d'un baiser passionné.

La jeune femme s'abandonnait, Georges la souleva et l'emporta comme il eût fait d'un enfant, gravissant d'un pied sûr les marches de l'escalier jusqu'au premier étage.

Il s'arrêta sur le palier et, sans hésitation, malgré l'obscurité, ouvrit une porte. Une pièce faiblement éclairée par une veilleuse apparut : la chambre de Georges.

Nous n'aurons pas l'indiscrétion de suivre plus longtemps les deux amoureux se revoyant et pouvant enfin échanger leurs impressions après une séparation de trois ans. Que de choses n'avaient-ils pas à se dire ! Que d'amertumes et de désespoirs n'avaient-ils pas à se faire réciproquement oublier ! Et pour cela ils ne disposaient que d'un temps limité, car la femme du magistrat ne pouvait décemment rentrer au milieu de la nuit au domicile conjugal.

Sans doute, employèrent-ils bien ce temps, car, lorsque, trois quarts d'heure plus tard, Mme Montgarin sortit, accompagnée par Georges seulement jusqu'au seuil de la maison, ses yeux, entourés d'un cercle de bistre, brillaient d'un éclat inaccoutumé et ses joues avaient ce ton rose vif que peut communiquer l'application répétée de lèvres ardentes.

M. Montgarin, en tant que juge d'instruction, faisait partie de la magistrature debout, mais sa femme venait certainement de représenter la magistrature couchée.

## IX

## LES HABILETÉS D'UN JUGE DE PAIX

Nous n'avons encore qu'entrevenu en passant la silhouette du juge de paix Boullenger. Cet individu qui ne semblait vivre que pour emplir son ventre, aura cependant un rôle à jouer dans le drame destiné à léguer à l'histoire le nom, jusqu'ici ignoré, de Pierre Vaux.

Le crime d'Ecuelles avait à peine éveillé chez ce vorace galantin un sentiment de curiosité. Le père Bérot et tous les pères Bérot du canton pouvaient bien mourir de mort naturelle ou non, que lui importait ! Cela n'empêchait pas les petits pois, accompagnement obligatoire de tout caneton qui se respecte, d'être introuvables à la fin de février. A quoi servaient donc les chemins de fer ?

D'ailleurs, les affaires criminelles n'étaient pas de son ressort, et conséquemment l'intéressaient peu. Tout au plus, pouvait-il avoir à ouvrir une enquête sommaire en attendant l'arrivée du juge d'instruction, enquête destinée à fournir à celui-ci les premiers éléments d'investigation. Cette fois, l'arrivée immédiate de M. Montgarin rendait sa visite à Ecuelles inutile.

Cependant, Boullenger réfléchit qu'ayant été l'hôte du magistrat à Chalon, quelques jours auparavant, il était de

bonne courtoisie d'aller le joindre à Ecuelles et s'y mettre à sa disposition. D'ailleurs, il comptait bien que l'enquête serait vite bâclée et qu'on ne moisirait pas dans ce trou, qui ne possédait qu'une médiocre auberge, dont la patronne était vieille et dont la servante était laide.

Et il inviterait M. Montgarin à s'arrêter chez lui, au retour. Bien que le juge de paix préférât aller piquer de la fourchette dans les ménages où la chère était bonne, sa cuisine de célibataire, administrée par sa gouvernante Brigitte, était toujours à même de fournir aux éventualités des plats savoureux, petits ou grands, tandis que sa cave contenait les meilleurs crus du pays.

Seulement, en thèse générale, ces trésors gastronomiques, Boullenger, qui était sinon avare, du moins égoïste, s'efforçait de les garder pour lui.

Une autre raison qui le fit partir pour Ecuelles, ce fut la nouvelle que la République était proclamée à Paris.

Boullenger n'appréhendait pas grand'chose de ce changement. Beaucoup trop préoccupé de courir et de bâfrer pour s'occuper de politique, il n'avait pu susciter de fortes haines locales. A la vérité, il n'aimait point Pierre Vaux, moins pour les idées démocratiques de celui-ci que pour son mariage avec Irma Jeannin, la plus belle fille du pays, la seule qui malgré son extraction rustique, compensée par des « espérances », eût pu faire oublier au juge de paix les charmes du célibat. Toutefois, l'instituteur, ignorant cette hostilité, ne la lui rendait pas ; donc, point d'inquiétudes de ce côté-là.

Mais dans les premiers jours qui allaient suivre la proclamation de la République, il faudrait user de diplomatie, car les situations se dessineraient. Il faudrait être pour ou contre la révolution.

Les scrupules, à ce point de vue, comme à beaucoup d'autres, n'étouffaient pas Boullenger, qui se fût rallié à n'importe quelle forme de gouvernement, pourvu que sa situation lui demeurât garantie. Mais il se disait que s'il était opportun de faire montre de zèle républicain, il pourrait être dangereux aussi d'aller trop loin dans cette voie. La République pourrait-elle jamais s'acclimater en France, et si, comme l'espérait le juge de paix, réactionnaire quand même dans son éclectisme, elle était un beau jour renversée, les conservateurs lui pardonneraient-ils son apostasie d'un jour ?

Le plus prudent, le plus habile, était donc de s'absenter au moment précis où les autorités du chef-lieu de canton allaient avoir à se prononcer, montrant leur plus ou moins de ferveur pour le nouveau régime. L'affaire Bérôt lui fournissait un excellent prétexte.

Le 25 février, il se mit donc en route pour Ecuelles,

juste comme M. Montgarin quittait cette localité pour se rendre à Longepierre.

Chemin faisant, Boullenger dressait dans sa tête le menu du déjeuner et songeait aux actes probables du gouvernement provisoire. Il se murmurait : « Lamartine, un poète, au pouvoir, qui sait ce qu'il y fera ? » et ajoutait mentalement : « Pourvu que nous tombions au moins sur une poularde bien grasse ! »

Il fut désappointé, en arrivant à Ecuelles, d'apprendre que le juge d'instruction en était parti. Très maugréant, il alla se faire inviter à déjeuner par le maire et prit aussitôt après la route de Longepierre.

Un paysan se rendait dans sa carriole à Navilly, le juge de paix refusa l'offre qui lui était faite d'y prendre place. Il préférait effectuer à pied le long trajet d'Ecuelles à Longepierre, parce qu'une telle marche lui donnerait un excellent appétit pour le dîner que ne pouvait manquer de lui offrir son ami Gollemard, l'aubergiste de l'*Etoile d'Or*. En cheminant sans se presser, il arriverait juste à point pour trouver la table mise et se faire inviter.

Il comptait bien coucher à Longepierre et y passer la journée du lendemain, peut-être celle du surlendemain. A son retour à Verdun, il trouverait toutes choses réglées et n'aurait plus qu'à se conformer à l'attitude générale, s'inspirant des événements sans encourir la responsabilité d'une initiative.

De sorte qu'aux républicains comme aux royalistes, Boullenger apparaissait le magistrat consciencieux que les plus terribles commotions politiques ne pouvaient arracher à l'accomplissement de sa tâche. A ceux qui lui parlaient République, Louis-Philippe, comte de Chambord ou prince Napoléon, celui-ci ne pouvait tarder à surgir à l'horizon, il répondait invariablement : « Pardon, mes amis, je n'ai pas le temps de causer : je m'occupe du crime d'Ecuelles ; la tranquillité du canton m'est chère avant tout. »

Un homme aussi pénétré de ses devoirs, n'était-il pas le juge idéal, qui devait être maintenu en fonctions sous tous les régimes ?

En arrivant à Navilly, Boullenger trouva la commune en effervescence. La nouvelle de la révolution venait d'y arriver, mettant en l'air toutes les têtes. A l'auberge Fesard, pleine de monde et de bruit, des ouvriers buvaient à la santé de la République et parlaient avec animation du partage des biens communaux.

L'un d'eux cria au magistrat, comme celui-ci passait devant la maison :

— Eh ! monsieur le juge, nous avons l'égalité, mainte-

nant : plus de députés censitaires ! Plus de bourgeois ! Tous citoyens !

— Oui, oui, je sais, mes amis, répondit Boullenger en esquissant un geste vague. Le principal, voyez-vous, c'est que la France soit heureuse.

Et il continua son chemin, très digne, en se murmurant :

— Dieu ! que ces gens sont bêtes ! Avec des mots on en fait tout ce qu'on veut. Et ils deviendraient nos maîtres ! Jamais de la vie !

Il s'arrêta au cabaret Pilot qui, situé à l'autre extrémité du village, était à peu près vide de consommateurs. Seuls au fond de la salle un vieux vigneron, le père Jeantoux, une ravaudeuse, la mère Mitouard, surnommée, à cause de sa langue, « la Gazette du canton », causaient, attablés en face l'un de l'autre deux verres de vin entre eux.

Comme le juge de paix entra, la ravaudeuse prononçait ce nom : « Béro ».

— Chut ! lui fit son compagnon en ponctuant cet avertissement verbal d'un discret coup de pied sur le tibia.

Boullenger avait vu et entendu.

— Tiens ! pensa-t-il, que peuvent-ils bien se dire de si mystérieux à propos du crime d'Ecuelles ?

La ravaudeuse était entêtée et bavarde ; lancée et, d'ailleurs ne pouvant voir le nouveau venu, auquel elle tournait le dos, elle répondit :

— Bah ! laissez donc, je n'accuse personne, je dis seulement ce qui vient d'être prouvé, que le père Béro a été empoisonné avec du vin venant de Longepierre et qu'il faut chercher à qui cela profite.

Boullenger, qui ne perdait pas une parole, sourit en entendant cette illettrée énoncer un axiome de droit.

— Mère Mitouard, dit le vieux vigneron d'un ton mécontent, vous avez la langue trop longue, je vous l'ai déjà dit. Il faut laisser la justice s'occuper de ces choses-là : ce n'est pas notre affaire.

La paysanne, étonnée de l'attitude du vieux vigneron, se retourna alors et aperçut le juge de paix qu'elle dévisagea d'un coup d'œil. Boullenger lui, d'un air indifférent, regardait du côté de la porte.

— Eh bien, mère Pilot, cria-t-il, allez-vous me laisser mourir de soif ?

La cabaretière entra, apportant une bouteille et un verre. Déjà le père Jeantoux et sa compagne s'étaient levés pour partir ; en passant devant le juge de paix, ils lui adressèrent un profond salut auquel lui répondit d'un geste paternel.

On a beau être en République, il faut observer les distances !



Les mots échappés à la mère Mitouard avaient frappé Boulenger. Ainsi le bruit commençait à se répandre dans le pays que l'assassin du père Bérrot devait habiter Longe-



*Valentine l'y avait déjà rejoint (p. 59).*

pierre. Or, il n'y avait dans cette commune qu'un homme qui put être avantagé par la mort du vieux viticulteur, c'était Gollemard, qui lui avait offert avec une insistance

vaine d'acheter sa terre, et qui maintenant allait pouvoir l'acquérir à bas prix, assurant ainsi à sa propriété contiguë une valeur plus grande.

— Oserait-on insinuer qu'un homme comme Gollemard peut être capable d'un crime ? songeait Boullenger avec indignation. Un notable ! Un adjoint ! Réellement ces gens de rien sont jaloux de tous ceux qui possèdent : leur langue d'enfer n'épargne personne. Et dire qu'il faut faire bonne mine à ce monde-là, car nous sommes en République !

Le juge de paix était l'ami de Gollemard autant qu'il pouvait être l'ami de quelqu'un. Il avait toujours sa place à la table de l'aubergiste et les meilleurs morceaux lui étaient réservés. Aussi, chaque fois qu'il arrivait à Longepierre, était-ce invariablement à l'*Etoile-d'Or* qu'il descendait.

Boullenger étendait ses sympathies à Plichou, gendre de l'aubergiste, et plus encore à Mme Plichou, vigoureuse bourguignonne qui, à défaut d'une beauté régulière, possédait jeunesse et fraîcheur. C'était toujours auprès de celle-ci que Gollemard plaçait à table le juge de paix qui, sous le couvert d'une amicale familiarité, se livrait ouvertement à bien des privautés. Plichou, docile instrument de son beau-père, ne paraissait pas jaloux.

L'idée que des sans-le-sou, des gens sans situation sociale peuvent efflorer même de l'ombre d'un soupçon une semblable famille, le suffoquait.

— En quel temps vivons-nous ! murmurait-il.

Ce ne fut qu'assez tard que le juge de paix arriva à Longepierre. La fameuse séance du conseil municipal qui avait vu aux prises Pierre Vaux et l'abbé Couillerot était terminée depuis une heure ; l'aubergiste, rentré à l'*Etoile-d'Or*, avait dit à son gendre et à sa fille, quelque peu anxieux :

— Bah ! il n'y aura pas de mal pour nous. Ne craignez rien : nous pouvons prendre tranquillement les choses.

Et ce fut presque dans une fête que tomba Boullenger, auquel Mme Plichou dit avec un sourire qui découvrit ses dents blanches :

— Monsieur le juge, quel plaisir pour nous ! C'est moi qui vais vous servir ; nous avons ce soir une tarte à la crème que j'ai faite moi-même et dont vous nous direz des nouvelles.

L'assurance de Gollemard, qui ne voyait dans la proclamation de la République, rien de nature à inquiéter les « honnêtes gens », et la perspective de savourer la tarte à la crème de Mme Plichou, mirent le juge de paix en excellente humeur. Ce fut avec un large sourire qu'il répondit :

— C'est entendu ! Je suis des vôtres, Madame Plichou, je ferai terriblement honneur à votre cuisine.

Pendant ce temps, la grande nouvelle venue de Paris courait dans le village ; les têtes, longtemps courbées, des journaliers, se redressaient : le moment était donc venu où ils pourraient regarder en face les notables.

Et le lendemain, dans l'après-midi, à la suite de la démonstration des républicains sous les fenêtres du maire, fut solennellement planté, sur la place de Longepierre, l'arbre de la Liberté.

Bon gré, mal gré, le maire et le curé durent présider à la cérémonie populaire. Le premier s'en tira avec quelques mots : « Mes amis, la République est proclamée ; souhaitons qu'elle consacre la grandeur de la France. Vous avez voulu affirmer les espérances qu'elle fait naître en vous en plantant cet arbre de la Liberté. Je souhaite que l'arbre grandisse et devienne indéracinable. » — « Et la République aussi ! » cria Charbonnier-Borgeot.

Le curé, qui dissimulait mal sa colère, brandit son goupillon d'un poing crispé et aspergea l'arbre d'un geste si furieux que le père Savet ne put s'empêcher de dire presque à haute voix : « Il va le faire crever ! »

Gollemard, très à l'aise, presque souriant, distribuait des poignées de mains avec de petits clignements d'œil que républicains ou conservateurs pourraient interpréter à leur guise. Aux premiers, cela voulait dire : « Ne vous y trompez pas ! Je suis des vôtres. » Pour les seconds, cela signifiait : « Ne craignez rien, j'amuserai ces nigauds : il faut bien hurler avec les loups ! »

Quant à Pierre Vaux, il exultait : le grand rêve de sa vie s'accomplissait. Autour de lui, Charbonnier-Borgeot, les Savet père et fils, Bossu, Michaud, Dumont, Petit, Nicolot, Richard en un mot tous les républicains de Longepierre, tous ceux qui identifiaient le régime nouveau avec leurs espérances et leurs revendications étaient là, graves ou souriants, quelques-uns emplis d'une émotion qui leur faisait monter les larmes aux yeux : la République, n'était-ce pas la réparation des injustices si longtemps souffertes, le bonheur du peuple assuré pour toujours ?

Du reste, à l'exception du curé, incapable de maîtriser ses sentiments, on ne voyait plus que des républicains à Longepierre. Le maire était devenu républicain, puisque cette formule de gouvernement « devait consacrer la grandeur de la France » ; Gollemard regardait les miséreux va-nu-pieds et déguenillés avec des yeux attendris de frère ; le garde champêtre Benoît se faisait aimable, tenant par-dessus tout à conserver sa place et ses modestes émoluments, les notables demeuraient pour la plupart invisibles : ceux qui se hasardaient à se montrer avaient pris

des allures tout à fait bon enfant avec cette plèbe pour laquelle jusqu'alors ils n'avaient pas eu assez d'indifférence ou de méprisante dureté.

Enfin, tout était pour le mieux : il soufflait un vent général de fraternité.

— Mon « cher ami », disait Gollemard à l'instituteur, lorsque le curé, ayant achevé de bénir l'arbre et s'étant retiré, la foule commença à se disperser, il nous faut célébrer ce beau jour : vous viendrez bien dîner à la maison avec madame Vaux.

— Merci, fit l'instituteur, un peu surpris de cette invitation à brûle-pourpoint ; ma femme est un peu souffrante, vous voyez qu'elle n'assiste pas à cette fête, malgré le désir qu'elle en aurait eu.

— Oui, je comprends ; son état exige les soins d'un bon mari comme vous.

— Conséquemment, je ne puis la laisser seule, conclut le maître d'école qui préférait infiniment le dîner en tête-à-tête avec sa femme à la société de la famille Gollemard.

— Oh ! insista l'aubergiste, vous viendrez bien au moins prendre le café avec nous. Vous ne me ferez pas l'injure de refuser en un jour comme celui-ci.

Pierre n'avait aucun motif de blesser Gollemard. Devant cette insistance, il promit donc d'apparaître au dessert, pour quelques minutes, à l'*Etoile-d'Or*.

— Il est devenu bien aimable depuis deux jours, ne pût-il s'empêcher de dire à sa femme, une fois rentré.

— Trop aimable, fit Irma soucieuse.

X

FRATERNITÉ !

Le même soir, tout Longepierre était en fête.

Le drapeau tricolore flottait non seulement à la mairie, mais aussi à l'école et à la fenêtre de M. Roussot. La plupart des notables avaient également arboré les trois couleurs, ou tout au moins allumé des lampions. Ceux qui s'étaient armés déchargeaient leurs fusils en l'honneur de cette République qu'ils avaient voulu combattre.

Seul, le curé, farouche et tenace dans son hostilité contre le nouveau régime, n'avait ni déployé de drapeau ni allumé de lampions.

De tous les recoins du village s'élevaient des chansons enflévrantes ou joyeuses ; la *Marseillaise* planait dans l'air, sous le ciel infini.

Les cabarets regorgeaient de monde, surtout celui de Gollemard.

A la porte de l'Etoile-d'Or, un drapeau largement déployé émergeait d'un vert fouillis de branches de sapin, flanqué de lampions multicolores dans la grande salle où, une semaine auparavant, s'étaient réunis les notables pour conspirer la perte de l'instituteur, le vieux ménétrier Durosoir et le trombone Bondou, qui parcouraient de concert les localités faisaient rage, juchés sur une estrade de tonneaux vides, tandis que des couples enlacés tourbillonnaient avec une méconnaissance parfaite du rythme. Le père Savet dansait, tenant entre ses bras la mère Dumont, tandis que le vieux Durand, tout ragaillardi, remuait la tête et battait la mesure, que Nicolot faisait des grâces en face de la mère Mitouard, arrivée le matin de Navilly et que Michaud, attablé avec cinq ou six autres devant un cruchon de vin, se levait à chaque instant, le verre à la main, pour crier : « Vive la République ! »

Dans une chambre contiguë, dinaient Gollemard, sa fille, son gendre et le juge Boullenger.

Ce dernier n'avait point paru à la bénédiction de l'arbre de la Liberté. Averti le matin par Gollemard de ce qui se préparait, il avait jugé opportun d'aller se promener du côté de Varenne et était rentré à Longepierre à l'heure précise du dîner.

Grâce à cette tactique prudente, le juge laissait passer les événements sans se compromettre.

Pierre, en entrant dans l'auberge, fut tout de suite saisi par l'allégresse générale. Il s'arrêta, attendri, pour contempler les danseurs, et comme Savet père, d'une voix fausse, mais convaincue, entonnait cette dernière strophe de la *Marseillaise* :

*Nous entrerons dans la carrière  
Quand nos aînés n'y seront plus.*

L'instituteur, d'un organe vibrant, accompagna :

*Nous y trouverons leur poussière  
Et la trace de leurs vertus.*

La porte du fond s'entr'ouvrit et la voix de Gollemard cria joyeusement :

— Entrez donc, mon cher Vaux, nous vous attendons.

Le maître d'école pénétra dans la pièce : elle était brillamment éclairée : lustre au plafond, lampe sur la table et bougies aux branches bronzées d'un candélabre, projetaient une vive lumière sur cette agape joyeuse.

Enfoncé dans un vaste fauteuil, à la place d'honneur, entre l'aubergiste à sa droite et Mme Plichou à sa gauche, le juge de paix faisant face au gendre de Gollemard, semblait présider le festin avec une majestueuse bonhomie. On en était arrivé au dessert et la sérénité des digestions béates régnait sur tous les visages.

— Monsieur le juge ! s'écria Gollemard en se levant et allant serrer la main de l'instituteur, vous voyez la perle des maîtres d'école, M. Vaux, un de ces démocrates que les honnêtes gens de tous les partis doivent respecter, car il aime le peuple et ne le flatte jamais.

Pierre s'était arrêté, saluant les convives et quelque peu surpris de rencontrer là le juge de paix de Verdun. Depuis trois ans qu'il résidait à Longepierre, à peine l'avait-il entrevu quelquefois ; il le connaissait donc beaucoup moins — seulement de réputation — qu'il en était connu lui-même. Cependant, il y a de ces intuitions, résultat d'affinités ou de répulsions naturelles, aussi fatales entre les hommes qu'entre les éléments chimiques, qui se manifestent à la première vue. Le jeune maître sentit en cet homme un hostile plus encore qu'un indifférent, malgré le sourire contraint que grimaça la figure de Boullenger et ce fut avec une sorte d'hésitation qu'il serra la main tendue de ce dernier.

— Asseyez-vous près de moi, mon cher Vaux, dit affectueusement Gollemard. De beaux jours comme celui-ci doivent voir les bons citoyens choquer leurs verres et fraterniser joyeusement à table.

— Ah ! fit Boullenger avec un soupir qui provenait non d'attendrissement fraternel, mais d'une absorption désordonnée de tarte à la crème, la table, n'est-ce pas ce qui réunit les hommes ?

N'est-ce pas à table que les dissentiments passagers s'effacent, que les mauvais deviennent bons, que les bons deviennent meilleurs, que les esprits et les cœurs s'unissent et la religion n'a-t-elle pas sanctifié la table en faisant d'elle le symbole, l'agent de la communion universelle ?... Madame Plichou, je vous redemanderai un peu de tarte.

L'instituteur, assis entre Gollemard et son gendre, regardait avec surprise le juge de paix. Celui-ci, emporté par sa conviction gastronomique, venait de débiter sa tirade avec une si chaleureuse sincérité qu'il était impossible de voir en lui un méchant homme ou un calculateur.

— Ma première impression m'avait trompé, pensa Vaux. Je suis en face d'un bon vivant, voilà tout.

Pourtant, si Boullenger avait parlé selon son cœur, ou plutôt selon son estomac, en faisant l'éloge de la table, il ne s'ensuivait pas qu'il éprouvât les meilleurs sentiments à l'égard du maître d'école. D'abord, bien renté, d'allures et d'extraction bourgeoises, il éprouvait un éloignement dédaigneux pour ce fils de paysan qui s'était fait lui-même et qui vivait au milieu de la plèbe, l'aimant et aimé d'elle. Depuis longtemps il avait entendu parler de Pierre Vaux et le considérait comme un de ces éléments dangereux, capables, à un moment donné, d'amener une perturbation générale et de bouleverser les situations acquises.

Or, la situation du juge de paix était confortable ; il y tenait et voulait la conserver.

Gollemard connaissait son sentiment à l'égard du maître d'école et c'était pour l'aviver qu'il avait invité celui-ci. Il voulait mettre en présence le jeune éducateur, généreux, enthousiasme, en somme facile à se livrer, malgré son bon sens, doublé d'une énergie tenace, et l'égoïste jouisseur, dur et hautain sous l'apparence de bonhomie qu'il savait prendre à l'occasion, prêt à épouser et quitter toutes les opinions, pourvu qu'il y trouvât son compte. Avec des dehors plus bourgeois chez Boullenger et une intelligence plus active chez Gollemard, ces deux hommes étaient bien faits pour se rencontrer et marcher de concert.

Ce que l'aubergiste avait prévu arriva. Pierre Vaux se livra : du reste, il n'avait rien à cacher de ses idées ni de ses espérances.

— Oui, dit-il, cessant de voir ceux qui l'entouraient pour ne suivre que sa pensée, la République doit être le régime du bien-être, de la liberté, de la dignité pour tous. Son nom même l'y oblige : *res publica*, la chose publique. D'abord le travail assuré à tous les citoyens ; c'est une honte pour la civilisation qu'au dix-neuvième siècle il y ait encore des mendiants ; la misère doit être tuée, sinon c'est elle qui tuera la société des hommes.

Puis l'instruction gratuite et obligatoire ; nul ne doit être exclu du trésor de connaissances accumulé par l'effort des générations : un homme qui ne sait pas lire ni écrire est vis-à-vis d'un homme instruit dans la même dépendance que l'animal domestique vis-à-vis de l'homme ordinaire ; les parents n'ont pas le droit de condamner à l'ignorance les enfants qu'ils ont procréés. Puis le bulletin de vote pour tous ; chacun contribuant à l'entretien de la chose publique, a le droit de participer à son administration ; plus de députés censitaires, tout le monde électeur et éligible, les pauvres comme les riches, en attendant qu'il n'y ait plus cette différence de pauvres et de riches.

Il ajouta :



— Toutes ces réformes doivent se faire successivement, simultanément même si c'est possible.

Le juge de paix l'écoutait sans mot dire, dissimulant son effarement sous un sourire placide. Gollemard ne disait rien non plus, mais il hochait la tête avec conviction. Plichou et sa femme écoutaient sans comprendre.

Pierre avait un tempérament à la fois de poète et d'apôtre. Il cherchait à faire passer dans l'esprit de ses auditeurs la conviction qui l'animait... Il rappela la situation épouvantable faite à sept cents habitants de Longepierre par une vingtaine de familles privilégiées, maîtresses du sol, de l'administration et des ressources de la commune, les luttes acharnées entre notables et deshérités, les premiers s'efforçant toujours de reprendre les concessions qui leur avaient été arrachées par la pression de l'opinion publique. Il dit avec quelles difficultés lui-même avait fini par obtenir du conseil municipal l'unification de la rétribution scolaire et son prélèvement sur le produit des biens communaux qui établissait la gratuité de l'instruction.

— C'est pourtant vrai, faisait Gollemard, que voulez-vous ? Il y a bien des réformes qui sont justes et qui font peur aux gens.

— A tel point, fit en riant l'instituteur, que j'ai reçu... tenez, avant-hier, une lettre du sous-inspecteur des écoles qui m'engageait textuellement à « me rendre » pour ne pas aggraver ma situation. Il ignorait que depuis un mois et demi c'étaient les notables qui s'étaient rendus

— Imprudent ! pensa Boullanger. En tout cas, voilà une critique de ton supérieur qui quelque jour se retournera contre toi.

En effet, à l'issue du dîner chez le juge de Chalon, le sous-inspecteur Bidault, encore sous le coup des anathèmes lancés à l'instruction publique par le terrible abbé Tizonnier, avait compulsé les notes qu'il possédait sur Pierre Vaux. Avec horreur, il avait appris que ce terrible démagogue poursuivait obstinément un rêve, celui d'étendre uniformément à tous les bienfaits de l'instruction.

— Mais alors, murmurait M. Bidault suffoqué, plus de classes, plus de différences sociales, les enfants d'un paysan ou d'un ouvrier en sauront autant que ceux d'un bourgeois. Eh ! bien, s'imagina-t-il que lorsqu'ils en sauront autant, ils se contenteront de gagner trente sous par jour ou voudront cultiver la terre ? Alors, il faudra que ce soient les riches qui travaillent.

Saisissant sa meilleure plume et la trempant dans sa meilleure encre, le sous-inspecteur écrivit incontinent au téméraire maître d'école une lettre dans laquelle se reflé-

fait sa vertueuse indignation d'homme d'ordre, ennemi des innovations périlleuses ?

Cette lettre n'avait qu'un tort : c'était d'arriver trop tard. Les notes sur Pierre Vaux s'arrêtaient au 31 décembre 1847, M. Bidault ignorait que le conseil municipal de Longepierre, dans sa séance du 2 janvier suivant, avait voté la gratuité de l'instruction.

Poli, mais ferme, et aussi avec quelque pointe de malice, le jeune maître d'école avait répondu à celui-ci que ses alarmes étaient sans fondement, la municipalité ayant adopté la proposition jugée subversive.

Cette réponse, qui censurait implicitement la pusillanimité réactionnaire de M. Bidault, ulcéra profondément le cœur de celui-ci.

— Ah ! mais, il me nargue, gronda-t-il en crispant le poing.

Et cet homme, si lâche devant ceux qu'il soupçonnait puissants, se redressa, l'œil en feu, la bouche tordue dans une menace.

L'instituteur comptait désormais en lui, non plus seulement un supérieur hostile, mais un implacable ennemi.

Cependant, la soirée chez Gollemard s'était achevée dans la joie générale. Le ménétrier Durosoir et le trombone Bondou avaient, en plus de leur salaire, reçu les reliefs d'un festin plantureux ; dans la grande salle, le père Savet, Nicolot, la mère Mitouard et tous les autres, exténués d'avoir dansé, oublièrent en buvant et chantant les misères de toute leur vie. Pierre Vaux eût souhaité que Gollemard, ouvrant la porte de la chambre où l'on festinait, vint, ainsi que ses convives, fraterniser avec ceux de la grande salle ; un peu plus, il en eût fait la proposition, mais il s'arrêta devant la figure inquiète du juge de paix, qui avait deviné son intention. Avant tout, bon et courtois, il n'eût voulu contrister personne.

Il soulagea son cœur en disant au départ à Boullenger :

— Monsieur le juge, le peuple est bon, croyez-moi. Il n'abuse pas de sa victoire. Il ne dépend que de notre bonne volonté à tous de donner à cette belle révolution un admirable lendemain. Tous les Français seront désormais des hommes libres et des frères.

— Quel gredin ! murmura Boullenger, blême de rage contenue, lorsque Pierre se fut éloigné.

Gollemard souriait de façon énigmatique.

En rentrant chez lui, le maître d'école trouva sa femme qui, non couchée, l'attendait.

— Comme tu as tardé ! lui dit-elle. Tiens voici une lettre qui est arrivée deux minutes après ton départ.

La missive, datée de Lyon, était du docteur Hâzin. Elle disait ceci :

« Mon cher et grand enfant,

« J'espère que vous êtes heureux : nous voici en République ! Tous les sentimentalistes, tous les enthousiastes de votre espèce doivent jubiler. Pensez donc ! la liberté, l'égalité et la fraternité sont affirmées sur les murs ; votre compatriote Lamartine arrive au pouvoir, ainsi que Ledru-Rollin : le premier va faire descendre de l'azur céleste la déesse harmonie ; le second nous donnera le suffrage universel, ce qui permettra, avant un an, à trois ou quatre millions d'électeurs d'imposer pour maître le prince Louis-Napoléon qui attend dans la coulisse !

« Ce n'est pas tout : Louis Blanc est secrétaire du gouvernement provisoire ; il va infailliblement résoudre la question sociale.

« Aussi les gens commencent-ils à s'embrasser : cela durera bien quelques jours. La bourgeoisie, un moment effrayée, va pouvoir se tranquilliser et préparer sa revanche d'un quart d'heure d'inquiétude, pendant que le bon peuple, fier de sa victoire, ira se coucher. On commence ici à allumer des lampions et je suis bien sûr qu'à Longepierre vous ne pourrez faire moins que de planter un arbre de la Liberté. Vous convierez M. le Curé à le bénir et vos bons amis les notables à venir assister à cette touchante cérémonie.

« Quant aux intempestifs, aux socialistes phalanstériens, cabétistes, mutualistes, humanitaires, aux révolutionnaires qui s'imaginent que la République doit être autre chose qu'un changement d'étiquette, on leur répondra en les envoyant en prison. Peut-être même ira-t-on jusqu'à les fusiller, afin de donner des gages aux hommes d'ordre.

« C'est la mille et unième reprise d'une pièce éternellement jouée et cette comédie, qui d'ailleurs peut finir en drame, n'offre même plus l'intérêt de l'imprévu pour qui sait raisonner et conséquemment prévoir. Peut-être après tout serait-elle plaisante dans les détails, si de bons et généreux naïfs comme vous, qui croient dans leur enthousiasme que c'est arrivé, n'étaient les victimes toutes désignées d'une réaction d'autant plus féroce qu'elle aura tremblé une minute.

« Vous êtes déjà populaire à Longepierre et même dans tout le canton, c'est regrettable, car plus que jamais, amis et ennemis auront les yeux sur vous : les ennemis

vous accableront, les amis ne vous défendront point. Vous aurez eu votre moment de triomphe et votre chute n'en sera que plus cruelle, qui sait ? peut-être même épouvantable, car vous avez un tempérament d'apôtre et les gens de ce tempérament iront jusqu'au bout du chemin où la fatalité les entraîne.

« Aussi voudrais-je vous voir vivant tranquille en cultivant votre jardin et regardant s'agiter les hommes et couler les événements comme l'eau d'un fleuve. Mais je sais d'avance que ce que je vous dis est inutile : à chacun sa destinée : la vôtre est d'être croyant, comme la mienne est d'être sceptique. Puissiez-vous, du moins, ne pas entraîner dans les malheurs que je prévois, la courageuse et aimante compagne à laquelle je vous prie de transmettre mes hommages.

« Votre affectionné,

« HAZIN. »

— Cette lettre n'est guère encourageante, murmura songeuse Irma qui en avait écouté la lecture.

— Oh ! fit Pierre, le docteur est un misanthrope renforcé qui voit toutes choses en noir. Dans dix ans, je lui montrerai cette lettre pour voir ce qu'il dira de ses prédictions.

## XI

## LES SOUPÇONS DE LA JEANNOTTE

Cependant, il était une personne qui, moins absorbée que les autres par les événements politiques, songeait beaucoup plus à un drame dont nous n'avons parlé qu'incidemment, car il forme seulement un des épisodes secondaires de cette histoire.

Nous voulons dire le drame d'Ecuelles. La personne qui, jour et nuit, y songeait, était Jeanne Hidoux, la domestique du père Bérot.

Le fait qu'elle avait senti planer sur elle les soupçons du juge d'instruction et failli être arrêtée comme auteur de la mort du vieillard, l'indignait fort. Heureusement qu'elle avait eu bec et ongles pour se défendre, car les magistrats n'y regardent pas de si près lorsqu'il ne s'agit que de la liberté ou de la vie du pauvre monde !

— Je crois bien que sans l'autre médecin, pensait-elle, désignant ainsi le docteur Hâzin, j'étais envoyée en prison. A-t-on idée de cela ! Une femme comme moi qui ai toujours travaillé sans faire tort à personne !

Toutefois, elle se rendait bien compte que l'apparence des faits était contre elle. Le père Bérot avait été empoisonné : cela ne faisait pas de doute ; or, qui préparait

ses repas, le servait à table et possédait le plus de facilités pour le faire trépasser ? Elle.

Sans la découverte de la bouteille empoisonnée, dont le cachet rouge indiquait comme provenance Longepierre, elle n'eût pu échapper à une arrestation, à un procès, et, sans doute, à une condamnation.

Elle en frissonnait de colère autant et plus encore que de peur.

En même temps elle se disait qu'elle ferait tous ses efforts pour découvrir l'assassin.

D'abord, il y allait de sa sûreté personnelle, car qui sait si le juge d'instruction ne se retournerait pas contre elle, au cas où il demeurerait impuissant à saisir le vrai coupable ?

Puis il se mêlait à ce souci de défense, un sentiment de rancune, un désir de revanche, à la fois contre le meurtrier, à la place duquel on avait failli l'arrêter, et contre le magistrat qui l'avait soupçonnée.

Eh bien ! elle, femme ignorante, sachant à peine signer son nom, allait étudier l'énigme de ce drame et tâcher de le déchiffrer.

Elle savait que le juge d'instruction avait saisi et emporté une bouteille empoisonnée, cachetée à la cire rouge, conséquemment venant de Longepierre.

La Jeannotte résolut de suivre tout d'abord cette piste ; si elle n'aboutissait à rien, elle en chercherait une autre.

En premier lieu, quelles personnes de Longepierre se trouvaient plus particulièrement en rapport avec le père Bérôt ?

L'octogénaire était bien connu dans tout le canton ; son âge lui avait valu de voir s'y succéder plusieurs générations. Mais, depuis qu'était venue la vieillesse, il vivait isolé, sans relations, sinon celles que lui commandaient ses affaires.

Dans ces conditions, le nombre des gens qui avaient été en rapport avec lui se limitait singulièrement.

A Longepierre, il y avait les journaliers Treffort et Barrillot, que le vieux propriétaire avait employés sur sa vigne ; peut-être était-ce de ce côté qu'il fallait voir. Une vengeance d'ouvrier à patron, à la suite de quelque contestation de salaires, n'avait, à tout prendre, rien d'impossible.

Toutefois la Jeannotte interrogeait en vain ses souvenirs : son maître, qui causait librement avec elle, n'ayant pas d'autre société, n'avait jamais fait allusion à rien de semblable.

Elle se promit d'aller à Longepierre s'enquérir adroitement auprès de ceux qui connaissaient Treffort et Barrillot.

Qui la victime connaissait-elle encore dans ce village ?

Le père Bastien, le père Durand, ces deux hommes de sentiments dissemblables, qui n'avaient guère d'analogie que le grand âge.

Comme eux, Bérot avait vu se succéder la République, l'Empire, la Restauration, la monarchie de Juillet, souvenirs qui pouvaient compter dans la vie d'un homme.

Et, pour revivre ce souvenir, quelquefois le vieillard, de passage à Longepierre, s'arrêtait pour vider une chopine avec le père Bastien ou ne dédaignait pas d'échanger quelques mots avec le père Durand, bien que celui-ci fût son inférieur au point de vue de la fortune.

Était-il vraisemblable que l'un ou l'autre de ces deux hommes eût empoisonné le père Bérot ?

L'intérêt seul eût pu en être cause. Or les intérêts du vieux paysan d'Ecuelles n'étaient mêlés en rien à ceux de Bastien ou de Durand.

Celui-là ne s'occupait pas de viticulture et se bornait presque exclusivement à engraisser des porcs et de la volaille ; celui-ci végétait misérablement sur son lopin, grand comme un mouchoir de poche : s'il ne mourrait pas de faim, c'est grâce à l'aide de quelques braves gens peu fortunés, qui, de temps à autres, l'emmenaient manger la soupe ou lui apportaient quelques provisions.

— Non, se dit la Jeannotte, ce ne peut être ceux-là : plutôt l'un des journaliers. Voyons, qui le père Bérot voyait-il encore à Longepierre ? Ah ! Gollemard.

La domestique fronça le sourcil. Apparemment la personne de l'aubergiste lui était peu sympathique.

— Gollemard, murmura-t-elle, lui, avait des questions à débattre avec le vieux, c'est-à-dire qu'il voulait lui acheter sa vigne et que le vieux ne voulait pas.

Jeanne Hidoux réfléchissait profondément : un travail immense se faisait dans ce cerveau inculte.

— Gollemard tient à la vigne : il offert deux fois... non trois fois, de l'acheter. Maintenant, il va pouvoir mettre la main dessus, car le vieux n'a pas d'héritiers et le bien retourne à la commune. Parbleu ! il n'est pas adjoint pour rien : il l'aura et pour pas cher !

La Jeannotte eut un rire amer : elle se sentait sur la bonne voie ; elle poursuivit son travail de déductions.

Donc, Gollemard profite par la mort du père Bérot ; il y avait intérêt : il est bien capable d'avoir fait le coup.

Paysanne, elle connaissait trop bien l'âpre cupidité du terrien pour s'indigner ou même s'étonner longuement. Elle n'eût pas fait le coup, certes non, car elle était une honnête femme mais il ne lui semblait pas extraordinaire qu'un autre l'eût fait puisqu'il y avait intérêt.

Elle continua à se demander :

— Gollemard, qu'est-ce que ce gros homme qui a fait les yeux doux à tout le monde et qui se frotte toujours les mains comme s'il venait de jouer un bon tour ? Il y a vingt ans qu'il est dans la commune, je sais bien, mais cela ne suffit pas toujours pour empêcher de mal faire... Il ne faut qu'un coup.

Pourtant ce n'était encore qu'un soupçon qui avait traversé l'esprit de la domestique : on ne peut accuser sans preuves ; ces preuves la Jeannotte les cherchait.

— Le père Bérot allait autrefois de temps à autre, à Longepierre. Pourquoi Gollemard ne s'en serait-il pas débarrassé là-bas même ? Cela lui eût été plus commode ?

Et, presque aussitôt, elle répondit à cette objection :

— Plus commode ? Eh ! pas sûr. D'abord, on aurait cherché le meurtrier à Longepierre et on l'aurait peut-être trouvé. Tandis qu'une bouteille de vin empoisonné, glissée au milieu d'autres, envoyée ici et ne produisant son effet que plus tard, c'est moins compromettant. Si le père Bérot n'avait pas cacheté avec une cire différente les vins de chacune de ses vignes, on n'aurait pas su que celle-ci venait de Longepierre.

Oui, mais c'est Treffort et Barillot qui vendagent son vin à Longpierre et le mettent en bouteilles. Ce n'est pas Gollemard. Est-ce que je ne fais pas fausse route ?

Un psychologue, analyste du cœur humain, n'eût pas mieux fait que cette servante illettrée, interrogé et pesé les mobiles capables de déterminer au crime l'âme du paysan : la vengeance, l'intérêt.

— La vengeance ? se disait-elle. Les journaliers n'avaient pas à se venger du père Bérot : il n'était ni bon ni mauvais avec eux ; ils lui faisaient son travail et il les payait, voilà tout. L'intérêt ? Non, ils étaient trop bas pour avoir intérêt à la vie ou à la mort d'un propriétaire, d'un riche. Qu'est-ce que ça leur aurait rapporté ?

Treffort et Barillot étant éliminés, elle en revenait à Gollemard. Elle sentait certes, combien son hypothèse était fragile, sur quel terrain mouvant elle le bâtirait ; mais par intuition peut-être autant que par raisonnement, la Jeannette s'acharnait sur cette piste.

Le père Bérot recevait en bouteilles son vin de Longepierre comme celui de Varenne et de Charnay, la plus grande partie de la récolte étant vendue sur place en fûts. La voiture qui le transportait à Ecuelles passait devant l'auberge de Gollemard ; quoi d'impossible à ce qu'elle s'y fût arrêtée et que le cabaretier eût glissé au milieu des autres, la bouteille empoisonnée, soigneusement préparée d'avance ?

— En effet, tout cela est possible et même plausible, murmura-t-elle.



Jeanne Hidoux se demanda alors ce qu'elle devait faire. Convenait-il de faire part de ses soupçons à la justice ou d'attendre, en poursuivant habilement une enquête, qu'un fait nouveau vint corroborer son hypothèse ?



— *Monsieur le juge, quel plaisir pour nous !* (p. 66).

Sur ces entrefaites, Boullenger arriva à Ecuelles. Naturellement il se rendit à l'habitation Bérôt, interrogea la servante. Celle-ci devint tout à fait perplexe.

Elle sentait que tant que l'assassin ne serait pas trouvé des soupçons plus ou moins vagues continueraient à peser sur elle. Il lui importait donc d'arriver à la manifestation de la vérité.

Mais elle se disait aussi que, simple domestique, elle était bien peu de chose, comparée à Gollemard, le pot de terre devant le pot de fer, et que la justice étant sourde, aveugle et partielle, indulgente aux forts, impitoyable aux faibles, elle risquerait d'être écrasée dans la lutte, à la fois par l'adjoint de Longepierre et par les magistrats.

Avec une finesse remarquable pour une servante de campagne elle tâta le terrain. Elle eut l'habileté, incidemment, de lâcher devant le magistrat de Verdun le nom de Gollemard.

— Au fait, murmura Boullenger, parlant à lui-même, dix kilomètres... je dînerai chez lui.

Il ne songeait déjà plus à l'affaire Bérot.

La Jeannotte entendit cette réflexion et frémit de l'imprudence qu'elle eût commise en communiquant à cet homme, dominé par l'estomac, ses soupçons sur l'adjoint de Longepierre.

Si jamais ce dernier savait ce qu'elle pensait de lui et s'il était réellement tel qu'elle le croyait, il n'hésiterait pas à prendre les devants et à tout inventer, tout mettre en œuvre pour la perdre.

Mieux valait donc encore se taire et en surveillant à distance Gollemard, tâche assez ardue, attendre l'occasion que lui-même, se croyant hors de soupçon, pourrait faire naître.

## XII

## LA TACTIQUE DE L'ÉGLISE

Le retour précipité du juge d'instruction, dû à la proclamation de la République, avait, on peut s'en douter, vivement contrarié Mme Montgarin.

Après trois années d'esclavage moral et d'annihilation, elle vivait. Le mariage l'avait livrée à un homme ennuyeux et égoïste qu'elle ne pouvait aimer ; l'amour l'affranchissait, la rendait à l'existence.

C'était l'adultère, soit, mot terrible qui, flétrissant les épouses infidèles à leur seigneur et maître, les livrait à l'implacabilité du monde et aux rigueurs du code. Ah ! oui, elle le savait combien sont féroces les vertueux hypocrites de la haute société ; elle connaissait les pudeurs indignées de ces tartufes, la joie féroce avec laquelle ils s'abattent sur les scandales, se précipitent sur les réputations à déchirer. Mais elle oubliait tout cela : Georges l'avait transportée dans un autre monde.

Pourquoi avait-on comprimé les battements de son cœur, les élans de toute sa chair ? Pourquoi avait-on coupé les ailes à son rêve de jeune fille ! Pourquoi l'avait-on par-devant le maire et le prêtre solennellement déclarée la chose de M. Montgarin ! Ses parents et la société

avaient-ils plus de droits qu'elle-même à disposer de sa personne ? N'était-ce pas là un viol à la fois physique et moral ?

Nul n'avait eu pitié de ses larmes, de ses protestations.

Si on l'eût mariée à celui que son cœur avait choisi, à Georges, jamais, certes, elle en répondait, elle ne serait devenue adultère.

Mais puisque c'était à perpétuité que l'Eglise et la société avaient fait d'elle la propriété vivante de M. Montgarin et que la mort, assez improbable, de son mari, ou la sienne, pouvait seule briser sa chaîne, elle serait clandestinement, illégalement, tant pis, la compagne de Georges. Elle, femme d'un magistrat, se révoltait à la fin contre le code, tyran qui condamnait sa vie à être sans cesse broyée.

Par la force non du raisonnement — qu'est le raisonnement en semblables circonstances ! — mais de l'invincible élan qui l'emportait, elle avait rejeté toutes les entraves de l'éducation, les préjugés et principes qui lui avaient été inculqués : elle ne voyait plus que l'homme qu'elle aimait.

Même la religion avait perdu sur elle son empire. Certes, Mme Montgarin n'avait point été ébranlée dans sa croyance aux dogmes fondamentaux du catholicisme, seulement, elle pensait à autre chose.

Elle n'avait pas encore revu l'abbé Tizonnier, auquel régulièrement tous les huit jours, elle confessait tous ses péchés, petits et grands, distractions à l'office, lecture de mauvais livres et plaisir trouvé à s'admirer à sa toilette. Ces aveux se terminaient par l'absolution suivie d'une légère pénitence et de conseils sérieux.

Le prochain récurage de conscience menaçait d'être plus difficile. Mais Valentine, heureuse d'oublier tout ce qui n'était point son amour, n'y songeait pas encore.

La jeune femme était retournée passage Milon. Combien de fois ? Une fois ? Deux fois ? Cela ne nous regarde pas : nous ne sommes point confesseurs.

On comprendra que le retour inopiné du juge d'instruction dut contrarier plus que vivement sa femme en la rappelant au sentiment de la réalité qu'elle était heureuse d'oublier.

— Déjà, ne put-elle s'empêcher d'exclamer.

Une épouse pénétrée de ses devoirs eût dit, au contraire : « Enfin ! »

Très heureusement pour son amour-propre, M. Montgarin, en proie à ses préoccupations, n'y prit pas garde.

— Me voici interrompu dans mon enquête, dit-il. Avant tout il faut songer à sa situation personnelle : la proclamation de la République m'obligeait à revenir.

La femme du magistrat ne s'était jamais jusqu'alors beaucoup occupée de politique, mais du coup, elle se découvrit furieusement antirépublicaine.

— Qu'est-ce donc au juste que la République ? demanda-t-elle.

— La République, répondit M. Montgarin, c'est un régime dans lequel tous les braillards seront les maîtres, où les sans-le-sou deviendront députés ou ministres, les chiffonniers préfets et les savetiers magistrats. Heureux encore si on ne guillotine pas les gens comme en 93 !

— Les savetiers magistrats, murmura la jeune femme. En effet... tenez !

Et elle tendit à son mari le *Courrier de Saône-et-Loire* qui contenait la proclamation du gouvernement provisoire.

— Voyez, fit-elle, en lui indiquant du doigt un passage du document officiel :

Ce passage était le suivant :

« Quand la capitale de la France est en feu, le mandat du gouvernement provisoire est dans le salut public. La France entière le comprendra et lui prêtera le concours de son patriotisme. Sous le gouvernement populaire que proclame le gouvernement provisoire, tout citoyen est magistrat. »

— *Tout citoyen est magistrat !* fit-il suffoqué. Mais alors, à quoi servons-nous ?

— A rien, évidemment, murmura sa femme.

— A quoi servent dix ans d'études classiques, les examens, les cours de droit, l'apprentissage juridique, la filière hiérarchique, si le premier manant venu prétend en savoir autant que nous ?

— A rien, répéta Mme Montgarin.

Le juge lut et relut la proclamation. Elle était ainsi conçue :

« Paris, le 24 février 1848.

« Au nom du Peuple français,

« *Proclamation du gouvernement provisoire au peuple français.*

« Un gouvernement rétrograde et oligarchique vient

d'être renversé par l'héroïsme du peuple français. Ce gouvernement s'est enfui en laissant derrière lui une trace de sang qui lui défend de revenir à jamais sur ses pas.

« Le sang du peuple a coulé comme en juillet ; cette fois ce généreux sang ne sera pas trompé. Il a conquis un gouvernement national et populaire en rapport avec les droits, les progrès et la volonté de ce grand et généreux peuple.

« Un gouvernement provisoire, sorti d'acclamation et d'urgence par la voix du peuple et des députés dans la séance du 24 février, est investi momentanément du soin d'assurer et d'organiser la victoire nationale. Il est composé de MM. Dupont (de l'Eure), Lamartine, Crémieux, Arago (de l'Institut), Ledru-Rollin, Garnier-Pagès, Marie.

« Ce gouvernement a pour secrétaires MM. Armand Marrast, Louis Blanc, Ferdinand Flocon et Albert.

« Ces citoyens n'ont pas hésité un instant à accepter la mission patriotique qui leur était imposée par l'urgence. Quand la capitale de la France est en feu, le mandat du gouvernement provisoire est dans le salut public. La France entière le comprendra et lui prêtera le concours de son patriotisme. Sous le gouvernement populaire que proclame le gouvernement provisoire, tout citoyen est magistrat.

« Français, donnez au monde l'exemple que Paris a donné à la France, préparez-vous, par l'ordre et la confiance en vous-mêmes, aux institutions fortes que vous allez être appelés à vous donner.

« Le gouvernement provisoire veut *la République, sauf ratification par le peuple*, qui sera immédiatement consulté.

« L'unité de la nation, formée désormais de toutes les classes de citoyens qui la composent, le gouvernement de la nation par elle-même.

« La liberté, l'égalité, la fraternité pour principe, le peuple pour devise et un mot d'ordre, voilà le gouvernement que la France se doit à elle-même, que nos efforts sauront lui assurer. »

Cette proclamation était signée : Dupont (de l'Eure), Lamartine, Crémieux, Ledru-Rollin, Garnier-Pagès, Marie, Arago, membres du gouvernement provisoire ; Armand Marrast, Louis Blanc, secrétaires.

— C'est bien cela ! dit le juge d'instruction après l'avoir lue et relue plusieurs fois. Toute la gamme révolutionnaire s'y trouve depuis la barbe patriarcale de Dupont de l'Eure jusqu'aux lumières d'Arago ! Le citoyen Ledru-

Rollin poussera Lamartine, Louis Blanc poussera Ledru-Rollin et Blanqui, dans la coulisse, poussera Louis Blanc. S'ils pouvaient, du moins, dégringoler tous ensemble !  
Sa femme l'écoutait, surprise de rencontrer chez lui un éclair de passion inaccoutumé. Il reprit :

— Toute l'anarchie, tout le chaos social sont là en germe. On fera des lois contre la propriété et on imposera le revenu, on décrètera le suffrage universel, l'instruction gratuite obligatoire et on soutiendra les instituteurs contre les curés, on rétablira le divorce...

Mme de Montgarin sursauta et put difficilement retenir une exclamation joyeuse. Le divorce ! Alors elle pourrait être libre ? Et elle se sentit devenir républicaine. Mais presque aussitôt elle songea que l'Eglise ne reconnaissait pas le divorce, essentiellement contraire au sacrement qui unit l'homme et la femme pour toujours. Et elle retomba angoissée, dans l'incertitude.

En ce moment, la domestique annonça l'abbé Tizonnier, et aussitôt le prêtre entra. Mme Montgarin se sentit blêmir et trembler des pieds à la tête : il lui sembla que son directeur de conscience venait lui demander compte des actes criminels qu'elle avait accomplis depuis trois jours, actes d'autant plus criminels qu'ils avaient été médités sous les voûtes sacrées de Saint-Pierre, en mettant ainsi Dieu de complicité dans son adultère.

Elle n'osait lever les yeux et s'efforçait de comprimer les battements de son cœur. Mais l'abbé Tizonnier était venu pour un autre motif : les événements politiques le préoccupaient plus que les faits et gestes intimes de Mme Montgarin.

— Eh bien, dit-il à brûle-pourpoint au magistrat, nous avons la République ?

— Hélas ! gémit le juge d'instruction.

— Bah ! dit l'abbé, d'un ton indéfinissable de fureur goguenarde, c'est peut-être ce que nous pouvions avoir de mieux.

Le magistrat et sa femme elle-même, arrachée momentanément à sa terreur, regardèrent fixement le prêtre, se demandant s'il n'était pas devenu fou.

— Sans doute, répondit l'abbé à cette interrogation muette. Les situations violentes ont leurs désagréments... pour ceux qui sont les plus faibles, mais elles ne durent pas longtemps.

Mieux vaut un régime où nos ennemis s'useront au pouvoir, et avant six mois ce sera fait, qu'une situation où, sans responsabilités comme sans frein, mollement combattus par le gouvernement et soutenus par toutes les forces d'opposition, ils pouvaient nous attaquer de tous côtés. Hier, nous n'étions que le pouvoir, assailli à

la fois par les libéraux imbéciles, les républicains et les socialistes ; aujourd'hui ils sont le pouvoir, et nous, nous serons à la fois le pouvoir et l'opposition.

— Comment cela ? demanda le juge.

— Parbleu ! fit le prêtre, en nous ralliant à la République pour en devenir les maîtres.

La figure du magistrat grimaça dans une moue significative :

— Vous doutez de l'efficacité du moyen ? poursuivit l'abbé Tizonnier. Eh bien ! trouvez-m'en un autre ! La lutte ouverte. L'armée de l'ordre vient d'être vaincue ou plutôt elle a pactisé avec l'émeute ; il faut du temps pour que nous songions à reprendre l'offensive. Une nouvelle Vendée ? La France n'est pas disposée à la faire. Vous-même, magistrat bien pensant, défenseur du principe d'autorité et ami de la religion, consentiriez-vous à prendre le fusil et quitter votre toit pour aller combattre les républicains ?

Le juge d'instruction laissa deviner à l'expression de son visage qu'il n'était pas préparé à semblable éventualité.

— Donc, reprit l'homme de Dieu, il ne reste qu'un moyen : se rallier à la République, se rallier, non en baissant la tête et en courbant le dos, comme des vaincus, mais au contraire en entonnant un joyeux *Alleluia*, en faisant carillonner nos cloches et en bénissant des arbres de la Liberté : on en sera quitte pour les déraciner plus tard.

M. Montgarin eut un geste d'admiration. Sa femme demeura stupéfaite du machiavélisme de ce ministre de l'Evangile : elle en arrivait à se demander si le fait d'avoir obéi aux impulsions de son cœur était plus criminel que toute cette stratégie tortueuse.

— Ah ! continua le prêtre, qui parlait seul, parce que seul, en ce moment de crise angoissante, il avait une pensée, une volonté, il faut connaître les hommes pour pouvoir les conduire et les républicains ne les connaissent pas. Les uns, comme Lamartine, rêveurs et poètes qui ignorent tout de la vie réelle ; les autres, comme Ledru-Rollin, phraséologues gonflés de leur importance et bourrés de souvenirs classiques ou fascinés par la révolution de 1789, qui est morte, et ne voyant pas le présent. Les autres, qui seront bientôt effrayés de se trouver fourvoyés en cette aventure et seront les premiers à faire appel à nous en nous suppliant de calmer les passions populaires, car on ne marche pas sans nous ou contre nous, les vrais éducateurs, les maîtres de la morale. Qu'est-ce que le maître d'école par rapport à nous ?

Il eut un rire silencieux plein de mépris pour ces pau-



vres petits instituteurs qui enseignent seulement à lire, sans pouvoir modeler à leur aise l'âme humaine.

— Pourtant, objecta le juge, il y a dans cette révolution des hommes dangereux, des conspirateurs.

— Ceux-là, répondit le prêtre, demetrent au second plan : ils ont tiré pour d'autres les marrons du feu. Avant trois mois, les Blanqui, les Barbès, les Raspail seront brouillés à mort avec le gouvernement provisoire et la révolution se sera arrêtée ; or, une révolution qui s'arrête est perdue.

— Mais, dit M. Montgarin, il y a le suffrage universel. L'abbé Tizonnier se frotta les mains.

— Excellent ! fit-il. C'est notre meilleur atout.

Et, comme le magistrat le regardait avec surprise, il donna libre cours à ses pensées.

— Vous ne comprenez donc pas ce qu'est le peuple ? Une masse confuse d'individus ignorants, illettrés, abêtis, incapables de discuter et même de connaître leurs intérêts ; une masse qui serait impuissante par son poids et qui s'annihile dans un chaos intellectuel. Le premier qui saura non lui parler avec raison mais flatter ses passions, ses préjugés, l'enthousiasmer en se moquant d'elle sera le maître. Et c'est à cette masse d'ilotes, incapables de voir le soleil en plein midi que les républicains au lieu de continuer la révolution, la seule chose logique qu'ils avaient à faire, vont remettre un bulletin de vote. Laissez-nous travailler et vous verrez quelle arme à double tranchant peut être le suffrage universel.

Le juge demeurait confondu de ces aperçus.

— Vous êtes très fort, dit-il au prêtre, avec une admiration qui n'était pas feinte.

Intérieurement flatté de l'impression qu'il produisait sur l'esprit du magistrat, — les hommes les plus supérieurs ont leurs faiblesses, — l'abbé Tizonnier ne songeait pas à regarder Mme Montgarin, la femme comptant pour peu, même dans la haute société. C'était un tort : psychologue et physionomiste, il eût pu lire sur son visage l'étonnement nuancé de mépris que, de plus en plus, lui inspiraient ces plans perfides dévoilés devant elle. Et il eût compris la nécessité de rétablir sa domination sur celle qui avait été sa pénitente craintive, son esclave.

Mme de Montgarin se disait :

— Est-il possible qu'un Dieu d'amour et de vérité exige l'emploi de pareils moyens, alors qu'il lui suffirait d'un acte de sa toute-puissance pour ramener les hommes dans le droit chemin ?

Le droit chemin ! Est-ce bien celui que suit l'abbé Ti-

zonnier, qui veut flatter les républicains pour les perdre. Et s'il se trompait !

Elle en arrivait presque à penser : « Et s'il nous trompait ? »

La jeune femme oubliait peu à peu la terreur de l'enfer, juste punition du péché mortel d'adultère, terreur qu'avait d'abord ravivée en elle l'apparition de son directeur de conscience. Malgré le poids de son éducation religieuse, elle sentait en elle des velléités d'affranchissement ; elle ne pouvait s'empêcher de se demander si cet individu étranger au mariage et à l'amour, cherchant seulement à saisir les fils qui peuvent mouvoir les hommes comme des pantins, était bien qualifié pour l'accabler parce qu'elle avait obéi aux élans de son cœur.

L'abbé Tizonnier, lui, songeait à bien autre chose.

Sa tactique, qui était celle de l'Eglise, prévalut non seulement à Chalon mais dans la France entière. De toutes parts arrivaient les adhésions à la République ; le gouvernement provisoire avait délié de l'obligation du serment les fonctionnaires de l'ordre administratif et judiciaire ; l'archevêque de Paris, celui de Lyon, le nonce du pape lui-même félicitaient les chefs officiels de la France ; derrière eux, le clergé en masse et les congrégations religieuses venaient proclamer leur sympathie pour le nouveau régime. Ce n'étaient plus que prières, messes, actions de grâces, « Te Deum » et bénédictions d'arbres de la Liberté.

M. Montgarin, très heureux d'avoir conservé ses fonctions, se disait républicain « honnête ».

— La comédie est amusante, lui murmura un jour le docteur Bélin, mais pourvu qu'elle ne dure pas trop longtemps.

Les deux hommes échangèrent un sourire.

## XIII

## LA RÉVOLUTION AU VILLAGE

La grande question qui, depuis des années, divisait Longepierre en deux partis bien distincts, toujours en lutte : le parti des notables et le parti populaire, était celle des pâquiers.

Les pâquiers de Lavaud et ceux de l'Illet formaient une vaste réserve communale, consacrée jusqu'alors au pâturage. C'est-à-dire que seuls les notables en avaient la jouissance, car les pauvres cultivateurs et ouvriers qui formaient les neuf dixièmes de la population, ne possédaient point de troupeaux.

Le parti populaire réclamait le partage pour la mise en culture de ce terrain laissé en friche. Ce n'était certes pas du socialisme puisque l'essence même de cette doctrine est tout le contraire du partage : l'indivisibilité de

la propriété rendue inaliénable et répartissant ses produits à tous ; mais c'était, en dehors de toute préoccupation théorique, l'éternelle revendication du paysan à ce qu'il a de plus cher au cœur puisqu'il en vit : la terre !

Neuf années auparavant, les notables, après d'interminables batailles, avaient dû se laisser arracher la cession à bail d'une partie des biens communaux. Mais restaient les pâquiers de Lavaud et de l'Illet, que le parti populaire s'obstinait à réclamer et pour lesquels la lutte durait, furieuse, depuis des années.

Bien vite colportée dans le village, la menace de Charbonnier-Borgeot : « Nous prenons possession des pâquiers » avait consterné les notables. Ceux-ci, incapables de lutter ouvertement, s'efforçaient de faire bonne mine à la révolution. Ils avaient roulé un tonneau de vin sur la place publique et trinquaient avec les paysans, à la Liberté, à l'Égalité, à la Fraternité !

— Tiens ! ils ne sont pas si mauvais que cela, les messieurs ! murmuraient, étonnés, quelques villageois.

Charbonnier-Borgeot était soucieux. Pierre Vaux réfléchissait.

La lettre du docteur Hâzin, accueillie d'abord par lui avec un sourire d'incrédulité optimiste, lui était revenue à l'esprit en voyant l'attitude des notables : il l'avait lue et relue et finissait maintenant par se demander si le docteur avait tout à fait tort.

Pierre, nous l'avons dit, était enthousiaste, idéaliste, généreux, mais il avait un grand bon sens.

S'il s'était laissé aller à accueillir les avances et les déclarations démocratiques de Gollemard parce que, après tout, un homme en contact incessant par son commerce, avec le peuple travailleur et malheureux, pouvait bien arriver à en partager les idées, il n'était pas dupe de la comédie jouée par les notables.

Ceux-là, il les avait vus à l'œuvre pendant des années, il savait de quelles palinodies, aussi bien que de quelles férociétés ils étaient capables.

Et les avances qu'ils multipliaient maintenant au parti populaire ne lui disaient rien de bon.

À ce moment, la guerre entre l'instituteur et l'abbé Couillerot éclata, furieuse.

Ordre avait été donné de faire chanter dans toutes les églises un *Domine Salvum* en l'honneur de la République.

— Des bêtises ! disait Charbonnier-Borgeot. À quoi cela pourra-t-il servir ?

Mais Pierre Vaux riposta :

— Non, la République doit montrer sa force et se faire saluer officiellement par tous les corps de l'État. Il faut

qu'elle possède l'autorité nécessaire pour procéder aux réformes sociales.

Si Charbonnier-Borgeot se montrait assez froid par rapport au *Domine Salvum*, il était quelqu'un qui s'en montrait tout à fait indigné et furieux.

C'était, on le devine, l'abbé Couillerot.

Le curé de Longepierre, trop colérique et trop simpliste pour comprendre la haute politique de ses chefs, s'exaspérait à la pensée qu'il allait être contraint d'appeler les bénédictions du ciel sur le régime infâme qui avait jadis fermé les églises et remplacé le culte du vrai Dieu en trois personnes par celui de la déesse Raison.

L'instituteur, son beau-père André Jeannin et son beau-frère Jean-Pierre Jeannin, chantaient au lutrin. Pierre n'était nullement dévot, mais il était profondément religieux, comme du reste la plupart des démocrates-socialistes de cette époque. Cérémonies et paroles latines n'étaient pour lui que formules très insignifiantes dans l'élan de tout son être vers cet infini, cet inconnu qu'il appelait Dieu.

Dire que chanter au lutrin réjouissait particulièrement Pierre Vaux eût été exagéré, mais sa situation d'instituteur l'y obligeait, et, du reste, s'il n'y voyait guère d'agrément, il n'y voyait non plus aucun mal.

Le jour du *Domine Salvum* était arrivé. L'église de Longepierre commençait à s'emplir. Les villageois manquaient rarement la messe, seule distraction qui leur fût hebdomadairement offerte en cette commune rurale : après l'office et le sermon, c'étaient les interminables et abrutissantes causeries du cabaret qui commençaient et se prolongaient jusqu'au soir, Bacchus faisant compagnie à Jéhova.

Pierre avait été informé dès le matin par le bedeau Flamiche, que « monsieur le curé désirait lui parler avant l'office ». Assez intrigué, il se rendit à la sacristie.

Son beau-père, son beau-frère, le garde champêtre Benoît, le remouleur Fiquet, tous les chantres étaient là, rangés comme des soldats en bataille devant l'abbé Couillerot.

— Enfin, fit celui-ci en apercevant l'instituteur.

Ce fut toute sa réponse au salut courtois du jeune maître.

Sans plus attendre il donna ses instructions.

— Vous chanterez *Domine Salvum fac populum*, ce qui veut dire : « Seigneur ! sauvegardez le peuple ! » Ah ! ce malheureux peuple en a besoin ! et non pas : *Domine Salvum fac republicam* ! ce qui veut dire : « Seigneur ! sauvegardez la République ! » La République n'est pas encore légalement proclamée en France ; elle

ne pourra l'être que par une assemblée régulièrement élue et, en attendant, vous n'avez pas le droit de préjuger de la forme du gouvernement qu'il plaira au peuple de se donner.

— Pardon, monsieur le curé, la République existe : elle a été proclamée par le peuple lui-même sur les barricades du 24 février. Nous devons la reconnaître.

Il eut la hardiesse d'ajouter :

— C'est même elle qui paiera vos appointements.

Les chantres frémissaient. Louis Jeannin et son fils échangeant des coups d'œil et approuvant Vaux ; le garde champêtre, embarrassé dans ce conflit d'opinions, lui qui n'en avait aucune et était prêt à les avoir toutes, regardait d'un autre côté. Le curé, blême de colère, gronda, dédaignant de répondre à l'instituteur en particulier :

— Vous m'entendez ? Vous chanterez : *Domine Salvum fac populum*.

Et, majestueux dans son courroux, il s'en fût revêtir son surplis.

Tout le village de Longepierre attendait avec impatience la cérémonie qui devait consacrer officiellement le triomphe de la République. Le maire, Gollemard, tous les conseillers municipaux et derrière eux les notables, rasés de frais et sanglés dans leurs habits du dimanche, occupaient les bancs-d'œuvre ; autour d'eux un fourmillement de peuple envahissait la nef.

L'office commença et, quand on en arriva au chant triomphal qui devait saluer l'avènement de la République, un intense sentiment d'émotion s'empara de tous les assistants.

C'était la première fois que ces villageois allaient entendre glorifier en latin le régime du peuple et appeler sur lui les bénédictions du ciel : ils se demandaient si quelque chose d'imprévu et d'énorme n'allait pas se produire.

Et tout à coup ce fut le *Domine Salvum fac republicam* qui éclata victorieusement sous les voûtes de l'église, Pierre Vaux, d'une voix vibrante, qui dominait toutes les autres, avait entraîné les chantres, le garde champêtre lui-même qui avait pourtant décidé de s'abstenir, après avoir par habitude chanté *Domine Salvum* achevait *fac republicam* : l'abbé Couillerot était vaincu.

Celui-ci frémissait, secoué dans tout son être d'un frisson de rage. Il bâcla le reste de la cérémonie jusqu'au sermon et ce fut comme à l'assaut d'une forteresse qu'il escalada les degrés de la chaire.

— Gare ! cela va chauffer, murmurait Savet père à son voisin Nicolot.

Le curé promena sur ses paroissiens d'abord, puis sur ses chantres, des yeux irrités. Par habitude, cependant, il esqua le signe de la croix et, aussitôt après lança la foudre.

— Je vois, dit-il, que l'esprit de révolte souffle dans toute la France. De Paris à Lyon, il s'est communiqué à Longepierre : il est là, assis au lutrin.

Pierre Vaux, qui s'attendait à cette sortie, faillit interrompre le prédicateur pour lui demander comment quelque chose d'aussi immatériel qu'un esprit, fût-il de révolte, pouvait s'asseoir. Il se contenta cependant pour écouter.

L'abbé Couillerot, lancé, ne s'arrêtait plus. Emporté par son éloquence métaphorique et réactionnaire, il foudroyait la République et les audacieux qui osaient s'élever contre le principe sacré d'autorité. Il prédisait le courroux de Dieu, toutes sortes de châtements et de fléaux, le démembrement de la France et la maladie des pommes de terre.

Parmi les villageois, la stupeur se changeait en irritation : les notables étaient mal à l'aise ; ils trouvaient que le curé les compromettait par sa franchise haineuse et maladroite. Le maire ne put s'empêcher, se tournant vers son voisin de droite, Feurot, de lui dire :

— Il va trop loin !

La sortie de l'église s'effectua tumultueusement. Des groupes se formaient, commentant l'attitude de l'abbé Couillerot, auquel on donnait tort, et celle des chantres, qui n'avaient pas eu peur de monsieur le curé.

Très prudemment, le garde champêtre s'était éclipsé : cela lui évitait le prendre parti.

Dans la sacristie, le prêtre, qui n'avait pas fini d'exhaler sa rage, se dépouillait de ses ornements sacerdotaux, tout en épanchant sa bile dans le sein du bedeau Flamiche. Celui-ci levait les bras au ciel en répétant d'un air consterné et d'un ton lugubre :

— Où allons-nous, mon Dieu ? Où allons-nous ?

Rentré chez lui, Pierre Vaux avait immédiatement saisi la plume et écrit à l'abbé Couillerot que, dorénavant, il s'abstiendrait de paraître au lutrin. Il l'engageait, en conséquence, à se chercher un autre chantre.

En accomplissant cet acte, le maître d'école éprouvait un soulagement immense. Il lui semblait reconquérir une indépendance morale, une dignité longtemps sacrifiée : il cessait de faire sa partie dans des cérémonies qui, pour lui, croyant sincère, n'ajoutaient rien à l'idée de Dieu.

Oui, mais désormais aussi c'était la lutte mortelle, irrémédiablement engagée avec le prêtre, derrière lequel s'a-

gitait toute la réaction. Et, dans cette lutte, il fallait ou écraser ou être écrasé.

Ce fut au lendemain de ce *Fac Salvum* que les notables et conseillers municipaux de chaque commune se réunirent à Verdun pour aviser aux mesures générales à prendre et nommer un comité cantonal provisoire. Le bruit se répandit, en effet, que le gouvernement envoyait dans toute la France des commissaires chargés de républicaniser les populations, en même temps que de dresser des listes de proscription contre les riches dont les biens seraient partagés.

— Il faut surveiller ce comité, dit Charbonnier-Borgeot.

C'était aussi l'avis de Pierre Vaux.

Au fur et à mesure que la Révolution se déroulait, il apercevait les embûches dont ses ennemis essayaient de l'envelopper. Toujours enthousiaste, il devenait cependant peu à peu moins confiant, moins avisé.

Les congressistes de Verdun sentaient peser sur eux le regard de leurs concitoyens. Très embarrassés de la conduite qu'ils avaient à tenir, ils commencèrent par affirmer, en termes enthousiastes, leur adhésion à la République, puis procédèrent à la nomination du comité cantonal. De la sorte, le commissaire de la République pouvait venir : il aurait un contre-poids.

Il fut décidé, cependant, que les délégués, de retour dans leurs communes respectives, feraient ratifier leur nomination par les électeurs.

Après quoi, ces braves gens se séparèrent, heureux d'avoir travaillé de leur mieux pour édifier une digue contre la Révolution populaire.

.....

Le 16 mars, il y eut grand tapage au conseil municipal de Longepierre.

Gollemard venait de lâcher ouvertement les notables. Avec une chaleureuse indignation qui stupéfia tous les assistants, y compris le garde champêtre Benoît, il stigmatisa la conduite de ceux qui, à Verdun, « venaient d'élever un pouvoir contre celui du peuple, seul maître ».

— Le malheureux ! Mais il parle comme un Marat ! ne put s'empêcher de gémir le maire.

La consternation redoubla, lorsque l'aubergiste, dont l'animation allait *crescendo*, conclut :

— Les délégués cantonaux avaient pris, à Verdun, l'en-

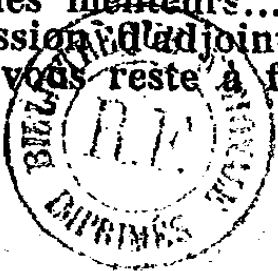


gagement solennel de faire ratifier leur élection par le peuple. Cet engagement, ils ne l'ont pas tenu : ils ont violé leur promesse. Je suis un honnête homme, moi, et



— Je vois, dit-il, que l'esprit de révolte souffle dans toute la France (p. 95).

ne reste pas avec des menteurs... oui, des menteurs !...  
Je donne ma démission d'adjoint ; monsieur le maire,  
vous savez ce qu'il vous reste à faire.



Et il sortit de la salle avec une majesté jupitérienne. C'était un coup de tonnerre. Les notables tremblaient de fureur ; le maire surtout était atterré : découvert par la démission de son adjoint, il était obligé de donner la sienne.

Il y eut quelques instants de stupeur ; puis s'éleva un brouhaha confus au milieu duquel on entendait à peine ces exclamations d'une fureur impuissante :

— Canaille de Gollemard !

— Il est fou !

— Non ! Il nous lâche parce que nous sommes les moins forts.

— Le gredin, murmurait M. Roussot. Il veut devenir maire à ma place !

En vain, Bourdoul avait couru derrière l'aubergiste pour l'adjurer de retirer sa démission. Gollemard n'était pas homme à revenir sur un coup si bien prémédité, et déjà il parcourait tout le village, racontant comment les notables, les conseillers municipaux, le maire lui-même, avaient voulu jouer la population, et comment dans sa loyale indignation, il leur avait jeté sa démission à la face.

— Ça c'est bien, monsieur l'adjoint ! lui disaient les paysans attendris en lui serrant la main.

De toutes parts, la nouvelle se répandait.

La séance du conseil reprenait à peine avec un discours effroyablement décousu de Bourdoul, déclarant qu'il fallait faire quelque chose, mais se demandant quoi, et déjà des groupes se formaient sur la place et venaient jeter devant les fenêtres de la mairie le cri :

« Démission ! Démission ! »

M. Roussot se leva, très pâle :

— Messieurs, dit-il, je n'essayerai pas de lutter. Le dévouement que j'ai toujours montré aux intérêts de cette commune me dicte mon devoir : je m'en vais.

— C'est cela ! cria un voix. Le moment est dangereux et vous nous abandonnez !

Sans s'arrêter à cette interruption, le maire acheva :

— Je donne ma démission. Demain les habitants seront convoqués pour élire mon remplaçant et son adjoint. Adieu, messieurs !

La nouvelle de la démission du maire, suivant celle de l'adjoint, fut, ce soir-là, dans le village, le sujet de toutes les conversations.

— Enfin ! dit joyeusement Pierre Vaux à sa femme, nous allons avoir une municipalité républicaine ?

Le lendemain matin, le tambour retentit dans Longepierre. Le garde champêtre traversait les ruelles de la commune en jetant cette proclamation :

« Par ordre du conseil municipal, M. Roussot, maire  
« de la commune, et M. Gollemard, adjoint, ayant donné  
« leur démission, les habitants de Longepierre sont in-  
« vités à se réunir à onze heures, sans distinction, sur  
« la place de la Mairie, pour y élire un maire et un  
« adjoint. »

Jamais, depuis longtemps, Longepierre n'avait ressenti une commotion pareille. Pour la première fois, le peuple, les ouvriers, les simples journaliers, tous les miséreux qui n'avaient jamais compté que comme un bétail humain, étaient appelés à dire leur mot, à faire acte de vie publique !

Dès neuf heures du matin, la place de la mairie s'emplit d'un flot de paysans. Il en venait de partout, du Champ-Filet, du Bac-en-Biallet, du Bas-de-Charette. Des femmes également.

— Est-ce que nous allons voter aussi ? demandaient quelques-unes. — Tiens ! parbleu ! répondait à tout hasard l'une d'elles. C'est sûr. Est-ce que nous ne travaillons pas comme nos hommes ! Est-ce que nous n'existons pas ?

Seuls les notables n'osaient se montrer dans ce fourmillement populaire : ils restaient chez eux, prudemment barricadés et maudissant la République.

Cependant, il ne pouvait être question d'une élection selon les formes usuelles : les vieilles listes électorales ne comprenaient que les noms d'un petit nombre de privilégiés, les bulletins manquaient et les huit dixièmes de la population, ne sachant pas lire, toutes les fraudes et tous les malentendus eussent été possibles.

M. Roussot était invisible ; par contre, Gollemard se montrait dans tous les groupes, échangeant deux mots avec l'un, des poignées de main avec l'autre.

— Le malin renard ! murmurait Petit en le suivant des yeux. Il compte bien être élu à la place de ce pauvre M. Roussot.

— Oh ! fit Savet père. Je me fierais encore moins à lui qu'à l'autre. Il s'est mis avec nous quand il a vu le peuple plus fort que les bourgeois.

— C'est un homme bien finaud ! Ah ! oui ! Un vrai malin ! fit non sans admiration un jeune paysan.

— Trop ! Il nous mettrait dedans, répliqua Savet. Quelle différence avec Pierre Vaux, si bon, si dévoué !

— Et si peu fier ! ajouta Savet fils. En voilà un pour qui je voterai avec plaisir.

— Oui, c'est pour Pierre Vaux qu'il faut voter ! appuya Petit.

En un instant, le nom du maître d'école circula dans tous les groupements. D'autres noms aussi se mêlaient au sien, ceux de Blanchot, Robelot, Charbonnier-Borgeot : l'opinion publique, cette mobile et déconcertante souveraine, était en train de se former.

Lorsque, ayant congédié ses élèves, Pierre parut sur la place, un murmure sympathique s'éleva autour de lui. Il sourit, heureux certes de l'affection des villageois, mais non grisé par cette popularité qui lui était venue sans qu'il la cherchât.

Onze heures sonnèrent à l'horloge de la mairie : un roulement de tambour fit cesser le brouhaha des conversations ; puis la voix de Gollemard s'éleva forte et cependant conservant des accents melliflus.

— Mes amis, c'est le moment de nommer d'acclamation celui qui sera votre maire ; c'est le moment de désigner un honnête homme, bien dévoué à vos intérêts...

Une clameur immense et confuse, faite de plusieurs noms répétés, l'interrompit :

— Blanchot !... Vaux !... Robelot !...

Une voix furieuse y ajouta ce nom :

— Gollemard !

— Tiens ! fit en riant Savet père. C'est Plichou qui recommande son beau-père aux électeurs.

Mais l'intervention du gendre de l'aubergiste ne fut pas couronnée de succès : la conversion de l'adjoint démissionnaire à la cause démocratique était trop récente pour que l'on pût y avoir grande confiance ; quelques voix seulement répétèrent : « Gollemard ! »

Et la clameur, moins confuse, tout aussi puissante, apporta aux oreilles de l'ambitieux exaspéré ces deux autres noms : « Blanchot ! Pierre Vaux ! »

Il fallait bien se rendre. La rage au cœur, l'aubergiste, qui avait pris l'initiative de haranguer la foule, dut continuer :

— Que ceux qui sont d'avis de nommer maire Blanchot lèvent la main !

A ce moment même on entendit Pierre Vaux crier :

— Mes amis... ne votez pas pour moi !...

Une clameur puissante de : « Vive Blanchot ! » l'interrompit, en même temps que les deux tiers des mains se levaient pour celui qui venait d'être proposé aux suffrages comme remplaçant de M. Roussot.

— Le citoyen Blanchot est nommé maire de la commune ! clama Gollemard qui étouffait d'une double rage : celle d'assister au triomphe des autres et d'être obligé de le proclamer lui-même.

Un nouveau cri de : « Vive Blanchot ! » salua l'élu du suffrage universel.

— Et maintenant, l'adjoint ! cria une voix de la foule.  
Ce fut un seul cri de : « Pierre Vaux ! » qui répondit.  
Gollemaard sentit qu'il ne pourrait plus longtemps contenir sa fureur ; il se retira, essayant inutilement de masquer en un sourire les sentiments qui le dévoraient. Le sourire n'était qu'une atroce grimace, les tempes lui battaient : il lui semblait que tout chancelait autour de lui et que la terre allait s'entr'ouvrir. Napoléon, le soir de Waterloo, ne dut pas se sentir plus effondré.  
Et ce fut en roulant mille projets sinistres, mille rêves de vengeance, que cet homme, terrible pour ceux qui eussent pu lire en son âme, rentra à l'Etoile-d'Or.

## XIV

## ANTICLÉRICALISME D'AMOUREUX

Cependant, la Jeannotte, avec une patience extraordinaire, poursuivait son enquête.

Encore qu'elle n'eût que peu de loisirs, car elle avait dû se mettre en journées, elle était arrivée à saisir au vol bien des bruits qui couraient de côté et d'autre sur le compte de Gollemard.

Certes, il ne faut pas se fier aveuglément aux cancans non plus qu'aux apparences, elle-même avait failli en faire cruellement l'expérience ; mais elle espérait bien de l'amas des renseignements parfois confus ou même contradictoires, arriver à faire jaillir quelque lumière.

En premier lieu, elle avait cherché à savoir d'où venait Gollemard. Ce qu'elle put apprendre, c'est que son arrivée à Longepierre datait de 1827 et que, auparavant, il avait été domestique au château du baron de Lays. Son

départ avait coïncidé assez étrangement avec un vol de 18.000 francs commis au détriment de son maître.

— Le gueux ! murmura la paysanne, c'est bien lui ! Il a commencé par le vol, il finit par l'assassinat !

Puis, c'étaient aussi des allusions à la première femme de Gollemard, car celui-ci devenu veuf, s'était remarié. Seulement, sa première femme, après lui avoir donné une fille, était morte soudainement, bien que de constitution vigoureuse, et la seconde paraissait peu. Même elle passait une partie de son temps dans sa famille, à Pontoux. Sans doute, s'entendait-elle mal avec sa belle-fille, devenue Mme Plichou.

— Il y a peut-être bien quelque chose là-dessous, se dit la Jeannotte. Qui sait si ce n'est pas lui qui l'éloigne pour l'empêcher de voir et de parler ? Ou bien encore aurait-elle peur de mourir avant l'âge... comme la première ?

Il y avait là de quoi frapper un esprit moins intéressé que celui de la Jeannotte à la découverte de la vérité.

Du reste, les renseignements sur la vie de Gollemard depuis son arrivée à Longepierre, lui étaient des plus défavorables. Il ne se gênait pas de spéculer sur l'ivrognerie et les autres vices pour augmenter ses profits, faisant payer deux fois plutôt qu'une les drogues falsifiées, solides ou liquides, qu'il débitait impudemment sous le nom de vins, spiritueux et comestibles divers.

A ses clients en état d'ébriété, il arrachait des cessions de biens, des reconnaissances de dettes inexistantes ou des secrets dont il faisait son profit. De sorte que, tenant par la bouteille une bonne partie des habitants de la commune, il avait pu insensiblement agrandir sa situation, acquérir, en outre de son auberge, d'abord simple cabaret borgne, des lopins de terre par-ci, par-là, et, devenu conseiller municipal, puis adjoint, obtenir, ce qui le classait bien au-dessus de ses concurrents, le bureau de tabac de Longepierre.

Un tel homme était une puissance : une pauvre femme comme Jeanne Hidoux pouvait-elle jamais en avoir raison ?

Ce qu'elle ne savait pas encore, c'est que Boullenger, ce goinfre réputé le plus grand coureur du canton, brûlait particulièrement pour Mme Plichou d'une flamme aussi impérieuse que son appétit. Quelques-uns s'en doutaient bien, qui avaient remarqué les fréquentes visites du juge de paix à l'auberge de Longepierre. Le fait cependant n'était point parvenu aux oreilles de la mère Mitouard, sans quoi il fût devenu le secret de Polichinelle.

Les observateurs sagaces avaient conclu que Gollemard, pour qui fille et gendre étaient d'aveugles instruments, n'ignorait rien et laissait faire. Quand on a certaines pec-

cadilles sur la conscience, il est bon d'être dans la manche d'un magistrat.

Pichou, lui, ne voyait que par son beau-père en qui il admirait un esprit supérieur au sien. Ignorait-il la nature exacte de l'amitié témoignée à sa femme par le juge de paix ? Il eût été téméraire de le nier, comme aussi de l'affirmer. Peut-être se disait-il que le digne monsieur Boulenger lui faisait beaucoup d'honneur.

Ainsi pensaient quelques psychologues de ce canton rustique.

Si le juge de paix de Verdun jouait le personnage de don Juan, le juge d'instruction de Chalon jouait celui de Sganarelle. Loi universelle des compensations !

Le retour de M. Montgarin avait désespéré sa jeune femme. Mais celle-ci, une fois le premier moment d'abattement passé, s'était redressée ; elle voulait disputer cet amour dont elle avait goûté, paradis succédant à trois ans de purgatoire conjugal.

La franchise brutale avec laquelle l'abbé Tizonnier avait, devant elle, exposé au juge les projets les plus tortueux, avait eu cet effet de la libérer d'une partie de ses craintes et de ses remords. Malgré les préjugés sans nombre que lui avait inculqués son éducation, Mme Montgarin n'était pas dépourvue d'intelligence et elle se demandait maintenant si l'Eglise poursuivait en réalité le salut des âmes ou bien seulement un but politique.

D'habitude, elle se confessait chaque samedi, pour communier le lendemain à la grand'messe, ainsi que les dames de son monde. Cette fois, elle laissa s'écouler la semaine sans aborder le tribunal du père Tizonnier autrement redoutable à ses yeux que celui vers lequel son mari dépêchait de pauvres diables.

Elle ne voulait pas ajouter à son péché mortel celui d'une confession menteuse ou incomplète, qui lui eût fait commettre un épouvantable sacrilège en recevant ensuite le corps sacré de Notre Seigneur Jésus-Christ.

L'abbé Tizonnier était si préoccupé par les événements politiques qu'il ne prit garde à l'absence de Mme Montgarin.

Celle-ci, très perplexe cependant, se demandait comment elle pourrait sans crime communier le lendemain, ou sans scandale, s'abstenir de communier.

Se confesser à un autre prêtre qui ne la connaîtrait pas, qui ignorerait sa situation, telle était peut-être la solution.

Oui, mais l'abbé Tizonnier, la voyant communier à la grand'messe, se rappellerait qu'elle ne s'était point rendue la veille à son confessionnal.

Convenait-il qu'elle s'approchât de la sainte table à une messe basse, celle de l'abbé Carnot, par exemple, ou



bien encore qu'elle allât communier à l'église Saint-Vincent ?

Ce dernier parti était sans doute le meilleur.

Pendant que la jeune femme se débattait, irrésolue, en proie à ces angoisses, sa domestique lui remit, timbrée du cachet de la paroisse Saint-Pierre, la missive suivante, dont l'écriture d'abord, le contenu ensuite, firent battre violemment son cœur.

« Madame et T. C. S. en J.-C.

« J'ai l'honneur de vous prier d'assister, ce soir, à huit heures très précises, à la réunion des fidèles pour l'œuvre à laquelle vous avez daigné nous accorder votre précieux concours.

« *Servus in X<sup>o</sup> infimus.* »

La signature, absolument illisible, présentait quelque chose comme des lettres accompagnant les initiales G. V., amoureusement entrelacées.

— Georges ! fit Valentine. Quoi qu'il puisse arriver, ce soir encore, je veux être à lui !

Elle eut la hardiesse de montrer le papier à son mari, qui, du reste, n'y jeta qu'un coup d'œil distrait.

— Ce soir, je vais à l'œuvre, lui dit-elle.

Quelle était cette œuvre ? C'est ce qu'il n'eut pas la curiosité de lui demander. Il savait sa femme affiliée aux Enfants de Marie et à une foule d'œuvres toutes plus sacrées les unes que les autres : il ne pouvait se douter qu'en l'occurrence il s'agissait tout simplement de l'œuvre de chair.

Mme Montgarin s'habilla févreusement. A huit heures

moins le quart elle franchissait le portail de Saint-Pierre et jetait un regard avide à l'intérieur de l'église. Georges s'y trouvait déjà, à demi dissimulé dans le pan d'ombre d'un pilier, à la même place où elle l'avait revu la première fois.

Plusieurs fidèles priaient, agenouillés dans la nef. Obéissant à un geste presque imperceptible de son amant, la jeune femme traversa l'église, se dirigeant par un des bas-côtés vers la porte du passage Milon.

En un clin d'œil, Georges l'y eut rejoint.

— Viens, lui souffla-t-il doucement à l'oreille.

— Chez toi ?... M. Montgarin est de retour.

— Je le sais. Cela ne fait rien... Viens !

Dans l'état de trouble et d'indécision où se trouvait Valentine, elle devait obéir à la première conjuration nette qui lui serait adressée. Elle s'abandonna, telle une magnétisée, à la volonté fermement exprimée de celui qu'elle aimait.

Trois minutes plus tard, tous deux se trouvaient dans la petite chambre où, séparés par la loi, ils s'étaient époués d'âme et de corps.

— C'est bien imprudent ! murmura Valentine qui s'était jetée dans un fauteuil, tandis que Georges s'empressant, lui enlevait son chapeau et son manteau. Si mon mari savait où je suis !...

— Mais il n'en saura rien, répondit Georges. Les maris ne se doutent jamais de ces choses-là. C'est justement parce que j'ai appris son retour que je t'ai écrit : il est indispensable de nous voir.

— Ah ! oui ! murmura Valentine en étreignant et serrant convulsivement sur sa poitrine la tête de Georges. Si je cessais maintenant de te voir, j'en mourrais : tu es toute ma joie, tout mon bonheur...

Elle eut un profond soupir et ajouta :

— Et pourtant, nous nous damnons !

Le jeune homme eut un soubresaut.

— Que veux-tu dire ? fit-il.

— Que toi et moi irons en enfer, répondit très bas Valentine ; que non seulement nous nous exposons à être tués, car la loi autorise le mari outragé à punir de mort l'adultère, mais encore que nous perdons notre âme, car Dieu ne nous pardonnera jamais.

Et elle dit à son amant l'angoisse où la mettait la question terrible de la confession et de la communion impossibles. Certes, elle avait conçu des doutes sur la mission et le caractère de l'abbé Tizonnier, mais l'éducation religieuse avait creusé en elle un sillon trop profond pour qu'elle pût s'affranchir tout d'un coup, sans violents com-

bats. Et puis un prêtre n'était pas l'Eglise, n'était pas Dieu !

Georges comprit la nécessité absolue de la rassurer.

Il n'était pas anticlérical : il croyait à un créateur et maître de l'univers, mais c'était à peu près tout. Ses voyages lui avaient montré des peuples de races différentes dont chacun adorait Dieu à sa manière et prétendait invariablement que sa religion était la seule vraie, la seule bonne. Cela lui avait donné à réfléchir.

— La religion, se disait-il, c'est une bonne chose, comme la gendarmerie. Si les hommes n'étaient point stimulés par l'espoir du ciel ou retenus par la crainte de l'enfer, qui peut dire ce qu'ils feraient ! Mais le ciel et l'enfer existent-ils réellement ? Je ne sais et les prêtres n'en savent pas plus que nous là-dessus, voilà mon avis.

Il avait conclu qu'il fallait de la religion, tout au moins pour le peuple.

Mais maintenant que cette religion se dressait comme un obstacle entre Valentine et lui, il n'hésiterait pas à ouvrir les yeux à celle qui naïvement avait abdiqué sa volonté et sa raison entre les mains d'un autocrate en soutane.

Et, affectant plus d'assurance qu'il n'en avait lui-même, il répondit à la jeune pécheresse éplorée :

— L'enfer, ma pauvre chérie, mais il n'existe pas !

Mme Montgarin bondit.

— Oh ! exclama-t-elle, est-ce possible ? Comment, Georges, tu ne crois pas à l'enfer ?

— Non, ma bien-aimée, je crois seulement au ciel quand je suis près de toi.

Ces paroles tendres, appuyées de baisers passionnés, car Georges se sentait invinciblement glisser du terrain théologique sur un autre terrain, mirent fin à la discussion pour une bonne demi-heure, qui ne fut pas employée tout à fait de façon spirituelle.

Ce fut seulement en se rhabillant que Mme Montgarin, ramenée à ses préoccupations, dit :

— Je ne communierai pas demain, mais il faudra pourtant bien que je finisse un jour ou l'autre par avouer ma faute à un prêtre.

Georges, en ce moment assis dans le fauteuil et se reposant de la douce fatigue d'amour, se dressa comme mû par un ressort.

— Te confesser ! Jamais de la vie ! cria-t-il.

— Pourtant...

— Quoi ! aller livrer à un étranger, à un homme qui s'en moque et fait son métier, le secret de notre amour !

— Mais, Georges, Dieu voit tout !

— Raison de plus ! S'il voit tout, on n'a besoin de rien dire à un intermédiaire.

— Alors, tu ne crois pas du tout en Dieu ? fit Mme Montgarin, épouvantée.

— Si, répondit Georges, qui sentit le besoin de ne pas aller trop loin pour une première fois et qui, d'ailleurs, n'eût pas eu de peine à confondre les faibles arguments pour ce qu'ils valent. La religion est une bonne chose pour le peuple.

— Pourquoi pour le peuple seulement ? demanda vivement la jeune femme. Si elle est vraie, elle doit l'être pour tous.

Georges Roynal n'était point préparé à soutenir une controverse de ce genre. Un esprit tout à fait émancipé n'eût pas eu de peine à confondre les faibles arguments religieux de Mme Montgarin, mais Georges, né et élevé dans la bourgeoisie juste milieu, ne s'était dépouillé que d'une faible partie de ses préjugés. Il n'était pas sûr de la divinité de Jésus-Christ et encore moins de la virginité de sa mère ; il haussait les épaules s'il entendait dire que Josué avait arrêté le soleil, ou que le prophète Jonas s'était promené dans le ventre d'une baleine. Mais ces bourdes qui lui paraissaient une insulte adressée à un homme de sa culture et de sa situation sociale, lui semblaient un moyen de moralisation efficace à l'usage du « bon peuple ».

C'est que le jeune officier, imbu des préjugés de sa classe, n'avait jamais considéré ce bas peuple autrement que comme un troupeau d'animaux un peu supérieurs aux bœufs et aux chevaux, puisqu'ils avaient l'usage de la parole, mais incapables de penser.

Non pas qu'il se montrât féroce ou méprisant dans ses rapports avec cette plèbe ; au contraire, ses soldats n'avaient jamais eu qu'à se louer de lui. Mais il conservait les idées qui lui avaient été inculquées dès l'enfance ; sa vie militaire ne l'avait d'ailleurs pas porté à la réflexion.

Or, il sentait qu'il devait maintenant disputer la femme qu'il aimait, non seulement à son mari, mais au prêtre.

Pour être en état de le faire, il fallait que lui-même s'instruisît, réfléchît, méditât sur des questions qui, jusqu'alors, ne l'avaient point particulièrement intéressé.

Pendant ce temps, Mme Montgarin rentrait en émoi, non seulement des baisers de Georges, mais encore des appréciations émises par celui-ci sur la religion et ses ministres.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda son mari, vous semblez émue.

— Oui, fit Valentine, qui sentit la nécessité de mentir effroyablement ; nous avons entendu des choses terribles,

tous ces martyres de missionnaires, ces supplices qu'on leur inflige, cela vous bouleverse.

— Certes, murmura sans conviction le magistrat.

Mme Montgarin eut cette nuit-là un sommeil des plus troublés. Dans un rêve incohérent, elle voyait Georges et l'abbé Tizonnier discutant théologie, et prêts d'en venir aux coups, tandis qu'auprès d'eux, l'enfer s'entr'ouvrait en un abîme vomissant des flammes et qu'une voix stridente, celle de Belzébuth, l'invitait à s'y précipiter la tête la première. Mais un bel enfant ailé, armé d'un arc et d'un carquois et qui, par conséquent, ne pouvait être que l'amour, s'approchait et tirait une flèche dans le gouffre; celui-ci se refermait aussitôt. Puis Georges, l'abbé Tizonnier et l'amour lui-même disparaissaient: il ne restait à leur place qu'un crâne dont les mâchoires ricanantes laissaient sortir ces paroles: « Aimez-vous pendant que vous vivez! Il n'y a pas de lendemain à la mort! »

D'autres visions analogues la poursuivirent et ce fut seulement au petit jour qu'elle s'endormit brisée.

Les deux amants avaient décidé de se revoir dans trois jours. Jusque-là, Mme Montgarin affecterait une indisposition qui expliquerait son absence de l'église aux offices du dimanche.

— D'ici là, avait pensé Georges, j'aurai rassemblé assez d'arguments pour lui ouvrir les yeux et lui prouver qu'on ne doit jamais remettre à un autre la direction de sa conscience.

Mais aussitôt après avoir pris cette décision, le jeune homme s'était senti, à son tour, assailli d'idées contradictoires.

Jusqu'à quel point convenait-il qu'il éclairât son amie sur la valeur des dogmes religieux et la sincérité de ceux qui les enseignent?

A lui montrer que la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine était une institution non divine, mais humaine et sociale comme la maréchaussée, à faire le vide dans cette âme croyante, ne risquait-on pas de la désoler ensuite? L'amour, surtout de deux êtres ne s'appartenant pas, elle livrée à son mari, lui à l'Etat, suffirait-il toujours à emplir sa vie de grande bourgeoisie? Et, d'ailleurs, la religion n'est-elle pas aussi indispensable aux dames de la haute société qu'au peuple? Ne doivent-elles pas donner à ceux d'en bas l'exemple de la piété? Et sans les mille pratiques religieuses, combien mortelles ne leur pèseraient pas les heures d'oisiveté mondaine?

Toutes ces questions rendaient Georges perplexe.

Il n'avait encore entrevu le principe d'autorité qu'à travers son amour brisé par l'implacable tyrannie fami-

liale, il n'avait pas cherché à voir au delà. Pour la première fois maintenant les questions religieuses et sociales lui apparaissaient connexes, la révolte contre le despotisme du prêtre impliquait la révolte contre d'autres despotismes.

Et cette question de Valentine à laquelle il n'avait pu répondre :

« Pourquoi la religion est-elle bonne pour le peuple seulement ? », lui revenait à l'esprit, lui ouvrant des perspectives ignorées.

## XV

## AU FEU

Cependant les choses se précipitaient à Longepierre.

A grand'peine, Vaux, élu d'acclamation conseiller municipal, avait fait comprendre aux habitants que ses fonctions d'instituteur l'empêchaient d'en accepter d'autres.

Blanchot, le nouveau maire, était un homme honnête, bien intentionné et irrésolu. Se sentant pris entre le parti populaire et l'ancien Conseil municipal, il ne vit d'autre solution que de dissoudre celui-ci.

De nouveau, les habitants de Longepierre furent convoqués à élire les administrateurs de la commune. Et cette élection fut une seconde victoire pour les républicains.

D'ailleurs tout le monde maintenant se disait républicain. On voyait le notable Duperron arborer un gilet rouge à la Robespierre et offrir du tabac aux pauvres gueux. François Lolliot ne quittait plus le cabaret Balicot, où il payait à boire à des gens comme Michaud et Savet, en parlant des immortels principes de 89, qui ont proclamé la liberté, l'égalité et la fraternité des hommes.

Toutefois, ce n'était pas une mince affaire que d'organiser dans un pays comme la France le suffrage universel. Les élections péchaient, dans nombre de com-

munes, sous le rapport de la forme et de la régularité : celles de Longepierre furent déclarées défectueuses, et le préfet, refusant de les valider, nomma une Commission municipale.

Cette Commission comprenait :

Le maire Blanchot, Lolliot, Gollemard, Robelot et Charbonnier-Borgeot.

Lolliot fut nommé adjoint : il recueillit le fruit de son républicanisme de fraîche date. Gollemard reparaisait au Conseil et se disait bien qu'il y serait un jour le maître. Quant à Charbonnier-Borgeot, mis en évidence par son attitude énergique, il représentait nettement, avec Robelot, le parti populaire.

— Cela marche, répondait Pierre Vaux aux interrogations de sa femme, étonnée et quelque peu inquiète de voir que l'avènement tant espéré de la République n'était pas suivi aussitôt du bonheur universel.

Pour la seconde fois, l'instituteur allait devenir père. Et ce fut un grand bonheur pour tous lorsque, le jour de la délivrance étant arrivé, le docteur présenta à Pierre et à ses beaux-parents réunis un nouveau-né des mieux constitués.

— Un futur défenseur de la République ! fit le père Jeannin, enthousiasmé.

La jeune mère souriait, heureuse, ayant déjà oublié toutes ses souffrances.

Il y eut fête, ce soir-là, au logis du maître d'école, une fête à laquelle prirent part quelques coreligionnaires et amis, comme Charbonnier-Borgeot, Michaud, Petit. La communauté d'idées et de sentiments ne constitue-t-elle pas la grande, la vraie famille ?

A dix heures du soir, parents et amis se retirèrent, plus pour éviter de fatiguer la mère, que parce que cette heure est tardive pour la campagne.

Et déjà tout Longepierre dormait ou semblait dormir, lorsque soudain éclata l'effrayante clameur : « Au feu ! »

Les habitations de la commune étaient, à cette époque, nous l'avons dit, presque toutes couvertes de chaume. Quelle proie pour le fléau !

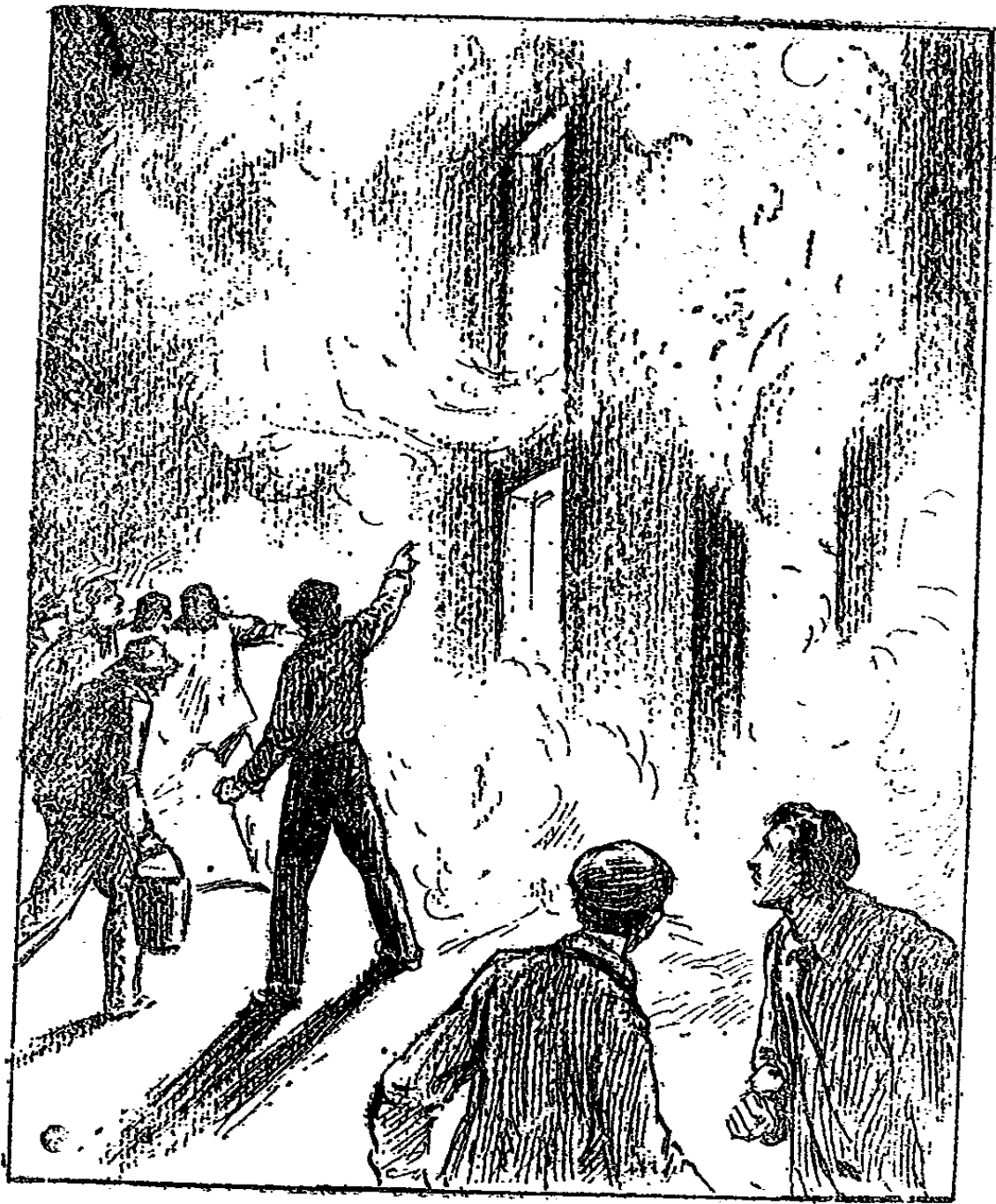
Aussi, en ce moment, tous les villageois réveillés furent dans la rue.

Une immense clarté embrasait le ciel comme une nappe d'or fauve en fusion ; des tourbillons noirs déroulaient leurs volutes sur cette clarté aveuglante ; des étincelles voltigeaient dans l'air, emportées par le vent et menaçant de communiquer le feu aux toits voisins.

Et, dominant les crépitements, c'étaient des cris confus, les uns aigus, voix de femmes et d'enfants, les autres vibrants, voix d'hommes, jurant, tempêtant, rugissant.



En un clin d'œil, Pierre fut à sa fenêtre.  
Des groupes passaient en courant.  
— Où est le feu ? demanda-t-il, angoissé.



*Une immense clarté embrasait le ciel... (p. 112).*

— Chez Gollemard, répondit une voix.  
L'instituteur se hâta de rassurer sa jeune femme qui tremblait, moins pour elle que pour ses enfants. En hâte, il passa un pantalon et se chaussa.  
— Ne crains rien, dit-il à Irma ; le foyer de l'incen-

die est éloigné : il s'agit de localiser le fléau ; chaque habitant doit s'y employer.

Il embrassa tendrement sa compagne, le nouveau-né et la petite Ermence qui, malgré le vacarme, dormait paisiblement dans son berceau, près du lit de ses parents. Puis il se dirigea vers la porte.

— Comment, tu me quittes ? fit Irma.

Ces mots rappelèrent l'instituteur au sentiment de sa situation. Pouvait-il, en effet, pour joindre ses efforts à ceux de sept cents personnes, abandonner la mère de ses enfants quelques heures après son accouchement.

— Tu as raison, fit-il, je suis inexcusable. Pardonne à mon égoïsme.

— Toi, égoïste ! répondit Mme Vaux d'un ton ému. Tu es le meilleur des hommes. C'est ton cœur qui t'entraînait : va ! je ne veux pas retenir ton élan de générosité ; mais ne t'expose pas. Que deviendrions-nous tous trois s'il t'arrivait malheur ?

Pierre sentit les larmes lui monter aux yeux. Il embrassa encore sa femme en lui murmurant :

— Tranquillise-toi ! Je serai de retour dans dix minutes.

Et il se précipita dehors.

Il n'eut qu'à suivre les groupes dont la galopade effarée emplissait le village pour arriver au lieu où flambait l'incendie.

Ce n'était pas chez Gollemard, mais tout à côté, chez le rémouleur Ancelin. Le feu avait pris inopinément pendant que tout le monde dormait. Comment ? Il était impossible de le dire ; mais, chose étrange, l'incendie avait attaqué l'extérieur de l'habitation avant de s'attaquer à l'intérieur : le pourtour des fenêtres s'était consumé ainsi que le toit, avant que les chambres et même le four, d'ailleurs éteint depuis la veille, eussent été seulement léchés par les flammes. Cela, les premiers accourus aux cris d'appel, avaient pu le constater.

— Hum ! murmura Gollemard à son gendre, assez haut pour être entendu, on dirait bien que le feu a été mis intentionnellement.

Des premiers, l'aubergiste avait donné l'alarme. Il était là, en chemise de nuit et bonnet de coton, pieds nus, un pantalon de toile passé en hâte, dominant de ses commandements le tumulte des gens effarés.

— Vite, des seaux d'eau ! Françoise, cours donc à la pompe ! Vous autres, n'encombrez pas la voie ! Formez la chaîne !

Et maintenant, les secours s'organisaient. Le fléau, heureusement, n'avait pas fait de victimes, à l'exception de Robert, le vieux chat de la voisine Béquet ; l'animal, sur-

pris par les flammes sur le toit et enveloppé, sans pouvoir redescendre, avait été rôti entièrement. Chacun avait encore dans l'oreille ses miaulements furieux.

Malheureusement, la commune ne possédait pas de pompe à incendie et les seaux d'eau vidés sur les flammes ne suffisaient pas à les éteindre. Maintenant, la maison Ancelin flambait entièrement ; il ne fallait songer qu'à préserver les habitations voisines, à commencer par l'« Etoile-d'Or ».

Le maire venait d'accourir, suivi de Lolliot. Celui-ci commandait les vingt hommes qui constituaient la garde nationale de Longepierre, force toute nominale, puisqu'elle n'avait même pas de fusils. Cependant, c'était le seul corps constitué dans la commune avec un rudiment d'organisation.

— Faites ranger la foule ! leur cria l'adjoint. Pas d'encombrement !... Sergent Putois, prenez trois hommes et réquisitionnez tous les seaux disponibles. Aujourd'hui, vous êtes pompiers.

Lolliot s'embrouillait en parlant à ces gardes nationaux, sans fusils, devenus des pompiers sans pompe. Très heureusement le sentiment du danger leur montrait mieux que les paroles de leur chef ce qu'ils avaient à faire.

Pierre arrivait à ce moment ; lui, le maire, Gollemard, s'employèrent à mettre un peu d'ordre dans cette masse grouillante. La chaîne s'organisait : les seaux passaient de mains en mains, se vidant avec une régularité mathématique sur le foyer de l'incendie. Pendant ce temps, quelques hommes courageux, dont les deux Servat et Petit, s'avançaient la pioche à la main, à défaut de haches, aussi près que possible de la fournaise incandescente et abattaient les poutres enflammées qui eussent pu communiquer le feu aux bâtiments voisins.

— Mes pauvres meubles ! gémissait Ancelin, en s'arrachant les cheveux. Mon lit, ma table, mes quatre chaises, tout est brûlé !

— Que pensez-vous de ce désespoir ? demanda Gollemard à son gendre et à sa fille. Il me paraît trop bruyant pour être sincère, car ses meubles ne valaient pas deux sous, et il est sûr d'avoir un secours supérieur à sa perte.

Et, comme les époux Plichou se taisaient, l'aubergiste ajouta :

— Je ne veux rien affirmer, car il faut toujours craindre de se tromper, mais Ancelin aurait mis le feu lui-même que ça ne m'étonnerait pas.

C'était aux époux Plichou que Gollemard s'adressait, mais d'autres entendirent ces paroles et, en quelques minutes, le bruit se répandit dans la foule que l'auteur de l'incendie était Ancelin lui-même. Quoi d'étonnant ?

Il était pauvre ! La maison qu'il habitait depuis dix ans ne lui appartenait pas ; il ne possédait en propre que quelques meubles et ses hardes. En se sinistrant, que risquait-il de perdre ? Autant dire rien. Par contre, il pouvait toucher un bon secours de la municipalité ou de la sous-préfecture.

— Ça ne m'étonnerait pas, déclara la femme Paulard, vendeuse de châtaignes. Je l'ai aperçu hier soir, et il avait l'air tout préoccupé, l'air d'un homme qui médite un mauvais coup.

— Dire que pareilles choses sont possibles ! gémit Gollemard.

— Tout est possible lorsqu'on oublie Dieu, répondit gravement le bedeau Flamiche, qui émergea d'un groupe voisin.

Pierre Vaux était retourné auprès de sa jeune femme, mais tandis que celle-ci, fatiguée par l'effort de sa nouvelle maternité, se laissait aller au sommeil, lui ne pouvait fermer l'œil. Il lui semblait que cet incendie, le premier survenu à Longepierre depuis bien des années, était quelque chose comme le signe précurseur d'une série de catastrophes.

Il vint s'accouder à sa fenêtre ouverte. Dans cet état d'esprit où la veille et le sommeil se confondent, il voyait le ciel empourpré d'une interminable lueur sur laquelle les noires volutes de fumée dessinaient, en se déroulant, des figures étranges qui, peu à peu, se dissipaient. L'une de ces figures fantastiques représentait assez bien de profil, coiffée d'un bonnet, une grosse tête qui ne lui était pas inconnue. L'instituteur chercha à qui ressemblait cette tête.

— Gollemard !... murmura-t-il. Décidément, je rêve tout éveillé.

Il alla se coucher, habillé, dans un fauteuil, auprès d'Irma.

A son réveil, il apprit, ainsi que tout le village, qu'Ancecelin, accusé par la rumeur publique d'avoir mis le feu, avait été arrêté et conduit, menottes aux mains, à la prison cantonale.

## DEUXIEME PARTIE

## LE TRIOMPHE DU CRIME

---

I

## SECRET SURPRIS

Un vent de révolte et de liberté semblait passer sur l'Europe.

L'aristocratique Angleterre était remuée dans ses profondeurs par le mouvement chartiste. L'Italie et l'Allemagne, morcelées sous le joug de leurs tyranneaux, que protégeaient du bec et des serres l'aigle impériale, luttèrent pour l'unité et une Constitution. La Pologne se convulsait sous la botte du tsar ; la Hongrie frémissait à la voix de Kossuth. Il n'était jusqu'à la Belgique où le mot de République n'eût trouvé un écho.

Et pourtant, en France même, la réaction, un moment apeurée, invisible ou déguisée sous le masque républicain, reparaissait peu à peu enhardie. On ne l'avait pas écrasée dès le début : c'était elle qui allait, monstre aux mille replis, étouffer la révolution.

Les élections, auxquelles, pour la première fois, venait de participer la masse prolétarienne, aussi bien que les bourgeois, n'avaient envoyé à la Constituante que des républicains déclarés. Mais il était facile de percer à jour les intrigues et les trahisons qui déjà s'échafaudaient sous cette étiquette d'occasion.

Sous l'inspiration du parti clérical chalonnais, dont l'abbé Tizonnier était devenu, malgré sa situation apparemment modeste, une des lumières, un comité « républicain modéré » s'était formé dans la sous-préfecture. Comité déjà occupé à dresser pour les représailles futures la liste de ceux qui n'étaient pas modérément républicains.

Le juge d'instruction Montgarin, le procureur de la République Macroze, le docteur Bélin, étaient les membres les plus influents de ce centre réactionnaire où ils transmettaient et faisaient exécuter les décisions de l'abbé Tizonnier. Quant au sous-inspecteur Bidault, ce n'était encore qu'en tremblant et sur le bout du pied qu'il se hasardait à pénétrer dans ce cénacle où l'on discutait politique ; la République étant encore dans sa première période de triomphe, il se retranchait derrière ses fonctions officielles pour ne pas discuter ses actes, mais les fureurs réactionnaires n'en avaient que mieux en son âme.

— Ne le trouvez-vous un peu tiède ? avait demandé le juge à l'abbé Tizonnier.

— N'ayez pas peur, lui répondit avec un sourire le digne prêtre, qui connaissait les hommes. Il aura la fureur des poltrons : c'est lui qui mordra le mieux.

La pratique de la confession avait donné à ce psychologue en soutane une complète expérience du cœur humain. Il connaissait à merveille les faiblesses, les vices ou les passions des deux sexes et le parti qu'on en pouvait tirer.

Aussi, une fois ses plus fiévreuses préoccupations politiques dissipées, l'abbé n'avait-il pas tardé à remarquer le changement d'attitude de Mme Montgarin.

Celle-ci avait subi une révolution dans sa vie. Tout d'abord, une lutte violente s'était livrée en elle entre ses croyances religieuses et les idées nouvelles que lui exposait Georges Roynal. La duplicité de l'abbé Tizonnier en matière politique lui avait donné un premier choc : les affirmations de son amant assimilant la religion à une institution humaine « comme la gendarmerie », étaient ve-

nues ensuite la troubler profondément. Certes, elle n'eût demandé qu'à s'affranchir de sa terreur de l'enfer, mais les années d'éducation et de pratiques dévotes avaient creusé lentement en son cerveau impressionnable un de ces sillons qui ne s'effacent pas en un jour.

Cependant, Georges, stimulé par son amour, avait trouvé des arguments qui la laissaient de plus en plus troublée. Lui-même, après avoir été simplement indifférent en matière religieuse, s'était senti devenir anticléricale convaincu; avec une verve et une chaleur qu'il ne s'était jamais soupçonnées, il disait à son amie les absurdités de la Genèse et flétrissait les crimes de l'Inquisition.

Elle l'écoutait haletante, à la fois attirée et reculant comme devant un gouffre. Elle sentait vaciller en elle l'échafaudage de croyances dont sa famille, ses éducatrices et le prêtre avaient été les constructeurs; elle se disait que de cet écroulement pouvait sortir pour elle une libération. Mais, ensuite, la peur du vide la prenait: elle se demandait quoi mettre à la place de sa foi perdue.

Si la religion était un mensonge et ses ministres des imposteurs, quelle règle de conduite donner à la vie? Le monde ne s'était pas créé tout seul; certes, il y avait un Dieu: si les prêtres n'étaient pas ses représentants, par quels autres intermédiaires pouvait-elle communiquer avec lui?

Puis, elle-même n'était plus libre: elle avait un mari, c'est-à-dire un maître, et un autre maître plus impérieux encore, la société. Femme d'un magistrat, elle devait, sous peine de déchoir, donner l'exemple de la religion, tenir son rang.

Et pourtant, cette affectation d'une piété qu'elle sentait s'éteindre n'était-elle pas chose bien méprisable? La société qui la contraignait à cet esclavage moral n'agissait-elle point en marâtre? De quel droit la forçait-on, elle, être vivant, à contraindre son cœur, sa volonté?

Ainsi, elle en arrivait à étendre à la société tout entière la critique que son amant faisait de la religion, et Georges, plus d'une fois arrêté court dans son argumentation par une répartie inattendue, se demandait si celle dont il pensait faire une anticléricale n'allait pas faire de lui un révolutionnaire?

En attendant, Mme Montgarin avait laissé s'écouler les jours sans retourner à confesse.

L'abbé Tizonnier, nous l'avons dit, absorbé par d'autres soucis que le récurage des consciences, n'y prit garde tout d'abord. Au bout de trois semaines, cependant, il s'aperçut que la jeune femme désertait décidément le tribunal de la pénitence.

Était-ce en vertu d'une entente avec son mari, désireux

de poser au républicain anticlérical ? Mais non, le juge d'instruction n'allait pas au delà du républicanisme « honnête » et d'ailleurs, à part quelques suppôts de l'enfer, comme Blanqui, les démocrates de l'époque n'étaient pas anticléricaux déclarés, l'ultramontanisme seul et non la religion elle-même leur paraissait attaquable.

Était-il possible que Mme Montgarin se fût transformée tout d'un coup en irrégulieuse ?

Mais non encore : si sa pénitente, devenue subitement réfractaire, abandonnait son confessionnal, par contre, il la voyait, chaque dimanche, assister très régulièrement à la grand'messe.

En effet, l'adultère amante de Georges Roynal doutait maintenant de la sincérité du prêtre, et aussi parce qu'elle n'eût pas voulu commettre le sacrilège d'une confession menteuse, gardait pour elle le secret de ses péchés. Mais elle croyait toujours à Dieu et au devoir pour tout être de l'adorer publiquement. Aussi se rendait-elle à la messe dominicale.

Peut-être même, par une loi naturelle de compensation, sa ferveur envers le Tout-Puissant redoublait-elle. Cette somme de foi en les prêtres, qu'elle cessait d'avoir, elle la reportait sur ce Tout-Puissant, qu'elle ne connaissait pourtant que par ouï-dire. Dans le naufrage imminent de ses idées d'enfance, elle sentait le besoin de s'accrocher à quelque chose ; ce quelque chose, c'était encore Dieu, qu'elle pouvait adorer à l'église comme partout ailleurs.

Or, comme sa désertion de l'église eût produit dans la « bonne société » un scandale dont elle-même n'osait mesurer les conséquences, elle se rendait ainsi que par le passé à Saint-Pierre. D'ailleurs, elle ressentait comme une reconnaissance pour la maison divine où elle avait revu et continuait à revoir deux fois par semaine celui qu'elle aimait.

Elle avait, en outre, besoin d'expliquer, par la continuation de ses sentiments religieux, ces absences bi-hebdomadaires de la maison conjugale. Aussi ne s'était-elle pas retirée ouvertement des *Enfants de Marie* et des autres œuvres auxquelles elle participait ; elle se contentait, sous divers prétextes, toujours faciles à trouver pour une jeune femme, de n'y plus aller, en y envoyant son obole.

L'abbé Tizonnier était trop expérimenté dans la connaissance du cœur humain pour tarder à comprendre la vérité.

— Non, elle n'est pas irrégulieuse, se dit-il. Elle a un amant !

Et s'identifiant avec l'état d'esprit de la jeune femme, il ajouta :

« Elle a un amant ! »



— Parbleu ! oui. Elle a un amant et c'est pour cela qu'elle n'ose se confesser.

Il éclata de rire et se frotta les mains, signe chez lui, de méditation autant que de contentement.

Cette attitude du prêtre, qui peut paraître étrange à première vue, n'avait au fond, rien d'illogique.

Homme positif avant tout, il importait peu à l'abbé Tizonnier que M. Montgarin fût cocu. Mais il se disait que la connaissance de ce secret lui livrerait à discrétion, plus obéissante, plus esclave que jamais, la jeune femme qui avait cru s'affranchir de son joug de confesseur.

Seulement, il fallait autre chose que des soupçons ou une certitude morale : il fallait savoir à coup sûr, avec qui et dans quelles conditions Mme Montgarin commettait le crime d'adultère.

Pour un homme de sa force, la chose n'avait rien de très difficile.

Les confessions antérieures de Mme Montgarin lui avaient livré les secrets de sa vie de jeune fille. Il savait que son mariage avec le magistrat avait été une de ces unions dites de convenance, sans doute parce qu'elles ne conviennent pas toujours aux deux parties qui les contractent.

Et si cette union n'avait été jusqu'ici traversée par aucun amour coupable il croyait se rappeler qu'elle avait mis fin à une idylle ébauchée.

— Ce doit être de ce côté qu'il faut chercher, se dit-il.

Quelle étaient, trois ans auparavant, les relations de la famille Langlois, c'est ce qu'il eût été mal aisé d'établir si cette famille de négociants eût habité une grande ville. Mais dans une sous-préfecture comme Châlon-sur-Saône, semblable enquête n'était pas difficile à mener.

Habilement, sans en avoir l'air, le prêtre s'informa, et, au bout de quelques jours, il n'avait plus qu'à limiter ses recherches à un cercle de quatre ou cinq familles dans chacune desquelles s'était trouvé un jeune homme capable de filer le parfait amour.

De ces jeunes gens, quelques-uns étaient maintenant mariés, un resté célibataire, un autre disparu ou plutôt engagé dans l'armée.

Ce dernier était Georges Roynal.

Les soupçons du prêtre ne se portèrent pas immédiatement de son côté.

Il commença par éplucher la vie du célibataire. Amable Dunois, devenu premier clerc de notaire, était un jeune homme pratique, soucieux de son avenir et ménager de sa bourse : aussi n'entretenait-il de liaison tendre qu'avec

la notairesse, aimable brune de trente-cinq ans, passablement négligée par un mari quinquagénaire.

L'abbé Tizonnier abandonna la piste Dunois.

Du côté des maris, c'était la vie platement bourgeoise et provinciale, non coupée par les émotions illicites de l'adultère.

— Rien non plus par là ! murmura mécontent le directeur de conscience de Mme Montgarin.

En homme qui connaît la valeur du temps, il fut sur le point d'abandonner toutes recherches du côté de Georges Roynal. Celui-ci n'avait-il point quitté sa famille pour s'engager ?

Ce fut simplement par acquit de conscience et en vertu de ce principe qu'il ne faut jamais donner une piste pour fausse avant de l'avoir examinée qu'il n'en fit rien.

Bien lui en prit.

Il apprit que le régiment dont faisait partie Georges Roynal, maintenant officier, était, après une campagne aux colonies, de retour en France et garnisonné à Toulon.

— Hum ! qui sait ? fit-il brusquement mis en éveil, le gaillard a pu revenir.

Il se représenta la puissance de séduction d'un jeune homme déjà aimé, reparaissant avec l'épaulette, sur la femme d'un peu récréatif magistrat.

— Ce doit être cela, murmura l'abbé Tizonnier.

Et il se convainquit bientôt qu'en effet, *c'était cela*. Georges, revenu en congé depuis près de deux mois, n'avait pas bougé de Chalon, résidence qui n'avait rien de particulièrement folâtre.

— Qui l'y retient ? se demanda le prêtre. Sa famille ? Non, un jeune officier n'est pas une demoiselle et celui-ci n'a pas affiché des goûts sédentaires : il doit y avoir une femme sous roche. Allons... je crois bien que j'ai trouvé le complice.

Comment s'en assurer.

Mme Montgarin n'allait guère dans le monde et recevait moins encore.

De son côté, le sous-lieutenant, contrairement à ses collègues, ne fréquentait ni les bals ni les soirées qui, un moment interrompus par peur de la République, commençaient à reprendre.

Pourtant, si cet adultère existait réellement, les deux coupables devaient bien se voir quelque part.

Où ?

— Que je suis bête ! pensa l'abbé en se frappant le front. A quoi serviraient les églises ?

Cette réflexion n'était sans doute point d'une orthodoxie

parfaite, l'abbé Tizonnier, vu sa profession, devant savoir mieux que tout autre que ces édifices sont destinées à loger le Dieu immatériel, infini et indivisible en trois personnes, au nom duquel il sermonnait, baptisait et confessait. Mais il savait aussi que l'église est un lieu fréquemment choisi pour les rendez-vous amoureux.

A quelle église avaient lieu ceux de Georges Roynal et de Valentine Montgarin ?

Sans doute à Saint-Pierre, la plus rapprochée de ces saintes demeures, car la femme du magistrat devait calculer le temps qu'elle passait hors du domicile conjugal et éviter de le gaspiller.

Après avoir ainsi, par ses raisonnements, reconstitué dans son esprit le roman d'amour que vivaient les deux jeunes gens, l'abbé Tizonnier n'avait plus qu'à faire le guet pour les surprendre.

Pour cet espionnage, il résolut de ne s'en remettre qu'à lui-même.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans résultat. A la grand'messe, Mme Montgarin, d'ailleurs accompagnée de son mari, avait été d'une correction parfaite ; son attitude aux vêpres dominicales n'avait non plus révélé aucun sentiment profane.

Cependant, la persévérance du prêtre devait être récompensée. Un soir, comme rageusement il effectuait la reconnaissance de Saint-Pierre, de la sacristie au porche, rasant les murs, scrutant d'un œil soupçonneux la nef et les bas côtés, il trassaillit soudainement.

Il avait vu la porte du passage Milon s'entr'ouvrir et livrer passage à un homme jeune et d'allure discrète, qui négligea complètement de se signer en pénétrant dans le saint lieu.

— Ce n'est pas la religion qui l'amène ici, murmura *in petto* l'abbé Tizonnier. Serait-ce... mais oui.

L'arrivant, qui, on l'a deviné, n'était autre que Georges Roynal, s'était, comme d'habitude, placé dans l'ombre d'un pilier, le visage tourné, non vers l'autel où reposait solitaire le saint-sacrement, mais vers le porche de l'église, par où devait apparaître celle qu'il attendait.

— Elle va venir, pensa l'abbé.

Et aussitôt, avec la rapidité souple d'un félin, il se glissa dans un confessionnal, celui de son collègue Canot, placé derrière le maître-autel. De là, il pouvait surveiller à la fois le pilier et le porche.

Il n'attendit pas longtemps : à l'autre extrémité de l'église apparut, imprécise d'abord, dans la demi-obscurité du lieu, la silhouette d'une femme.

Cette silhouette s'approcha et l'abbé vit à la démarche

que la femme était jeune. Elle passa devant le confessionnal, et l'observateur reconnut Mme Montgarin.

Cependant Georges avait fait deux pas au-devant de son amie : il lui prit les mains.

— Attention ! murmura-t-elle, le rappelant d'un geste à la prudence.

En même temps, elle enveloppait l'église d'un regard soupçonneux.

— Ne crains rien ! souffla doucement Georges. Nous sommes seuls.

Les paroles n'arrivaient pas jusqu'au prêtre, tapi dans sa cachette comme une araignée au centre de sa toile, d'où elle surveille les mouches qui vont être ses victimes. Mais la mimique était suffisamment éloquente.

Georges avait passé son bras autour de la taille de Valentine, et, tendrement, l'entraînait vers la porte. Elle s'abandonnait sans résistance à cette étreinte conductrice, en femme qui en a l'habitude.

Aucun de ces détails n'était perdu pour le prêtre.

Qu'allait-il faire ?

Sortir brusquement de son confessionnal et apparaître devant les deux coupables terrifiés ? Certes, il était homme à le faire, et, un moment, il en eut la velléité.

Mais il se demanda ce qu'il y gagnerait.

Ne se pouvait-il que le jeune homme fouetté par l'amour et le sentiment de sa dignité, lui tint tête, entraînant du même coup Valentine hors de son influence sacrée ?

L'abbé ne reculait pas devant la peur du scandale, mais à condition que l'Eglise y trouvât son compte. Or, en l'occurrence, le résultat était douteux.

Il se disait d'ailleurs qu'un officier ne pouvait être auprès de sa maîtresse un propagandiste d'idées subversives et que, un peu plus tôt, un peu plus tard, il retrouverait sa pénitente d'autant plus à sa merci qu'il la tiendrait par le secret de son adultère.

D'ailleurs, Georges ne pouvait prolonger indéfiniment son séjour à Chalon. Militaire, il ne s'appartenait pas : le congé qu'il avait obtenu ne tarderait point à expirer. Ce serait alors le moment de remettre la main sur Valentine, seule, sans conseil, sans défense.

Plus grand aurait été le péché, plus complète serait la pénitence.

Donc, rien ne pressait.

Seulement il fallait connaître le plus possible, dans ses détails, la situation, afin d'en demeurer le maître.

L'idée de suivre de près cette intrigue amoureuse n'offusqua pas un instant la pudeur de l'abbé Tizonnier. Il se glissa hors de son confessionnal comme la porte donnant sur le passage Milon venait de se refermer sur

Georges et Valentine et à son tour entrebâillant cette porte, il eut le temps de voir le couple disparaître dans la maison où s'accomplissait deux fois par semaine le déshonneur conjugal de M. Montgarin.

L'abbé Tizonnier renifla l'air avec un éclair de triomphe dans les yeux.

— Maintenant, je les tiens ! dit-il en se frottant joyeusement les mains.

## II

## LE DOCTEUR HAZIN REPARAIT

Nous n'avons jusqu'ici qu'entre vu au passage la physionomie quelque peu méphistophélique du docteur Hâzin. Celui-ci regardait de haut les événements. Considérant les hommes, et il ne s'exceptait point, comme des automates, au mécanisme plus ou moins compliqué, déterminés dans leurs actes par des causes premières, invisibles pour eux-mêmes, il ne s'émouvait pas beaucoup de leurs faits et gestes. Une révolution pouvait l'intéresser comme un phénomène géologique, mais au lieu de s'abandonner aux rêves enthousiastes, aux confiances naïves, il cherchait à en découvrir les lois, les phases ultérieures et le résultat.

Cette tournure de son esprit ne l'empêchait pas de se rendre parfaitement compte des questions terre à terre, ni même de ressentir sympathies ou antipathies pour les individus qu'il rencontrait sur sa route. Le docteur expliquait la chose très simplement :

— Nous ne sommes, les uns et les autres, que des éléments chimiques différents, possédant les mêmes propriétés d'affinité et de répulsion que l'oxygène, l'azote ou le carbone.

Partant de ce principe, ce puissant raisonneur admettait que l'intuition peut être parfois plus sûre que le raisonnement.

— C'est un simple phénomène physique, disait-il, du reste, tout est phénomène physique. La vie universelle, matérielle comme morale, n'est qu'une vaste chimie et la chimie elle-même se résume en une question de dynamisme. Le mouvement atomique est la base de tout.

Le docteur Hâzin, on le voit, était en avance sur son époque. Ce n'est pas lui qu'on eût satisfait avec des mots, si ronflants pussent-ils être.

Cependant, il ressentait, et depuis longtemps, pour Pierre Vaux, une sympathie affectueuse. Cette intuition qu'il estimait souvent plus clairvoyante que la dialectique, lui avait toujours montré en ce plébéen cultivé, enthousiaste et généreux, une nature d'élite.

Il l'avait connu à Mâcon, cinq années auparavant, et ne l'avait point perdu de vue. Ses occupations le conduisaient rarement du côté de Longepierre, mais cependant chaque fois que ses études géologiques ou une circonstance fortuite l'avait amené dans la région, il s'était fait un plaisir, fût-ce en prolongeant sa route de trente kilomètres, d'aller serrer la main à l'instituteur.

Il était, d'ailleurs, demeuré en correspondance avec lui. Pierre, intéressé à toute science, lui avait plus d'une fois adressé des communications d'une valeur réelle au point de vue archéologique, ce qui ne veut pas dire que tous deux demeuraient d'accord dans leurs appréciations.

« Voilà, écrivait le maître d'école, des monuments qui prouvent l'existence de tribus industrielles sur le sol du Chalonais deux mille ans peut-être avant la conquête romaine. »

Et le docteur Hâzin répondait :

« Mon cher ami, ajoutez un zéro à vos deux mille ans et vous demeurerez peut-être encore loin de compte.

« Mais vous êtes bon chrétien, et les six mille années de la création biblique vous rendent absurde. Brûlez l'histoire sainte, brûlez toutes les histoires et regardez avec vos yeux. L'observation est mère de toute science. »

Ces discussions, plus souvent épistolaires que verbales, n'altéraient en rien la bonne amitié de ces deux hommes si différents. Au contraire, l'un et l'autre trouvaient plaisir à discuter parce qu'ils connaissaient leur mutuelle franchise.

Pierre s'efforçait de convaincre le docteur que rien n'est plus triste qu'une vie sans idéal et que le plus bel idéal possible est le bonheur universel.

Par contre, Hâzin disait au maître d'école :

— Vos illusions vous préparent quelques heures de joie

et peut-être des années de douleur. La politique est implacablement féroce pour des natures comme la vôtre. Mais à quoi bon vous dire cela ? Nul n'échappe à sa destinée.

Trois mois et demi s'étaient écoulés depuis le dernier passage du docteur à Longepierre, lorsque, un soir, sa brusque arrivée surprit Pierre assis à sa table de travail devant un *Mémoire sur les origines celto-germaniques*.

— Quelle bonne chance vous amène, docteur ? exclama le maître d'école en tendant les deux mains à l'arrivant. J'espère bien que vous allez être notre hôte pour quelques jours.

— Pour quelques heures seulement, répondit Hâzin. Je vais à Paris.

— A Paris ! Ah ! vous êtes heureux.

— Je crois bien ! Je pourrai contempler les augustes traits des représentants du peuple, entendre monsieur de Falloux devenu le citoyen Falloux, protester de son attachement à la République, et le citoyen Lamartine répudier éloquemment les excès de la démagogie, en attendant que lui et ses amis fassent fusiller les démagogues.

— Oh ! docteur, toujours pessimiste !

— Je ne vous ferai pas le même reproche. Comment, vous ne voyez donc pas que la comédie se finit en drame.

— Non. Je ne vois ni le drame ni même la comédie.

— Pauvre aveugle !

Ces deux mots étaient empreints d'une pitié réelle.

Aussi Pierre Vaux ne s'en formalisa-t-il pas.

— Je confesse ma cécité, dit-il. Aussi j'attends que vous m'éclairiez.

— Actuellement, tout le monde se dit encore républicain, fit le docteur. C'est la comédie. Odilon Barrot, ce libéral à double face, est républicain. Thiers, qui a présidé au massacre de la rue Transnonain, est républicain ; les évêques, avec leur armée de curés derrière eux, sont républicains ; les généraux d'Afrique, qui n'ont pu, avec Bugeaud, saigner le peuple parisien — mais ils prendront leur revanche ! — sont républicains. Il n'est jusqu'au prince Napoléon Bonaparte, le prétendant de Strasbourg et de Boulogne, qui ne se dise républicain et plus que tous les autres. Vous ne trouvez pas cela drôle ?

Pierre ne répondit pas : il était devenu soucieux.

— Par exemple, poursuivit Hâzin, il faudrait une dose invraisemblable de naïveté pour s'imaginer que cela pourra durer encore longtemps. Déjà les hommes d'ordre commencent à soulever leur masque : bientôt ils le jetteront. Ils auraient bien tort de se gêner : les quelques individus d'initiative et d'intelligence qui pourraient leur



faire obstacle, les têtes révolutionnaires comme Blanqui, sont déjà éliminés ; la manifestation qui vient d'avoir lieu le 15 a permis de les frapper. Il ne reste plus qu'un



— Maintenant, je les tiens ! dit-il en se frottant les mains (p. 125).

troupeau sans cohésion, sans plan d'action et sans guides, miséreux inconscients que la faim peut pousser à la révolte ou à l'agenouillement : une grande saignée en aura raison.

— Docteur ! mais où allez-vous chercher tous ces pronostics terrifiants ?

Et, en disant ces mots, Pierre essayait de rire. Mais le pessimisme raisonné de son interlocuteur l'avait frappé et gagné. Depuis deux jours, la nouvelle de l'échauffourée du 15 mai était venue jeter un avertissement inquiétant.

— Allons, pauvre enfant ! vous comprenez que j'ai raison, fit le sceptique. Mais notre discussion a réveillé Mme Vaux.

En effet, la porte du cabinet de travail, où avait lieu cette conversation venait de s'ouvrir et la jeune femme apparaissait souriante, la main tendue vers le docteur.

Irma était presque entièrement remise de ses couches. Elle se levait depuis plusieurs jours et demeurait jusqu'à six heures assise dans un fauteuil devant la fenêtre grande ouverte, aspirant avec les souffles du printemps un renouveau de vie et de bien-être.

La classe finie, Pierre travaillait à ses côtés ; puis une fois sa femme couchée et endormie, il passait dans la pièce voisine, lisant et écrivant jusqu'à dix heures. C'étaient tantôt les procès-verbaux des séances du conseil municipal, qu'il recopiait, tantôt des lettres qu'il rédigeait obligeamment pour quelque habitant ignorant les mystères de l'alphabet, parfois aussi des notes que lui suggérait la lecture d'un ouvrage scientifique. Et le lendemain, au déjeuner, Irma demandait, affectueuse, à son mari :

— Es-tu content de tes recherches d'hier soir ? As-tu trouvé les renseignements que tu cherchais ?

Et elle ajoutait en riant :

— Sais-tu que ta bibliothèque est pour moi une rivale terrible ?

Pierre répondait en serrant tendrement les mains de la douce et belle compagne de son existence et en déposant sur son front un baiser où se confondaient la tendresse d'un amant et celle d'un père.

C'est qu'ils se sentaient réellement l'un à l'autre.

Il aimait celle qui était devenue sa femme du même sentiment profond, infini qu'il avait éprouvé trois ans auparavant en rencontrant pour la première fois la fille du fermier Jeannin. En même temps, reconnaissant en elle une intelligence droite, susceptible d'envolée, à demi éveillée, mais non satisfaite par l'éducation, mieux que rurale, moins que citadine, qui lui avait été donnée, Pierre s'était promis de compléter cette éducation.

Il concevait la femme, non comme idole ou servante, mais comme compagne et, bien que le sens étroit attaché à ce mot choquât quelque peu sa délicatesse de sentiments, comme « associée » de l'homme. Pour que l'association

fût heureuse, il fallait que l'un et l'autre pussent se comprendre.

Aussi s'était-il efforcé, sans prétendre faire de sa femme un *bas-bleu*, de développer dans la mesure du possible son activité intellectuelle ; il lui avait mis entre les mains d'abord les œuvres du poète harmonieux qui parlait le plus aux cœurs sensibles de l'époque, Lamartine, puis quelque peu Hugo, pas du tout Musset, dont les cris passionnés lui semblaient l'indice d'un déséquilibre maladif et contagieux. Par contre, Michelet, ce poète en prose, évocateur des temps passés, des hommes et des foules, ravissait Irma d'une admiration enthousiaste et quelque peu ingénue.

Elle partageait d'intuition, sans approfondir ou analyser, les rêves fraternitaires, les espoirs républicains de son mari. Puis chez la femme la meilleure, la plus simple d'allures, et, certes, elle était de celles-là, il y a presque toujours une petite vanité qui sommeille, sinon pour elle, du moins pour celui qu'elle aime : Mme Vaux se sentait fière de la popularité acquise par son mari et qui allait sans cesse grandissant. Parfois, cependant, témoin des difficultés et des intrigues qui surgissaient dans cette petite commune de sept cents habitants entre hommes qui s'affirmaient également passionnés pour le bien public, elle se demandait si l'harmonie et le bonheur universels sont autre chose qu'un beau rêve. Mais, convaincue et heureuse de se laisser convaincre par l'enthousiasme communicatif de Pierre, elle chassait bien vite ce doute et, de nouveau, s'envolait en plein azur.

La voix du médecin avait frappé ses oreilles, car elle ne dormait pas, et ayant passé un peignoir, elle venait souhaiter la bienvenue à l'ami dont elle souhaitait à la fois le scepticisme aigu.

L'arrivée de Mme Vaux changea pour un moment le cours de la conversation. Le docteur Hâzin s'informa de la santé du nouveau-né, donna à sa mère quelques conseils et ajouta :

— Mes précautions sont bonnes parce qu'elles sont simples : aider la nature, la stimuler quelquefois lorsqu'elle est paresseuse, telle est la véritable médecine, la seule efficace : le reste est charlatanisme.

Puis il s'informa de l'affaire Bérôt : elle était maintenant classée et on n'en parlait plus.

— Le meurtrier n'en est sans doute pas à son coup d'essai, murmura le docteur. Il se passe souvent au village au milieu d'êtres primitifs et abrupts, des drames compliqués qui confondent l'imagination.

— Oui, dit Mme Vaux, il y a des choses inexplicables. Et elle raconta l'incendie qui avait détruit la maison

d'Ancelin. Celui-ci, accusé par la rumeur publique d'avoir mis le feu lui-même, était demeuré un mois entier en prison, protestant toujours de son innocence. Finalement, on venait de le relâcher faute de preuves.

— En somme, constata Pierre Vaux, il n'avait pas le moindre intérêt à mettre le feu chez lui, puisqu'il a perdu le peu qu'il possédait.

— Quelqu'un a-t-il bénéficié du sinistre ? demanda le docteur.

— Personne... si ce n'est que Gollemard a acheté, à bon compte, je crois, l'emplacement sur lequel s'élevait la maison détruite.

— Ah ! fit Hâzin, subitement intéressé.

— Ce Gollemard, dit Mme Vaux, est à l'affût de toutes les occasions. Il a déjà acheté pour presque rien la vigne que possédait ici le père Bérot.

— Tous nos paysans sont ainsi, expliqua Pierre qui lut sur le visage de son ami un sentiment peu favorable à l'aubergiste. Seulement, lui, a de l'argent liquide et peut profiter des circonstances.

— Ou les faire naître, pensa le docteur.

Toutefois, il n'exprima pas à haute voix cette supposition. Encore que la figure de Gollemard, qu'il avait entrevue deux ou trois fois, lui revint peu et que le profit qu'il avait retiré de deux catastrophes pût donner à réfléchir, rien ne permettait de lancer une accusation contre le patron de *l'Etoile d'Or*.

Comme l'avait déclaré Pierre Vaux, les paysans songeaient avant tout à leur intérêt : ce que Gollemard avait fait, les autres l'eussent fait également. Hâzin posa quelques questions sur cet homme avisé qui ne lui paraissait pas présenter un type banal. Pierre le satisfait volontiers.

Gollemard avait été nommé par le préfet membre de la commission municipale qui administrait la commune, l'élection du conseil par les habitants n'ayant pas été reconnue régulière. Tout d'abord l'aubergiste s'était efforcé de supplanter son collègue Lolliot, comme adjoint et après y être parvenu, il venait à l'étonnement général, de démissionner, démission qui allait entraîner on le prévoyait, celle du maire Blanchot.

— C'est la répétition de ce qu'il a déjà fait en mars : il est parti et a forcé de la sorte le maire Roussot à partir. Mais alors la commune était aux mains des réactionnaires ; aujourd'hui, elle est administrée par des républicains ; la conduite de Gollemard est inexplicable.

Le docteur Hâzin éclata de rire :

— Vous trouvez ? fit-il. Moi, je la juge parfaitement explicable. Cet homme est un Machiavel de village : il veut être le maire, voilà tout, et il renverse tous les maires

de Longepierre qui lui font obstacle jusqu'à ce qu'il puisse ceindre l'écharpe tricolore, objet de son ambition. Oh ! mais, il m'intéresse : je veux l'étudier de près. Je retarderai mon voyage de deux jours et irai loger chez lui.

Pierre et sa femme eurent le même cri de protestation :

— Docteur !... vous nous sacrifiez !

— Mais non, mais non ! fit vivement Hâzin, à la fois touché et riant du reproche amical. Ici, je vous gênerais... et me sentirais gêné moi-même, ajouta-t-il devant le geste de dénégation de ses deux amis. Chez Gollemard, industriel, qui vend l'hospitalité comme je vends la guérison, je serai tout à fait à l'aise, ce qui ne m'empêchera pas de venir vous demander à dîner demain soir.

Il ajouta mentalement :

— Et je suis sûr que j'aurai une belle monstruosité psychologique à disséquer.

Devant cette volonté persistante, il n'y avait qu'à se soumettre. C'est ce que firent l'instituteur et sa femme. Le docteur Hâzin ne voulut même pas que Pierre l'accompagnât jusqu'à l'Etoile-d'Or.

— Non, dit-il, laissez-moi. Je veux étudier Gollemard tout à mon aise.

Le lendemain soir, comme Pierre venait de finir sa classe, il vit arriver le médecin l'air préoccupé.

— Eh bien, lui demanda-t-il joyusement, êtes-vous content de votre étude ?

— Certes, répondit Hâzin, car elle m'a révélé un admirable échantillon de la canaillerie humaine. Ce Gollemard est capable de tout.

— De tout ! C'est beaucoup dire.

— Beaucoup, mais non trop. Juché sur un trône au lieu de se prélasser derrière un comptoir, cet individu aurait été Tibère, Alexandre Borgia ou Ivan le Terrible. Aussi laissez-moi vous donner un conseil : défiez-vous de lui.

## III

## HAZIN ET GOLLEMARD

Comme il se l'était dit à lui-même, le docteur Hâzin avait trouvé en Gollemard une belle monstruosité psychologique à disséquer.

Lorsqu'il entra chez l'aubergiste, celui-ci était engagé avec un vieux paysan dans une discussion apparemment fort intéressante, car tout d'abord il ne prit garde au nouveau venu.

Assis sur le même banc, devant une bouteille d'eau-de-vie et deux verres, le couple présentait un tableau curieux qu'un artiste n'eût pas dédaigné de reproduire et auquel plus encore se fût intéressé un analyste du cœur humain.

L'un et l'autre tournaient le dos à Hâzin, Gollemard s'étant placé à côté de son interlocuteur comme pour

mieux le tenir sous sa domination, l'enveloppant parfois d'un regard oblique ou lui caressant familièrement l'épaule.

Par instants, leurs têtes se présentaient de profil et, à la demi-clarté de la lampe fumeuse qui brûlait sur le comptoir, le perspicace docteur pouvait lire sur ces deux visages tout un monde de diplomatie, de ruse et de ténacité paysannes. Celui de Gollemard exprimait la souplesse enveloppante du serpent, celui de son compagnon une impassibilité marmoréenne.

— Père Faudot, disait l'aubergiste, vous êtes un obstiné : la terre, à votre âge, ça ne vaut pas du bon argent bien liquide.

Et il ajouta avec un gros rire bon enfant :

— Parler chose liquide donne soif. A votre santé, père Faudot !

Les deux hommes choquèrent leurs verres.

Hâzin remarqua que le vieux paysan humait le sien en deux lampées, tandis que son interlocuteur mouillait à peine ses lèvres, préoccupé évidemment par tout autre idée que celle de boire.

Gollemard remplit de nouveau le verre du père Faudot et fit pour la forme tomber dans le sien une goutte d'alcool.

— Buvez donc ! répéta-t-il, puisque c'est moi qui régale.

— C'est une raison, opina l'autre gravement.

Et ponctuant du geste cette déclaration, derechef il vida son verre.

Le docteur jugea d'un coup d'œil la situation.

De ces deux hommes, l'un, l'aubergiste, cherchait à griser l'autre pour lui soutirer quelque chose, évidemment un lopin de terre. Le second défendait son bien avec une inébranlable fermeté, tout en buvant sur le compte de Gollemard.

Egale ténacité de part et d'autre, la résistance était digne de l'attaque.

— Changez le cadre et augmentez la valeur des intérêts débattus, pensa Hâzin, vous aurez Metternich et Talleyrand !

Et il ajouta mentalement :

— Ma foi, j'arrive peut-être à temps pour créer une diversion qui empêchera ce vieux bonhomme de choir dans le piège.

Le docteur frappa du pied.

— Eh ! patron ! fit-il.

Gollemard se retourna vivement. La première expression que le médecin put lire sur sa physionomie fut celle d'une vive contrariété, remplacée tout aussitôt par celle de l'obséquiosité professionnelle.

— Je le dérange, songea Hâzin en contemplant avec intérêt cette figure glabre dont le masque de douceur pouvait à certains moments se transformer complètement, reflétant des passions infernales.

— Monsieur désire ? fit mielleusement l'aubergiste qui s'était levé.

— Du café, et tout à l'heure une chambre pour la nuit.

— Une chambre, fit avec empressement Gollemard, j'en ai une qui vous conviendra parfaitement... le temps d'y mettre des draps... Françoise...

La servante apparut, l'air étonné de rencontrer un voyageur à cette heure tardive.

— Françoise, mettez les draps à la chambre du premier, et dès que vous aurez fini, revenez chercher monsieur pour l'y conduire. Dépêchez-vous.

Puis s'adressant au docteur :

— Dans cinq minutes votre café sera prêt ! je vous le servirai dans votre chambre.

— Oh ! fit Hâzin, je le prendrai tout aussi bien ici.

La physionomie de Gollemard exprima un désappointement marqué. Cet hôte, qui tombait dans son auberge, à l'improviste, coupait court à ses pourparlers avec le père Faudot, au moment même où il en escomptait le succès.

Ce ne fut qu'un éclair, mais le docteur le saisit au passage. L'instant d'après, Gollemard reprit son air aimable.

— Ne vous en allez pas, dit-il au paysan, nous viderons bien une bouteille avant de nous quitter.

— Ça, c'est chose faisable, monsieur Gollemard, répondit le vieil ivrogne.

L'aubergiste était allé à la cuisine, chauffer le café du docteur. Il revint l'instant d'après, bien décidé à ne pas donner au père Faudot le temps de la réflexion.

— Une autre rasade, fit-il. Vous ne buvez pas.

Et de nouveau, il remplit le verre encore une fois vide du vieux paysan.

— A votre santé ! murmura celui-ci en trinquant pour la dixième fois avec Gollemard.

Puis, pris d'une idée de pochard, qui tient à mettre les autres dans la confidence de ses affaires et à recueillir leur approbation, il s'adressa directement au docteur :

— N'est-ce pas, monsieur, que j'ai raison de conserver ma propriété ? Une rente viagère, c'est...

Qu'était-ce qu'une rente viagère ? Le père Faudot se préparait à l'expliquer, mais il en fut empêché par une bourrade de Gollemard, qui, d'un ton beaucoup moins aimable que précédemment, lui dit :

— A quoi pensez-vous, père Faudot, d'aller ennuyer



monsieur avec vos affaires ? Décidément, je crois que vous êtes un peu gris.

— Bah ! fit Hâzin goguenard, laissez donc, cela ne me dérange nullement.

Gollemard, les yeux demi-fermés, selon son habitude, ce qui empêchait de lire sa pensée, dévisagea le docteur. Sans doute reconnut-il un ennemi ou tout au moins un observateur.

Pour ne point posséder la science du médecin, l'aubergiste n'en était pas moins perspicace. Son flair lui montrait en cet hôte inattendu autre chose qu'un voyageur fortuit. Peut-être aussi, avait-il des raisons particulières pour désirer qu'on ne s'intéressât pas de trop près à ses affaires.

Et comme le père Faudot répétait : « Je ne veux pas d'une rente viagère... je veux garder ma terre... ma terre » Gollemard, le secouant, non sans rudesse, lui cria sévèrement :

— Mais vous êtes saoul ! Y a-t-il du bon sens, à votre âge, de se mettre dans des états pareils ! Il faut aller vous coucher.

En homme habitué à ces incidents, il avait passé son bras sous celui du vieillard et, avec une amicale fermeté, l'entraînait vers la rue.

— Nous causerons de votre affaire une autre fois, quand vous serez à jeun, lui dit-il, en accompagnant ces paroles d'une affectueuse poignée de mains.

Et il referma sur son nez la porte de l'établissement.

Le docteur Hâzin admirait cette volte-face.

Gollemard était homme de décision rapide. Cinq minutes auparavant, il invitait le vieux villageois à continuer la beuverie, parce qu'il ne désespérait pas de l'amener à point ; mais l'arrivée de ce voyageur qui refusait de prendre son café dans sa chambre, sans doute pour écouter la conversation, avait tout changé. Il n'y avait plus rien à faire pour le moment : mieux valait donc congédier le père Faudot, qu'on était sûr de retrouver quand on voudrait. Après tout un jalon avait déjà été planté : l'idée de la rente viagère le travaillerait.

Le but de Gollemard était d'amener le vieillard à lui céder, moyennant cette rente, sa propriété, c'est-à-dire une maisonnette et un assez beau champ.

Une opération licite, en somme, et qu'il n'avait point à cacher, à moins toutefois qu'il n'eût quelque idée de derrière la tête.

Hâzin et Gollemard restaient en présence.

De ces deux hommes de belle force, chacun était désireux de pénétrer l'idée de l'autre, de déchiffrer en son esprit comme en un livre curieux. Le docteur entrevoyait

un génie supérieur dans le mal, ayant vraisemblablement à son actif plus d'un crime, capable d'en commettre encore.

De son côté, l'aubergiste présentait un rude joueur, même pour lui, habitué à manier les hommes et frappé d'une vague réminiscence, il se demandait s'il n'avait pas déjà entrevu cette tête ronde, éclairée par deux yeux perçants jusqu'à l'âme.

Tels deux champions en présence, ils demeuraient en garde. Ce fut Gollemard qui, le premier, rompit le silence :

— Il me semble que ce n'est pas la première fois que j'ai l'honneur de voir monsieur ?

L'interrogation était respectueuse, mais précise. Hâzin répondit :

— Ma foi, c'est bien possible, j'ai tant voyagé dans cette région !

Ces paroles jetées négligemment, n'apprenaient pas grand'chose à l'aubergiste. Celui-ci sentit son attaque repoussée ; il la renouvela :

— Aussi bien, il me semblait bien que vous étiez déjà descendu à l'*Etoile-d'Or*.

Gollemard parlait alternativement à la deuxième et à la troisième personne, tâtant ainsi son interlocuteur, et prêt à passer de l'obséquiosité à la familiarité, reculant ou avançant, enveloppant toujours sans se livrer.

Il y avait du serpent chez cet homme.

— Vous croyez ? fit le docteur avec tant de naturel que Gollemard se demanda : « Parle-t-il sincèrement ou se moque-t-il de moi ? »

Françoise redescendait à ce moment ; elle annonça que tout était prêt dans la chambre du voyageur.

— C'est bien, dit Gollemard, apportez le café de monsieur.

Et s'adressant au docteur :

— Vous n'avez pas de valise ? pas de bagages.

— Aucun. J'ai laissé mon sac de voyage à Ecuelles.

En prononçant ces mots, Hâzin attachait un regard sur le visage de Gollemard : il le vit pâlir.

— Ce nom lui rappelle des souvenirs graves, pensa le docteur. Je crois bien que je ne me trompais pas... Eh ! si la Jeannotte était ici !

Les défiances de l'aubergiste étaient redoublées. A brûle-pourpoint il déclara :

— Comme hôtelier, je suis obligé, monsieur, de vous prier d'inscrire sur mon registre vos noms, profession et adresse.

Gollemard mentait. Ainsi que nombre de ses confrères de l'époque, il ne tenait aucun registre d'entrée des

voyageurs, mais il voulait être fixé sur l'identité de celui-ci.

— C'est parfait, répondit Hâzin, apportez-moi votre registre.

Et comme la servante venait de poser sur la table le café fumant, le docteur se mit en devoir de le siroter sans perdre de l'œil l'aubergiste.

Celui-ci se trouvait quelque peu embarrassé.

Le temps lui manquait pour improviser un registre des voyageurs. Toutefois, pour se donner une contenance, il cherchait à son comptoir.

— C'est singulier, fit-il, je ne le trouve pas.

Et prenant son parti :

— Tenez, monsieur, si vous voulez bien inscrire cela sur mon livre de caisse... Je retranscrirai sur le registre dès que je l'aurai retrouvé.

— Je veux bien, répondit Hâzin, qui lisait clairement dans l'esprit de Gollemard.

Et sur le livre que lui tendait l'aubergiste, le docteur inscrivit, d'une façon illisible, son nom, suivi de cette indication plus déchiffrable :

Docteur-médecin, Lyon.

Gollemard, presque penché sur l'épaule de son hôte, lisait anxieusement. Le nom lui échappa, mais les deux mots : « docteur-médecin » lui rendirent sa sérénité.

— Ce n'est pas un policier, pensa-t-il.

Et ce fut avec un salut obséquieux qu'il prit et referma le livre.

En même temps, il se disait qu'un médecin de grande ville est un hôte qui peut payer raisonnablement et il se promettait d'enfler la note.

Hâzin vit Gollemard rassuré et, par conséquent, un peu départi de sa circonspection, moment dont il fallait profiter. A son tour, il prit l'offensive par une attaque directe.

— On va, dit-on, construire une ligne de chemin de fer de Dijon à Chalon, en passant par Dôle. Voilà qui donnerait de la valeur aux propriétés du pays.

Les yeux de Gollemard pétillèrent d'une flamme cupide.

— Vous croyez, fit-il vivement.

— Il en est fort question.

— Et ce serait pour bientôt ?

— Ceci, je l'ignore ; ce que je sais, c'est que le tracé est déjà arrêté : Verdun, Ecuelles, Navilly, Longepierre. Celui qui posséderait du terrain sur ce parcours aurait sa fortune faite.

— Une bonne expropriation, murmura Gollemard, cela rapporte plus que le raisin.

— Possédez-vous beaucoup de terre ? demanda négligemment le docteur.

— Peuh ! quelques lopins par-ci par-là !

— Dans dix ans, avec les chemins de fer, la physiologie du pays sera bien changée.

— Vous connaissez le canton ? fit Gollemard.

— J'y suis venu quelquefois : la dernière fois, c'était au moment de l'assassinat d'un vieux paysan.

Hâzin fit une pause, se demandant si le nom du père Bérot n'allait pas jaillir des lèvres de Gollemard, mais celui-ci était maître de lui.

— De qui parlez-vous ? demanda-t-il, subitement remis sur ses gardes.

— Eh ! mais du père Bérot, répondit le docteur du ton le plus naturel.

— Ah ! la misérable ! exclama Gollemard, ce père Bérot qui était si brave homme !

— De quelle misérable parlez-vous ? interrogea Hâzin. Aurait-on enfin trouvé la personne coupable ?

— Non, murmura tristement l'aubergiste. Aussi j'ai tort de m'emporter ; on ne doit rien dire, tant que la justice n'a pas prononcé. Et puis, il vaut peut-être mieux laisser impunie une coquine que risquer de se tromper.

— Certes, approuva le docteur, en admirant l'habileté avec laquelle Gollemard détournait les soupçons sur la Jeannotte tout en se défendant de la nommer.

Tout à coup, Gollemard eut un haut-le-corps.

Il avait suivi avec un intérêt tout particulier l'enquête sur la mort du père Bérot.

Par les racontars de voyageurs colportés d'Ecuelles à Navilly et de Navilly à Longepierre, il savait que le juge d'instruction Montgarin avait procédé à l'examen du cadavre, l'autopsie étant faite par le docteur Maurin, assisté d'un confrère de passage.

Le nom de ce confrère était demeuré inconnu de la plupart de ces paysans. Mais Gollemard n'avait qu'à faire causer son ami Boullenger pour l'apprendre.

— N'êtes-vous pas le docteur Hâzin ? demanda-t-il vivement.

— Vous n'avez donc pas lu mon nom, tout à l'heure sur votre livre ? riposta le voyageur.

— Non, monsieur écrit mal... comme tous les savants, répondit Gollemard, cherchant à amadouer son hôte par une flatterie.

— Alors, qui vous fait penser que je suis le docteur Hâzin ?

— Dame ! c'est que monsieur me parle de l'assassinat du pauvre père Bérot. Est-ce que monsieur n'a pas assisté le docteur Maurin dans l'autopsie ?

Chacun des deux hommes procédait par interrogations ; cependant le docteur répondit avec un sourire :

— Vous ne vous trompez pas : c'est bien moi qui ai assisté mon confrère de Navilly.

Gollemard songeait.

Il avait fait jaser Boullenger sur le comte de Hâzin, et le juge de paix lui avait rapporté ce qu'il en avait appris chez M. Montgarin, par le docteur Bélin.

Hâzin était un esprit indépendant, foncièrement irréligieux, lié avec le démagogue Pierre Vaux.

Et tout d'un coup le souvenir revint à Gollemard.

C'était bien en compagnie du jeune maître d'école qu'il avait entrevu une fois le docteur Hâzin.

L'aubergiste respira : tous ses doutes sur la personnalité de son hôte dissipés. C'était fortuitement et non d'après un plan préconçu que le docteur lui avait parlé du père Bérot.

Cependant Hâzin s'était levé.

— Montrez-moi ma chambre, fit-il.

— Si monsieur veut me suivre ? dit Gollemard en allumant une bougie.

Il monta l'escalier, précédant le docteur.

Celui-ci était pensif : ce qu'il avait entendu de la conversation de l'aubergiste avec le père Faudot, la comédie du registre des voyageurs et finalement l'accusation voilée contre la Jeannotte, l'avaient de plus en plus persuadé que Gollemard était un homme redoutable, autant par son habileté et ses ruses que par son absence complète de scrupules.

— Un tel homme, pensait-il, est destiné à devenir tôt ou tard le roi de Longepierre, car il n'y a ici personne capable de lui tenir tête.

Gollemard était redescendu, après un respectueux « Bonne nuit, monsieur le docteur ». Il n'était plus inquiet, toutefois, il demeurerait préoccupé, sa pensée se trouvant ramenée sur le drame d'Ecuelles.

— Si on avait condamné la Jeannotte, pensait-il, l'affaire aurait été définitivement enterrée et oubliée.

Puis il songeait au père Faudot et se disait que son champ valait bien une honnête rente viagère... à condition que cette rente ne fut pas servie pendant trop longtemps.

Et un sourire énigmatique se jouait sur ses lèvres, donnant à sa physionomie placide un air effrayant.

Le docteur Hâzin ne connaissait point la peur : mais il était homme de précaution. Avant de se coucher, il poussa le verrou et même tira le lit contre la porte, de façon à empêcher qu'un visiteur indiscret de l'ouvrit du dehors.

Ces mesures prises, il s'endormit tranquillement.

Le lendemain matin, c'était Gollemard lui-même qui

allait frapper à la porte de cette chambre et, sous prétexte de prendre les ordres du docteur, entamait avec lui une conversation insignifiante d'abord, puis qu'il amenait peu à peu sur le crime d'Ecuelles.

Hâzin voyait et laissait faire, donnant la réplique de l'air le plus ingénu du monde.

— J'ai connu le père Bérot et c'est moi qui ai acheté son champ, fit l'aubergiste. Je ne regrette pas cette acquisition, non, car c'est de la bonne terre et le pauvre vieux ne pouvait l'emporter avec lui dans l'autre monde.

— Ceci est d'une vérité incontestable, opina le docteur.

— C'est égal, ajouta Gollemard, je renoncerais bien tout de même à cette propriété, si cela pouvait rappeler à la vie le père Bérot, car c'était un brave homme.

Et il ajouta entre ses dents, comme se parlant à lui-même, mais de façon à être entendu de son interlocuteur :

— Ayez donc des domestiques de confiance !

Le docteur Hâzin laissa passer sans la relever cette nouvelle insinuation contre la Jeannotte.

Gollemard n'insista pas ; il fit dévier la conversation sur les affaires de la commune et en profita pour esquiver discrètement l'éloge de Pierre.

— Il sait que je suis son ami, voilà un point acquis, pensa le docteur. Décidément, cet homme a eu la sollicitude de se renseigner sur ma personne.

Il se fit servir à déjeuner dans la salle du rez-de-chaussée. Les clients commençaient à arriver, entamant des conversations à propos de tout et de rien. Savet père venait d'entrer et, très excité, commentait les nouvelles de Paris :

— Les réactionnaires veulent étrangler la République, déclarait-il, mais nous saurons bien les en empêcher.

Hâzin regardait, écoutait ; il voyait Gollemard répondre à l'un, amorcer l'autre, s'apitoyer aux confidences d'un troisième, les flatter tous. Une fois, il lui sembla qu'il oubliait de rendre de la monnaie à un consommateur déjà éméché, malgré l'heure matinale.

— Il est complet, se dit le docteur, les grandes canaileries ne l'empêcheront jamais d'en commettre de petites.

Et sur cette réflexion, il solda sa note enflée, avec une certaine réserve, et partit.

Hâzin était grand marcheur ; une promenade à l'air libre lui facilitait ce travail de classement et d'élucidation d'idées qu'il appelait la « digestion cérébrale ».

Dans l'air pur et bleu montaient des chants d'oiseaux ; le Doubs étincelait sous le soleil de mai comme un long ruban d'argent avec, çà et là, des teintes moirées ; on devinait la paix de la nature dans la profondeur des grands bois, du côté de Navilly.

— Quelle belle journée ! pensa le docteur, et comme on est à l'aise dans ce repos pour étudier les actions des hommes.

Et, tout en longeant la rivière paisible, il se remémorait ce qu'il avait vu, entendu, en tirait des déductions.

Lorsque, vers les quatre heures de l'après-midi, il reprit la direction de Longepierre, il avait plus que jamais la conviction raisonnée que Gollemard était bel et bien l'assassin du père Bérot.

## IV

## LA RÉACTION

Des mois s'étaient écoulés.

La tragédie de juin, réalisant les prévisions du docteur Hâzin, avait fait couler à grands flots le sang prolétarien et porté à la République un coup mortel. Tous ceux qui avaient combattu pour son avènement étaient massacrés, emprisonnés ou exilés ; restaient les parlementaires, démocrates modérés, discrédités ou impuissants, ou réacteurs féroces, et, en face d'eux, les généraux.

On pouvait prévoir qu'avant peu la parole serait à ces derniers.

La réaction s'étendait et pesait sur toute la France, moins peut-être sur la seule commune de Longepierre, où la propagande de Pierre Vaux avait enflammé les courages et, en quelques mois, fait surgir de terre des républicains conscients.

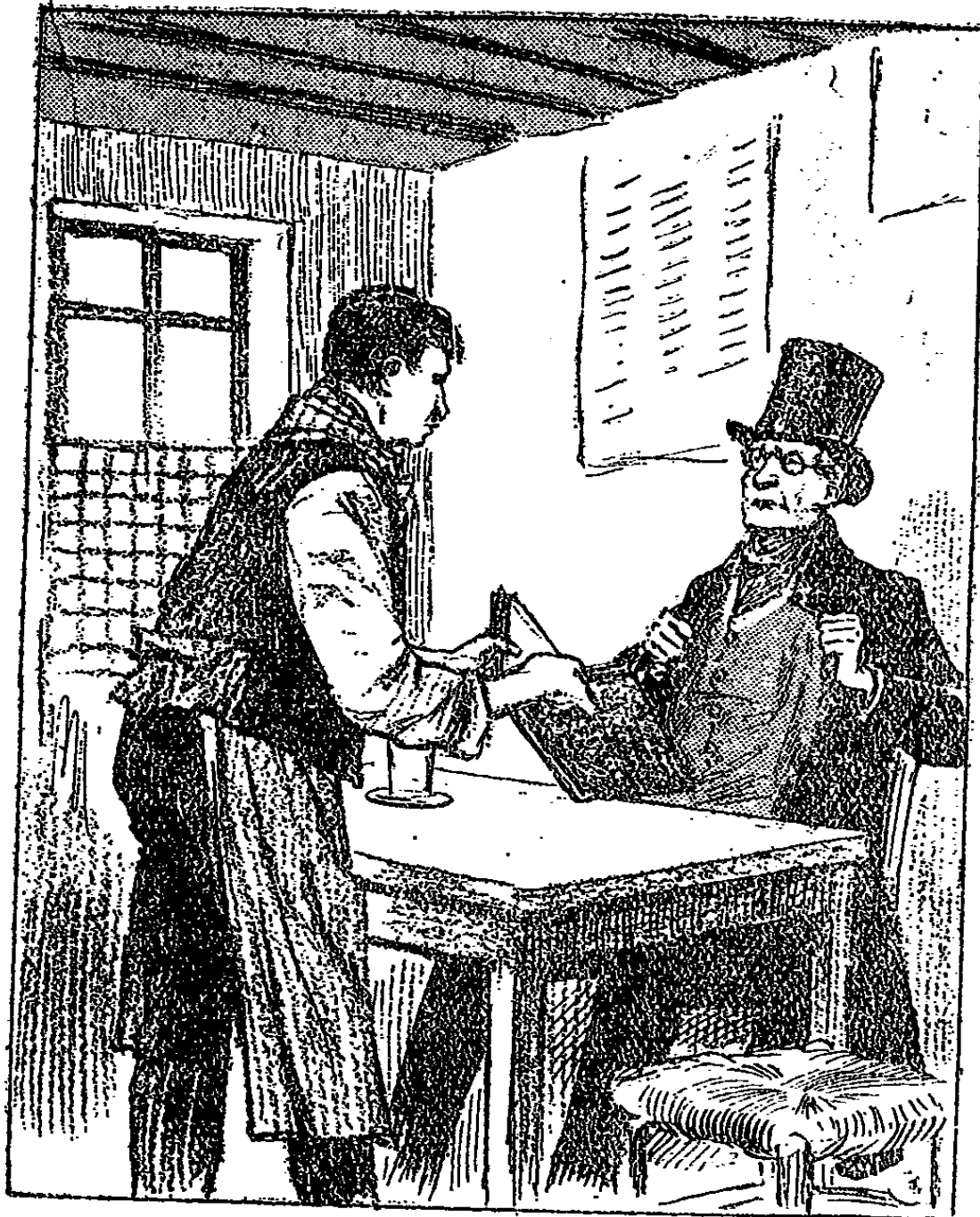
La journée du 30 juillet surtout avait été décisive. Ce jour-là, toutes les communes de France se trouvaient appelées à élire leur conseil.

C'était à Longepierre la troisième élection depuis que le maire Blanchot avait pris la place de M. Roussot.

A son tour, Blanchot, miné par les manœuvres de Golle-mard, avait dû démissionner, laissant l'administration de la commune à Charbonnier-Borgeot, Lolliot et Roberliot.



Ceux-ci avaient réclamé et obtenu du préfet une nouvelle élection municipale. Peine perdue ! Le conseil, d'ailleurs, entièrement républicain, n'avait même pas été installé.



*Et sur le livre que lui tendait l'aubergiste (p. 139).*

Mais, cette fois, c'était le grand coup. Et le parti des notables avait réuni ses forces, mis en œuvre tous ses moyens pour empêcher la majorité dans le conseil.

Il proposait à la masse d'élire une liste de conciliation : douze conseillers, dont six pris parmi les notables, et six parmi les ouvriers. Pouvait-on être plus juste ?

Il n'y avait qu'un détail, c'est que le maire devait être choisi parmi les notables et posséder voix prépondérante. Réellement, cette concession à faire aux hommes importants qui voulaient bien traiter le peuple sur un pied d'égalité était peu de chose !

Et déjà les villageois, réunis sur la place Frilley et dans les cabarets, cajolés par les notables qui leur distribuaient du tabac et leur offraient à boire, se montraient consentants, lorsque Pierre Vaux parut.

Il se tenait en garde de quelque manœuvre, ayant déjà pu constater quelques misérables intrigues et tricheries pouvant s'abriter sous le couvert de ce suffrage universel dont il avait salué l'avènement avec allégresse.

Prévenu par Savet, il accourut sur la place Frilley et son arrivée changea tout. Clairement, il expliqua et fit comprendre aux paysans que la prétendue concession des notables cachait le plus insidieux des pièges, puisque les six conseillers populaires, en admettant même qu'ils demeurassent toujours unis, auraient sans cesse contre eux les six conseillers notables avec la voix prépondérante du maire.

Une liste de conciliation était une duperie, une liste homogène seule pouvait signifier quelque chose. D'ailleurs, ce n'était pas aux travailleurs, constituant plus des quatre cinquièmes de la population, à faire des concessions au cinquième restant.

Grâce à Pierre Vaux, les électeurs avaient nommé une liste entièrement populaire : Joseph Rebouillat, Claude Tupinier, Antoine Michaud, Nicolot, Robelot, Alix, Antoine Faivre, Félix Savet, Lolliot, Petit, Bard et Charbonnier-Borgeot. Ce dernier était devenu maire, avec Robelot pour adjoint.

Nouveau triomphe pour le parti populaire, nouvelle cause de haine des notables contre l'instituteur.

Le conseil, s'occupant immédiatement des intérêts matériels de la commune, avait commencé par voter la jouissance pour dix-huit ans, par allotissements, du reste des biens communaux.

Ce fut comme un choc électrique dans tout le village. Dans les cabarets, on célébra le verre en main la victoire des travailleurs de la terre, les vrais producteurs de toute richesse. On but à la municipalité démocratique, on trinquait à la confusion des notables.

Ceux-ci ne se donnaient cependant point pour battus. Menacés dans leurs intérêts matériels, auxquels ils tenaient plus encore qu'à des privilèges politiques, ils avaient fini

par retrouver quelque énergie. Si les pâquiers étaient répartis aux paysans et livrés à la culture, eux, les riches propriétaires de bestiaux, seraient obligés de faire paître leurs bœufs et leurs moutons sur leurs terres, et non plus sur celles de la commune. Or, les notables s'intéressaient peu aux récoltes des paysans dépourvus de bétail et, tirant toutes leurs ressources du sol, s'intéressaient énormément, par contre, à leurs propres récoltes.

L'ancien maire Roussot et le curé Couillerot battirent le rappel des énergies. Le premier avait pris quelque confiance en constatant que la révolution, loin de rouler ses vagues, entraînant des têtes coupées d'aristocrates ou de bourgeois, s'était déjà arrêtée. L'amertume et l'indignation de voir maintenant l'écharpe municipale ceindre la taille de Charbonnier-Borgeot l'animèrent d'un sentiment belliqueux. Quant au curé, homme tour à tour rusé et colérique, qui avait d'abord entamé la lutte par l'intermédiaire du bedeau Flamiche, puis qui, dans la séance historique du 26 février, avait pris à bras-le-corps l'instituteur pour l'étouffer, il n'avait plus grand'chose à ménager ou à risquer. Son opposition systématique au régime républicain le mettait en défaveur auprès du nouveau conseil et pouvait, dans un avenir prochain, rendre sa situation intenable.

Dans ces conditions, les deux hommes s'entendirent bien vite. Le maire oublia que le curé avait flétri sa modération. Le curé oublia que le maire l'avait déclaré maladroit. Tous deux, avant tout, appartenaient à la grande famille réactionnaire.

Autour d'eux se groupèrent les notables qu'avait désorganisés l'élection du 30 juillet.

Le père Bastien, qui ne cessait d'abominer « les rouges », se montrait de tous le plus belliqueux ; mais l'instruction lui manquait ; aussi fût-ce le bedeau Flamiche, avisé et entreprenant, qui devint en réalité la tête de cette coalition.

Sur sa proposition, une lettre fut adressée au préfet, signée par tous les hommes bien pensants. La décision du conseil municipal y était représentée comme un attentat sacrilège à la propriété, la mise en pratique des principes socialistes formulés par M. Proudhon comme une menace permanente aux honnêtes gens et à l'ordre public.

Les notables de Longepierre ne connaissaient que de nom Proudhon. Aucun d'eux n'avait lu une seule de ses brochures, ni même son journal, le *Représentant du Peuple*, mais le député socialiste avait déjà jeté une apostrophe célèbre : « La propriété, c'est le vol ! » et, le jour même où les électeurs de Longepierre nommaient le nouveau conseil municipal, l'auteur de *La Justice dans la Révo-*

lution montait à la tribune de l'Assemblée nationale pour y proposer la « liquidation sociale ».

Le préfet frémit en recevant la lettre des notables. Fonctionnaire avant tout, préoccupé de son avancement, il se fût au besoin orienté à gauche, mais avec répugnance. Convaincu que l'avenir se dessinait du côté opposé, il s'orienta à droite avec empressement.

Quelques jours plus tard, le maire communiquait aux conseillers un arrêté préfectoral interdisant la culture dans les pâquiers, qui devaient être mis en prés et servir de pâturages communs après la fenaison.

— Que faire ? demanda Lolliot, traduisant la pensée commune de ses collègues.

— Maintenir notre droit, répondit catégoriquement Charbonnier-Borgeot.

— Oui, nous résisterons ! appuya Savet.

La séance terminée, le maire dit à Vaux :

— Il faudrait répondre au préfet par une lettre bien tapée lui exprimant en deux mots notre façon de penser.

— Parbleu ! fit en riant l'instituteur, les deux mots pourraient être ceux-ci : « Monsieur le préfet, j'ai l'honneur de vous faire savoir que mes administrés ne se nourrissent pas de foin. C'est du blé qu'il leur faut. »

Pierre était en ce moment de joyeuse humeur, mais Charbonnier-Borgeot demeurerait ravi, extasié, la bouche ouverte et les yeux écarquillés.

— Pardieu ! exclama enfin le digne maire, voilà une lettre comme je l'entends ! M. le préfet en recevra une semblable mot pour mot.

Un quart d'heure plus tard, en effet, la voiture de poste emportait à destination de Mâcon la lettre suggérée par Pierre-Vaux, signée de Charbonnier-Borgeot.

On peut juger de la noble indignation qui s'empara de M. le préfet en recevant cette épître d'un style inaccoutumé.

— Mais c'est une commune de malfaiteurs ! exclama-t-il. Ah ! messieurs les rouges de Longepierre, vous aurez affaire à moi !

Et sur un répertoire des communes du département, il souligna au crayon les noms de Longepierre et de Charbonnier-Borgeot.

Cependant, Pierre vivait heureux au milieu d'une famille qu'il adorait et d'une population qui, presque tout entière, le considérait comme son oracle. Parfois, il ressentait l'amertume de voir la révolution enrayée en Europe comme en France même, car c'était l'époque où le roi de Prusse, obligé d'abord de capituler devant ses sujets, ressaisissait son autorité despotique, l'époque où, en Italie, les vieux

généraux de Charles-Albert perdaient les avantages remportés par les volontaires de Goïto. Et en France, c'étaient les poursuites contre Louis Blanc et Caussidière, obligés de fuir à l'étranger, la suppression des journaux démocratiques avancés, l'élection du prince Louis-Napoléon Bonaparte, en qui les perspicaces comme le docteur Hâzin pouvaient déjà entrevoir le maître du lendemain.

Ces choses assombrissaient l'instituteur républicain, mais bientôt il secouait sa tristesse, se disant que la grande révolution avait eu aussi ses phases de tristesse et de défaites. D'ailleurs, rien n'était encore définitivement perdu. Si l'Allemagne retombait sous le joug de la réaction, si l'astre de la révolution italienne pâlisait, par contre, la Hongrie menaçait d'aller frapper l'hégémonie de la maison d'Autriche dans Vienne même, où, une fois déjà muselé, grondait à nouveau le lion populaire.

En France, les républicains avaient incontestablement perdu un terrain considérable. La bourgeoisie se vengeait de ses terreurs en déportant des milliers d'insurgés de Juin et en fortifiant le pouvoir central. C'était le libérateur Odilon Barrot qui avait demandé de rendre une vie propre à la commune, cellule de l'organisme social, et c'étaient les républicains, pénétrés des souvenirs de la Convention, qui s'étaient opposés à l'instauration de cette autonomie démocratique. « Sont-ils bêtes ! » disait à ses intimes Louis-Napoléon parlant de ces myopes.

Pierre Vaux, lui, comprenait bien que la liberté ne pouvait naître en France qu'à la condition de s'épanouir tout d'abord dans les communes. Grâce à lui, Longepierre était acquis aux idées avancées, et déjà, de ce village, comme d'un foyer, la flamme républicaine se communiquait à la région. Navilly, Pontoux, Charnay, Molaise, Ecuelles, Seurre étaient travaillés par l'esprit démocratique.

— Patience ! le peuple finira par ouvrir les yeux, même dans les contrées arriérées, comme la Bretagne, répétait-il à sa femme, lorsque celle-ci semblait se laisser aller au découragement.

Vers la fin de l'année, une nouvelle vint les extasier : Irma, de nouveau, allait être mère.

Tous deux considéraient la maternité comme le couronnement de l'amour. Ils avaient déjà deux enfants : Ermenace et Armand ; une progéniture plus nombreuse ne les effrayait pas : ils avaient devant eux de longues années d'activité et de forces.

— Si c'est une fille, elle s'appellera Irma, disait Pierre en regardant avec amour sa jeune femme.

Et il ajoutait, riant :

— Par exemple, si c'est un fils, nous lui donnerons le

nom de Junius Brutus, le fléau des Tarquins, le libérateur de Rome.

Ainsi s'écoula l'année 1848, qui avait vu éclore tant de beaux rêves.

Le docteur Hâzin n'était pas revenu à Longepierre. De Paris, il avait écrit à son ami, lui prophétisant, quinze jours à l'avance, la sinistre tragédie de juin. Puis il était retourné à Lyon, consacrant tous ses loisirs à une *Etude sur la parenté de l'homme et des autres mammifères de type supérieur*.

Novembre se terminait lorsque Pierre Vaux reçut une seconde lettre de son ami. Elle était pessimiste au dernier point ; cette fois, l'instituteur ne se récria point ; l'Assemblée venait de voter l'envoi à Civita-Vecchia d'une flotte et d'une brigade pour rétablir à Rome le pouvoir papal abattu par les révolutionnaires, et, le 10 décembre devait décider entre Napoléon et Cavaignac de la lutte pour la présidence de la République.

« Ou je me trompe fort, écrivait le docteur, ou le prince Napoléon remportera un triomphe éclatant. Les réactionnaires voteront pour lui par haine de la République, les démocrates socialistes voteront pour lui — au moins en majorité — par haine de Cavaignac, égorgeur de Juin ; les paysans voteront pour lui parce qu'il est le neveu de son oncle ; les ouvriers voteront pour lui parce qu'il a promis l'extinction du paupérisme, et les prêtres en masse feront voter pour lui parce que, s'il est élu, il rétablira le pape à Rome, en attendant de rétablir l'Empire en France. »

L'événement justifia pleinement les prévisions de Hâzin. Le 10 décembre, 5.434.226 voix contre 1.448.100 données à Cavaignac, livraient à Louis-Napoléon la présidence de la République.

## V

## IDYLLE BRISÉE

Cependant, de graves événements s'étaient accomplis dans le ménage de M. Montgarin.

Le congé obtenu par Georges Roynal allait expirer. Il en sollicita le prolongement, car l'idée d'une séparation lui était aussi mortelle qu'à Valentine. Faisant donner toutes ses relations, fort d'ailleurs de la complaisance d'un médecin, ancien ami de collège, le jeune officier ne doutait pas que ce sursis lui fût accordé.

A sa grande surprise, il reçut un ordre très impératif de rejoindre sa garnison.

En même temps, lui parvenait la lettre d'un de ses camarades, lettre qui lui donnait fort à réfléchir.

Le colonel avait, devant d'autres officiers, fait allusion à la légèreté des jeunes gens nouvellement promus à l'épaulette, qui n'hésitent pas à compromettre des femmes mariées, et dans cette semonce mi-sévère mi-paternelle, il avait prononcé le nom de Georges Roynal.

Chose d'autant plus étrange que le colonel Dorémy ne

s'était jamais fait remarquer par son rigorisme en matière d'amour et que, d'autre part, Georges avait acquis au régiment plutôt la réputation d'un Byron aventureux et mélancolique que celle d'un Lovelace.

Que s'était-il donc passé ? Une dénonciation était-elle parvenue de Chalon aux supérieurs hiérarchiques du sous-lieutenant ?

Telle était la question qu'il se posait et n'osait communiquer à Valentine, de peur de la torturer.

Celle-ci, après avoir vécu deux mois et demi d'amour paradisiaque, qui lui avaient fait oublier le purgatoire conjugal, se sentait de plus en plus nerveuse et affolée à l'idée qu'elle allait voir s'éloigner — pour combien de temps ? pour toujours, peut-être ? — le seul être qu'elle aimât au monde.

L'amour, même dans ses plus sublimes sacrifices, n'a-t-il pas toujours un point de départ égoïste ?

Georges et Valentine, qui avaient foulé aux pieds la tyrannie du code pour renouer et consacrer leur idylle d'adolescents, sentaient bien qu'ils ne pouvaient plus désormais vivre que l'un pour l'autre et l'un par l'autre. Aussi étaient-ils prêts à pousser leur adultère jusqu'à ses dernières conséquences.

Bravant l'anathème que lui eussent lancé les gens de son monde, Valentine eût fui la maison de l'homme qu'elle n'aimait pas et auquel sa famille l'avait livrée comme une chose inerte, pour aller vivre avec Georges, n'importe où.

Georges, de son côté, eût abandonné la carrière militaire pour demeurer aux côtés de Valentine.

Oui, mais, entre la réalité présente et l'accomplissement de ce beau rêve, surgissaient de tous côtés des impossibilités.

D'abord le code civil qui, déclarant Mme Montgarin propriété vivante de M. Montgarin, la punissait de prison si elle tentait de rompre sa chaîne.

Puis le code militaire qui n'admettait pas davantage que Georges, serviteur de l'État, pût du jour au lendemain rompre son engagement pour reprendre dans la vie civile une plus grande liberté d'action.

Et, en admettant que l'un et l'autre, entrant en révolte ouverte contre les lois qui s'opposaient à leur bonheur, désertassent, lui la caserne, elle le domicile conjugal, où iraient-ils, que feraient-ils ?

Force leur serait de gagner l'étranger, où les rigueurs de la loi ne pourraient les atteindre. Mais comment y vivraient-ils ?

Georges Roynal ne possédait absolument que sa maigre solde de sous-lieutenant ; la fortune personnelle de Valentine se chiffrait par quelques bijoux. Encore se serait-elle



fait un scrupule d'emporter ceux qui lui venaient de son mari.

Juste de quoi payer les frais d'un voyage à l'étranger.

Et puis après ?

Sans ressources, sans relations, sans profession, sans connaissance même d'une langue étrangère, comment feraient-ils l'un et l'autre pour subsister ?

Leur éducation à tous deux avait été celle, superficielle et vide, donnée alors à la jeunesse bourgeoise des deux sexes : histoire, belles-lettres, grec et latin, pour les garçons ; instruction religieuse, piano, chant, pour les filles ; aucune langue vivante, aucun rudiment de science pratique qui pût, à l'occasion, aider à faire face à l'adversité dans les batailles de la vie.

Georges n'avait pas encore oublié toutes les leçons de ses professeurs. Il eût, comme à seize ans, traduit une page de Suétone ou un vers d'Euripide, mais se fût trouvé dans l'impossibilité de demander un verre d'eau en anglais, en allemand ou en italien, à plus forte raison de s'adonner en un pays de langue étrangère à une occupation rémunératrice.

Valentine était encore plus mal partagée. Elle se rappelait que Jeanne d'Arc avait été brûlée vive sur la place du Vieux-Marché, à Rouen, en 1431, et n'avait pas oublié que l'ange Gabriel avait rendu la vue au saint homme Tobie en lui frottant les yeux avec du fiel de poisson, remède oublié de nos jours par les oculistes ; elle était même assez bonne musicienne, capable d'exécuter, à première vue, sur le piano, une partition compliquée ; mais c'était tout. Plus encore que Georges, elle se fût trouvée à l'étranger, désorientée, perdue.

Que faire ?

Le jeune homme qui eût voulu assurer à son amante une vie toute de bonheur et de repos, avait-il le droit de l'enlever au bien-être, qu'à défaut de satisfactions morales elle trouvait sous le toit marital ?

Avait-il le droit de vouer cet être frêle et sans défense à une existence d'incertitudes, de privations, de misères ?

Il se répondit que non.

Les idées les plus opposées, les plus extravagantes, se succédaient dans son esprit.

Par moments, il songeait à provoquer M. Montgarin sous le premier prétexte venu et à le tuer en duel. Puis il se disait que ce serait, au contraire, créer entre Valentine et lui le plus infranchissable de tous les fossés : un fossé rempli de sang. Certes, une fois veuve, la jeune femme deviendrait maîtresse d'elle-même ; mais quelle serait sa vie, si elle osait manifester publiquement son amour pour

le meurtrier de son mari ? La brouille mortelle avec sa famille, les persécutions lâches et inexorables qui, pour les bonnes âmes bourgeoises de province, sont généralement une démonstration de vertu, empoisonneraient son existence et les forceraient tous deux à fuir bien loin. Dans ce cas-là, mieux valait l'exil non compliqué de meurtre.

D'ailleurs, disons-le, la haine très explicable de l'amant pour le mari, ce mari qui lui avait volé le bonheur, grâce à sa fortune, n'allait pas jusqu'à l'idée de faire de lui un cadavre.

Valentine, de son côté, tout en s'indignant et s'insurgeant contre la règle sociale qui avait sacré M. Montgarin le maître de ses destinées, n'eût pas songé à acheter son bonheur par un assassinat, même admis sous la forme et l'appellation de « duel loyal ». Les hommes qui acquièrent argent comptant la liberté et la beauté des filles sans dot sont innombrables, et la société ne les proclame pas du tout des malfaiteurs ; eux-mêmes s'estiment fort honnêtes gens.

Tout calculé et pesé, il n'y avait, pour le moment, sans renoncer aux possibilités d'avenir à deux, qu'à endurer l'inévitable. Qui sait, dans quelques mois peut-être, Georges pourrait-il se faire réformer et trouver en Algérie ou dans toute autre France d'outre-mer, des facilités pour s'établir colon ? Quelle vie alors, avec la bien-aimée définitivement conquise, dans un cadre d'orangers en fleurs, de palmiers frémissants sous la brise et l'Océan déroulant à l'infini ses flots bleus !

En montrant à son amie angoissée cette perspective de rêve heureux à réaliser loin des tracasseries du monde et des rigueurs du code, Georges lui rendait quelques instants de bonheur, et ce fut en lui laissant, au milieu de larmes abondantes, l'espérance d'un lendemain tout autre, qu'il lui dit adieu pour rejoindre son régiment.

Il ne se sentait pas le courage d'ajouter à sa douleur une source nouvelle de chagrins en lui faisant part de la lettre inquiétante qu'il avait reçue. Il se borna à lui demander :

— Tu es sûre que ton mari ne s'est aperçu de rien ?

— Absolument sûre, répondit-elle sans hésitation.

Cependant, frappée du ton sur lequel son amant avait prononcé la question, elle ajouta :

— Y a-t-il quelque chose qui te fasse craindre que nos rendez-vous aient été découverts ?

— Non, rien, rassure-toi, se hâta de répondre le sous-lieutenant, en voyant pâlir Mme Montgarin. Je n'avais pu me défendre d'un doute devant le refus d'une prolongation de congé ; mais c'est une idée folle. Sois seulement pru-

dente jusqu'au jour où nous serons enfin libres de nous aimer au grand jour.

Ainsi, il s'était efforcé de la mettre en garde contre l'espionnage qu'il prévoyait, sans cependant la bouleverser, se réservant d'ailleurs de l'éclairer progressivement par lettres. Une révélation trop brusque eût pu la tuer.

Georges Roynal ne s'était pas trompé ; son ami lui avait écrit la vérité. Il avait été dénoncé comme entretenant des relations régulières avec une femme mariée.

Si encore cette femme mariée eût appartenu à la classe ouvrière, artisane ou même boutiquière, la chose, quoique illégale, eût été pardonnable ; on eût pu fermer les yeux, les officiers jouissant, en somme, de larges immunités en matière de cocufiage. Mais, circonstance aggravante, l'épouse adultère appartenait à la haute bourgeoisie !

Il fallait empêcher un scandale.

Le coup venait de l'abbé Tizonnier. Pendant des semaines et des semaines, il avait attendu inutilement que sa pénitente lui revînt. Lorsque deux mois se furent écoulés ainsi, il se dit qu'il était temps d'en finir.

La pureté du corps et le salut de l'âme de Mme Montgarin dans un monde posthume étaient choses parfaitement indifférentes à ce prêtre pour lequel la religion était surtout une institution sociale, un moyen de diriger les hommes. Mais il savait que pour dominer un ménage, il faut tenir la femme, même lorsque cette femme semble ne jouer qu'un rôle des plus passifs.

Il fallait donc éviter que cet amant importun, qui détournait de lui sa pénitente, prolongeât son séjour à Chalon, car à la longue, Mme Montgarin, ayant pris l'habitude de vivre sans se confesser et communier et ne s'en trouvant pas plus mal, pourrait fort bien continuer.

Pâques venait ; c'était le moment décisif de juger jusqu'à quel point l'amour profane avait, dans le cœur de Mme Montgarin, remplacé l'amour divin. Car la sainte Eglise donne à tous les fidèles la communion au moins une fois l'an, le jour où notre divin sauveur, par un tour de force qui n'a pas été renouvelé depuis, ressuscita d'entre les morts.

La magistrate, qui devait, en sa qualité de dame du monde, l'exemple aux petites bourgeoises et ouvrières chalonnaises, pousserait-elle l'impiété jusqu'à désertier la sainte table ?

Pâques vint et Mme Montgarin ne communia pas !

A la vérité, ce ne fut point ouvertement qu'elle rompit en cette occasion avec le quatrième commandement de l'Eglise. Dans la fausse position où elle se trouvait, la

jeune femme ne se sentait pas de force à engager la bataille.

Elle prit un moyen terme, simula une de ces maladies vagues auxquelles ont recours également les dames du monde et les diplomates et, deux jours avant Pâques, se découvrit un besoin absolu de campagne et d'isolement au grand air.

— Si je reste vingt-quatre heures de plus à Chalon, déclara-t-elle au docteur Bélin, appelé en hâte auprès d'elle, je sens que la fièvre me clouera au lit pour longtemps. Déjà mon estomac ne fonctionne plus, j'ai la tête lourde... Docteur, vous êtes un savant, vous voyez ce qu'il y a à faire.

Le docteur Bélin n'était pas un savant, il s'en fallait, mais, médecin officiel de la bonne société, il avait pour principe de contrarier le moins possible ses malades, belles ou riches, et ses affaires n'en allaient pas plus mal. Immédiatement donc, il reconnut que Mme Montgarin était menacée d'un commencement de céphalalgie aiguë, compliquée de troubles gastriques, prescrivit pour la forme quelques potions anodines et conclut par un repos de huit jours en pleine campagne.

Valentine avait eu, comme la généralité des femmes de sa classe, une nourrice, laquelle n'ayant aucune raison pour renoncer à l'existence, vivait à Bouzeron, petite commune du canton de Chagny. Cette paysanne, la mère Chouton, possédait en plus de la mesure qu'elle occupait en commun avec un certain nombre d'oies, poules, canards et lapins, une maisonnette moins délabrée et à peu près meublée qu'elle louait occasionnellement à des touristes.

Ce fut là que Mme Montgarin passa la semaine de Pâques. Son mari, qui l'avait accompagnée, s'en retourna sur ses instances dès le lendemain, l'installation ne laissant rien à désirer et la mère Chouton ayant pris place auprès de la jeune femme comme garde-malade. D'ailleurs, le juge d'instruction, âme peu poétique, préférait la ville à la campagne.

Mais à peine était-il parti, sa femme, revivifiée par la vertu miraculeuse du plein air, se levait et renvoyait la mère Chouton à sa basse-cour, lui enjoignant de borner ses soins à s'occuper du ménage, matin et soir, pendant une heure.

En même temps, Georges, on le devine, arrivait en touriste dans le pays. Il louait ostensiblement une chambre d'auberge à Chaudenay pour ne pas compromettre Mme Montgarin, ce qui n'empêchait pas les deux amants de passer chaque jour seize heures sur vingt-quatre dans le plus doux tête-à-tête.

Cette semaine d'amour presque libre, à peine interrompue par une courte visite de M. Montgarin, ne s'écoula pas trop tôt. Valentine, complètement rétablie par le régime du docteur Bélin, appliqué selon la formule de Georges Roynal, rentra à Chalon en fort bonne santé, ce dont le médecin fut très fier.

Pour tout le monde, y compris son mari, elle avait fait ses Pâques à Chagny, la commune de Bouzeron étant peu importante pour posséder son desservant.

Mais l'abbé Tizonnier n'était pas tout le monde. Il comprit parfaitement que Mme Montgarin n'avait pas plus communiqué à Chagny qu'à Chalon.

— Décidément, l'amoureux devient gênant, murmura le prêtre. Il faut qu'il parte.

Quelques jours plus tard, à la suite d'une lettre du vicaire chalonnais, l'abbé Rossignol, aumônier de la flotte, faisait à Toulon une démarche auprès du colonel Dorémy pour lui signaler la conduite du sous-lieutenant Georges Roynal.

— Que voulez-vous, monsieur l'abbé, répondit tout d'abord l'officier supérieur. Il faut bien que jeunesse se passe.

— Mon colonel, fit le prêtre, en appuyant sur les mots, il s'agit d'éviter un drame peut-être, en tous cas, un scandale, car la malheureuse qui a oublié ses devoirs est la femme d'un haut fonctionnaire.

— Diable ! murmura pensif le supérieur de Georges.

Et, machinalement, entraîné par l'habitude de déterminer les rapports humains, selon les équivalences hiérarchiques, il ajouta :

— Si seulement Roynal était capitaine !

L'abbé Rossignol ne releva pas cette singulière façon d'apprécier les choses.

— Sait-on, au moins, quelle est la particulière dont le gaillard s'est toqué ? demanda le colonel.

— Oh ! se récria le prêtre, vous oubliez le secret professionnel.

— Ah ! c'est vrai... le secret professionnel. Eh bien, monsieur l'abbé, je verrai.

Huit jours plus tard, comme le colonel n'avait pris aucune décision, il reçut de nouveau la visite du prêtre, qui, cette fois, parla de l'évêché, bien décidé à ne pas permettre que le scandale se prolongeât.

Le colonel Dorémy comprit qu'il n'avait plus qu'à céder, l'influence des hommes d'église étant autrement puissante que la sienne.

— C'est bien, gronda-t-il, le sous-lieutenant Roynal, dont le congé expire dans quelques jours, m'a adressé ce matin

une demande de prolongation : je n'en tiendrai nul compte.

Le lendemain, à l'issue du rapport, le colonel, encore sous le coup de sa mauvaise humeur, prononçait devant ses officiers, à l'égard des « godelureaux compromettant l'épaulette », les paroles désobligeantes portées à la connaissance du jeune homme par un camarade.

En même temps, Georges Roynal recevait l'ordre de rejoindre immédiatement son corps.

Valentine restait seule en face de l'abbé Tizonnier.

## VI

## LA FEMME ET LE CONFESSEUR

Le surlendemain du départ de Georges Roynal, vers trois heures de l'après-midi, le juge d'instruction, étant à son cabinet, un coup de sonnette retentit à son domicile de la rue Saint-Georges.

Le timbre électrique achève aujourd'hui de remplacer partout l'antique sonnette et c'est grand dommage pour l'observateur, car il y avait toute une étude psychologique à faire sur la façon de carillonner aux portes.

Quelle différence entre le coup timide tinté par un soupirant et le coup bref, dominateur, qui annonce le maître ! entre la sonnerie nerveuse ou capricieuse de la jeune élégante et celle incertaine, faiblement prolongée, en ton mineur de l'humble solliciteur !

Le coup sonné chez M. Montgarin décelait une main et, en concluant de la partie au tout, une personnalité énergique et vigoureuse. Il fit tressaillir Valentine, qui pâlit, lorsque le domestique accourut lui dire :

— Madame, c'est monsieur l'abbé Tizonnier qui désire parler à madame.

La jeune femme eut un atroce serrement de cœur. Elle avait réussi à oublier, pendant une trop courte période de bonheur, la figure sévère de son directeur de cons-

science pour ne plus penser qu'à l'amant adoré. Et maintenant que celui-ci était parti, lui emportant son âme, l'autre arrivait reprendre possession d'elle comme une proie.

Valentine se raidit pour la bataille qu'elle sentait venir.

— Faites entrer, dit-elle.

L'abbé Tizonnier pénétra, l'air sévère, le pas ferme, dans le salon bleu aux vieilles tapisseries où, assise sur un sofa, sous la demi-clarté des stores baissés, l'attendait la jeune femme.

Celle-ci se leva, répondant avec une demi-inclination de tête au geste grave du prêtre.

Le salut de Valentine n'était pas le même qu'autrefois : il indiquait à l'abbé toute une évolution.

— Une rebelle ! pensa-t-il. Je la materai.

Tout de suite, il attaqua.

— Madame, dit-il, la regardant fixement de cet œil dur qui dominait les dévotes, c'est le confesseur qui vient aujourd'hui à sa pénitente, puisque sa pénitente ne va plus à lui.

Il y eut une pause, l'abbé voulant amener la magistrate à dévoiler, par une réponse, son exact état d'âme.

Valentine ne répondit pas, sinon par ce hochement de tête qui signifie : « C'est bien, continuez. »

— Elle concentre ses forces pour combattre, se dit l'abbé. De mieux en mieux !...

Et brusquement, il vint au fait :

— Madame, si toute créature a des devoirs sacrés envers Dieu et ses représentants sur la terre, un prêtre confesseur et directeur de conscience, a aussi des devoirs impérieux à remplir. Je suis déterminé à remplir les miens, sans faiblesse, *nulle considération ne saurait m'en empêcher.*

L'abbé Tizonnier appuya sur ces derniers mots, tenant toujours Valentine sous l'éclair de son œil noir : la jeune femme était pâle comme une morte.

Implacable, le prêtre poursuivit :

— Le confesseur a doubles devoirs : devoirs envers Dieu auquel il doit compte des âmes qui lui sont confiées ; devoirs envers ses fidèles, auxquels il doit incessamment rappeler que le relâchement de la foi et l'oubli des devoirs religieux mènent à toutes les hontes, à tous les crimes : le parjure, le scandale, l'adultère.

L'allusion était directe, brutale comme un boulet de canon.

Mme Montgarin eut un élan pour se relever et demeura clouée sur son sofa. Encore qu'elle s'attendît à quelque catastrophe, les paroles de son ancien confesseur l'avaient foudroyée. Et cependant son orgueil de femme qui se



sent broyée se révoltait, luttant contre la terreur de se voir à la merci de cet homme.

L'abbé Tizonnier la suivait de l'œil, la devinait, lisait en elle.



— Madame, c'est M. l'abbé Tizonnier (p. 159).

— Dieu voit tout, prononça-t-il lentement. C'est en vain que le pécheur se flatte de lui dérober le secret de ses actions, il n'est de ténèbres que ne perce le regard du Souverain Maître. Un rayon de sa toute-puissance

vient illuminer l'esprit du prêtre, élargir sa vision et lui donner la connaissance des actions humaines. A quoi bon chercher à les cacher ?

Nouvelle pause pour donner à Valentine le temps d'éprouver la douleur aiguë du poignard qui lui était ainsi et de plus en plus plongé dans le cœur.

Et comme, retenant sa respiration, les mâchoires serrées, les mains crispées, elle gardait le silence, le bourreau en soutane lui déchargea ces paroles en pleine poitrine :

— Vous ne dites rien ?

Le prêtre avait attaqué, mais non précisé. En adressant cette demande qui sonnait comme un défi, à Mme Montgarin, il allait forcer celle-ci à se prononcer, avouant ou niant. Nier, l'oserait-elle ?

Ce ne fut ni par un aveu, ni par une dénégation qu'elle lui répondit, mais par ces seuls mots :

— Continuez, monsieur l'abbé.

Autrefois, en dehors même du tribunal de pénitence, lorsque les entretiens qu'avait avec elle son directeur de conscience prenaient une tournure spirituelle, Mme Montgarin disait : « Mon père ».

Ces deux mots : « Monsieur l'abbé », fournirent au prêtre l'occasion de faire éclater la tempête.

— Monsieur l'abbé !... gronda-t-il.

Lorsque le confesseur parle à sa pénitente, il n'est plus un abbé quelconque, il est « son père », représentant du Père céleste. Dois-je conclure de votre attitude que vous avez définitivement renoncé à Dieu, à sa sainte Eglise, aux sacrements qui absolvent et purifient l'âme de ses plus coupables erreurs ? Dois-je conclure que l'amour divin a été chassé de votre cœur par un sentiment doublement criminel ?

— Monsieur ! exclama Mme Montgarin, se levant comme mue par un ressort.

Il y avait dans sa voix plus encore d'indignation et de colère que d'épouvante.

L'abbé Tizonnier ne s'y trompa point.

— Monsieur ! répéta-t-il, indigné à son tour. Voulez-vous me faire entendre que je ne suis plus qu'un intrus et que je dois me retirer, vous abandonnant à la perdition, à l'enfer et aux châtements qui, dans cette vie et dans l'autre, frappent l'épouse adultère ?

C'en était trop : Valentine, toujours debout, étendit le bras vers la porte :

— Sortez ! lui dit-elle.

L'abbé Tizonnier n'était pas homme à s'avouer vaincu par une pénitente. Ce fut avec un rire éclatant de mépris qu'il riposta :

— Je pourrais vous mettre au défi de me faire sortir, car vous trembleriez qu'un scandale dénonçât au grand jour votre adultère avec le sous-lieutenant Roynal. Mais vous ne méritez en ce moment ni pitié ni colère, car vous n'êtes plus vous-même : c'est Satan qui est entré en vous. Avec la grâce de Dieu, je le broierai.

Et, terminant cette menace par un regard fulgurant que Mme Montgarin, défaillante, s'efforça cependant de soutenir, il salua froidement et sortit.

La jeune femme, qui avait dû faire appel à tout son courage pour soutenir la lutte avec le terrible abbé, demeurait brisée.

Ainsi, malgré toutes ses précautions, son adultère était connu !

Le rappel péremptoire de Georges ne pouvait être dû qu'à cette cause, peut-être à une dénonciation de l'abbé Tizonnier, à la merci duquel, maintenant, elle se sentait.

Les inquiétudes de son amant, cette question : « Tu es sûre que ton mari ne s'est aperçu de rien ? » lui revenaient à l'esprit. Elle comprenait que le jeune homme soupçonnait quelque espionnage dont il n'avait pas voulu lui parler plus clairement, de peur de l'accabler.

Elle avait cependant, elle jusqu'alors frêle et ignorante, tenu tête à ce prêtre qui s'imposait aux femmes de son caractère.

Fouettée par son amour et l'éveil de sa dignité, elle s'était insurgée contre le tyran qui voulait la faire plier, et cette attitude énergique avait été en même temps la plus habile qu'elle pût adopter. En refusant de répondre comme une accusée, en donnant libre cours à son indignation, elle avait évité un aveu écrasant ou une dénégation impossible.

Sans le chercher, elle s'était réservé une riposte. Elle sortait d'un assaut furieux, ébranlée, non terrassée.

Oui, mais pour combien de temps.

L'abbé Tizonnier la tenait, il le lui avait dit, et, quand il voudrait, il la broierait.

Il le pouvait d'autant plus facilement que, n'ayant pas reçu en confession le secret de son adultère, il n'était tenu, canoniquement, à aucune réserve. Qu'il dévoilât tout à M. Montgarin, il n'était pas répréhensible, selon l'esprit de l'Eglise et, au contraire, il accomplissait un devoir, selon l'esprit de la société.

Que dirait le juge d'instruction, si jamais il apprenait...

M. Montgarin était étranger aux élans les plus sublimes de l'amour ; il n'avait rien en sa personne, physiquement ou intellectuellement, à défaut des sentiments affectifs, qui pût idéaliser la volupté. Mais il avait l'es-

prit propriétaire doublement développé, comme mari et magistrat ; il n'eût pas hésité un seul instant à faire valoir ses droits avec une inexorable férocité.

Avec un homme qui portait un code à la place du cœur, tout était possible : scandale, prison et drame ? Et ce n'était pas seulement la vie de l'épouse infidèle, mais aussi celle de l'amant, qui se trouvait compromise.

Que faire ?

Demeurer auprès de lui était périlleux, bien que le quitter ne le fut pas moins. En outre, après s'être donnée, librement, quoique illégalement à celui qu'elle aimait, Valentine éprouvait une répugnance de plus en plus insurmontable à subir, forcément, quoique légalement, celui qu'elle n'aimait pas.

— On parle de prostitution, se disait-elle parfois. La voilà, la véritable prostitution !

Le soir même de la bataille avec l'abbé Tizonnier, elle avait écrit à Georges. Celui-ci, encore qu'il s'attendît à quelque chose de fâcheux, demeura anéanti. Sauver Valentine devint pour lui le but qui dominait tout.

— Oh ! ces prêtres ! murmura-t-il, les mâchoires serrées de rage, espions qui pénètrent dans les familles, s'emparent des secrets intimes et tiennent votre existence, votre honneur entre leurs mains !

En vain, avait-il cherché l'occasion de se trouver seul avec le colonel Dorémy, afin que celui-ci l'éclairât par un mot : cet officier supérieur était demeuré muet.

Maintenant, il comprenait tout : le coup partait de l'abbé Tizonnier, le confesseur évincé, qui, ayant surpris le secret de leur amour, se vengeait en les dénonçant.

L'homme d'Eglise avait-il nommé Mme Montgarin ? C'est ce que Georges Roynal ignorait, et il se promit de ne rien négliger pour élucider ce point important. Mais, en attendant, il fallait aviser et il ne savait à quel parti s'arrêter.

Il avait été entendu entre lui et Mme Montgarin qu'ils correspondraient régulièrement. Mais comme il fallait avant tout éviter de compromettre la jeune femme — et déjà elle ne l'était que trop ! — Georges lui adresserait simplement des circulaires religieuses sous enveloppe portant le cachet d'une paroisse. Participante à diverses œuvres de piété, il n'était pas extraordinaire qu'elle reçût semblables imprimés faisant invariablement appel à la bourse des fidèles. Seulement, sur une page blanche, Georges tracerait à l'acide citrique, en guise d'encre, des caractères invisibles, n'apparaissant qu'à la chaleur d'une flamme.

Ce fut de cette manière qu'il lui répondit : réponse fiévreuse, désordonnée et par laquelle cependant il s'ef-

forçait de l'encourager, de lui inspirer une confiance que lui-même ne possédait guère.

Lorsque, enfermée dans sa chambre en l'absence de son mari, la jeune femme décacheta la lettre attendue avec angoisse et l'approcha de la flamme d'une bougie, elle lut ces lignes passionnées :

« Mon adorée,

« Ta lettre me rend fou et pourtant j'avais en te quittant le pressentiment d'un malheur. Mon brusque rappel et la lettre d'un ami me faisaient prévoir que notre secret avait été surpris.

« Courage ! tiens tête au misérable, efforce-toi de gagner du temps. Coûte que coûte, j'obtiendrai ma mise en réforme : ce jour-là, rien ne nous empêchera de réaliser notre beau rêve, de vivre unis jusqu'à la mort.

« Et si la situation devenait plus grave encore, si elle atteignait son point le plus critique, alors n'hésite pas : une lettre ou une dépêche, et j'accours me sauver ou me perdre avec toi.

« Ma Valentine, à toi pour toujours.

« GEORGES. »

Valentine lut et relut cette lettre en la portant fréquemment à ses lèvres, puis la brûla.

Elle se sentait un peu réconfortée par la pensée qu'elle n'était pas abandonnée dans la lutte commencée.

Une semaine se passa. M. Montgarin, par grâce d'état, ne soupçonnait toujours rien. La jeune femme commençait à respirer.

Mais un dimanche, l'abbé Tizonnier étant en chaire prêcha de façon si véhémence contre les femmes parjures à leur serment et à leurs devoirs d'épouses, qui complètent leur crime en désertant le tribunal de la pénitence et conséquemment la sainte table, que la magistrate se sentit plus bouleversée que jamais.

Sans avoir été nommée, elle se voyait désignée à la malignité curieuse des dévots et il lui semblait que tout le monde devait la reconnaître.

Le dimanche suivant, ce fut encore une violence terrible, presque sauvage, il s'éleva contre ceux et celles qui, se trouvant en état de péché mortel et s'y complaisant, ont l'hypocrisie ou l'audace sacrilège de profaner de leur présence impure la maison du Seigneur.

Valentine se sentait clouée sur sa chaise : elle rougissait et pâissait successivement, sans oser lever les yeux.

Et le comble de son martyre, ce fut lorsque, à l'issue de l'office, son mari lui demanda d'un ton étonné :

— Qu'aviez-vous donc pendant le sermon ? Vous sembleriez mal à l'aise ?

La question était faite dans cette note de correction froide habituelle au juge d'instruction. Mais Mme Montgarin y vit une ironie pleine de menaces : elle crut lire dans les yeux du magistrat une férocité calme, maîtresse d'elle-même, attendant l'heure pour frapper. Erreur d'une imagination affolée : c'était l'expression habituelle du regard de M. Montgarin.

— Il se doute de quelque chose ! pensa-t-elle avec angoisse, tout en répondant à son mari :

— Ce n'est rien. Je me sens un peu nerveuse, j'ai mal dormi, cette nuit.

— Votre céphalalgie qui recommence à se faire sentir. Je crois que le docteur Bélin ne vous a pas complètement guérie. Vous n'êtes sans doute pas restée assez longtemps à Bouzeron.

M. Montgarin avait prononcé ces mots de la façon la plus ordinaire du monde. Mais sa femme était dans un trouble moral trop grand pour ne pas voir une raillerie aiguë dans cette allusion à son séjour à Bouzeron, où elle avait passé, bien rapidement, hélas ! les moments les plus heureux de sa vie.

— Il me nargue, songea Valentine.

La maladie lui avait réussi une première fois : elle résolut d'en jouer une seconde. Le soir, elle se plaignit de vives douleurs de tête et d'estomac. Le lendemain matin, elle ne se leva pas.

M. Montgarin envoya chercher le docteur Bélin. Celui-ci, très gravement, diagnostiqua une rechute.

— Il faudra revenir au traitement que j'avais indiqué, prononça-t-il ; un retour à Bouzeron s'impose.

Du moment que Georges n'était plus à ses côtés, peu importait à Valentine d'aller à Bouzeron ou ailleurs. L'essentiel pour elle était de s'éloigner de son mari et de l'abbé Tizonnier.

Mais ce dernier, évidemment, ne la quittait pas de l'œil, car le lendemain même de la visite du docteur, il se présentait rue Saint-Georges.

Mme Montgarin reçut une commotion électrique en

apprenant que son tourmenteur était là, demandant à peine de ses nouvelles, pour la forme, et insistant surtout afin d'être admis dans la chambre de la malade.

— Mais c'est impossible ! exclama Valentine. Je suis souffrante, au lit !

— Oh ! madame, murmura respectueusement la domestique ; un prêtre ! Le confesseur de madame !

Pour cette fille, la soutane annihilait le sexe : le prêtre n'étant plus un homme, quoi d'anormal de l'introduire dans la chambre à coucher d'une jeune femme ? Le médecin du corps y entraient bien ; pourquoi le médecin de l'âme n'y aurait-il pas accès ?

N'était-ce pas la manière de voir généralement répandue, celle que professait naguère encore Valentine elle-même ?

Cependant, celle-ci, frémissante à l'idée d'une nouvelle bataille avec l'abbé Tizonnier, trouva dans son désespoir le courage de résister.

— Non ! c'est impossible !... Dites-lui que je suis trop malade en ce moment... que j'ai besoin de repos.

La domestique, stupéfiée de cette attitude de sa maîtresse, jadis si dévote, demeurait immobile.

— Eh bien ! allez ! fit Mme Mongarin avec impatience.

L'abbé Tizonnier reçut sous sourciller la nouvelle que « madame » s'excusait beaucoup de ne pouvoir l'admettre auprès d'elle, le docteur lui ayant interdit toute conversation.

C'était la domestique qui avait improvisé cette formule pleine d'euphémismes, pour désarmer le courroux du prêtre.

— C'est bien, fit tranquillement ce dernier. Dites à votre maîtresse que je reviendrai.

— Il reviendra, murmura Mme Montgarin. Oui, il reviendra jusqu'à ce que je me soumette, car il est inexorable. Il reviendra jusqu'à ce que je lui promette de rompre avec Georges, jusqu'à ce que je lui abandonne une fois de plus mon esprit, ma volonté, la direction de toute ma vie. Ou, si je refuse, il me perdra. Allons, il est temps d'en sortir !

Sa résolution était prise, maintenant. Le soir même, elle se levait et disait à son mari, devant leur servante étonnée :

— Je me sens juste la force d'accomplir ce voyage. Le docteur Bélin m'a conseillé de me hâter... sinon, il serait trop tard.

La voix dolente de Valentine, sa démarche fébrile, la fatigue qu'elle portait empreinte sur son visage, fatigue due non à la maladie, mais aux tortures morales, impressionnèrent M. Montgarin. Sans aimer précisément sa femme, car il n'était dans sa nature d'aimer personne, il

tenait à la conserver, comme un objet de prix lui appartenant. Aussi répondit-il :

— Demain, vous serez à Bouzeron.

Et, en effet, le lendemain, le juge d'instruction installait, pour la seconde fois, sa femme dans la maison louée à la mère Chouton. Il poussait même l'amabilité jusqu'à demeurer quarante-huit heures auprès de la fausse malade.

— Ici, je me sens revivre, soupira Valentine.

Elle ne mentait pas : en cette bicoque de village, elle revivait son bonheur écoulé avec Georges, réminiscence qui l'aidait à supporter la présence de son mari.

Celui-ci retourna enfin à Chalon, recommandant sa femme aux soins de la mère Chouton et promettant de revenir passer un jour sur trois à Bouzeron jusqu'à complète convalescence.

Après quoi, très satisfait de lui-même, il s'en fut cuisiner un pauvre diable de faux monnayeur que le tribunal s'empressa de condamner à dix ans de travaux forcés.

Le même soir, en allant porter une crème à sa pensionnaire, la mère Chouton trouva porte close. Elle ouvrit : la maison était vide. Mme Montgarin avait disparu.



## VII

## COMÉDIE ET TRAGÉDIE

L'année 1848 avait fait naître toutes les espérances ; l'année 1849 n'apporta que des déceptions : le bonapartisme prenait possession de la France, et, dans toute l'Europe, la réaction triomphait.

A Longepierre, le conseil municipal républicain, élu le 30 juillet précédent, demeurait en fonctions, mais en butte aux intrigues des notables et aux tracasseries du préfet.

La grande querelle des pâquiers durait toujours. Le préfet maintenait son arrêté et la commune maintenait son droit.

Finalement, une enquête avait été ordonnée, mais le commissaire-enquêteur était M. Guichard, ami et parent des notables. Ceux-ci, dès lors, crurent avoir partie gagnée.

Déjà, ils s'étaient installés à la mairie, la transformant en buvette. Les conseillers et le maire, relégués, cernés

dans leur salle de délibérations, voyaient avec indignation ces intrus, autorisés par le préfet, distribuer des verres de vin et le tabac aux malheureux prêts à déposer n'importe quoi pour si peu que ce fût.

La masse de la population, cependant, demeurait favorable à la mise en culture, contre le maintien en pâturages, mais, fort des quelques adhésions qu'il avait soutirées, le commissaire s'apprêtait visiblement à conclure contre la commune, au nom de la commune elle-même.

— Ça n'en finira jamais, murmurait Charbonnier-Borgeot. Trop de parlottes. Il faut agir !

— Attendons encore, répondait Pierre Vaux, ne brusquons rien, ne mettons pas les torts de notre côté ; mais si, cependant, l'injustice était définitivement sanctionnée, alors, oui, nous agirons !

Gollemard, dans ces discussions, demeurait à l'arrière-plan. Il s'était cependant prononcé contre les notables, et ceux-ci furieux, avait réussi à lui faire enlever son bureau de tabac, coup très sensible, mais qu'il supportait sans colère apparente, ne laissant personne lire dans son âme.

Il pouvait d'ailleurs se consoler, ses affaires prospérant de plus en plus. Malgré la concurrence du cabaret Bossu, l'*Etoile-d'Or* ne désemplissait pas de consommateurs : on savait que le patron faisait, à l'occasion, crédit, quitte à porter en compte ce crédit aussi chèrement que possible.

Ses terres étaient de bon rapport, car, non routinier comme la plupart des paysans, il se tenait au courant des perfectionnements de la culture et ne redoutait pas les innovations. « Il faut marcher avec le progrès ! » disait-il sentencieusement en fermant à demi les yeux, selon son habitude, et croisant béatement les mains sur son abdomen.

A force de petits verres, le père Gollemard avait fini par arracher au père Faudot la cession de sa propriété, en échange d'une rente viagère. Après avoir bataillé ferme, comme il convient entre deux bons paysans débattant une question d'intérêt, Gollemard avait fini par concéder un chiffre assez décent, de sorte que le père Faudot ne s'estimait pas le plus mal partagé.

La cession avait été faite au nom de Plichou.

Toutes ces affaires, en absorbant l'ancien adjoint, semblaient lui avoir fait complètement perdre de vue la politique.

Telle était, du moins, l'opinion courante, mais tous ne la partageaient pas.

— Il veut nous laisser le temps de nous user, murmurait Charbonnier-Borgeot, qui manifestait à l'égard de Vaubergiste une défiance très marquée.

Mais une grande nouvelle vint secouer Longepierre, faisant oublier la mise en culture des pâquiers et le préfet venait d'enjoindre au conseil de se soumettre.

Alors, toute la commune se trouva debout, le maire et les conseillers en tête. Ceux qui détenaient les terrains alotis se montraient les plus indignés, ceux qui, en échange d'un verre de vin ou d'un paquet de tabac, avaient déposé dans le sens suggéré par le commissaire-enquêteur déclaraient qu'ils avaient été trompés et protestaient contre les notables.

— Qu'ils y viennent nous arracher nos pâquiers ! répétaient d'un ton menaçant les villageois exaspérés.

— Eh bien, demanda Charbonnier-Borgeot à l'instituteur, le moment d'agir n'est-il pas arrivé ?

— Oui, répondit Pierre, car si le préfet s'entête, comme c'est à prévoir, il n'y a plus qu'un moyen d'avoir raison de sa résistance, c'est de le mettre en présence du fait accompli.

Cette idée si nette était celle de tous les paysans. D'instinct ils comprenaient que la solution du litige était entre leurs mains, que s'ils n'intervenaient pas maintenant pour faire triompher leurs intérêts, ces intérêts seraient sacrifiés.

Et sans même attendre le signal de la municipalité, les habitants de Longepierre commencèrent à défricher les pâquiers. Sur ces terrains que les notables voulaient réserver à leurs bestiaux plutôt qu'à des hommes, ils firent anarchiquement passer la charrue, en dépit des arrêtés de M. le préfet.

L'abbé Couillerot, indigné, avait solennellement appelé la malédiction du ciel sur les partageux qui ne craignaient pas d'entrer en révolte ouverte contre l'autorité. Les récoltes qui s'élevèrent de ces terrains anathématisés n'en furent pas moins belles.

Depuis longtemps, le curé de Longepierre était en guerre déclarée non seulement avec le conseil municipal, mais avec tout ce qui était républicain. Aussi, bien que le divorce fût, à cette époque, loin d'être déclaré entre la religion et la démocratie, la plupart des conseillers se refusaient à assister à la messe, les exercices variés qui constituent l'office étant presque toujours accompagnés d'un sermon furieux contre la municipalité.

— Et dire que la commune lui alloue chaque année un supplément de traitement de cent cinquante francs ! s'exclama Charbonnier-Bourgeot, un dimanche où l'évangélique ministre s'était montré encore plus agressif que de coutume.

— C'est un ennemi que nous engraissons ! surenchérit Savet père.

— Cent cinquante francs pour nous insulter en français après s'être fichu de nous en latin, c'est cher ! déclara à son tour Jean Petit, qui professait cette opinion arrêtée que certaines désinences latines en *um* et *la* n'étaient rien moins que de basses injures.

Cette conversation avait lieu sur la place même de la Mairie, le maître d'école étant présent. Instinctivement, les regards des édiles se tournaient vers lui. Quoi de plus naturel ? N'était-il pas leur conseiller, leur guide ? Charbonnier-Borgcot lui-même, toujours décidé lorsqu'il s'agissait d'exécuter, avait peut-être la vision bien moins rapide qu'autrefois, maintenant que, maire, il se trouvait perdu au milieu des paperasses, lois, règlements, arrêtés préfectoraux et du conflit des intérêts.

Pierre sentait une interrogation dans le regard de ses amis. Il répondit sans hésitation.

— Eh bien, supprimez-lui ses cent cinquante francs. Vous le pouvez.

— Ça c'est une idée ! appuya Savet.

— Évidemment, nous le pouvons, murmura le maire soucieux, mais c'est une nouvelle lutte que nous allons engager ; une lutte autrement grave que celle avec le préfet.

— Je ne dis pas, fit le maître d'école ; mais dans la lutte contre le préfet, vous n'aviez pour vous que votre bon droit ; dans la lutte contre le curé, vous aurez pour vous à la fois le droit et la loi. La commune est, au moins en partie, maîtresse de son budget. C'est dans la conscience de chaque commune que doit — que devrait — se trouver la force de la République, et la République périra si elle laisse davantage l'Eglise empiéter sur son action.

Pierre Vaux, qui parlait ainsi, était toujours le même croyant pénétré de l'idée d'un Père universel, ayant auprès de ses créatures humaines de représentants attitrés. Mais s'il respectait dans l'Evangile la loi morale formulée par ce Dieu et interprétée par des prêtres, il s'élevait, croyant une démarcation possible entre la religion et le cléricalisme, contre les intrigues et les crimes de ce dernier. Les événements lui montraient dans quelle voie honteuse et néfaste l'Eglise entraînait la France.

C'était l'époque où les troupes d'Oudinot, expédiées à Civita-Vecchia, assassinaient la République romaine au nom de la République française.

Le lendemain, Charbonnier-Borgeot soumit au conseil la proposition de supprimer l'allocation supplémentaire au curé qui ne cessait d'attaquer la République, tout en daignant recevoir d'elle son traitement. La proposition fut adoptée d'emblée.

— Et maintenant, gare à l'orage ! dit le maire à l'ins-

tituteur, qui lui répondit par une énergique pression de main.

Charbonnier-Borgeot ne s'était pas trompé. Le curé, en recevant notification de l'arrêté communal, entra dans une colère qui faillit se terminer par une attaque d'apoplexie. Sous le choc moral, il s'écroula dans les bras de Flamiche, qui eut grand-peine à le reconforter.

Le sermon du dimanche suivant fut inénarrable ; l'expédition de Rome en fournit tout naturellement le thème. L'abbé Couillerot compara Charbonnier-Borgeot à Luther et à Garibaldi, et Pierre Vaux, son inspirateur, à l'hérétique Mazzini, incarnation de Satan.

Il prophétisa une intervention, non pas du général Oudinot, mais du préfet, qui devait, sous peine de damnation, accourir de Mâcon pour foudroyer les impies qui osaient toucher à son traitement.

Le sermon de l'abbé Couillerot demeura pendant plusieurs semaines le sujet de toutes les conversations. Puis un événement tragique vint le faire oublier.

On était en juin, le grand soleil dorait les prés verts sur les deux rives du Doubs ; de chaudes senteurs végétales s'élevaient du sol comme la respiration de la terre. Tout autour du village, les foin et les blés s'étendaient à perte de vue.

— Eh bien, père Faudot, avait dit un matin au vieillard le patron de l'*Etoile-d'Or*, toujours plein de bonhomie, si nous vidions bouteille ? Qu'en diriez-vous ?

— Ça c'est faisable, répondit le septuagénaire.

— Françoise, allons, sers-nous ! commanda Gollemard.

Les deux hommes s'étaient attablés, buvant, puis casant la croûte.

— Un coup d'eau-de-vie par là-dessus ? proposa l'aubergiste.

— Ça ne peut pas faire de mal.

— Bien au contraire.

Et en prononçant cette affirmation, Gollemard eut, l'espace d'une seconde, un regard indéfinissable qui exprimait peut-être la raillerie, peut-être la froide cruauté.

— Père Faudot, continua-t-il, c'est le moment de rentrer les foin. Pas vrai ?

— Le bon moment.

— Voulez-vous me donner un coup de main pour ce travail ? Vous resterez dans ma voiture, je faucherai et vous passerai les bottes que vous n'aurez qu'à ranger.

— Volontiers, fit le paysan qui n'avait rien à faire et voyait quelques autres petits verres pointer à l'horizon.

— De l'argent, ça doit se refuser, mais un coup de main, jamais... quand on a le temps.

Le père Faudot avait bu plus que mangé et commençait à être quelque peu gris. Gollemard, autrement résistant, l'acheva avec un plein verre de marc ; puis il s'en fut atteler sa voiture et les deux hommes partirent.

Il était près de onze heures ; le soleil torride, haut sur l'horizon, enveloppait la campagne d'une atmosphère de flamme. Gollemard fauchait avec une ardeur infatigable ; de grosses gerbes s'élevaient autour de lui, son compagnon avait voulu l'aider.

— Ne vous fatiguez pas, père Faudot, s'était empressé de lui répondre l'obligeant aubergiste. Vous n'avez pas pris votre chapeau, vous pourriez attraper un coup de soleil. Et puis, vous n'êtes plus un jeune homme ; laissez-moi faire le gros de l'ouvrage. En attendant, buvez encore un coup... C'est du bon.

Et tirant de sa poche un flacon, il le passa au vieillard qui le déboucha et en respira le contenu avec délices.

— C'est du vieux marc... tout à fait vieux, prononça-t-il en connaisseur.

Il aspira avidement une gorgée et opina :

— Fameux !

Cependant, Gollemard s'était arrêté. Souriant, il considérait le vieillard debout sur la voiture.

— Savez-vous, père Faudot, murmura-t-il, que vous êtes bâti pour vivre cent ans.

— Dame, répondit le paysan flatté. Maintenant que j'ai une rente viagère, je n'ai plus qu'à me laisser vivre tranquille.

— Je souhaite que ce soit longtemps, déclara Gollemard... Et maintenant, nous allons commencer à charger le foin.

— En avant ! J'y suis.

Gollemard prit la fourche, piqua une botte et la lança au père Faudot. Puis une autre. Les bottes de foin se succédaient ; le vieux paysan les recevait et les rangeait dans la voiture.

Il chantonnait, du reste complètement ivre, le soleil de juin l'avait achevé.

Le temps s'écoulait et autour du vieillard l'herbe montait, l'enveloppant comme d'un flot vert.

— Ça marche, père Faudot ? criait Gollemard, continuant à enfourcher et passer le foin.

— Ça marche.

— Buvez une lampée, que diable ! Cela vous donnera des forces.

Le père Faudot ne suivait que trop bien ce conseil ; le flacon était vide.

— Encore quelques brassées, tenez ici...

Le vieillard était debout, tout à l'arrière de la voiture.

Gollemard lui lança une botte, mais en retirant sa fourche, il vint frapper du manche la croupe du cheval.

Celui-ci, un animal paisible, cependant, protesta par une secousse d'échine et par un hennissement.

— Veux-tu te tenir tranquille, sale bête ! cria Gollemard en sautant à la bride du cheval qui, sous la brusque torsion, se cabra dans un formidable écart, faisant chavirer la voiture.

Un cri effroyable lui répondit : le père Faudot venait d'être précipité à terre, où il gisait le crâne fendu.

— Ah ! mon Dieu ! quel malheur ! exclama Gollemard.

Le père Faudot râlait, mais son œil grand ouvert demeurait attaché sur l'aubergiste avec une expression indicible.

Cependant du sein des hautes herbes, un paysan réveillé par le cri du vieillard venait de se lever.

— Eh quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Vite, cria Gollemard, aide-moi à relever le père Faudot qui s'est laissé tomber de la voiture.

Le paysan accourut.

— Pauvre vieux ! fit-il en considérant le vieillard, sur la tête duquel le sang ruisselait. Il est foutu.

Le blessé eut une convulsion effrayante ; sa poitrine se souleva avec effort et de ses mâchoires serrées s'échappèrent ces mots comme un faible sifflement :

— Assassin... volé... ma rente !

— Il délire ! gémit Gollemard avec de vraies larmes dans les yeux. Vite transportons-le au village !

Les deux hommes relevèrent le père Faudot. Celui-ci fut secoué d'un mouvement convulsif lorsqu'il sentit le bras de l'aubergiste s'insinuer doucement sous ses reins, tel l'anneau d'un reptile.

— Volé ma terre... tué... Gol... murmura-t-il encore.

Pour détachés que fussent ces mots, ils n'en constituaient pas moins une accusation si précise que le paysan regarda avec épouvante le patron de l'*Etoile-d'Or*.

Celui-ci ne baissa pas la tête.

— Pauvre père Faudot ! fit-il d'une voix pleine de pitié. Il bat la campagne. Et dire que ce terrible accident ne serait pas arrivé s'il avait moins bu ! Mais vous le connaissez ; il n'a jamais songé qu'à boire.

— Ça, c'est vrai, déclara le paysan.

— Tenez ! Qu'est-ce que je vous disais ? poursuivit l'aubergiste en désignant le flacon vide glissé à terre à côté du vieillard. Il avait apporté sa petite bouteille de marc et il l'a vidée entièrement pendant que je fauchais. Alors, vous comprenez, il ne tenait guère sur ses jambes et une petite secousse de rien a suffi pour le précipiter à terre.

— C'est évident.

Le villageois était convaincu. Tout le monde connaissait le défaut du père Faudot. S'il semblait accuser Gollemard par des mots sans suite, il fallait attribuer cela aux incohérences du suprême délire.

Le moribond, étendu dans la voiture sur des bottes de foin, fut ramené à l'*Etoile-d'Or* et tout de suite l'aubergiste, qui tenait à bien faire les choses, chargea son gendre de courir à Navilly prévenir le docteur Maurin.

Plichou partit, mais, à peine avait-il tourné les talons, il s'entendit rappeler ; le père Faudot venait de rendre le dernier soupir.

Avant d'expirer, le vieillard, dans un suprême effort, avait prononcé distinctement ces mots :

— Gollemard m'a tué. La voiture...

Et ce fut tout, mais c'en eût été assez pour mettre l'aubergiste en situation critique, si cette accusation, proferée devant plusieurs personnes, eût été rapportée à un autre magistrat que le juge de paix Boullenger.

Celui-ci ne s'était pas dérangé. Gollemard avait eu la délicatesse de le faire prévenir par sa fille, l'aimable Mme Plichou, laquelle ne revint que le lendemain soir, ayant accepté l'hospitalité de nuit galamment offerte par le juge.

Il fut donc bel et bien déclaré que le père Faudot était mort accidentellement, ce qui n'empêcha pas des bruits fâcheux pour Gollemard de circuler dans le pays.

## VIII

### IA. PROPAGANDE

Au milieu des orages politiques, prélude d'une tourmente inexorable, et des disputes, intrigues ou crimes qui montraient les passions humaines à l'œuvre au village comme sur une scène plus vaste, la famille Vaux vivait heureuse.



Une autre naissance avait donné à Ermence et à Armand une gentille petite sœur qui reçut le nom d'Irma tout aussitôt changé en celui de Mama, dans l'appellation tendre des parents.



— Sortez ! lui dit-elle (p. 162).

Ermence avait deux ans et commençait déjà à emplir de son gai babil la maison de l'instituteur. Rien n'était plus adorable que les airs sérieux de maman que parfois

elle prenait avec Armand, de douze mois plus jeune qu'elle, et surtout avec Irma couvée avec adoration dans son berceau par les regards paternels.

— Elle sera tout ton portrait, disait Pierre à sa jeune femme.

Cette affirmation était peut-être prématurée, car ce n'est guère à l'âge de quelques semaines que l'enfant peut présenter une physionomie bien dessinée. Mais l'œil du père ne doit-il pas voir ce que n'aperçoivent point les autres, surtout lorsque ce père est doublé d'un mari qui ne rougit pas d'aimer passionnément la mère de ses enfants ?

— C'est la maison du bonheur, disait avec attendrissement le bon fermier Jeannin.

Pierre était maintenant connu dans tout le département comme le plus dévoué champion de la République démocratique et sociale. La manifestation avortée du 13 juin contre l'expédition romaine avait amené la déchéance de trente-trois députés montagnards et, par suite, des élections complémentaires. La circonscription nommait douze représentants et, sur ces douze, six étaient frappés ; les six autres députés, parmi lesquels Alphonse Esquiros, se mirent en campagne et, à leurs côtés, plus ardent que jamais, l'instituteur.

Aussitôt sa classe terminée, Pierre partait catéchiser les paysans. Il leur expliquait que la société n'a qu'une raison d'être : garantir à ses membres un égal droit à la plus grande somme possible de bien-être et de liberté, et que, s'il n'en est pas ainsi, il n'y a plus de société, mais simplement agglomération d'individus vivant en guerre ouverte ou sournoise les uns avec les autres. Il leur traduisait ces idées de la façon la plus claire et partait le plus souvent avec la joie d'avoir éveillé à la conscience une intelligence endormie.

Tout en faisant une active propagande pour les candidats républicains, Pierre expliquait à ses auditeurs qu'ils ne devaient jamais s'abandonner aveuglément à la discrétion d'un homme, même choisi par eux pour les représenter, mais, au contraire, suivre de l'œil ses actes, les contrôler, l'encourager, le stimuler pour avancer, l'empêcher de reculer et d'abandonner son programme.

— Il ne s'agit pas de vous donner un maître, disait-il ; un maître élu ne vaudrait pas mieux qu'un maître héréditaire. Mais les millions d'hommes qui composent le peuple français n'ayant ni le temps ni les lumières nécessaires pour débattre chaque jour ses intérêts, ils doivent, de toute nécessité, choisir des mandataires. Si le choix est mauvais, ce sont vos intérêts qui en souffriront : les impôts seront augmentés au profit des parasites, les pauvres deviendront encore plus pauvres et les riches

plus omnipotents. Votez pour des hommes qui vivent de votre vie et connaissent vos misères.

Pierre se demandait pourtant si le suffrage universel, qu'il avait d'abord salué avec ivresse comme l'arme pacifique de la démocratie, était bien cette panacée qu'il avait cru. Et lorsqu'il se rappelait ce qu'avait donné un an de luttes parlementaires, lorsqu'il se rappelait non seulement les réacteurs se faisant élire sous le masque républicain, mais encore des démocrates de la veille perdant une fois élus leur sincérité, leur énergie, leur initiative, au milieu des intrigues de couloirs et des discussions oiseuses, il sentait son doute s'accroître.

Parfois il songeait aux prédictions du docteur Hâzin lui faisant entrevoir la République instauratrice du suffrage universel, tuée par ce même suffrage universel.

Depuis l'année précédente, Pierre n'avait pas revu son ami. La dernière lettre qu'il avait reçue de lui datait de la fin de décembre et ne lui faisait prévoir rien d'anormal. Cette lettre annonçait un prochain ouvrage du savant sur la *Folie mystique* et contenait des assertions que l'instituteur n'avait pu s'empêcher de relever quelque peu vivement.

Hâzin avait-il, à son tour, été froissé par les termes de cette réponse ? Aucune lettre de lui n'était, depuis ce moment, parvenue à Longepierre.

Pierre et sa femme, qui l'aimaient sincèrement, déplo- raient cette brouille et tout en l'attribuant à l'intolérance du docteur, ils s'étaient efforcés de dissiper le nuage. D'ailleurs, il était juste d'avoir quelques égards pour l'âge et la valeur scientifique. Aussi, avaient-ils, sans faux amour-propre, tendu le rameau d'olivier à celui qu'ils sup- posaient irrité : Irma avait ajouté quelques lignes aimables à une lettre affectueuse de son mari, adjurant Hâzin de ne pas immoler l'amitié sur l'autel de la philosophie ma- térialiste.

Peine inutile : le docteur n'avait pas répondu !

Justement froissé, Pierre demeura deux mois sans écrire, puis il fit une nouvelle tentative. Cette fois, la lettre lui revint, au bout de plusieurs semaines, avec la mention : « Destinataire parti ».

— Parti, et sans nous avoir prévenus, sans nous avoir dit adieu ou au revoir ! C'est incroyable ! exclama le maître d'école.

— Pauvre docteur Hâzin ! murmura Irma. Il nous en veut et sa fierté l'empêche de nous écrire. Qui sait ! peut-être n'a-t-il pas reçu notre première lettre ?

— C'est bien possible : le service des postes est encore si mal organisé, et puis...

Pierre n'acheva pas, mais sa femme comprit sa pensée. Dans la voie de réaction où était lancée la France, toutes les administrations aux mains des ennemis de la République, fonctionnaient sous le mode le plus autocratique : les gendarmes arrêtaient et les juges condamnaient le « rouge » dénoncé pour quoi que ce fût ; la correspondance privée était fréquemment violée.

Le docteur Hâzin était connu comme libre penseur, Pierre Vaux comme ardent démocrate. Quoi d'in vraisemblable qu'une lettre adressée par celui-ci à celui-là eût été décachetée et gardée ?

— Sans doute, se disait l'instituteur, est-il allé recueillir des documents de côté et d'autre, car il ne tient pas en place. Il parcourt les pays de couvents, étudie les églises qui ont une histoire, peut-être même suit-il les offices et les sermons, car c'est un analyste consciencieux.

Cette idée du docteur Hâzin, assis au pied d'une chaire et entendant gravement les bourdes des prédicateurs, était si drôle que Pierre ne pouvait s'empêcher de rire.

— Par exemple, se murmurait-il, j'aimerais bien le voir écoutant notre bon curé Couilleroi lorsqu'il compare Charbonnier-Borgeot à Garibaldi et moi-même à Mazzini !

Le sermon du colérique abbé demeurait célèbre, bien que l'impression qu'il avait produite se fût un peu effacée. Cependant, la verve sacrée du prédicateur n'était point tarie : les élections lui fournissaient un thème inépuisable d'images et d'apostrophes grandiloquentes.

La lutte, plus que jamais était acharnée entre le prêtre et l'instituteur. Le premier, agressif, violent par tempérament, felleux par métier, multipliant les personnalités amères et les insultes, le second, presque toujours dédaigneux de s'en prendre aux individus, sauf lorsqu'il y avait nécessité à préciser ou à riposter.

Cette lutte atteignit son paroxysme lorsque Esquiros et ses collègues, arrivés à Verdun, s'occupèrent d'y organiser une imposante réunion électorale.

Les forces de la réaction et celles de la démocratie allaient s'y mesurer. Des deux côtés, on se mit en campagne. Au chef-lieu de canton, arrivaient les notables d'un peu partout, prêts à soutenir ou tout au moins à suivre les efforts des champions réactionnaires ; d'autre part les manouvriers de Verjux, d'Ecuelles, de Pontoux, de Navilly, ne craignaient pas d'ajouter à la fatigue de leur labeur terminé, celle d'une longue marche pour aller entendre et applaudir les députés montagnards qui défendaient les droits du peuple.

En compagnie de ses amis Richard et Savet, Pierre Vaux avait parcouru allègrement les dix-huit kilomètres qui séparent Longepierre de Verdun. Sur la route, il rencontrait, débouchant des villages et des hameaux, des paysans, des journalistes qu'il reconnaissait pour les avoir catéchisés et qui, le saluant par son nom, lui disaient : « Nous allons à Verdun entendre nos amis. Vive la République ! la bonne, celle des travailleurs ! »

— Vive la République ! répétaient les trois habitants de Longepierre, heureux de cet enthousiasme sincère.

La réunion fut vibrante. Devant la passion républicaine qui se dégageait de la foule, transportée par les paroles des montagnards, les contradicteurs réactionnaires battirent piteusement en retraite.

Les autorités de la ville brillaient presque toutes par leur absence. Chose naturelle : prendre parti entre les représentants de la circonscription et le pouvoir central était scabreux : les députés parlaient encore au nom du pays, mais le pouvoir central, de jour en jour plus autoritaire, avait pour lui l'avenir. Or, un fonctionnaire n'est pas tenu à professer des opinions personnelles : avant tout, il doit se réserver et songer à son avancement.

Cependant, le juge Boullenger, dont tout le monde connaissait la parfaite indifférence en matière de politique, sa seule passion étant pour la bonne chère et le sexe, ne crut pas se compromettre en assistant à la réunion.

Il avait reconnu Pierre Vaux et senti son antipathie se réveiller contre celui, qui, sans fortune et d'extraction plébéienne, n'en était pas moins devenu l'époux de la belle Irma Jeannin.

Il est certaines blessures que, même les âmes apathiques ne pardonnent jamais.

Le juge de paix put donc voir l'instituteur reconnu, entouré, congratulé par une foule d'habitants du canton.

— Comme il est populaire ! pensa Boullenger. Il pourrait être député.

Pour le juge, la politique de rapport était la seule à laquelle il fût possible de croire.

Un banquet suivit la réunion. Dans la salle, décorée de drapeaux tricolores cinq cents personnes fraternisaient et buvaient au triomphe de la République.

Foule bigarrée de bourgeois, d'ouvriers, de paysans, que présidait, assis sur une estrade, au milieu de ses collègues, Alphonse Esquiros. Les dominant, un gigantesque buste en plâtre de la Marianne populaire, émergeait d'un flot de lauriers et d'immortelles rouges. Se buste était la véritable divinité qui trônait sur la fête.

Pierre Vaux avait pris place à l'une des tables trans-

versales, entre Savet et Richard, ayant en face de lui Antoine Michaud, qui les avait rejoints. On en était au café, et conséquemment à l'approche des discours, lorsqu'un des commissaires organisateurs du banquet, arriva devant lui.

— N'êtes vous pas le citoyen Pierre Vaux, l'instituteur de Longepierre ? demanda-t-il.

— Si fait, répondit le maître d'école, quelque peu surpris.

— En ce cas, permettez-moi de vous serrer la main et de vous conduire auprès du citoyen président.

Machinalement, Pierre étreignit la main qui lui était tendue. Bien qu'il ne fût pas facile à démonter, il se sentait le cœur rempli d'une émotion qui l'empêchait de trouver un mot.

Il se leva et suivit son guide jusqu'à l'estrade. Mais déjà Esquiros l'avait aperçu et venait à lui.

Les deux hommes se regardèrent. L'auteur de *l'Histoire des Montagnards* était âgé de trente-quatre ans, avec une physionomie pensive, qui, en ce moment exprimait la mélancolie. Pierre, plus jeune de cinq ans, était lui aussi un songeur, mais les luttes contre les conservateurs de son village, moins vives que celles livrées à l'Assemblée, n'avaient point entamé son énergie ; en outre, peu habitué aux grandes réunions à allure forcément théâtrales, il se sentait électrisé.

Esquiros apparaissait l'homme de pensée, Vaux, l'homme d'action.

Du regard ils s'étaient compris. Ce regard disait un attachement sincère à un idéal commun, la volonté ferme de le défendre contre toutes attaques.

Les assistants, un peu étonnés, regardaient, dans le silence des conversations interrompues. Quelqu'un nomma tout haut : Pierre Vaux, et ses applaudissements éclatèrent. Même ceux qui ne s'étaient jamais rencontrés avec le modeste instituteur communal, le connaissaient de réputation comme l'un des meilleurs champions de la démocratie.

Esquiros avait pris les mains de Pierre Vaux. D'une voix qui plana sur la salle et dont le timbre vigoureux était nuancé d'une émotion réelle, il lui dit :

— Ces applaudissements mérités vous saluent mieux que je ne saurais le faire. Courage, citoyen Pierre Vaux ! courage ! Si nous avions seulement un homme comme vous dans chacune des quarante mille communes de France, nous n'aurions pas à lutter avec tant d'énergie contre un pouvoir envahisseur qui nous conduira Dieu sait où ! »

Pierre eût voulu trouver des paroles pour répondre,

remercier, affirmer son dévouement à la République, exhorter les citoyens à fonder la liberté et le bonheur du peuple ou mourir. Mais une émotion profonde, qui n'était pas la timidité, l'empêchait de trouver un mot. Il serra les mains d'Esquiros, mettant dans cette étreinte toute son âme, et, modeste, se déroba au milieu des applaudissements.

Il devait, jusqu'à son dernier jour, emporter de cette soirée une impression ineffaçable.

## IX

## L'ÉGLISE ET L'ÉCOLE

Si l'année 1849 avait été mauvaise, l'année 1850 fut pire. Elle commença par un coup de foudre contre les instituteurs.

Le 11 janvier, le ministre de l'instruction publique, Esquiron de Parieu, digne successeur du jésuite de Falloux, faisait voter à la Législative une loi autorisant les préfets à révoquer ceux des instituteurs dont la conduite serait jugée dangereuse.

C'était l'arrêt de mort pour une foule de braves gens qui, pleins d'enthousiasme et de ferveur pour le régime nouveau, s'étaient irrévocablement compromis aux yeux des autorités réactionnaires.

Les amis de Pierre Vaux ne s'y trompèrent pas.  
— Vous allez être attaqué, lui dit Charbonnier-Borgeot, Nous vous soutiendrons jusqu'au bout.



— Je le sais, fit l'instituteur.

— Oui, mais soyez prudent, tenez-vous sur vos gardes.

Le maire de Longepierre était demeuré le même démocrate sincère, habitué à compter avec les responsabilités du pouvoir communal, avec les intrigues, les impatiences ou l'inertie, sa circonspection s'était accrue, peut-être quelque peu au détriment de son initiative.

Il faut dire que le conseil municipal de ce village de sept cents âmes demeurait le cauchemar des autorités préfectorales, en même temps que la terreur des notables. L'abbé Couillerot, qui jadis se déclarait prêt à subir pour la gloire de Dieu les horreurs du martyre, venait d'écrire à l'évêque, sollicitant d'urgence son remplacement. Il ne voulait pas compromettre en sa personne la religion catholique en demeurant plus longtemps dans une commune de païens où Robespierre et Marat régnaient en maîtres, dressant chaque jour de nouvelles listes de victimes.

Robespierre, c'était Charbonnier-Borgeot ; Marat, c'était Pierre Vaux ; quant aux victimes, c'étaient les notables qui, jusqu'alors ne se portaient pas plus mal ; mais il était bien évident que la guillotine ne pouvait tarder à faire son apparition.

Ce fut l'abbé Canot que l'évêché désigna comme successeur de l'irascible curé. Le départ de ce prêtre doux-reux et coquet, qui évoquait le souvenir d'un abbé de ruelle du dix-huitième siècle, fut un coup sensible au cœur de plus d'une dévote chalonnaise. Lui-même se sentait partagé entre la joie de devenir indépendant dans une paroisse à lui et le regret d'aller s'enterrer au milieu d'une population rustique.

Les adieux de l'abbé Couillerot à Longepierre furent émouvants. Appelé à sauver les âmes dans une commune éloignée, il partit, lançant un anathème en règle au conseil municipal, qui avait eu l'infamie d'instaurer à Longepierre « le régime de la terreur » et à la population, qui avait eu l'infamie de le supporter. Ce cette malédiction, il n'exceptait que son fidèle bedeau.

L'abbé Canot, au contraire, montra tout de suite son caractère différent en inaugurant son entrée en fonctions par un discours onctueux qui plut généralement aux villageois plutôt fatigués de leur ancien curé qu'hostiles à l'Eglise.

— C'est de la politique d'apaisement ! murmura Pierre avec un sourire.

— Elle est plus dangereuse que l'autre, fit Charbonnier-Borgeot.

De fait, c'était surtout l'influence de Flamiche qui s'exerçait. Nécessaire à l'abbé Canot pour le mettre au

courant des hommes et des choses de la commune, il en profitait pour insinuer la marche à suivre, et le nouveau pasteur, reconnaissant en lui un flair et une finesse tout ecclésiastiques, le laissait surveiller son troupeau sans en avoir l'air.

Ainsi, l'église de Longepierre, qui menaçait de se vider, revit-elle chaque dimanche ses fidèles fervents ou tièdes. Le conseil municipal n'était plus pris à partie, incriminé pour ses actes : le curé prêchait le respect aux lois et aux autorités, la soumission, la concorde, sachant bien que les lois et les autorités ne tarderaient pas à briser les administrateurs républicains de la petite commune, et tout en jetant, la bouche souriante, les bras bénisseurs, des paroles d'union, il ne cessait de correspondre avec l'évêché, d'attiser à la sous-préfecture rancunes et haines contre cette municipalité réfractaire à l'esprit de réaction qui soufflait sur le reste de la France.

La loi sur les instituteurs n'avait été que la préface d'une autre loi, destinée à bouleverser l'enseignement en le livrant à l'omnipotence du clergé. Le 15 janvier venait en discussion à la Législative le projet de Falloux qui livrait aux curés le droit d'inspection des écoles, en même temps qu'il dispensait congréganistes et prêtres, pour donner l'instruction primaire et secondaire, des épreuves imposées à leurs concurrents laïques, remplaçant ces épreuves par une simple lettre d'obédience.

— C'est monstrueux ! disait Pierre, qui suivait angoissé les débats de l'Assemblée. On veut nous faire une nation d'ignorants et de fanatiques.

Irma se sentait le cœur serré, prévoyant que son mari serait des premiers frappés. Il lui semblait que la période de bonheur était passée pour ne plus revenir.

— Ils te révoqueront ! murmurait-elle en s'efforçant d'arrêter les larmes prêtes à couler.

— Eh bien, s'ils me révoquent, répondit l'instituteur, en affectant la gaieté, je redeviendrai ce que j'étais enfant : un paysan. Je cultiverai la terre, et, Dieu aidant, nous arriverons à vivre.

Il affectait, pour éviter de désoler sa femme, une insouciance joyeuse que, au fond, il était loin d'avoir. Educateur dans l'âme, il s'était invinciblement attaché à ce jeune troupeau de paysans dont il s'efforçait de faire des hommes. Jamais il ne les brutalisait, ayant l'horreur des violences lâches commises sur un être faible ; il évitait le surmenage, les pensums abrutissants, les exigences stupides de la récitation mot à mot qui, atrophiant le cerveau, fait des perroquets humains. Il avait pour principe de chercher le mode le moins rébarbatif d'inculquer au cerveau impressionnable de l'enfant le plus possible de

connaissances utiles. Il finissait ainsi par avoir presque toujours raison des mauvaises volontés, de la paresse ou des vices intellectuels transmis dans le sang par de malheureux parents. Il aimait ses élèves et se sentait adoré d'eux, même des plus mutins, peut-être surtout de ceux-là, parce qu'il cherchait moins à les comprimer qu'à développer en eux leurs aptitudes natives, dirigeant vers un noble but même celles qui, au premier abord, semblaient d'insupportables défauts.

C'est ainsi qu'il faisait de l'orgueil un stimulant pour s'instruire et bien se conduire. Il disait à ses élèves :

— Comment, toi qui es si fier, tu ne rougis pas de te laisser devancer en calcul par Jean-Pierre qui a deux ans de moins que toi !

De la curiosité il se servait pour éveiller un germe d'esprit scientifique, montrant que l'étude des phénomènes de la nature est infiniment plus intéressante que les caquets de village.

Pierre, qui avait lu Fourier, en avait surtout retenu le respect de l'individualité humaine, s'épanouissant dans son libre essor, et cette idée du travail cessant d'être une torture morale ou physique pour devenir attrayant.

Lorsque l'abbé Canot, escomptant le vote de la proposition Falloux, se présente à l'école de Longepierre, à la vérité moins comme inspecteur officiel que comme visiteur amical, il demeura confondu.

Poli avec tous, et d'ailleurs n'ayant pas rendu le nouveau curé responsable des personnalités insolentes de son prédécesseur, Pierre reçut de son mieux l'ennemi qui se présentait le sourire aux lèvres. Mais si onctueux qu'il fût par nature, le prêtre ne put dissimuler entièrement le sentiment que lui causait la vue de ces écoliers qui étaient déjà de petits hommes et non des automates.

Il en interrogea quelques-uns et, quoique s'attendant à des choses assez fortes, son étonnement redoubla.

— Mais ils raisonnent, monsieur Vaux ! ne put-il s'empêcher d'exclamer.

— Sans doute, répondit avec quelque chaleur le maître d'école, la raison n'est-elle pas le plus beau privilège de l'homme, ce qui le distingue des animaux.

— L'homme ne doit pas raisonner, monsieur Vaux, il doit croire.

L'abbé Canot avait prononcé ces mots avec un indéfinissable sourire. Sourire à la fois aimable et railleur, plein de finesse mielleuse ou peut-être de menaces.

Pierre se tenait à quatre pour ne pas riposter que lui, curé de Longepierre, raisonnait bien, que la raison était un reflet de la divinité qui avait créé l'homme à son

image comme l'enseigne la sainte Eglise. Mais il eut la force morale de se contenir : il voyait s'approcher le vote de la loi Falloux et, décidé à ne pas se départir de sa méthode d'enseignement, il estimait néanmoins inutile de provoquer une discussion qui eût fourni de nouvelles armes aux adversaires par lesquels il se sentait guetté. Cette prudence devait être inutile.

Les ennemis de la République, ayant partout relevé la tête, ne songeaient plus qu'à frapper les républicains.

Parmi les plus zélés de ces réacteurs était le sous-inspecteur Bidault, que nous avons perdu de vue depuis quelque temps.

L'abbé Tizonnier avait prévu juste ; ce poltron qui voyait passé le péril et avec le péril les hésitations de la première heure, sentait impérieusement le besoin d'extérioriser les fureurs réactionnaires qui avaient longtemps couvé dans son âme. La cause de la démocratie était perdue pour de longues années, sinon pour toujours : il importait maintenant de donner des gages sérieux aux maîtres du jour, ce qu'il pouvait faire le plus agréablement du monde en satisfaisant ses rancunes.

Oui, ses rancunes. Il se rappelait les pointes lancées par l'abbé Tizonnier au sujet de la nomination de Pierre Vaux à Longepierre et aussi la désinvolture railleuse, très légèrement enveloppée de respect, avec laquelle l'instituteur avait répondu à sa fameuse lettre l'engageant à se rendre aux notables.

— Chacun son tour ! ricana l'honorable M. Bidault, dans les yeux duquel brilla une lueur féroce.

Dès la fin de février, on pouvait prévoir avec complète certitude le vote du projet Falloux, malgré l'opposition désespérée des orateurs de la gauche. « L'Eglise chez elle, l'Etat chez nous ! » criait Victor Hugo, appuyé par Edgar Quinet et Barthélemy Saint-Hilaire.

Tout était inutile ; l'Assemblée ultramontaine acclamait le rapporteur Beugnot déclarant :

« Si la profession d'instituteur devait être dédaignée, il n'y aurait pas lieu de vous en alarmer, l'appel de la patrie serait entendu par les instituts religieux, dont l'unique mission est de former pour l'enfance des instituteurs qui reportent sur elle leurs pensées, leurs affections, leur vie entière. Les vides faits dans le corps des instituteurs par le calcul de l'égoïsme seraient comblés par le dévouement. »

M. Bidault s'en fut trouver l'abbé Tizonnier.

Celui-ci demeurait une des grosses influences réactionnaires de Chalon ; à l'évêché il était presque aussi écouté

que le vicaire général. Depuis longtemps on l'eût pourvu d'une cure autrement avantageuse que celle octroyée à l'abbé Canot, pour peu qu'il en eût manifesté le désir. Mais il ne tenait pas à quitter la ville où il satisfaisait son ambition de dominateur pour aller s'enterrer dans quelque trou au milieu de paroissiens rustiques. Et d'autre part, on tenait tout autant à le conserver à Chalon, où il pouvait continuer à rendre les plus grands services à la bonne cause.

L'abbé Tizonnier recut la visite de M. Bidault sans la moindre surprise : il s'y attendait.

— Vous venez, j'en suis sûr, vous ranger sous notre bannière, lui dit-il mi-souriant mi-goguenard. Vous voyez que les bons temps commencent à s'annoncer où les honnêtes gens pourront entonner un victorieux *Alleluia*.

— C'est un grand bonheur ! déclara le sous-inspecteur.

— Il faut écheniller impitoyablement l'arbre du Seigneur.

— Je viens pour y contribuer, monsieur l'abbé.

— Je n'en doutais pas, fit ironiquement l'homme de Dieu.

M. Bidault sentit le sarcasme. Evidemment, l'abbé Tizonnier le tenait pour ce qu'il était : un lâche toujours prêt à se rallier au parti le plus fort. Il voulut se réhabiliter.

— Oui, s'écria-t-il, jusqu'à présent, confiné dans un rôle subalterne, suspect à cause des convictions religieuses que j'ai toujours professées, que pouvais-je faire ? Mais aujourd'hui les honnêtes gens vont se sentir soutenus, j'agirai.

— A la bonne heure !

— Lorsque le ministre de l'instruction publique s'appelait Carnot, fils d'un régicide, que pouvais-je faire ? Rien. J'aurais été broyé si j'eusse eu le malheur d'essayer.

— Aussi n'avez-vous pas essayé... Oh ! je ne vous le reproche pas, je constate.

— C'est vrai, je n'ai pas essayé... A quoi bon ? Mais maintenant !

— A la bonne heure ! Mieux vaut tard que jamais à condition de réparer le temps perdu.

— Il sera réparé amplement... A condition que je sois soutenu...

L'abbé Tizonnier haussa les épaules.

— A quoi bon toutes ces phrases ? murmura-t-il dédaigneusement. Agissez ! Vous savez bien que nous sommes

prêts à vous soutenir... en vous laissant l'honneur de l'initiative.

M. Bidault se rendit ensuite chez le sous-préfet.

Huit jours plus tard, le 13 mars, Pierre Vaux venait de terminer sa classe lorsqu'il vit entrer Charbonnier-Borgeot.

Le digne homme était pâle, avec, dans les yeux, la flamme d'une colère contenue, sa démarche était nerveuse, saccadée.

Le maître d'école eut tout de suite l'intuition d'une catastrophe.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il vivement.

— Il y a... il y a... que ces gredins vous suspendent de vos fonctions.

Pierre s'y attendait ; il sentit pourtant un atroce serrement de cœur.

— Suspendu aujourd'hui, révoqué demain, murmura-t-il. Pauvre République !

Il voyait s'écrouler autour de lui l'œuvre de six années. Cette école qu'il avait trouvée plus misérable, plus négligée qu'une porcherie et dont il avait fait une institution vivante et florissante, citée dans tout le pays, qu'allait-elle devenir, entre quelles mains tomberait-elle. Ces enfants dont il s'était efforcé de faire des êtres pensants ne seraient-ils pas repris par d'autoritaires fanatiques qui leur feraient oublier toutes les notions acquises, les remplaçant brutalement par des bourdes insipides et abrutissantes ?

Pour lui et sa famille, c'était aussi un désastre, désastre d'autant plus grand qu'un quatrième enfant allait dans quelques mois donner un frère ou une sœur à Ermence, Armand et Irma. Certes, le beau-père Jeannin aimait trop la famille pour la laisser dans l'embarras, mais Pierre était fier autant que courageux travailleur, et l'idée de s'adresser même à l'excellent homme qu'était le père de sa femme choquait sa dignité.

Et par-dessus tout, c'était encore pour la République, son idéal adoré, qu'il souffrait le plus. Qu'allait-elle devenir maintenant qu'on frappait ses meilleurs défenseurs ?

Car, il n'en doutait pas : la mesure qui le brisait ne lui était pas particulière. Les instituteurs s'étaient compromis en masse pour le nouveau régime qui, proclamant à son début la liberté et la souveraineté du peuple, semblait favoriser leurs plus ardentes aspirations. Les malheureux allaient être sacrifiés aux jalousies cléricales et aux rancunes réactionnaires.

Et, en effet, vingt mille d'entre eux allaient être chassés de l'enseignement, laissant leur place aux agents de Rome.

Le 16 mars, la loi Falloux était adoptée dans son ensemble par trois cent quatre-vingt-dix-neuf voix contre deux cent trente-sept.

Moins de deux ans après ce vote, il existait en France trois cents établissements ecclésiastiques d'enseignement, dont plus de vingt fondés par les jésuites.

Pierre Vaux était suspendu de ses fonctions pour six mois et il était évident que ses ennemis ne s'en tiendraient pas là.

X

## RÉVOQUÉ

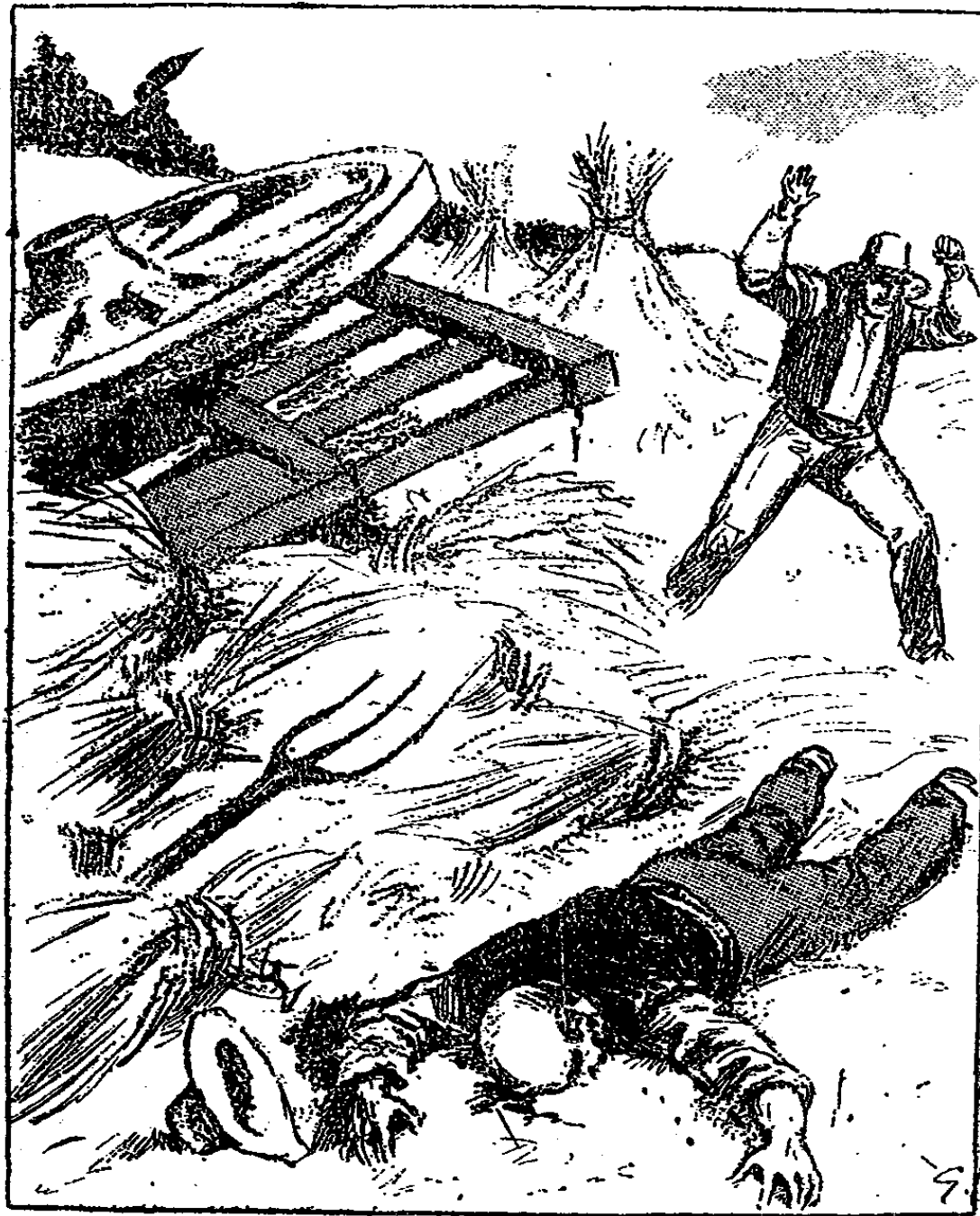
Le 19 mars, Pierre reçut l'ordre de se rendre à Chalon pour y comparaître, le surlendemain, devant le conseil d'instruction primaire. Cette injonction hiérarchique était signée lisiblement « Bidault ».

Cette fois, c'était la révocation en règle qui venait. Pierre ne s'y trompa point. Stoïque, il partit affronter les foudres administratives.

Jamais juges de l'Inquisition n'accueillirent les malheureux dénoncés à la vindicte ecclésiastique avec un front plus sévère que le sous-inspecteur Bidault et ses collègues. Le premier présidait, honneur qui eût dû revenir à l'inspecteur ; mais il avait déployé un si noble zèle que les autorités supérieures avaient voulu lui donner la joie d'égorger son subordonné. Quant aux membres du comité, quatre sur sept étaient des réactionnaires avides eux



aussi de faire leur cour à l'Eglise triomphante, et devenus d'autant plus fougueux que la France, glissant sur la pente fatale, accélérât sa chute à droite.



*Le père Faudot venait d'être précipité à terre... (p. 175).*

En pénétrant dans la salle presque sombre du vieux bâtiment universitaire, où l'attendaient, assis autour de M. Bidault, ceux qui allaient décider de son sort, Pierre

sentit qu'il était condamné. Devant le sous-inspecteur, des papiers, classés avec ordre, couvraient la table.

— Mon dossier, se dit le maître d'école.

Cruel comme presque tous les lâches peuvent l'être à un moment donné, M. Bidault procéda à un raffinement de politesse froide plus terrible que la colère.

— J'ai le regret, monsieur Vaux, dit-il en manière d'exorde, de vous apprendre que votre conduite vous a très gravement compromis. Je serai heureux, cependant, et ces messieurs le seront également, si vos explications franches peuvent nous démontrer que les nombreux rapports vous concernant sont erronés ou tout au moins exagérés.

— De quoi suis-je accusé, monsieur le sous-inspecteur ? demanda le maître d'école avec un calme qui parut à son bourreau le comble du cynisme.

Le président du comité darda sur le maître d'école de Longepierre un regard chargé d'éclairs.

— Vous êtes accusé, monsieur, de mauvaises relations et d'esprit de désordre. Et, malheureusement, tous les faits relevés depuis six ans prouvent que ces accusations sont fondées.

— Je n'entretiens aucune mauvaise relation, répondit Pierre. Car je ne suppose pas que cette expression flétrissante puisse s'adresser à M. Alphonse Esquiros, député de notre département, qui m'a fait l'honneur de me féliciter publiquement, non plus qu'au maire et aux conseillers municipaux de ma commune qui ont toujours approuvé ma conduite.

— Parbleu ! s'écria vivement l'un des enquêteurs, c'est vous qui les avez fait nommer.

De son côté, M. Bidault avait cet admirable cri du cœur :

— Ne parlons pas de M. Esquiros. Il est *encore* député !

Pierre ne put s'empêcher de sourire avec un indicible mépris devant l'insondable platitude que révélait ce triste échantillon d'humanité.

Sourire qui eut pour effet d'exaspérer davantage encore M. Bidault.

— En tout cas, continua celui-ci, vous ne nierez pas vos relations avec le docteur Hâzin.

— Un savant de premier ordre, répondit l'inculpé avec quelque hauteur. Je suis fier d'être son ami.

— C'est une amitié bien compromettante, répondit doucement le sous-inspecteur, que celle d'un homme qui ne croit ni à Dieu ni à diable et qui est allé se faire tuer en révolutionnant l'Europe.

Pierre eut un haut-le-corps et demeura stupide, la bouche ouverte, sans pouvoir prononcer un mot. Quoi ce docteur sceptique, qui raillait les enthousiasmes comme

les crédulités et les faiblesses humaines, serait parti exposer sa vie et la perdre dans les luttes désespérées qui, l'année précédente encore, soulevaient les peuples de l'Europe centrale contre leurs despotes ! Ainsi s'expliquait sa brusque disparition. S'il n'avait pas dit adieu à son jeune ami, sans doute était-ce pour éviter que celui-ci, prenant sa revanche, lui renvoyât quelques flèches en le plaisantant à son tour sur cet enthousiasme survenu à cinquante-quatre ans. Peut-être était-ce pour éviter chagrins ou tracasseries au maître d'école, qu'il savait surveillé par ses ennemis, mouchards amateurs, non moins que par les autorités préfectorales.

Et maintenant cet esprit supérieur qui, sans se croire autre chose qu'un produit de la matière, voyait si loin et de si haut, s'était abîmé dans le néant ! Une balle ou une baïonnette imbécile avait eu raison de son individualité puissante !

M. Bidault contemplait avec une férocité souriante le visage angoissé de l'instituteur.

Pierre avait oublié sa propre situation ; toute sa pensée était au docteur Hâzin. Quand il recouvra la parole, ce fût pour demander :

— Est-on sûr qu'il s'est mort ?

— Je vois que vos relations avec cet agitateur étaient très étroites... ces messieurs — et il désigna les membres du comité — apprécieront. Quant au renseignement que vous me demandez, je regrette de ne pouvoir vous le donner de façon précise, puisqu'il vous intéresse à un si haut point ; on croit que le docteur Hâzin a été tué lors du rétablissement de l'ordre en Hongrie. Mais nous ne sommes pas ici pour nous occuper du docteur Hâzin.

Ces paroles, en même temps qu'elles rendaient à Pierre un vague espoir au sujet de son ami, le rappelaient au sentiment de la situation. Encore que sans illusion sur l'issue, il se raidit pour la continuation de la lutte.

— Vous êtes accusé en outre, poursuivit M. Bidault, d'avoir manifesté sans cesse, depuis six ans, un violent esprit de désordre.

— Monsieur le sous-inspecteur, répondit le maître d'école, je n'ai mis le désordre nulle part. Je défie bien...

— Voici un mot malheureux, répondit le président de ce comité d'Inquisition scolaire. Vous ne devez défier personne, surtout vos chefs. Nous sommes, dès maintenant, suffisamment édifiés ; vous pouvez vous retirer, le comité appréciera.

— Je me retire, monsieur le sous-inspecteur, fort d'avoir toujours accompli mon devoir envers les enfants qui me sont confiés et envers la République, que nous devons servir fidèlement.

Telles furent les dernières paroles que prononça Pierre en saluant et se retirant. A quoi bon ajouter autre chose ? Il lisait sur les visages de ses juges que ceux-ci l'avaient condamné sans appel.

Il ne se trompait pas : à la majorité de huit voix contre trois, le comité d'instruction primaire prononçait la révocation pure et simple de l'instituteur Pierre Vaux.

Quel écroulement ! C'était toute une vie brisée.

La mesure produisit dans tout Longepierre l'effet d'un coup de foudre.

Irma plia d'abord sous le choc, mais courageuse, elle se redressa bien vite ; elle ne voulait pas accroître le chagrin de son mari et, tenant à honneur de se montrer digne de lui, elle affecta sinon de la gaieté — c'eût été trop demander — du moins une sereine confiance dans l'avenir. Elle n'exprima de tristesse que sur le sort du docteur Hâzin.

— Pauvre docteur ! disait-elle profondément émue. Sous ses apparences railleuses, il nous aimait tant !

Le conseil municipal fut doublement indigné, car il se sentait visé, lui aussi, par cette mesure qui frappait son secrétaire et guide.

— Oh ! mais nous lutterons, gronda Charbonnier-Borgeot.

— Oui, nous lutterons, appuyèrent Savet, Jaen Petit et tous les autres.

Une pétition en faveur de Pierre Vaux fut bien vite rédigée ; les trois quarts des habitants la signèrent. Charbonnier-Borgeot l'appuya d'une lettre énergique faisant le plus grand éloge de l'instituteur avec la longue énumération de tous les services rendus par lui depuis six ans à la commune.

— C'est trop fort ! s'écria le représentant du pouvoir central en recevant la lettre du maire républicain. Ces brigands se donnent tous le mot : c'est bien ! L'hécatombe va commencer.

Il se rappelait l'autre lettre ironique envoyée par Charbonnier-Borgeot au sujet de la mise en culture des pâquiers.

Et, séance tenante, M. le préfet, saisissant sa plume redoutable, édicta cet ukase :

« Le sieur Charbonnier, maire de Longepierre, est suspendu pour trois mois de ses fonctions qui passeront provisoirement aux mains de son adjoint. »

Dans tout le village, la disgrâce de Pierre Vaux avait mis toutes les têtes en révolution. Les notables exultaient, quelques-uns ouvertement, les autres en *a-part* ; les travailleurs étaient indignés ; les enfants regrettaient sincèrement le maître qui ne les avait jamais brutalisés et

dont les plus âgés appréciaient sagement les efforts dévoués. Quant à l'abbé Canot, auteur principal de cette mesure, il cachait sa joie, sauf à Flamiche, qui lui répétait :

— Vous verrez monsieur le curé, tout va commencer à aller bien maintenant. M. Vaux était la tête du parti des rouges ; nous frappons cette tête ; il ne reste plus qu'un cadavre.

Le bedeau pouvait dire « nous frappons », car il avait contribué par ses conseils tenaces à diriger les efforts des conservateurs de Longepierre contre le maître d'école. Du reste, celui-ci comptait des ennemis partout où se trouvaient des réactionnaires et tous ces ennemis avaient donné. M. Bidault n'avait eu qu'à se présenter au bon moment pour contribuer à une mesure qui, d'ailleurs, eût été tout aussi bien prise sans lui.

Lorsque à cette mesure vint s'adjoindre celle qui suspendait de ses fonctions Charbonnier-Borgeot, la joie et l'insolence des conservateurs de Longepierre ne connurent plus de bornes.

— Enfin, ricanait le père Bastien, nous allons être débarrassés des rouges !

Les adieux de Pierre à ses élèves furent émouvants dans leur simplicité. Il adjura ces enfants, auxquels il s'était attaché, de toujours se guider d'après leur conscience et leur raison, afin d'être un jour des hommes justes, bons et courageux. De leur côté, les enfants, par une inspiration spontanée, apportaient à Mme Vaux une magnifique gerbe de violettes et de primevères, cueillies bien loin, dans les grands bois, du côté de Navilly. Un autre, dont les parents possédaient quelque bien, offrait un joli agnellet blanc et frisé, enrubanné de rose.

Ces témoignages attendrissaient le cœur du maître d'école. Et ce fut courageusement, presque le sourire aux lèvres, que, ayant fermé la porte de la maison où s'étaient écoulées les meilleures années de sa vie, il se mit en route, la bêche sur l'épaule, vers le champ qu'il allait cultiver.

Car, c'était bien décidé, il reprendrait le travail de la terre. N'était-il pas un fils de la glèbe, habitué dès son jeune âge à gagner sa vie à la sueur de son front, en se servant de ses bras ? Comme se plaisaient à le répéter ses ennemis, n'avait-il pas tourné des sabots avant de tourner des phrases ? Eh bien, il redeviendrait paysan.

Irma était partie avec les enfants pour installer les pénates dans la nouvelle demeure, une bicoque de trois pièces, qui semblait menacer ruine. A quelque cent mètres s'étendait le champ auquel l'instituteur révoqué allait demander la subsistance de sa famille.

Pierre venait de tourner le coin de la place Frilley, lorsqu'il aperçut Charbonnier-Borgeot, en ses vêtements de travail et la pioche sur l'épaule. Derrière Charbonnier-Borgeot, arrivaient les Savet, Jean Petit, Nicolot, Joseph Rebouillat, Claude Tupinier, bref tous les conseillers républicains de la commune.

— Où donc allez-vous ? demanda Pierre étonné.

— Avec vous, répondit Savet père, en tirant avec énergie ses superbes favoris noirs.

Machinalement, Pierre s'était remis en route, trop ému pour pouvoir remercier ses amis de cette manifestation autrement qu'en leur serrant vigoureusement la main. Et comme il dépassait la maison du maréchal-ferrant Pauly, il vit arriver d'un coin de ruelle le père Durand, le cabaretier Bossu, et, derrière eux, une dizaine d'autres, tous la bêche ou la pioche sur l'épaule.

Ce n'était pas tout : un peu plus loin, Richard-Desbordes, Alix-Duperron, Augey et Balleault-Rebouillat attendaient au passage le cortège auquel ils se joignirent. Et ce fut suivi de plus de cinquante habitants que Pierre arriva à son champ.

En un clin d'œil, ce champ fut retourné. Le révoqué, que vengeait en ce jour la solidarité populaire, regardait attendri. Il n'avait pas eu le temps de planter sa bêche en terre que déjà cinquante bêches et pioches s'abaissant et se relevant avaient défriché le terrain.

Charbonnier-Borgeot riait d'un air malin, en regardant les autres du coin de l'œil ; Savet père fredonnait la *Marseillaise* et Jean Petit, la langue la mieux pendue de Longepierre, caquetait comme une commère avec l'un et l'autre.

Le père Durand prit la parole :

— Citoyen Vaux, vous êtes un bon républicain... nous savons que vous avez été frappé pour vos opinions, pour votre amour du peuple, et c'est pour cela que... que...

Le brave homme n'achevait pas : il avait, par droit d'âge, pris la parole au nom de tous, mais il n'était pas orateur. Charbonnier-Borgeot compléta la phrase :

— ... Que nous sommes venus vous donner un coup de main en amis. Vous vous êtes donné assez de mal pour la commune et c'est bien le moins que nous puissions faire. Pas vrai, les amis ?

— Oui, répondirent d'une seule voix les paysans.

Cette fois, Pierre avait les larmes aux yeux. Son cœur se gonflait d'une émotion indicible. L'acte si simplement fraternel de ces braves gens le touchaient d'une façon inexprimable : il se sentait plus que jamais uni à Longepierre et à ses habitants par des liens que rien ne pourrait rompre.

— Merci, mes amis, merci, répondit-il en serrant avec

effusion toutes les mains qui se tendaient vers lui. De pareils moments vous réconfortent pour toute la vie.

Que lui importaient maintenant les foudres administratives dont on l'avait voulu foudroyer ! Il respirait puissamment dans cette chaude et vivifiante atmosphère de sympathie, d'affection, de dévouements naïfs et sincères, si différente de l'atmosphère glaciale d'une université livrée aux jésuites. Désormais, il était assez fort pour tout braver. Ah ! si M. Bidault, qui croyait l'avoir terrassé, l'eût vu ainsi, dans son triomphe !

## XI

## L'ODYSSÉE DU DOCTEUR HAZIN

Qu'était devenu le docteur Hâzin ?

De si haut qu'il jugeât les choses, un homme de cet esprit ne pouvait guère demeurer indifférent aux événements qui, à cette époque, convulsaient l'Europe.

Il n'avait, certes, ni l'âge ni les enthousiasmes ou les préjugés qui l'eussent amené à combattre dans une guerre de nationalités. Quoique Hongrois par le hasard de la naissance, il ne nourrissait pas plus de haine ou d'amour pour les Autrichiens que pour toute autre race d'hommes.

Il y avait seulement des êtres, des choses ou des institutions qui lui déplaisaient plus que d'autres : l'empire autrichien, le tsarisme, la papauté en étaient.

— Ce sont, estimait-il, les survivances les plus brutales et les plus dangereuses du moyen âge. Tant qu'elles pèseront sur l'Europe, il sera dérisoire de parler liberté, progrès ou autres grands mots.

Ce fut donc avec plaisir qu'il vit le pape fuir de Rome, bien qu'il tint en piètre considération le mysticisme de Mazzini.

— Mazzini ! un prêtre qui chasse un autre prêtre !



grommelait-il en haussant les épaules. Enfin, tout ne se fait pas en un jour !

Dès le début, il prévit que la révolution italienne était entraînée à sa perte par l'indécis Charles-Albert : le désastre de Novare devait lui donner raison. Mais il suivit surtout avec un intérêt marqué les phases du réveil de la nation hongroise, qui, par sa vigueur et sa position topographique, pouvait frapper à Vienne un coup décisif.

Le docteur Hâzin n'était guère homme à faire partie d'un comité, mais il échangeait des lettres avec un agitateur populaire doublé d'un philosophe éminent, Michel Bakounine.

Deux années auparavant, il avait rencontré à Paris le futur rival de Karl Marx et une conversation de cinq minutes avait suffi pour lui révéler un athlète à la fois de la pensée et de l'action.

La liaison ébauchée s'était continuée par lettres, Bakounine, qui se délassait entre deux conspirations par des études de haute science, éprouvait un charme réel à suivre le docteur dans ses théories matérialistes ; Hâzin, de son côté, ravi de rencontrer chez le même individu les qualités d'esprit et de tempérament si rarement associées.

Sur ces entrefaites — c'était à la fin de l'année 1848 — le docteur hérita très inopinément d'un parent fixé en Suisse, qui lui laissait une dizaine de mille francs d'argent liquide.

Ce n'était pas la fortune, mais cela permettait d'accomplir quelques fantaisies comme le nomade savant en avait quelquefois.

Or, la fantaisie du docteur fut justement d'aller recueillir des documents pour son étude sur la *Folie Mystique* parmi les populations bigarrées soumises à l'impériale maison d'Autriche.

C'est-à-dire au foyer même de l'incendie européen.

Hâzin céda son cabinet à un confrère, sous prétexte de voyages d'études dans le Nord de la France, plaça une partie de son avoir dans une banque, et, le portefeuille suffisamment garni, partit pour la Suisse, d'où il comptait gagner le Tyrol.

Il ne dit adieu à personne, ne voulant pas compromettre qui que ce fût, ni donner à une police déjà toute au service de la réaction l'éveil sur ses propres mouvements. Le docteur Hâzin était d'avis qu'il ne faut pas embarrasser par des effusions sentimentales l'accomplissement des choses sérieuses.

Sa pensée s'arrêta bientôt sur Pierre Vaux et sa femme, les sympathies affectueuses, mêlées d'une admiration sincère, le reposaient agréablement des spéculations abstrai-

tes ou des bassesses humaines. Mais, très logiquement, il se dit :

— A quoi bon leur dire adieu ? Les compromettre ou les tourmenter ? Si je reviens, ils me verront ; si, par hasard, je ne revenais pas, ils en seraient quittes pour m'oublier sans s'être tracassés à mon sujet. Les poignées de mains, les phrases d'adieu, cela ne veut rien dire. L'homme est un voyageur, voyageons.

Les communications étaient alors infiniment moins rapides qu'aujourd'hui. Cependant le docteur, se hâtant, arrivait à Brixen vers le milieu de janvier.

Au milieu des neiges et des glaces qui drapaient de blanc montagnes et vallées tyroliennes, emprisonnant les habitants dans leurs chalets et condamnant à l'immobilité les troupes autrichiennes et piémontaises en présence au pied des Alpes, Hâzin, enveloppé de fourrure, voyageait joyeusement sans souci de la température sibérienne. Il se disait que les agitations éphémères des hommes, insectes bourdonnants, sont bien peu de chose à côté de la grande paix de la nature.

Lorsque, cependant, descendant de ces hauteurs philosophiques, il reportait sa pensée vers les événements du jour, il supputait les conséquences possibles d'un écrasement de la maison d'Autriche.

— Si la maison d'Autriche est écrasée, eh bien, ce serait une autre, peut-être les Hohenzollern de Prusse, qui prendrait sa place, ou bien les Romanoff de Russie. Les deux pourraient s'entendre ou se déchirer... Décidément, les peuples ne savent pas vivre autrement que comme des troupeaux. Et même, derrière les révoltes nationales de l'heure présente, qu'y a-t-il ? Rien.

...Non, rien ! les Allemands veulent être Allemands ; les Hongrois veulent être Hongrois ; les Italiens veulent être Italiens ; ils ne songent pas à devenir des hommes purement et simplement.

...Cela viendra-t-il ? Peut-être. Mais quand ?... La lutte des nationalités est une phase préliminaire ; il faudra sans doute la traverser entièrement avant que la question sociale apparaisse, et encore cette question sociale qui doit être la question humaine tout entière. combien s'écoulera-t-il de temps avant qu'elle soit sophistiquée, rétrécie et serve de tremplin aux ambitieux ?

Ces pensées n'empêchaient pas le docteur de recueillir çà et là des documents intéressants pour son étude et aussi de donner, lorsqu'il jugeait à propos de le faire, l'aide de conseils et d'argent à quelques révolutionnaires très sûrs, disséminés dans les villes autrichiennes et chez lesquels il n'avait qu'à se présenter en nommant Bakounine et prononçant certaine phrase de reconnaissance.

Ainsi il parcourut le Tyrol, la Carinthie, la Styrie, s'approchant de Vienne, où il arriva à la fin de janvier.

Depuis le 23 octobre « l'ordre » régnait dans la capitale autrichienne, c'est-à-dire que la soldatesque y dominait en maîtresse. Le prince de Windischgrätz et le Croate Jellachich ayant pris d'assaut la ville deux fois insurgée, avaient donné libre cours à leur fureur réactionnaire : le 9 novembre, le principal champion de la démocratie allemande, Robert Blum, était tombé sous les balles d'un peloton d'exécution. Et combien d'autres avec lui ! Les prisons regorgeant, il fallait bien en finir avec les révolutionnaires par la fusillade.

Depuis lors, c'était la terreur. Terreur de la population, qui voyait le sang ruisseler en l'honneur du nouveau maître, François-Joseph, proclamé empereur le 2 décembre 1848 ; terreur du gouvernement lui-même qui voyait la révolution bourgeoise encore invaincue le menacer dans Vienne même.

Si les Hongrois, vainqueurs de Jellachich et de l'archiduc Etienne, dès la fin de septembre, eussent pu secourir immédiatement les insurgés de la capitale autrichienne qui, le 6 octobre, avaient pour la seconde fois chassé leur empereur, tout était fini : la révolution triomphait en Autriche et conséquemment en Italie, en Allemagne, dans toute l'Europe centrale.

Mais Kossuth n'avait pu accourir à temps. Le 30 octobre seulement, il avait livré bataille à Schwechat et été repoussé. Le 5 janvier, Görgey, déjà intrigant ambitieux, pas encore traître, évacuait Buda-Pesth et le gouvernement national se transportait à Debreczin. Toutefois, ce n'était encore qu'un recul : les Hongrois n'allaient pas tarder à reprendre l'offensive.

De Vienne à Debreczin, le pays s'abîmait au milieu d'un immense incendie. Dans ces conditions, s'il était difficile au docteur Hâzin de demeurer en sécurité dans une capitale écrasée par l'état de siège, où tout étranger devient suspect, il lui était tout aussi difficile de continuer son voyage.

Cependant, reculer lui plaisait peu. Il descendit ensuite vers Edenbourg, sur la route de Raab, qu'occupaient les Autrichiens. Un confrère avec lequel il avait autrefois correspondu de façon suivie exerçait dans la petite ville. Hâzin le savait un esprit libre, protégé seulement par son obscurité et ses soixante-cinq ans contre le fanatisme réactionnaire.

— S'il avait vingt ans de moins, pensait-il, je ne me ferais pas plus à lui qu'à tout autre, car, entre trente-cinq et cinquante ans, l'homme est égoïste, ambitieux ou jouisseur. Mais, à soixante-cinq ans, on est assez proche de la

fin pour ne pas commettre de vilenies, à moins d'en avoir pris l'habitude.

Et, sans plus d'hésitations, il se présenta chez le docteur Karyas.

Avec une note particulière de douceur mélancolique, celui-ci appartenait à la famille intellectuelle des Hâzin et des Bakounine. C'était un homme qui voyait de haut et de loin, et qui, d'ailleurs, s'attendait à tout, croyant tout possible, n'étant terrassé par rien.

— Soyez le bienvenu, dit-il cordialement à son visiteur en lui tendant la main et sans paraître autrement surpris de le voir arriver aussi inopinément. Ma maison sera la vôtre, qu'il vous plaise d'y travailler ou même d'y conspirer.

— Grand merci, cher et savant confrère, je vous avais trop bien jugé pour ne pas accepter votre offre en toute sincérité. Pourtant, si vous le permettez, je serai votre pensionnaire plutôt que votre hôte : ce sera moins compromettant.

— Ah ! fit le vieillard, que m'importe ! A mon âge, il est insensé de tenir à la vie : mieux vaut encore périr sous les balles ou au bout d'une potence que rendre l'âme toussant et paralytique au milieu des tisanes.

— Vous avez absolument raison, fit Hâzin. D'ailleurs, qui sait ? La révolution l'emportera peut-être, à moins que la Russie...

Il n'acheva pas : les deux hommes s'étaient compris.

C'était le moment, en effet, où Bem, Klapka et Goergey, battant à plate couture les armées de François-Joseph, celles du tsar allaient venir, et, sous leur masse, écraser des héros.

Le docteur Karvas était au courant de la situation dans ses détails saillants. Tout en laissant s'accomplir les événements auxquels son âge ne lui permettait pas de prendre une part active, il avait à l'occasion aidé de ses conseils ou de ses relations plus d'un révolutionnaire. Il jugeait avec une grande sagacité les hommes et les choses, constatait les intrigues de Goergey, les maladresses de Dembinski, les hésitations de Kossuth.

— La cause de la révolution est perdue... momentanément du moins, soupirait-il. Sa victoire est dans l'avenir.

— Je crois que vous avez raison, répondait Hâzin, mais cet avenir sera d'autant plus proche et meilleur que le présent aura été plus énergiquement affirmatif... Oh ! tout ceci est bien relatif, car des esprits indépendants et chercheurs seront toujours en avance sur leur temps et le trouveront mauvais, le mieux étant l'ennemi du bien, et le bien n'étant que du moins mal. Je ne suis, certes, ni un naïf, ni un enthousiaste, mais il ne me déplaît nulle-

ment de démolir ce qui choque mon bon sens ou mes goûts.

Et pour mieux remplir ce rôle de démolisseur diletante, Hâzin avait su faire tenir à une bande d'insurgés des renseignements précis qui leur permirent d'échapper à la marche enveloppante de trois colonnes autrichiennes. Une autre fois, ses indications anonymes permirent à la même bande d'opérer une diversion rapide sur la route de Raab, pendant que Goergey marchait sur Comorn et y rentrait victorieusement.

La campagne d'avril-mai était redevenue une suite ininterrompue d'éclatants triomphes pour les défenseurs de l'indépendance hongroise. Buda-Pesth était délivrée, Bem avait battu les Russes devant Hermastadt, Perczel les Serbes à Bacs, Damjanics les Autrichiens à Szlonoc ; la Diète de Debreczin avait proclamé la Hongrie indépendante et Kossuth dictateur.

— C'est le moment où la roue de la fortune va tourner, murmura Hâzin soucieux.

Il se disait que les Russes ne pouvaient manquer de faire donner toutes leurs forces pour empêcher la ruine du vieil empire féodal et la diffusion des idées démocratiques.

Prévision qui ne devait que trop bien se réaliser !

On était en juin ; Goergey, pour frapper un coup décisif avant l'arrivée d'une nouvelle et formidable armée russe, marchait sur Vienne par la rive nord du Danube.

— D'ici un mois, le destin de la révolution sera fixé, dit Hâzin à son hôte. Je dois maintenant vous quitter, et sans doute ne nous reverrons-nous jamais.

Les deux hommes se dirent un adieu ému : le docteur Karvas était mélancolique, Hâzin souriant et, malgré l'expression différente de leurs physionomies, ils communiquaient dans la même pensée.

Hâzin se dirigea sur Buda-Pesth, non directement, car cela lui eût été impossible, mais par un fort crochet au sud, qui lui fit traverser Steinamanger et Wetzprim. Ainsi, il évita la rencontre des belligérants, dont le grand choc allait avoir lieu à Szöeny.

Comme dans toutes les insurrections, le service de santé laissait fort à désirer. La plupart des jeunes médecins et étudiants combattaient sur le champ de bataille, abandonnant les blessés dans les hôpitaux, aux soins de vieux docteurs ou de simples dentistes et barbiers, transformés en chirurgiens. Aussi la mortalité dans ces hôpitaux encombrés était-elle effrayante.

Hâzin se présenta devant les autorités militaires de la capitale hongroise et, se faisant connaître, offrit ses services. Deux jours plus tard, il dirigeait un hôpital ins-

tallé dans un des faubourgs de Buda et en transformait de fond en comble l'aménagement.

— La question d'hygiène prime tout en thérapeutique, déclarait-il à ses aides. Le dieu santé existe en trois personnes ou plutôt sous trois formes visibles qui sont : l'air, le soleil et l'eau.

Paroles qui n'étaient pas sans scandaliser les orthodoxes, mais le docteur Hâzin se manifestait si expert dans l'art de guérir ses semblables qu'on lui passait son irréligion.

Malheureusement, il n'avait prophétisé que trop juste. Goergey devenu ministre de la guerre, après s'être défait des meilleurs généraux dont les capacités stratégiques et la popularité lui portaient ombrage, venait de livrer bataille au feld-maréchal Haynau, sur les bords de la Waag, et, vaincu, de se replier sur la Theiss, battant en route Paskewitch à Waitzen.

Hâzin pressentit que la fin de l'épopée hongroise était proche.

— Ma foi, songeait-il, mourir fusillé à Buda-Pesth, à l'âge de cinquante-quatre ans, ou rendre l'âme ailleurs, un peu plus tard entre une infusion de tilleul et une cuillerée de codéine, cela ne change rien au résultat final. Bien fous sont ceux qui se tourmentent pour semblables misères ; quelqu'un peut-il échapper au déterminisme universel ?

Le 31 juillet, Bem était écrasé à Schoëssbourg par des forces triples ; le 9, Dembinski succombait à Szöreg, tandis que Goergey, battu devant Debreczin, forçait Kossuth à lui abandonner le commandement suprême civil et militaire pour livrer, deux jours après, le 13 août, à Vilagos, les dernières forces hongroises, 22.000 hommes, au général russe Rüdiger.

C'était la fin : Buda-Pesth, Comorn, Arad, Mukacs, Péterwardein, successivement occupées par les Autrichiens et les Russes, étaient livrées aux horreurs d'une répression sanglante ; la résistance ayant pris fin, la réaction, libre de craintes, s'en donnait à cœur joie.

Hâzin voyait venir toute cette débâcle, sa situation était critique. Rester à son poste l'exposait à la mort, les troupes impériales, si longtemps battues par les insurgés, exercent leurs lâches vengeances sur les femmes, les vieillards, les blessés, et, à plus forte raison, sur les médecins qui les soignaient.

Pourtant, le docteur n'était pas homme à abandonner, même devant un péril imminent, les malades confiés à ses soins. Il resta.

Par une chance incroyable, le major qui occupa l'hôtel à la tête de trois compagnies de chasseurs tyroliens n'était

pas des plus féroces. Il se contenta de faire tout le monde prisonnier, déclarant que les cours martiales décideraient.

C'était tout au moins un répit au milieu des exécutions sommaires qui transformaient Buda-Pesth en abattoir.

D'ailleurs, en homme de précaution qui, s'il ne craint pas la mort, entend ne pas s'abandonner, passif, à la merci des événements, Hâzin s'était procuré des papiers le nationalisant anglais, rôle que sa parfaite connaissance de la langue et du pays lui permettait de soutenir à merveille.

De la sorte, il n'était plus un insurgé, mais un étranger qui avait accompli œuvre d'humanité en soignant des blessés hongrois ou autrichiens — il s'en trouvait heureusement quelques-uns de ceux-ci dans l'hôpital qu'il avait dirigé.

Grâce à la confusion avec laquelle pendeurs et fusilleurs rétablissaient l'ordre, la vérité ne fut pas soupçonnée ; Hâzin en fut quitte pour subir un rigoureux emprisonnement de six mois, à Buda-Pesth d'abord, puis à Comorn, puis à Raab, emprisonnement qu'il supporta avec une entière philosophie. Il apprit que les journaux avaient annoncé sa mort et ne s'en émut pas.

— Ces sortes de nouvelles, dit-il, ne sont jamais que primaturées. Est-ce qu'on ne finit pas toujours par mourir ?

Hâzin était si bien entré dans la peau de son personnage que ses geôliers avaient fini par le considérer comme la victime d'une méprise et que la surveillance finit par se relâcher un peu. Les crimes de Haynau, fouetteur de femmes et égorgeur de prisonniers, commençaient d'ailleurs à ébranler l'opinion européenne ; même dans la monarchie austro-hongroise, certains trouvaient qu'on était allé un peu loin. Hâzin bénéficia de ce revirement d'esprit ; peu à peu sa captivité s'atténua. Un jour, le médecin de la forteresse dans laquelle il était détenu tomba malade ; le prisonnier s'offrit pour le soigner et, son offre ayant été acceptée, il le guérit.

Ce fut son propre salut : le médecin lui témoigna sa reconnaissance en lui obtenant l'autorisation d'aller respirer le grand air au dehors même de la forteresse, sous la surveillance d'un gardien.

Le gardien était jeune, vigoureux et armé ; Hâzin était d'âge plus que mûr, sans arme, comme sans argent, mais avait pour lui son énergie et les ressources de son intelligence.

Pendant quelques jours, le docteur feignit d'être tout au contentement de se dégourdir les jambes ailleurs que dans le cour sombre, entre quatre noires murailles. Il avait, d'ail-

leurs, demandé qu'on le laissât écrire à l'ambassadeur d'Angleterre, pour lui expliquer par suite de quelle erreur, lui, sujet britannique, se trouvait retenu et traité comme un Hongrois rebelle.

La demande avait été, comme il s'y attendait, repoussée « provisoirement », un provisoire qui pouvait s'éterniser, mais Hâzin se voyait de moins en moins traité comme un prisonnier ordinaire.

Il circulait peu à peu dans la forteresse, causant science avec le médecin, conversant même avec quelques officiers. Il possédait sur lui, au moment où il avait été arrêté, quelque deux mille florins qui, prélevés de ses poches, l'avaient suivi dans les greffes des prisons. Sous prétexte d'occuper les loisirs de sa captivité, à un ouvrage scientifique, il obtint de se faire rendre une légère somme, destinée à l'achat de livres techniques et de tout ce qui est nécessaire pour écrire une œuvre de longue haleine.

Et, un beau jour, ayant invité son gardien sans défiance à vider bouteille dans un cabaret, Hâzin profita d'un moment d'inattention de celui-ci pour jeter dans son verre une bonne dose d'opium qu'il s'était fait délivrer quinze jours auparavant, sous prétexte d'insomnie.

Un quart d'heure plus tard, le cerbère dormait, accoulé sur la table, et Hâzin disparaissait précipitamment dans la campagne.

Nous le retrouverons plus tard, mais d'ores et déjà le lecteur voit que le digne médecin avait eu des raisons d'ordre tout à fait majeur pour ne pas répondre aux lettres de son ami de Longepierre.

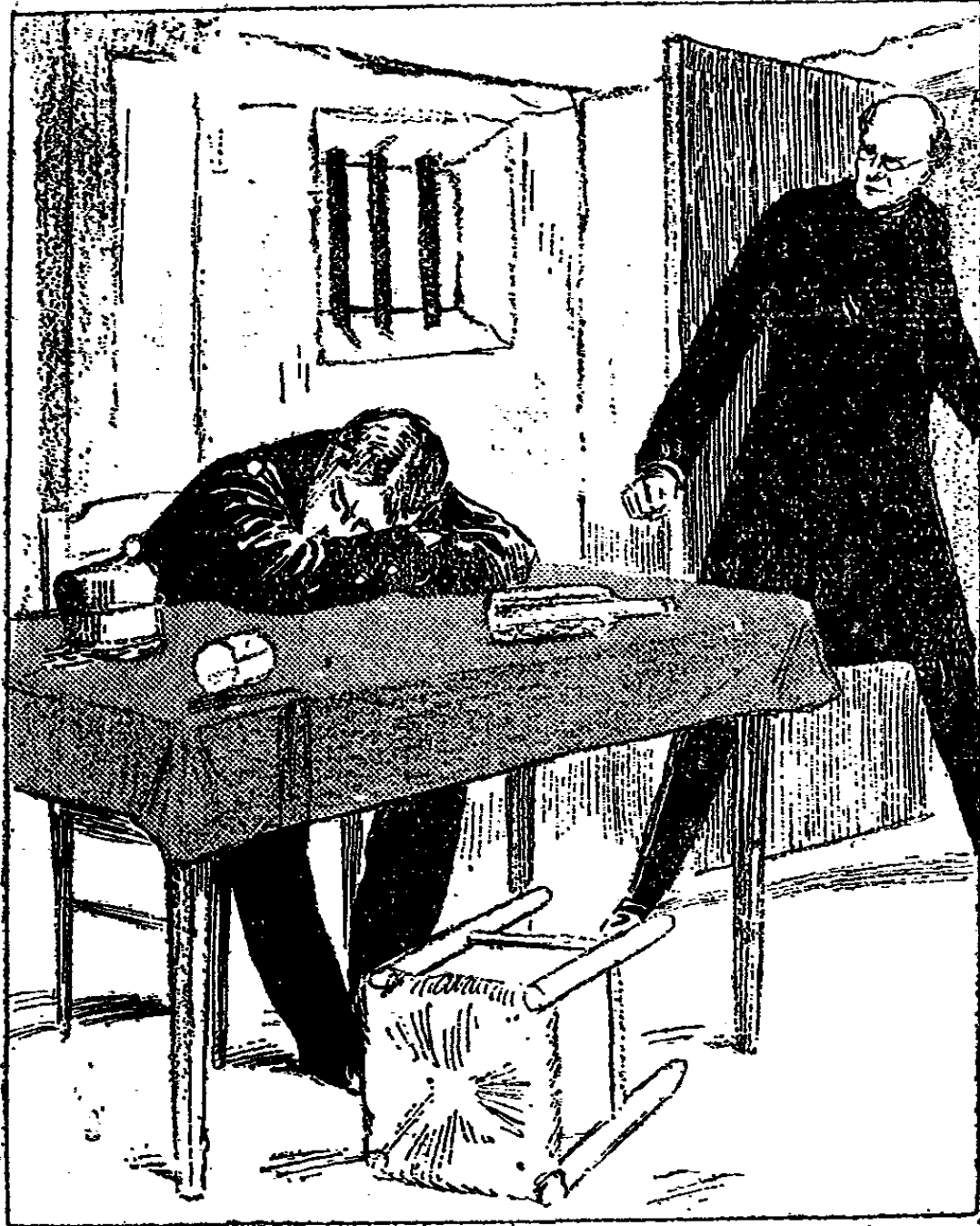
## XII

### MORTELLE IMPRUDENCE

Comme l'avaient prévu les conseillers de la petite commune républicaine, la révocation de Pierre Vaux n'était que le prélude de la mesure qui allait les frapper eux-mêmes ; le 18 août, le conseil municipal de Longepierre



fut dissous par un arrêté préfectoral et remplacé par une commission de trois membres pris dans le parti des notables.



*...Le cerbère dormait accoudé sur la table... (p. 208).*

Un homme qui, pourtant, semblait tout à ses affaires privées, suivait avec attention les phases de la lutte interrompue entre le parti républicain et les réactionnaires : cet homme était Gollemard.

La prospérité toujours croissante de son cabaret, qui le créait un des plus riches habitants de la commune, ne lui avait pas fait oublier la politique, car il était ambitieux autant qu'âpre au gain. Mais, avec un sens qui eût honoré un diplomate, il voulait laisser, après les notables discrédités, les républicains s'user à l'administration communale, au milieu des embûches de leurs ennemis et de l'hostilité des autorités supérieures.

Cependant, avant de succomber, le conseil municipal avait remporté une victoire. Le préfet, venu à Longepierre, un mois après la révocation de Charbonnier-Borgeot, pour mettre fin à l'interminable querelle des pâquiers, s'était cru obligé, devant le sentiment « unanime de la population, de donner raison aux partageux ». Le conseil tombait donc glorieusement, après avoir accompli un acte de justice depuis longtemps réclamé, qui transformait la vie de la commune. Contre cet acte de justice, la commission municipale intérimaire, d'ailleurs surveillée par tous, ne pouvait plus rien.

Gollemard savait que l'avenir appartient aux patients et aux volontaires, et il possédait à un haut degré ces deux forces, la patience et la volonté ; il se disait donc que son heure viendrait, à moins d'événements impossibles à prévoir, et renversant toutes les combinaisons humaines.

L'aubergiste se savait haï des notables, qui ne lui pardonnaient pas de les avoir lâchés, et suspect aux républicains, qui doutaient de la sincérité de sa conversion. De plus, il n'était pas sans soucis du côté de Jeanne Hidoux.

Deux années s'étaient écoulées depuis l'empoisonnement du père Bérot et, depuis longtemps, cette affaire « classée » avait été oubliée par le parquet. Cependant, on en parlait encore dans le pays, et divers propos, donnant à réfléchir, étaient arrivés aux oreilles de Gollemard.

La mort tragique du père Faudot avait été rapprochée de celle du vieux paysan d'Ecuelles. On constatait que l'une et l'autre s'étaient produites au bénéfice de Gollemard, et on en tirait des conséquences très catégoriques.

Le nom de la Jeannotte n'était pas prononcé, mais le patron de l'*Etoile d'Or* se doutait bien qu'elle se trouvait au fond de tout cela. Qui sait si, un jour, quelque circonstance imprévue ne rappellerait pas brusquement à l'attention publique et à celle des magistrats l'assassinat du père Bérot ?

C'était à Gollemard un motif de plus pour souhaiter une situation officielle qui en imposât aux mauvaises langues et lui permit d'écraser la Jeannotte.

Celle-ci n'avait pas quitté le pays : elle avait réussi, car

on la connaissait travailleuse, à se placer à Navilly comme servante au restaurant Pilot.

— Ah ! songeait Gollemard, si jamais elle venait à Longepierre, j'arriverais bien à m'en débarrasser !

Mais Jeanne Hidoux n'avait garde de quitter la commune où elle vivait tranquillement de son travail pour aller se mettre à la portée des griffes de l'aubergiste.

Le temps n'avait ni dissipé ni amoindri ses sentiments à l'égard de celui qu'elle considérait, depuis le premier jour, comme l'assassin du père Bérot. Toutefois, elle se gardait bien de porter une accusation en règle, sachant bien que si la lutte s'engageait entre elle, misérable domestique, et le riche patron de l'*Etoile-d'Or*, ami du juge de paix Boulenger, elle serait brisée comme verre.

Elle se contentait, lorsqu'on évoquait devant elle la tragique affaire, et qu'on lui demandait son opinion, de répondre en hochant la tête :

— L'assassin est de Longepierre, où le vieux avait du bien... de belles vignes au soleil. Voilà ce qui a été établi... on n'est pas allé plus loin.

Cette allusion à la propriété du père Bérot, devenue propriété de Gollemard, suffisait néanmoins pour donner à penser.

L'automne était arrivé : les vendanges avaient succédé aux récoltes, et maintenant la mélancolie de novembre enveloppait la campagne dépouillée de sa parure d'or, de pourpre et d'émeraude. Les journaliers, laissant dormir la terre, étaient remplacés par les chasseurs et les braconniers fouillant le bois, le mont et la plaine ; pêcheurs et coupeurs de jonc se montraient sur les rives du Doubs.

Pierre, malgré le coup dont ses supérieurs l'avaient frappé, était plus populaire que jamais dans sa commune. Vaillamment, il s'était remis aux travaux de sa jeunesse, cultivant son champ et tournant des sabots. Il en donnait toutefois presque autant qu'il en vendait ; aussi les va-nu-pieds, grands et petits, jusqu'alors nombreux dans le village, commençaient-ils à devenir rares.

A cette industrie, il en ajoutait une autre : il avait constaté que l'argile du pays était éminemment propre à faire d'excellentes briques, et l'idée lui était venue de s'adonner à cette fabrication. Pour cela, il s'était associé à son coreligionnaire Richard, dont il estimait fort la franchise et l'activité.

Aussi assurait-il la subsistance de sa famille, qui venait de s'augmenter d'un quatrième enfant : Junius-Brutus, né le 3 novembre, gros et florissant bébé qui ne semblait soupçonner aucunement l'honneur de porter le nom d'un Romain illustre, meurtrier de ses deux fils par haine de la royauté.

— Ils ont voulu vous frapper, ils vous ont grandi, disait à Pierre son excellent beau-père Jeannin.

Cependant, il fallait mettre fin au régime d'exception qui pesait sur Longepierre, en remplaçant le conseil municipal dissous, et, une fois de plus, les habitants furent appelés au scrutin.

L'élection fut, par arrêté préfectoral, fixée au 24 novembre.

— Je suis bien tranquille, déclara Pierre à sa femme. La commune est demeurée républicaine malgré tout : elle réélira des républicains.

Irma était soucieuse : elle savait que son mari, cédant aux sollicitations de ses amis, désireux de le venger par une manifestation éclatante, avait accepté de se laisser porter sur la liste électorale. Son intuition de femme lui montrait qu'en se mêlant plus directement que jamais à la lutte politique, il allait au-devant de nouveaux orages et peut-être d'une catastrophe que rien ne pourrait conjurer ou réparer. Plus que jamais, la France était entraînée à droite : d'un côté Thiers, Changarnier, les orléanistes ; d'un autre, le prince président conspiraient ouvertement. La République était visiblement perdue : restait seulement à savoir si elle serait remplacée par la royauté ou par l'Empire.

Charbonnier-Borgeot, jadis si hardi, était devenu soucieux : il réfléchissait, et sans doute voyait-il les événements se dessiner en noir sur un ciel menaçant. Petit, Michaud et les Savet n'avaient rien perdu de leur enthousiasme, mais leur vision était plus restreinte. Pierre Vaux unissait à un courage confiant et calme la conscience des périls de la situation.

Le 22 novembre, c'est-à-dire deux jours avant l'élection, il vit Gollemard, la figure souriante et quelque peu mystérieuse, se présenter chez lui.

Pierre venait de terminer son déjeuner et déjà était au travail, ayant devant lui sur une petite table le morceau de bois informe dont ses mains habiles allaient faire un sabot. Gaïement, il fredonnait cette chanson paysanne, du poète Raulin :

*Amoureux de la nature  
Et suivant ses lois,  
Braconniers par aventure,  
Logeant près des bois.  
L'amour en leur domaine  
Y dit sa chanson.  
Tous deux s'appelaient Tontaine  
Tontaine et Tonton.*

— Toujours gai ! fit Gollemard, en tendant la main à l'ancien instituteur.

— Pourquoi ne le serais-je pas ? répondit Pierre. Nous sommes tous en bonne santé, vivant d'un travail honnête, qui me rend plus indépendant qu'autrefois. Je puis maintenant être un républicain socialiste, un *rouge*, sans que le préfet, le sous-préfet et le sous-inspecteur des écoles viennent y trouver à redire.

— On ne vous tracasse plus ? demanda avec intérêt Gollemard.

— Oh ! ce n'est pas l'envie qui en manque à ces messieurs, et même, dans les premiers temps, je me sentais enveloppé d'une surveillance incessante. Si j'allais me promener du côté de Purlans, de bonnes âmes m'accusaient d'avoir insulté les gardes forestiers. Plus d'une fois j'ai été suivi à la piste par les gendarmes. Aujourd'hui, mes persécuteurs se sont lassés.

— A la bonne heure ! Moi, j'ai toujours déclaré que vous étiez le meilleur des hommes et que toutes ces intentions qu'on vous prêtait contre la propriété étaient des mensonges, de purs mensonges. Nous sommes tous de bons républicains et d'honnêtes gens, des travailleurs ne faisant tort à personne et voulant le bonheur de tout le monde.

— Je veux que la devise républicaine : liberté, égalité, fraternité, cesse d'être une ironie. Il n'y a pas de liberté pour les meurt-de-faim.

— Certes, approuva gravement Gollemard.

Celui-ci voyait Pierre Vaux assez bien disposé à son égard. Deux ans s'étaient écoulés depuis le jour où Hâzin avait exhorté son jeune ami à se défier de l'aubergiste, et rien n'avait paru propre à justifier ces soupçons. A la vérité, Pierre avait bien entendu, comme tout le monde, commenter la mort du père Bérot, celle de Faudot et l'incendie qui avait dévoré la maison d'Ancelin ; mais l'énormité même des faits le laissait sceptique. Il repoussait l'idée que Gollemard pût être capable de tant de scélératesse.

Evidemment, il considérait l'aubergiste comme un commerçant plus habile que scrupuleux, mais il savait que l'âpreté au gain est la caractéristique du paysan, même lorsque ce paysan, un peu dépouillé de sa grossièreté native, est devenu un bourgeois ou un demi-bourgeois. Les menues indécrottes que pouvait commettre Gollemard étaient plutôt l'effet de l'origine, de l'éducation, et surtout de la profession que le résultat d'une perversité féroce.

Et, avec sa nature généreuse, il en arrivait presque à ressentir, sinon de la sympathie, du moins une sorte de

commisération pour celui que la rumeur anonyme tendait à noircir.

Il fit donc bon accueil à Gollemard, et celui-ci, encouragé, lui exposa l'idée qu'il nourrissait depuis longtemps : celle de se faire réélire conseiller municipal, afin d'apporter au parti républicain l'appui de son activité et de son expérience.

Pierre Vaux demeura songeur, sans cependant ressentir d'impression fâcheuse. S'il ne croyait pas au parfait désintéressement de l'aubergiste, il le savait intelligent, relativement instruit et avec la pratique des affaires. Ces qualités étaient malheureusement rares parmi les villageois du parti populaire : or, pour administrer les affaires d'une commune, l'honnêteté et même le dévouement ne suffisaient pas.

— Vous aurez ma voix et celle de Plichou, déclara Gollemard, sans compter celles de Pantour et Bousson, que je me charge de faire bien voter.

L'ancien maître d'école réfléchissait. Certes, toute cette cuisine électorale, si différente de la libre et spontanée manifestation d'une libre volonté, lui répugnait profondément : il en arrivait même à se demander si le bulletin de vote pourrait jamais devenir autre chose qu'une arme à double tranchant. Mais, puisqu'il n'y avait pas d'autre arme, ne fallait-il pas se servir de celle-là le mieux possible ? On n'avait pas le choix, et la loi du 31 mai qui avait déclaré déchus de leurs droits électoraux trois millions de citoyens non inscrits depuis trois ans au rôle de la contribution personnelle ou à celui de la prestation en nature, rendait le succès des candidatures républicaines trop difficile pour qu'on s'arrêtât beaucoup aux moyens et aux agents.

— En ce qui me concerne, répondit Pierre, je suis contentant : je sais que vous pouvez, par vos capacités et votre influence, nous être d'un appui considérable. Mais je ne puis rien vous promettre avant d'avoir consulté nos amis.

— C'est trop juste, fit Gollemard. A demain votre réponse définitive.

Le soir même, les conseillers municipaux sortants, à l'exception de deux ou trois qui, fatigués, se retiraient de la lutte, étaient réunis chez Nicolet. Pierre leur exposa la question.

— Ma foi, dit Tupinier, autant Gollemard qu'un autre ! Je veux bien voter pour lui.

— Oui, ajouta Jean Petit, on peut l'admettre, car, en somme, la mort du père Faudot, qu'on lui met sur le dos, n'a peut-être rien eu de prémédité. Seulement, c'est un malin, il faudra toujours le tenir à l'œil.

— Mieux vaudrait le laisser à son commerce, déclara nettement Savet père.

— Bah ! dit Pierre, que voulez-vous qu'il fasse, seul contre onze bien unis ?

Charbonnier-Borgeot, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, éclata brusquement :

— Ce qu'il fera ? s'écria-t-il. Il nous fera tous sauter ! Pierre eut un accès de franc rire.

— Je vous ai connu moins craintif, dit-il à l'ancien maire.

Celui-ci eut un formidable haussement d'épaules.

— Vous ne voyez donc pas, cria-t-il, toutes les manigances de cet homme ? Il veut être le maître à Longepierre, c'est son idée fixe, et, pour y arriver, il vous fera sauter comme il a fait sauter Roussot, comme il a fait sauter Blanchot. La commune est encore républicaine : il s'entendra avec le préfet, le sous-préfet, le curé, pour la livrer aux réactionnaires. Est-ce que sa vie privée ne vous montre pas de quoi il est capable ?

— Charbonnier, vous allez trop loin, fit avec chaleur Pierre Vaux.

— Trop loin ! non, je ne vais pas trop loin. C'est vous qui avez un bandeau sur les yeux : votre bon cœur vous aveugle.

La discussion était devenue générale : Savet appuyait Charbonnier-Borgeot ; Jean Petit, maintenant, se sentait indécis ; la plupart se rangeaient à l'avis de Pierre.

Finalement, ce fut cet avis qui prévalut : à une forte majorité, l'inscription de Gollemard fut inscrite sur la liste républicaine.

Charbonnier-Borgeot, la physionomie très sombre, eut un mouvement d'épaules qui signifiait : « Après tout, faites ce que vous voulez ! » et il demeura muet jusqu'à la fin de la réunion.

C'était son premier dissentiment sérieux avec l'homme demeuré jusqu'à présent le guide sagace et dévoué du parti populaire. Et maintenant, il lui semblait que l'ennemi, s'introduisant dans la place, allait y apporter la division de vues, la discorde, la ruine.

Pierre, au contraire, se réjouissait d'avoir fait acte de bonne politique. Il souriait de ce qu'il considérait comme du sectarisme et se flattait de voir bientôt ses contradicteurs rendre justice à la prudence de sa conduite.

Le lendemain matin, il vit arriver Gollemard, toujours souriant.

— Eh bien ? lui demanda l'aubergiste, vous avez vu vos amis ? Est-ce entendu ?

— C'est entendu. Vous pouvez compter sur nous comme nous comptons sur vous.

Gollemard, gravement, posa la main gauche sur son cœur, étendit la droite, et, regardant bien en face l'honnête homme qui croyait à sa sincérité, prononça :

— J'ai toujours été avec le peuple, je serai toujours avec lui. Vous me verrez à l'œuvre.

Le scrutin du 24 novembre donna, une fois de plus, la victoire au parti populaire.

Grande fut la joie des démocrates qui reprenaient possession de l'administration communale ; grande fut la colère des notables.

Toutefois, Charbonnier-Borgeot fit remarquer à Pierre Vaux, non sans quelque ironie amère, que Gollemard arrivait en tête de la liste républicaine.

Le madré aubergiste s'était entendu avec son gendre pour rayer de leurs bulletins les noms qui leur portaient le plus ombrage et, en premier lieu, celui de Pierre Vaux.

En conséquence, Gollemard fut chargé par le préfet de remplir provisoirement les fonctions de maire.

Il y eut, ce soir-là, joyeuse chère à l'*Etoile-d'Or* ; Plichou et sa femme rayonnaient ; la figure de l'aubergiste exprimait un contentement béat.

— Maintenant, vous voici le premier de Longepierre, fit le gendre, ponctuant sa satisfaction par un vigoureux coup de poing sur la table.

— Sans doute, répondit le beau-père, mais l'être ne suffit pas ; il faut le rester.



## XIII

## LE MARI ABANDONNÉ

Nous avons, depuis assez longtemps, abandonné l'excellent M. Montgarin.

Il avait été averti sans retard, à la fois comme juge d'instruction et comme mari, de la disparition de sa femme, confiée aux soins de la mère Chouton, à Bouzeron.

Une fois la première stupeur passée, le magistrat se demanda, par habitude, quel pouvait avoir été le mobile du crime.

Car il ne pouvait supposer qu'il y eût autre chose que le crime ; l'idée que sa femme s'en était allée purement et simplement parce qu'elle en avait assez d'une vie morose et froide, aux côtés d'un mari qu'elle n'aimait point et qui l'avait achetée à sa famille, ne lui vint même pas à l'esprit.

Abandonnant l'instruction commencée contre une domestique qui, engrossée, puis renvoyée par son maître, avait donné la mort à son nouveau-né, et tâché ensuite de se tuer, M. Montgarin accourut à Bouzeron.

Il mit aussitôt sur pied la gendarmerie et les autorités. Peine perdue. Toutes les recherches demeurèrent infructueuses.

M. Montgarin demeurait abasourdi. Rien n'avait été dé-

rangé dans l'habitation ; rien n'indiquait une irruption de malfaiteurs, une lutte ou un guet-apens. Et dans la commune tranquille, où tous se connaissaient, il n'était personne qu'on pût suspecter d'avoir prémédité, encore moins exécuté, un mauvais coup.

Pourtant, comme le sac de bijoux de Mme Montgarin avait disparu avec sa propriétaire, le juge continuait de croire à un crime.

Cette idée n'était pas celle de tout le monde : le maire de Chagny avait des hochements de tête et des demi-sourires qui indiquaient des soupçons bien différents, et le brigadier de gendarmerie Putois murmurait entre ses moustaches grises :

— Les femmes !... oh ! les femmes !...

Mais M. Montgarin était un mari selon la formule, c'est-à-dire qu'il ne remarqua rien, ne se douta de rien.

De leur côté, le maire, le brigadier, et peut-être aussi la mère Chouton n'avaient garde, n'ayant aucune preuve à fournir, de lui communiquer leurs impressions. Il leur paraissait infiniment plus convenable que Mme Montgarin fût assassinée, que vivant librement avec un homme qu'elle aimait.

Le juge d'instruction eut beau écrire, télégraphier, se démener, faire trompeter *urbi et orbi* la disparition de sa femme, il n'y gagna que les condoléances hypocrites des gens de son monde, pendant que des sourires railleurs se jouaient discrètement sur les physionomies.

Car à Chalon, pas plus qu'à Bouzeron, on ne croyait beaucoup à un mystérieux assassinat.

M. et Mme Langlois seuls se montrèrent sincèrement bouleversés de la perte de leur enfant. Ils avaient donné à Valentine une éducation absurde, fausse et superficielle ; puis ils avaient fait son malheur en lui imposant l'époux de leur choix ; mais ils l'aimaient néanmoins, puisqu'elle était leur fille. Pas un instant, l'idée ne leur vint qu'elle avait pu oublier ses devoirs en rompant la chaîne conjugale.

— Ma pauvre Valentine, si pieuse, si fidèle à son mari, gémissait Mme Langlois en s'arrachant les cheveux.

— Du calme ! soupirait M. Langlois. C'est une épreuve que le ciel nous envoie.

Encore que le juge n'eût jamais cherché à éveiller l'esprit ou à faire battre le cœur de Valentine, la solitude maintenant l'effrayait dans ce vaste appartement de la rue Saint-Georges, aux tentures sévères, solitude qu'interrompait à peine la voix de la domestique annonçant discrètement : « Monsieur est servi. »

Dans sa croyance à un crime, c'était lui-même et non la victime supposée qu'il plaignait.

Sans doute n'eût-il jamais soupçonné autre chose qu'un meurtre sans l'abbé Tizonnier.

— Que voulez-vous ? lui dit un jour celui-ci assez brusquement, avec les femmes, il faut toujours s'attendre à de semblables aventures.

M. Montgarin eut un choc de tout son être.

— Qu'entendez-vous par là ? balbutia-t-il.

— Rien, répondit le prêtre, sinon que la femme est un être éminemment fragile.

— Par exemple... comment ! oseriez-vous insinuer ?...

Ces mots étaient dits avec une chaleur peu habituelle à l'être à sang-froid qu'était le magistrat. L'abbé Tizonnier se contenta de hausser les épaules.

— Pardon ! Oh ! pardon ! Je ne sais ce que je dis... Vos paroles m'avaient mis hors de moi, murmura l'homme de loi, pliant devant l'homme d'église.

— Je vous excuse, fit ce dernier, avec une commisération hautaine.

Cependant, un travail se faisait dans l'esprit du magistrat. A son regard effaré, absorbé dans le vague, au tremblement presque imperceptible de ses lèvres minces, l'abbé Tizonnier pouvait voir qu'une idée nouvelle, contre laquelle cependant se révoltait son orgueil, s'emparait peu à peu de son cerveau.

— C'est vrai ! balbutia enfin M. Montgarin. Vous étiez son confesseur : vous devez savoir...

— Vous oubliez, fit durement le prêtre, que le secret de la confession est sacré. Toutefois, je puis vous dire que, si j'ai parlé ainsi, c'est surtout d'après mon expérience de la nature féminine et mes propres impressions. Il y a, d'ailleurs, beau temps que Mme Montgarin ne s'est pas approchée du tribunal de la pénitence.

— Comment ! exclama le juge, abasourdi.

— Mais oui, depuis le mois de mars.

— Elle, si pieuse !... Mon Dieu ! Mon Dieu ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Je vous en prie, éclairez-moi, conseillez-moi.

— Ce serait chose impossible si j'étais demeuré le directeur de conscience de Mme Montgarin, répondit l'abbé, car la discrétion et le caractère du confesseur doivent demeurer au-dessus de tout soupçon.

— Oh ! nul ne se permettrait...

— Je l'espère bien, mais le prêtre ne doit jamais s'exposer à la malignité publique. Pourtant, n'étant pas ou n'étant plus le confesseur de Mme Montgarin, je vous parlerai très librement : votre femme vous a trompé.

— Trompé !... Moi trompé !... Est-ce possible ? gémit le magistrat en joignant les mains.

— Ce sont choses qui n'arrivent que trop souvent,

même dans la haute classe, répondit l'abbé Tizonnier, en manière de consolation. Seulement, ici, le cas est plus grave, parce que la coupable vous a quitté pour aller vivre avec son amant.

Le juge d'instruction eut un rugissement de fureur.

— Avec son amant !... Oh ! la misérable ! et me laisser seul, déshonoré, ridicule.

— Calmez-vous, fit tranquillement le prêtre. On peut se douter, mais en somme on ne sait rien. La façon dont est disparue Mme Montgarin permet de faire croire à un assassinat, puisque vous-même y avez cru.

— Mais, du moins, êtes-vous bien sûr de ce que vous dites ? Avez-vous une preuve, un indice ?

Le magistrat se raccrochait comme un noyé à une planche à l'espoir que le prêtre avait pu se tromper. L'abbé Tizonnier ne lui laissa pas cet espoir.

— Puisque vous insistez, fit-il, j'aime mieux vous dire que j'ai aperçu un soir Mme Montgarin sortir de l'église en compagnie d'un homme.

— D'un homme !... Et vous ne m'avez pas prévenu !

— Je ne vous ai pas prévenu, parce que ce rôle n'était pas le mien et que, après tout, cet homme pouvait être quelque parent, beau-frère ou cousin.

— Non ! murmura le juge mordu au cœur par une atroce jalousie. C'était bien lui l'amant ! oh ! son nom ! son nom ! Donnez-le moi !

— Cela, je ne le puis, répondit gravement l'abbé, ne voyant pas la nécessité pour le moment de dénoncer au mari Georges Roynal.

A quoi bon ? M. Montgarin en eût-il été moins « déshonoré et ridicule », comme il disait lui-même ? Qu'y eût-on gagné ? Un scandale mettant en jeu l'armée et la magistrature.

Or l'Eglise a horreur du scandale, surtout lorsqu'il atteint ses alliés naturels.

Le juge se méprit à cette réponse : « Je ne puis ». Il crut que son interlocuteur ignorait le nom de l'amant entrevu et conséquemment n'insista pas pour le savoir.

D'ailleurs, l'homme de Dieu s'efforça de le consoler. M. Montgarin était frappé dans son orgueil et ses sentiments propriétaires, beaucoup plus que dans son affection conjugale, un cœur comme le sien étant incapable d'aimer.

Mais quelle que fût la nature de cette souffrance, elle était réelle. Aussi, cet homme, qui n'avait jamais été bon se sentait-il devenir féroce.

— Malheur à ceux qui me tomberont sous la main, songeait-il.

Et, en effet, à partir de ce jour, le juge acquit-il une

réputation justifiée de dureté non plus seulement inflexible, mais raffinée ; il prenait plaisir à torturer, au point d'en oublier pour quelques instants sa mésaventure conjugale.

Tout le monde feignait de croire à la mort tragique de Mme Montgarin et presque personne n'y croyait. On ne s'étonnait donc point que l'enquête ouverte n'amenât pas de résultats.

Un an, puis deux se passèrent : M. Montgarin demeurait à Chalon le juge sévère et redouté.

Toutefois, le bruit courait que cet homme impassible était maintenant en proie à des passions violentes ; qu'il aimait et haïssait à la fois les femmes ; mais on se disait cela tout bas, entre intimes ou mauvaises langues, car il en eût coûté de s'attaquer ouvertement à la réputation d'un magistrat très apprécié en haut lieu.

## XIV

## L'ENNEMI DANS LA PLACE

Dès l'arrivée à Longepierre de l'abbé Canot, le bedeau Flamiche avait dit au nouveau curé :

— Nous avons ici un homme qui pourra faire beaucoup pour la bonne cause. Seulement, dame, c'est un malin, qui choisira son heure pour se rallier à nous.

— Ah ! qui est-ce ?

— Gollemard, l'aubergiste de l'*Etoile-d'Or*.

Flamiche, aussi bien que Charbonnier-Borgeot, connaissait l'individu.

En ceignant l'écharpe municipale, depuis bien longtemps objet de sa convoitise, Gollemard s'était promis de demeurer le chef et de devenir le maître de la commune.

Pour cela, il lui avait fallu tout d'abord la confiance aveugle des républicains : il lui fallait maintenant l'appui intelligent des réactionnaires et la protection des autorités supérieures.

Gollemard avait cette chance, ayant, dès le 24 février, affirmé ses sympathies démocratiques, de ne point se trouver discrédité comme les anciens notables dont tout Longepierre se rappelait la cureté et le réactionnarisme.

aveugle. Le prince président, qui préparait ouvertement son coup d'État, affichait encore de temps à autre des velléités quasi-socialistes ; il cherchait à recruter ses partisans, beaucoup moins dans la vieille aristocratie, cadavre lié au cadavre de la monarchie légitime, que dans cette nombreuse catégorie d'individus intelligents, actifs et sans scrupules, en rapports immédiats avec la masse populaire. Gollemard était de ceux-là.

Au lendemain de son élection, le nouveau conseiller municipal écrivit au préfet. Une réclamation tout insignifiante, portant sur sa licence de débitant, était le prétexte de cette lettre. Le motif véritable, auquel on pouvait se méprendre à la lecture, était d'offrir ses services à la cause de l'ordre.

« Ancien adjoint de la commune, déclarait Gollemard, en rapports incessants avec tous les habitants par mon commerce d'aubergiste, je pourrai employer mes fonctions et mon influence pour le bien public et l'obéissance au gouvernement. Je sais bien qu'en servant le prince président, c'est la France même et tous les honnêtes gens que je servirai. Vous pouvez compter sur mon dévouement ; je pourrai beaucoup si je suis soutenu par votre bienveillante protection. »

Le préfet comprit que ce n'était pas la lettre d'un quémendeur banal. Le style même décelait, avec une intelligence astucieuse, une certaine demi-instruction assez rare chez un maire de campagne.

— Voilà un homme comme il nous en faudrait un dans chaque commune, murmura-t-il, songeur.

C'était exactement la pensée formulée par Alphonse Esquiros, s'adressant à Pierre Vaux.

Deux partis étaient aux prises, celui de la réaction césarienne et celui de la Révolution ; chacun d'eux, à Longepierre, s'incarnait dans un homme.

La lutte allait bientôt s'engager.

Dès sa première séance, le conseil municipal procéda à l'élection de son bureau. Par neuf voix contre trois, données à Gollemard, Pierre Vaux fut nommé maire ; vint ensuite le scrutin pour la nomination de l'adjoint : six voix furent données à Petit et six à Gollemard.

— Hein ? qu'est-ce que je prévoyais ? murmura Charbonnier-Borgeot à l'oreille de Savet. Notre majorité commence à se désagréger.

Pierre était en proie à un sentiment profond. Non certes de vanité, car il se jugeait capable de remplir des fonctions plus hautes que celles d'officier d'état civil dans une commune rurale de sept cents âmes ; mais il se sentait vengé des avanies incessantes qu'il avait eu à subir avant et depuis sa révocation. Toute manifestation de

sympathie réconfortait son cœur généreux et sensible. En même temps, il se disait qu'il serait plus fort que jamais pour combattre les intrigues des notables et contribuer à repousser les tentatives qu'il prévoyait imminentes contre la République. Gollemard demeurait taciturne. Intérieurement, il se sentait rempli de haine contre son concurrent heureux et résolu à tout pour le perdre, mais aucune de ses pensées ne se reflétait sur sa physionomie impassible.

Seulement, lorsque le résultat du vote pour l'élection de l'adjoint eut été proclamé, six voix à lui et six voix à Jean Petit, il se leva et dit :

— Alors, à égalité, c'est moi qui l'emporte par bénéfice d'âge : j'ai quelque chose comme dix ans de plus que Petit.

L'observation était juste : personne ne la contestant, Gollemard fut proclamé adjoint.

Notification de ce double vote fut immédiatement transmise à la préfecture.

— C'est le préfet qui va faire une tête ! dit Savet à l'oreille de Nicolot.

— Il ne faut pas triompher trop tôt, murmura sentencieusement Charbonnier-Borgeot qui l'entendit.

En effet, la réponse du haut fonctionnaire fut un refus absolu de sanctionner l'élection de Pierre Vaux : les fonctions de maire étaient conservées provisoirement à l'adjoint Gollemard.

Celui-ci jubilait dans son for intérieur : il était évident que sa lettre au préfet avait produit de l'effet.

L'ancien maître d'école, qui avait, jusqu'alors, de sa volonté clairvoyante et ferme, guidé le conseil municipal, n'était pas homme à se tenir pour battu. Il avait toujours regardé en face ses ennemis : il ne s'aplatirait pas devant le bon plaisir d'un autocrate.

— Prends garde ! ne put s'empêcher de lui murmurer sa femme. C'est une lutte bien dangereuse que tu entreprends là.

— Prenez garde ! lui répétaient de leur côté son beau-frère et ses amis.

Ces conseils de prudence ne firent que redoubler son indignation.

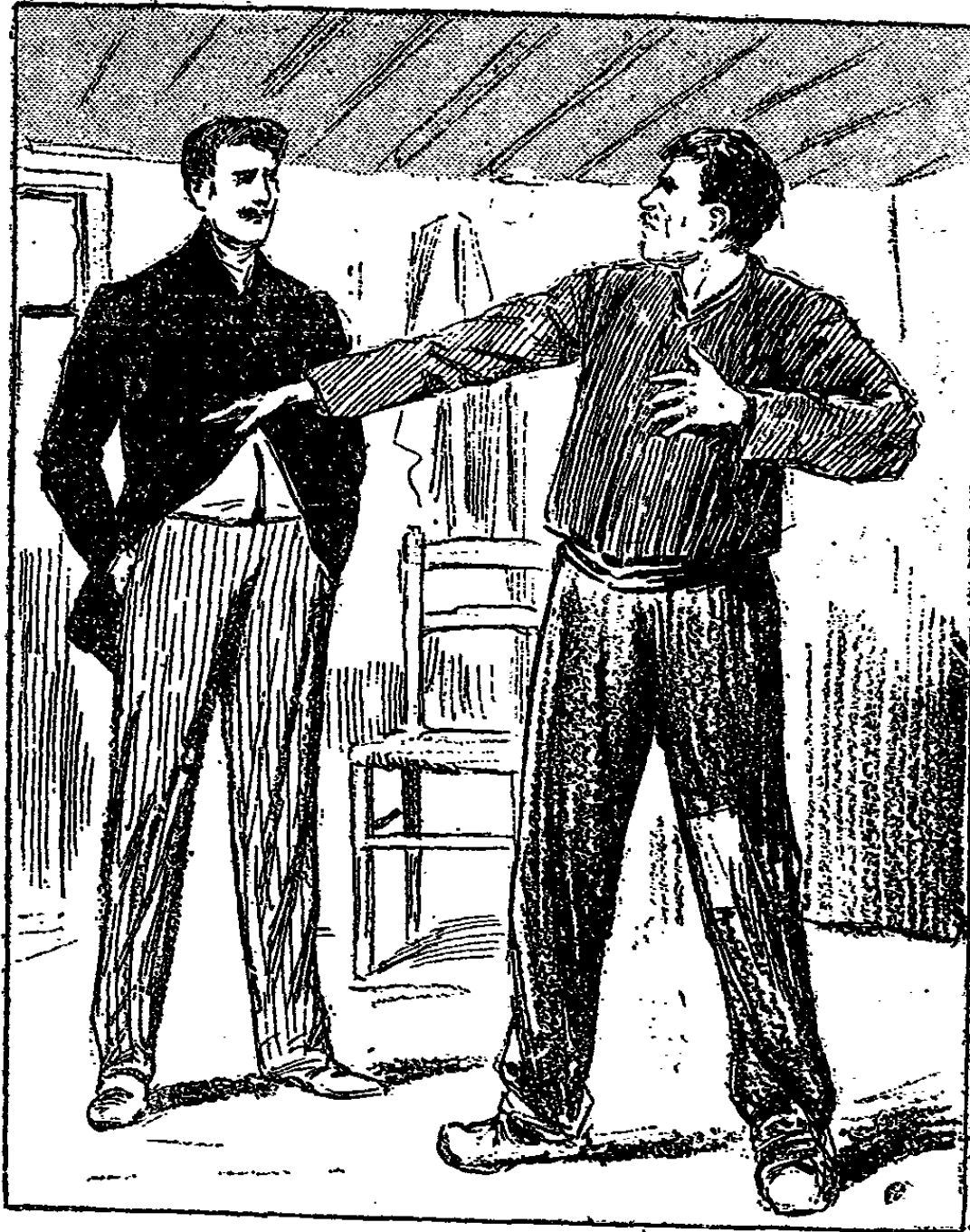
— Oui ou non, sommes-nous dans un pays libre ? s'écria-t-il.

Et il écrivit au préfet une lettre suffisamment courtoise, mais énergique, protestant contre une mesure que rien ne pouvait expliquer ni justifier.

La réponse ne se fit pas attendre. Elle lui vint par l'intermédiaire de Gollemard qui, en vertu de ses fonctions de maire, la reçut et la lut en plein conseil.



Le préfet écrivait à Pierre Vaux :  
« Si vous prouvez que vous avez rompu avec la République rouge, comme j'aime à le compter d'un homme



— J'ai toujours été avec le peuple, je serai toujours avec lui... (p. 216).

de votre intelligence, vous pourrez, dans quelque temps, être réinstallé dans vos fonctions d'instituteur ; sinon, je ne pourrai vous conserver celles de maire. »  
Les conseillers républicains étaient consternés. Golle-

mard, indéchiffrable, triomphait intérieurement de la défaite de son concurrent. Celui-ci, calme et dédaigneux, haussa les épaules :

— C'est bien, dit-il, je m'adresserai à quelqu'un de plus haut que le préfet.

Et tranquillement, il écrivit à Napoléon Bonaparte une lettre qui commençait ainsi :

« Citoyen président »

Donner du « citoyen » au futur César, que la plupart traitaient de « Monseigneur », en attendant avec impatience non déguisée de le traiter de « sire », c'était d'une audace républicaine peu commune. Une note de l'Elysée parvint au préfet de Saône-et-Loire, lui enjoignant de tenir à l'œil le sieur Pierre Vaux, recommandation d'ailleurs bien superflue.

La session de février 1851 vit éclater la guerre au sein même du conseil municipal de Longepierre.

La commission provisoire qui l'avait précédé à l'administration communale, n'avait pu, malgré son réactionnarisme, accomplir l'acte qu'eussent le plus désiré les notables : la reprise des pâquiers aux travailleurs de la terre, qui les avaient mis en culture. Elle s'en était vengée en faisant toucher indûment l'allocation supprimée à l'abbé Couillerot, lequel empocha l'argent sans sourciller, avant de secouer sur la démagogique commune la poussière de ses sandales.

— La situation n'est pas régulière, déclara Gollemard au conseil municipal. La dépense n'a pas été légitimée par un vote.

— La commission a outrepassé ses pouvoirs et agi de façon scandaleuse, ajouta Pierre.

— Alors, poursuivit le gros homme en fermant à demi les yeux et croisant les mains sur son ventre d'un air béat, il nous faut régulariser la situation.

— Comment cela ? demanda Savet.

— En rétablissant le crédit maladroitement supprimé.

Une explosion de colère accueillit ces paroles inattendues. Pierre Vaux, Charbonnier-Borgeot, Savet, Jean Petit, Nicolot, Richard, s'étaient levés du même mouvement, apostrophant Gollemard.

— C'est une trahison ! lui cria Pierre.

— Vous insultez vos collègues, ceux qui siégeaient à l'ancien conseil et qui sont encore de celui-ci, tonna Charbonnier-Borgeot, tendant son poing crispé vers l'aubergiste.

— Pas de grands mots ! répondit celui-ci en haussant les épaules. Je mets aux voix ma proposition. Que ceux qui sont pour, c'est-à-dire qui veulent ramener la paix et le bon accord dans la commune, lèvent la main.

Gollemard, en demandant un vote ouvert, espérait entraîner la majorité du conseil. De fait, les républicains, pour leur malheur, ne s'étaient jamais attaqués à l'église et à ses ministres ; ils s'étaient bornés à se défendre. On pouvait donc espérer que pour avoir la paix du côté de l'abbé Canot, les conseillers accepteraient de rétablir l'allocation supprimée.

— Oui, fit Pierre, avec une intonation d'ironie amère, que ceux qui entendent censurer l'ancien conseil et donner un gage de soumission à la réaction et aux notables, lèvent la main avec *mon* Gollemard.

Les deux hommes se regardèrent fixement, l'œil chargé de colère. Les conseillers se taisaient, comprenant la lutte à mort qui s'engageait entre eux comme entre deux forces.

— Eh bien, fit Gollemard, qui lève la main pour le rétablissement de l'allocation ?

Quatre mains seulement se levèrent, celles de Gollemard, Duperron, Desbordes et Tupinier.

— L'avis contraire ? gronda-t-il décontenancé.

Huit mains, cette fois, se levèrent : il n'y avait pas eu d'abstentions.

— A la bonne heure ! fit joyeusement Pierre, les républicains sincères l'emportent.

Son contentement tomba devant le regard soucieux de Charbonnier-Borgeot, qui, les sourcils froncés, lui murmura à voix basse :

— Il gagne une voix.

Cependant, Gollemard s'était levé, le visage contracté par la colère.

— Vous êtes fous ! clama-t-il. Vous voulez entretenir le désordre dans la commune ; vous vous attaquez à ce qu'il y a de plus respectable, la religion ! Eh bien, l'allocation sera rétablie tout de même.

Charbonnier-Borgeot allait riposter. Pierre Vaux ne lui en laissa pas le temps.

— De quel droit, s'écria-t-il frémissant d'indignation, osez-vous tenir un pareil langage ? Oubliez-vous que vous n'avez aucun ordre à dicter au conseil, dont vous êtes seulement le second mandataire, le premier étant celui qui vous parle ? Vous imaginez-vous donc, vous qui nous avez mendié comme une faveur d'être inscrit sur notre liste en protestant de votre dévouement à la République, que les représentants de la commune se courberont devant vos volontés !

— Non, jamais ! déclara Savet, l'œil en feu.

Blanc de rage, Gollemard fixait sur ses adversaires le regard du reptile qu'on écrase. Il voulut répondre et ne trouva pas de mots. Jean Petit conclut :

— La question est décidée : l'allocation demeure supprimée.

Cette séance eut un profond retentissement à Longepierre ; on la connut dans ses moindres détails, la commune ne possédait pas de journal officiel, mais la langue de Jean Petit pouvait en tenir lieu.

Le même soir, Gollemard reçut la visite de Flamiche. Comprenant ce dont il s'agissait, il le fit entrer dans sa chambre.

— Monsieur le curé a su avec quel dévouement vous avez défendu les intérêts de la religion, lui dit le bedeau. Il m'a chargé de vous remercier, ce qu'il aura d'ailleurs le plaisir de faire lui-même.

— Dites-lui, répondit l'aubergiste d'un ton pénétré, que la grande cause de la religion peut compter sur mon dévouement le plus absolu.

— *Nous* en sommes sûrs, monsieur Gollemard. Vous rappelez-vous notre réunion ici, il y a trois ans, à la veille de la révolution ?

— Je ne l'ai pas oubliée.

— On y a parlé de bien des choses au sujet de ceux qui tournaient la tête à nos paysans.

— Oui, je le sais. Il faut dire aussi que bien des maladresses ont été commises, mais tout pourra se réparer.

Gollemard sourit, Flamiche sourit aussi : les deux hommes se comprenaient : l'entente était faite.

Le lendemain, ce fut l'aubergiste qui se rendit au presbytère. L'abbé Canot, qui achevait de déjeuner, le reçut avec effusion.

— Vous devancez ma visite, lui-il. Je sais quel courage il vous a fallu pour tenir tête aux ennemis de la religion et je serais allé vous remercier hier même sans la crainte de vous compromettre.

— Me compromettre, monsieur le curé, mais je serais fier...

— Je suis heureux de ces bons sentiments, mais dans l'intérêt de la bonne cause, il faut de la prudence. L'essentiel est de persévérer dans la bonne voie en gagnant chaque jour du terrain.

— Soyez tranquille, monsieur le curé, je ne suis pas né d'hier : je sais comment m'y prendre.

Quelques jours après, le bruit circulait dans la commune que la paix était faite entre le préfet et Pierre Vaux, celui-ci ayant obtenu sa réintégration comme instituteur, sous la condition de quitter Longepierre.

Qui avait lancé ce bruit ? On ne savait : la rumeur courait, anonyme, sournoise, se propageant, et, dans chaque bouche, s'augmentant de détails nouveaux.

Pierre fut bien vite informé et devina que le coup ve-

nait de Gollemard. Il avait la meilleure de toutes les réponses à cette calomnie : la lettre du préfet lui retirant ses fonctions de maire pour ses attaches avec la « République rouge ». Il la prêta à Jean Petit, certain que celui-ci la montrerait à tout le village et, en effet, amis et ennemis surent bientôt à quoi s'en tenir : la rumeur s'arrêta court.

Seulement, adressant au préfet un rapport sur la situation de la commune, Gollemard ne manqua pas d'annoncer que Pierre Vaux communiquait les documents officiels.

## XV

## LE COMLOT

Par une nuit noire, dans le village silencieux, un homme marchait à grands pas, prenant les sentiers écartés et prêtant l'oreille avec toutes les allures de quelqu'un qui prémédite ou vient d'accomplir un mauvais coup.

Tournant le dos à la place Frilley, il longea une ruelle bordée de haies et de tas de pierres. Arrivé au bout de la ruelle, il s'arrêta court et toussa trois ou quatre fois en frappant dans ses mains.

Deux ombres, deux hommes, se levèrent de derrière un tas de pierres et vinrent à lui.

— C'est toi ? Guinard ? fit l'une des deux ombres.

— Chut ! répondit l'arrivant, il ne faut pas prononcer de nom. Les murs ont des oreilles.

— N'aie pas peur. D'abord, il n'y a pas de murs.

— Non, mais il y a des buissons, des haies et des pierres. Là où vous êtes, d'autres peuvent se trouver aussi.

— Je réponds bien qu'il n'y a que Moysonnier, toi et

moi... Mais allons, nous causerons là-bas : il nous attend.

— Allons !

Les trois hommes se mirent en marche, celui qui avait été appelé Moyssonnier prenant la tête.

Ils tournèrent un pâté de maisons et arrivèrent près de la clôture d'un jardin : au bout, on eût pu distinguer la masse confuse d'une habitation. A la hauteur du premier étage brillait comme un étoile mourante, une faible lumière.

La porte du jardin n'était que poussée : les trois hommes entrèrent, se dirigeant, tels les trois rois mages, vers l'astre scintillant.

Cet astre était tout simplement la lampe de Gollemard, placée à la fenêtre de sa chambre ; la maison était l'auberge de *l'Etoile-d'Or*.

Seulement, au lieu d'y entrer par la grande porte donnant sur le village, les mystérieux visiteurs y entraient par la petite porte de derrière contiguë au jardin.

Moyssonnier fit entendre un sifflement : la lumière disparut.

— Il va venir nous chercher, dit-il.

En effet, au bout d'une minute, la clarté reparut, cette fois s'avancant. A dix pas d'eux, elle éclaira les traits impassibles de Gollemard.

— Vous y êtes tous trois ? demanda l'aubergiste.

— Oui, fit Guinard.

— C'est bon, suivez-moi.

Les trois hommes pénétrèrent silencieux derrière Gollemard, dans une petite pièce, garnie d'une table et de bancs. Sur la table une bouteille de vin flanquée de quatre verres.

Gollemard posa sa lampe sur la table, et haussa la mèche ; la lumière plus vive éclaira trois visages anxieux et sinistres ; quant au sien, son calme le faisait apparaître plus sinistre encore.

— Asseyons-nous et buvons, dit-il.

Débouchant la bouteille, il emplit les quatre verres.

— A votre santé, mes amis !

— A la vôtre, monsieur Gollemard.

Ils trinquèrent et burent.

— C'est du bon, murmura Guinard en faisant claquer sa langue avec satisfaction.

— Il y en aura comme cela pour vous autant que vous pourrez en boire, si vous m'écoutez.

Et maintenant, causons.

Gollemard disait « causons », mais ce fut lui qui garda la parole. Les autres écoutaient dans un silence respectueux.

— Tu es dans une bien vilaine impasse, Balleaut, fit-il,

s'adressant au compagnon de Guinard et de Moyssonnier.  
L'individu interpellé se leva brusquement.

C'était un homme d'environ trente-cinq ans, de haute et solide corpulence, à la physionomie à la fois sournoise et sauvage.

— Tout cela pour un malheureux billet à ordre de trente mille francs, gronda-t-il, la voix emplie d'une colère sourde.

— Peu importe la somme, répondit Gollemard, ce qui est grave, c'est d'avoir commis un faux en signant ce billet du nom d'un autre, sais-tu que tu pourrais aller au bagne ?

— Je le sais, murmura Balleaut, baissant la tête sous le regard de l'aubergiste.

— Heureusement pour toi que je vais chercher à arranger l'affaire, mais il faudra m'obéir.

— Je vous obéirai.

— A la bonne heure. Quant à toi, Moyssonnier, mon garçon, tu es aussi dans une sale situation : tu as volé les lapins de Lallemant et il veut porter plainte.

— Mais vous l'en empêcherez, fit Moyssonnier d'un ton demi-rassuré.

— Si je le puis. Seulement, il faudra être sage.

— Comme une image.

— Et m'écouter.

— Sans broncher.

— J'y compte... Pour toi, Guinard, tu as les gendarmes à dos.

— Je n'ai rien fait pour cela.

— Tu mens, tu as volé dans le champ du père Bastien, braconné dans le bois de Pallans et pêché dans le Doubs. Tu sais bien que le bois de Pallans est à M. Delamarre et que la pêche du Doubs est louée par les notables.

— Alors, quoi ? parce que je n'ai ni champ à cultiver, ni bois à chasser, ni argent pour louer la pêche, il faut que je crève de faim ?

Est-ce que c'est juste ?

— Il y a bien d'autres choses qui ne sont pas justes et qui se font tout de même, ricana Gollemard.

Guinard regardait ses compagnons, se demandant où voulait en venir le patron de l'*Étoile-d'Or*.

Celui-ci reprit son air bon enfant et emplît de nouveau les quatre verres demi-vides.

— Buvez donc ! fit-il.

De nouveau les trois hommes et lui choquèrent leurs verres. Guinard, rassuré, vida le sien d'une lampée et, riant, déclara :

— J'en aurai comme celui-ci dans ma cave quand je serai riche.



— Maintenant, dit Gollemard, revenons à nos affaires. Machinalement, il promena un regard circulaire tout autour de la pièce comme pour s'assurer que nul intrus n'écoutait, puis, baissant un peu la voix, il reprit :

— Vous êtes de pauvres diables pas méchants et malheureux : votre crime c'est d'être misérables. Savez-vous pourquoi vous êtes misérables ? Parce que les *blancs* font la loi dans la commune et que ceux qu'on appelle des rouges ne font rien que parlotter en se moquant bien du peuple. Pierre Vaux est un ambitieux qui ne songe qu'à devenir député ; Charbonnier-Borgeot crève de dépit de n'être plus maire ; Jean Petit est une mauvaise langue qui parle à tort et à travers.

— Pour sûr ! affirma Moyssonier, qui avait eu l'avant-veille une discussion orageuse avec Jean Petit.

— Tous ces gens-là ne songent qu'à eux et se foutent de votre misère autant que le curé et les notables. Je leur ai dit leurs vérités et ils ne me le pardonnent pas.

— Ce sont des traîtres ! déclara Balleaut.

— Je vois bien qu'ils se sont tous mis contre moi, reprit Gollemard. Il faudra donc donner un grand coup de balai. Voulez-vous être mes hommes pour cela ?

L'aubergiste s'était interrompu, scrutant les physionomies sombres de ses auditeurs. Il y eut un instant de silence, puis Guinard demanda d'une voix hésitante :

— Qu'est-ce qu'il y aura à faire ?

Gollemard sourit imperceptiblement :

— Je vous dirai ce qu'il faudra faire, répondit-il. Soyez tranquilles, j'aurai soin de vous et vous ne serez pas malheureux.

— C'est entendu, fit résolument Balleaut. Je m'engage à marcher.

— Et moi aussi, dit Guinard, entraîné.

Les trois hommes paraissaient décidés. Gollemard jugea qu'ils étaient à point. Carrément, il vint au fait :

— Il faut d'abord que vous me promettiez d'obéir et de vous taire.

— Je le promets, répondit Balleaut.

— Je le promets, ajoutèrent les deux autres.

— Eh bien, il y a dans la commune quelques maisons qui doivent disparaître. Toute la rangée du pont de Revignon jusqu'au Doubs doit brûler.

— Diable ! fit Guinard en se grattant l'oreille. Enfin ! j'ai promis.

— Quel mal y a-t-il à cela ? répondit Gollemard de son ton bonhomme. Ce sont tous des *blancs* !

— C'est vrai.

— Et même si l'église et la cure y passent, ce ne sera

pas dommage. Ont-ils jamais fait quelque chose pour vous tous, ces marchands d'*Oremus* ?

— Non, rien ! répondit catégoriquement Balleaut, qui paraissait le plus décidé.

Décidés, les autres l'étaient aussi, comme disait Guinard, ils avaient promis, et, par une anomalie étrange, ces bandits se croyaient obligés de tenir la parole donnée. Mais lui, Balleaut, la plus franche canaille de Longepierre, famélique paresseux et voleur, fût allé au-devant des volontés de Gollemard.

Celui-ci compléta ses instructions ; il fallait faire la chose de nuit pour éviter d'être reconnu et attendre que la bise soufflât en se plaçant sous le vent.

L'aubergiste avait minutieusement étudié la chose !

Sans doute, l'abbé Canot et le bedeau Flamiche eussent-ils manifesté quelque étonnement s'il leur eût été donné d'entendre le même Gollemard, qui protestait de son dévouement le plus absolu à la grande cause de la religion, déclarer : « Si la cure et l'église y passent, ce ne sera pas dommage ». Cette façon de servir la cause n'eût peut-être pas été de leur goût. Pourtant tout le monde sait que lorsqu'on veut faire de grandes choses, il ne faut pas s'arrêter aux détails.

— Quand commencerons-nous ? demanda Balleaut, empressé de témoigner son zèle.

— Quand le vent sera bon, répondit l'instigateur de cet infernal complot. Je vous avertirai lorsqu'il faudra agir : ne vous impatientez pas.

Et il les congédia, glissant à chacun d'eux dans une poignée de main une pièce de deux francs.

Avec les mêmes précautions qu'ils étaient venus, ils s'en allèrent. La nuit encore épaisse les enveloppait ; Longepierre dormait encore.

— C'est tout de même un brave homme que le père Gollemard, déclara Balleaut.

— Oui, murmura Guinard, mais je me demande comment en faisant ce qu'il nous a dit de faire, nous changerons quelque chose dans la commune.

— Cela, dit Moyssonier, ne nous regarde pas, ce sont des choses que nous ne pourrions comprendre. L'essentiel, c'est de gagner de temps à autre sa pièce de quarante sous.

Après que le trio eut quitté l'*Etoile-d'Or*, un autre personnage poussa la porte d'un petit cabinet contigu et entra dans la pièce où était demeuré Gollemard. C'était Plichou.

— Tu as entendu ? lui demanda l'aubergiste.

— Pas tout, répondit le gendre. Vous parliez si bas ! Mais j'ai compris : ils acceptent.

- Oui, nous commencerons bientôt.
- Le plus tôt sera le meilleur. Et puis, c'est bien préparé : on ne se doutera de rien.
- Il n'y a qu'un homme qui pourrait gêner, car il se défie de moi.
- Qui donc ?
- Charbonnier-Borgeot.
- Oui, c'est un finaud et il ne vous aime pas.
- Sais-tu ce qu'il a dit de moi l'avant-veille de l'élection, chez Nicolot ?
- Non.
- Il a dit : « Gollemard nous fera tous sauter ».
- Diable ! Il est dangereux et pas timide.
- Oui, mais ces énergies-là, ça se mate ; s'il nous devine, je me charge de lui clorre le bec.

## XVI

## CHANTAGE

Depuis la fameuse discussion sur l'allocation supplémentaire du curé, les conseillers municipaux se doutaient bien que Gollemard les trahissait. Quelques jours après, ces doutes étaient devenus une certitude.

L'anniversaire de la révolution s'approchait. Les deux années précédentes, à pareille date, la commune avait célébré par une fête la journée du 24 Février. Le budget comportait à cet effet une somme de cent francs votée sous l'inspiration de Pierre Vaux.

Cette somme demeurait inscrite pour l'exercice 1851, il semblait ne faire de doute pour personne que le triomphe de la révolution fût, une fois de plus, commémoré à Longepierre.

— Je suis curieux de voir la tête que va faire Gollemard, répétait en riant Jean Petit à son ami Nicolot.

— C'est un malin, répondit celui-ci. Il est bien capable de nous jouer un mauvais tour : il faut se défier.

Le 20, Gollemard convoqua les conseillers.

— Nous avons, leur dit-il, une décision à prendre au

sujet de l'anniversaire du 24. Continuons-nous à le célébrer ?

Pierre Vaux se leva :

— Ah ça ! cria-t-il, quel homme êtes-vous donc, vous qui vous êtes fait élire sous le masque républicain et qui ne cessez de faire, dans ces fonctions de maire auxquelles vous n'avez aucun droit, la besogne de la réaction ?

L'apostrophe était foudroyante.

Gollemard s'attendait à cette tempête : il y fit face.

— Qui je suis ? répondit-il, d'une voix assurée. Un honnête homme qui veut servir le peuple autrement qu'avec des phrases, des grands mots et des réjouissances stupides. La belle affaire quand vous aurez élevé un mât de cocagne au milieu de la place, fait partir des pétards et allumé des lampions ! Croyez-vous que cela fasse beaucoup pour la République ?

— Il y a peut-être du vrai dans ce qu'il dit, murmura Tupinier, indécis.

— Il ne s'agit pas, vous le savez bien, de la nature des divertissements, riposta Pierre, admirant malgré lui la facilité d'argumentation du fourbe.

— Alors, de quoi s'agit-il donc ?

— De la fête en elle-même, affirmation nécessaire de la République au moment où les réactionnaires, servis par des transfuges comme vous, intriguent et s'agitent pour la prendre.

Cette fois, Gollemard jeta le masque.

— Ah ! je suis un transfuge, cria-t-il. Eh bien, si c'est comme ça que vous appelez les honnêtes gens qui aiment l'ordre et respectent la religion, je me vante d'en être un. Oui, je veux la paix, le travail et le respect de l'autorité, je déteste les fainéants qui passent leur temps à prêcher les mauvaises idées, le partage, le pillage et le désordre.

— Est-ce pour nous annoncer votre trahison que vous nous avez convoqués ? demanda ironiquement Savet.

— Revenons à la fête du 24, dit Richard. Au fait !

— Au fait, eh bien, oui, j'y viens ! Je vous ai appelés pour que bien loyalement nous nous mettions d'accord sur ce que nous devons faire.

Les conseillers se regardèrent, surpris.

— L'accord est tout simple, fit Charbonnier-Borgeot. Nous n'avons qu'à continuer à célébrer la fête comme on l'a fait en 49 et en 50 ; même pas besoin d'ouvrir un crédit pour cela, puisqu'il existe.

— C'est clair, appuya Jean Petit.

Gollemard n'en mit pas moins la question aux voix, non par mains levées, mais par vote secret. Il était sûr

de l'appui de ses trois partisans et se disait que peut-être quelques nouvelles défections pourraient se manifester parmi la majorité républicaine qui neutraliseraient celle-ci ou même la transformeraient en minorité.

— Attention au dépouillement du scrutin, fit tout haut Jean Petit. Nous avons un maire qui est trop habile.

— Vous voulez dire un adjoint, rectifia Pierre Vaux.

Gollemard lança aux deux hommes un regard empreint d'une rage indicible. D'autant plus indicible que les bulletins venaient proclamer sa défaite : huit pour la célébration de la fête, quatre contre.

Il demeura un instant sous le choc, humilié, furieux. Positivement, il avait escompté un meilleur résultat, se disant que l'indéniable courant qui entraînait la France vers le césarisme devait dessiller les yeux des républicains soucieux de leurs intérêts personnels ou de leur sûreté et les porter à s'assagir. Il croyait bien avoir remarqué des signes de lassitude et de découragement chez les plus fougueux d'autrefois, chez Charbonnier-Borgeot lui-même ; le scrutin secret permettrait sans doute de constater un progrès dans cette voie.

Et il n'en était rien : à l'exception des trois démocrates repentis qui appuyaient l'aubergiste de façon encore hésitante, voilant leur défection sous des allures de modérantisme, le conseil, maintenu par la volonté de Pierre, conservait son esprit républicain.

L'ébranlement de Gollemard ne dura qu'une minute : presque aussitôt il se redressa, prêt à la bataille, et bravant du regard ses huit ennemis, il leur jeta d'une voix assurée ce défi :

— Eh bien, moi, je vous déclare que la fête n'aura pas lieu.

Un moment de stupeur suivit cette déclaration audacieuse. Puis, aussitôt après, ce fut la tempête qui éclata.

— Traître !

— Vendu !

— Faux républicain ! Faux frère !

— Homme sans foi ! Agent des notables !

Toutes ces invectives venaient à la fois s'abattre furieuses sur la tête de Gollemard qui faisait face à l'orage avec un sourire de mépris.

— Dites ce que vous voudrez, déclara-t-il. J'ai avec moi tous les honnêtes gens : la fête n'aura pas lieu.

Et, en effet, la fête n'eut pas lieu. Malgré les protestations véhémentes de Pierre Vaux, de Charbonnier-Borgeot, de Savet, de Richard, de Jean Petit, la commune ne célébra pas, cette année, le renversement de Louis-Philippe. Gollemard avait mis dans sa poche la clef de la caisse où dormaient les fonds affectés à la fête : on n'eût

pu la lui enlever que de force, créant un scandale dont aurait immédiatement profité le préfet pour dissoudre la municipalité républicaine.

Pierre et ses amis durent se contenter d'allumer à leurs fenêtres quelques modestes lampions.

La trahison de Gollemard était maintenant un fait avéré. Il n'y avait plus qu'à le traiter en ennemi.

— Ne remettons plus les pieds dans son cabaret, s'écria Savet.

— D'autant plus, fit observer Richard, que nous trouvons au cabaret Bossu des consommations *nature* pour le même prix. Chez Gallemard on ne sait jamais ce qu'on boit.

— Allons chez Bossu !

Et, de ce jour, l'*Etoile-d'Or* commença à se vider. Les voyageurs y descendaient toujours de préférence, ainsi que les personnages officiels en tournée ; mais les uns et les autres apparaissaient en somme très rarement dans la petite commune. La perte de la clientèle républicaine était un coup sensible qui exaspéra l'aubergiste.

Et cependant, tant était grande la force de l'habitude, que même ceux qui disaient : « Ce traître de Gollemard ! » et le pensaient, ne pouvaient s'empêcher, à l'occasion, passant devant l'*Etoile-d'Or*, d'y entrer, ne fut-ce que pour voir la mine de l'aubergiste.

Jean Petit et Charbonnier-Borgeot lui-même furent de ceux-là. Sans doute aussi se disaient-ils que leur ennemi était un homme à ne pas perdre de vue, en dehors des séances devenues rares et irrégulières du conseil municipal. Gollemard ne leur fit pas plus mauvais accueil qu'aux autres consommateurs ; sans doute, à l'instar d'un roi de France, estimait-il que le cabaretier ne devait pas se souvenir des injures du maire.

— Quel drôle d'homme ! dit Jean Petit à son collègue, en quittant l'*Etoile-d'Or*. Il nous brave à la mairie et il nous sourit chez lui.

— Pour mieux nous mordre, répondit Charbonnier-Borgeot soucieux.

Celui-ci devait avoir le même jour la preuve que Gollemard était bien un rude joueur prêt à tout.

Après avoir marché quelque temps avec Petit, il lui dit adieu et, le laissant continuer sa route vers Seurre, il prit la direction du pont de Revignon.

La physionomie jusqu'alors soucieuse de Charbonnier-Borgeot s'était éclaircie d'un sourire. Sa taille se redressait, son pas un peu lourd était devenu léger.

Si l'on considère que, malgré ses allures sérieuses et sagaces, l'ancien maire n'avait guère plus de trente ans, qu'un souffle tiède de printemps traversait cette journée

de fin février et qu'un concert d'oiseaux mis en gaité par cette approche du renouveau, emplissait le ciel d'un bleu encore pâle, on en conclura que le digne homme devait se ressentir du sentiment éternel qui, vers cette époque de l'année, pénètre le cœur des humains et même des autres êtres.

Détail caractéristique, Charbonnier-Borgeot sifflait en ses dents, ce qui lui arrivait dans les grandes occasions.

Il était un peu plus de trois heures de l'après-midi. Le soleil, encore assez haut sur l'horizon, éclairait d'une lumière d'or le ruban argenté du Doubs et la profondeur des bois ; les groupes d'habitations s'espaciaient ; de l'autre côté du pont les chaumières remplaçaient les maisons : ce n'était plus le village, c'était la campagne.

Charbonnier-Borgeot s'arrêta à quelques mètres du pont et promena un regard scrutateur autour de lui.

Émergeant d'un massif de broussailles, une femme, qui, sans doute, attendait assise au bord du sentier, vint à lui d'un pas décidé.

C'était une jeune et forte brune, dont le visage régulier ne manquait pas de piquant. Un coquet fichu rose, croisé sur sa poitrine rebondie, tranchait sur son corsage, et sa jupe bleue de grosse toile ; en se retroussant un peu plus haut que la cheville pour passer une flaque boueuse, elle découvrit un bas très blanc, émergeant de gros souliers de campagne. Bref, il y avait en toute sa personne un mélange de recherche et de simplicité rustique.

Charbonnier-Borgeot se hâta à sa rencontre.

Arrivé près d'elle, il lui tendit les deux mains.

Elle lui tendit crânement les joues.

— As-tu peur ? lui demanda-t-elle en riant.

Il l'embrassa rapidement, non sans avoir jeté un autre coup d'œil sur les maisons du village et sur la campagne.

Les maisons étaient silencieuses ; la campagne était déserte.

— Quel homme prudent tu fais ! murmura, d'ailleurs sans dépit, la jeune femme.

— Tu oublies que tu es mariée.

— Ah ! oui, le beau mari que j'ai ! Certes, que je voudrais l'oublier.

— C'est égal, tu dois être prudente. Ici, il y a des yeux curieux et des langues bien pendues. Changeons de place.

Et Charbonnier-Borgeot, guidant sa compagne, tous deux se courbant, disparurent dans l'épaisseur d'un hallier.

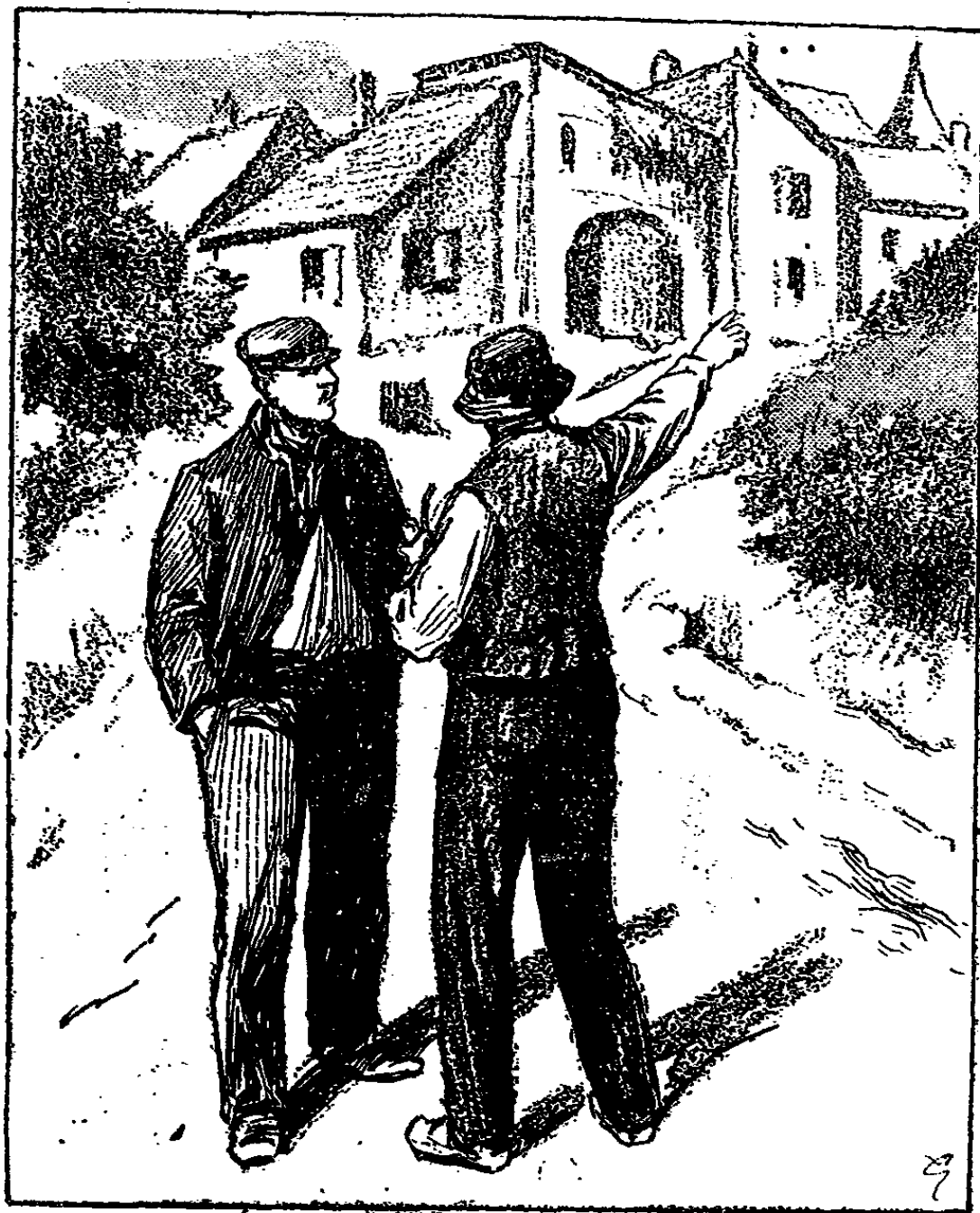
Un quart d'heure à peine s'était écoulé lorsque débouchèrent du village Gollemard et Plichou. Celui-ci marchait le premier, un gros bâton à la main.

Arrivés tout près du pont, ils s'arrêtèrent et, sans mot



dire, se retournant, contemplèrent longuement les habitations.

La même expression diabolique animait le visage des deux hommes.



— *Tout cela flambera ! murmura Plichou... (p. 241).*

— *Tout cela flambera ! murmura Plichou à l'oreille de son beau-père.*

— *Oui, répondit l'aubergiste.*

— Ce sera du travail pour les maçons.

— Comme Treffort... On croira que c'est lui qui a fait le coup.

— Oui, on l'a déjà soupçonné pour l'affaire du père Béro.

— Cette fois... mais qu'est-ce que vous regardez ?...

Plichou étendit le bras dans la direction qu'avaient suivie Charbonnier-Borgeot et sa compagne.

— Là-bas, il me semble bien avoir vu quelque chose de rose remuer.

— Diable ! murmura Gollemard. Heureusement que nous avons parlé bas : à cette distance, on ne peut nous entendre. C'est égal...

Il était devenu soucieux. Tout à coup, il releva la tête.

— Tu dis quelque chose de rose ?

— Oui.

— De la couleur du fichu de la Pauly, par exemple ?

Il souriait. Plichou comprit sa pensée. Un rire silencieux lui fendit la bouche.

— Approchons-nous, fit résolument Gollemard, et tiens bien ton bâton, car si c'est elle, je me doute avec qui elle se trouve.

Ils s'approchèrent lentement, scrutant du regard la profondeur des halliers.

Arrivés à la flaque boueuse où la jeune femme s'était retroussée, Gollemard se pencha et examina le sol humide.

— Voici trois sortes d'empreintes, fit-il remarquer à son gendre : une paire de souliers qui venait vers nous ; les chaussures sont fortes et bien ferrées, mais la longueur est bien celle d'un pied de femme ; la même paire de souliers revenant sur ses pas, accompagnée d'une paire de souliers d'homme. Cela veut dire bien des choses.

— Evidemment, approuva Plichou.

Avançons encore et ouvrons l'œil du côté des halliers.

Ils étaient maintenant à moins de quinze mètres du fourré où, en compagnie de la femme Pauly, avait disparu Charbonnier-Borgeot.

Celui-ci n'avait rien perdu de la pantomime des deux hommes. Frémissant, il les regardait venir, devinant leur intention.

Charbonnier-Borgeot, veuf depuis trois ans et très indépendant par nature, s'était refusé à convoler de nouveau, bien que l'occasion lui en eût été offerte. Néanmoins, il n'avait pas renoncé pour cela aux satisfactions du cœur et de la chair, qui sont le lot des autres mortels.

Vigoureux et bien découplé, la physionomie énergique encadrée dans une belle barbe noire, l'ancien maire, sans

poser le moins du monde au Don Juan de village, était lorgné par plus d'une. Même chez les populations rurales pour lesquelles le mariage est par-dessus tout une question d'intérêt, la femme apportant un bien ou servant d'animal domestique, le sentiment éternel qui perdit Troie n'est pas inconnu ; Charbonnier-Borgeot eût pu jeter le carré de toile rouge qui lui servait de mouchoir à mainte veuve ou fille de Longepierre.

Mais soit parce qu'il estimait conserver ainsi sa liberté, à laquelle il tenait jalousement, soit parce que son inclination l'entraînait de ce côté, c'était avec une femme mariée, celle du maréchal-ferrant Pauly, que Charbonnier-Borgeot entretenait des relations aussi discrètes qu'illégitimes.

Pauly était un compagnon d'intelligence moyenne, aussi épais au physique qu'au moral. La fréquentation quotidienne des chevaux n'avait pas développé en lui les qualités aimables que peut apprécier une femme jeune et jolie, dont le tempérament ne ressemble en rien à celui d'une sœur cloîtrée. Il y avait d'ailleurs entre les deux époux une honnête différence d'âge de vingt-cinq ans. L'occasion fit se rencontrer seul à seul Madeleine Pauly et Charbonnier-Borgeot qui, du premier coup d'œil se plurent et se comprirent. Leurs relations duraient depuis six mois, insoupçonnées du mari et de presque tout Longepierre.

Mais elles ne l'étaient pas de Gollemard. Cet homme, sans cesse en éveil, connaissait tout les secrets de la commune. Il n'ignorait pas le peu de cas que faisait Madeleine de son légitime époux et deux fois ayant rencontré la jeune femme chez Charbonnier-Borgeot, il en avait conclu que quelque liaison réprouvée par le Code civil pouvait bien exister entre eux.

— C'est bon à savoir, s'était-il murmuré.

Il n'ignorait pas combien Charbonnier-Borgeot se défiait de lui et, de son côté, il ne le considérait nullement comme un adversaire négligeable. Il fut donc heureux lorsque, s'étant mis à l'affût avec une ténacité de Peau-Rouge, il se convainquit que ses soupçons étaient fondés.

— Maintenant, se dit-il, il peut m'attaquer au conseil municipal ; s'il va trop loin, je le mate.

Certes, l'ex-maire n'était pas un timide et en toute autre circonstance, Gollemard savait qu'il eût rencontré à qui parler, mais ici l'affaire devenait délicate. Une affaire d'adultère dans une commune rurale de sept cents habitants, eût non seulement causé un scandale énorme et ameuté tous ceux qui se proclamaient honnêtes gens, contre Charbonnier-Borgeot, mais encore Madeleine Pauly se fût trouvée dans la plus terrible situation, car son

mari ne badinait pas avec ce qu'il appelait ses droits. Par considération pour la jeune femme, Charbonnier-Borgeot eût dû filer doux.

C'est cette conviction, autant que la présence de Plichou, qui donnait à l'aubergiste l'audace de s'approcher du hallier où se dissimulait le couple.

— S'ils font un pas de plus, tant pis, je tombe sur eux ! gronda Charbonnier-Borgeot dans sa barbe.

— Calme-toi, supplia Madeleine. Ce serait un scandale terrible : je serais perdue.

A ce moment Gollemard éleva la voix. Comme s'il continuait une conversation, il dit très haut à son gendre :

— Oui, quand je pense que ce sont ces gens-là qui prennent les femmes des autres, qui osent me traiter de malhonnête homme, mon sang ne fait qu'un tour.

Sur un clignement d'œil, Plichou comprit qu'il devait donner la réplique. Sur le même ton, il répondit :

— Pourquoi ne racontez-vous pas la chose au mari, puisque vous avez des preuves ?

— Certainement, que j'ai des preuves, mais je suis trop bon : ça me fait de la peine de perdre quelqu'un, même un ennemi. Par exemple, si l'on me pousse à bout, gare !

Le hallier eut un frémissement, Gollemard s'en aperçut.

— Oui, continua-t-il, si le particulier pouvant m'entendre, je lui dirais : « Mon garçon, je ne suis pas un méchant homme, j'admets que tu aies ton opinion et moi la mienne ; mais cesse de me calomnier ou bien je dirai publiquement des choses qui ne seront pas de ton goût. » Voilà !

Et sur ce, Gollemard, passant son bras sous celui de Plichou, murmura très bas : « Venez ! » et reprit avec son gendre la direction de l'*Etoile d'Or*.

Charbonnier-Borgeot était demeuré pétrifié.

Beaucoup trop sagace et trop fin pour n'avoir pas compris que Gollemard, ayant surpris le secret de sa liaison et son rendez-vous avec Madeleine, était venu le menacer indirectement, lui proposant la paix ou la guerre, il s'était tenu à quatre pour ne pas tomber sur l'aubergiste, malgré la présence de Plichou.

Mais, d'autre part, sa compagne lui répétait, et il comprit très bien que cette rixe, loin de remédier à quoi que ce fût, ne ferait que divulguer l'affaire. Ce serait un scandale énorme qui perdrait de réputation la femme Pauly et l'obligerait lui-même à donner sa démission, en supposant même qu'il n'y eût pas de suites plus graves.

Gollemard pouvait-il réellement fournir des preuves matérielles ? Il ne savait ; avec un homme tel que l'aubergiste, tout était possible.

L'amour-propre et la prudence luttèrent en lui. Qu'allait-

il faire ? Abdiquerait-il son indépendance, sa fierté, abandonnerait-il ses amis Vaux, Savet, Petit, le parti auquel il appartenait, la cause pour laquelle il avait toujours combattu ? Plierait-il devant ce Gollemard qu'il méprisait et détestait ?

— Non, pensait-il avec rage, non certes, je ne trahirai pas.

Cependant, n'était-il pas un moyen d'arranger les choses ? Tout en continuant de voter avec ses amis, comme sa conscience lui indiquait de le faire, il pouvait éviter de prendre à partie Gollemard. Celui-ci, se sentant ménagé, se tairait. D'autre part, les conseillers républicains ne pourraient rien lui reprocher si, se cantonnant sur le terrain des principes, il évitait celui des personnalités.

Charbonnier-Borgeot réfléchissait encore à ces choses que déjà Gollemard et son gendre avaient disparu.

## XVII

## COMMENCEMENT D'EXÉCUTION

Dans la nuit du 2 au 3 mars, comme les derniers clients attardés sortaient de l'*Etoile d'Or*, ils croisèrent un homme de haute et forte taille, vêtu d'une longue blouse et un large chapeau blanc rabattu sur les yeux.

Parmi ces clients, se trouvaient Jean Petit. Charbonnier-Borgeot et Jean Charbonnier, cousin de l'ancien maire.

Chacun d'eux s'était rendu à l'auberge de Gollemard pour un motif différent.

Jean Petit, parce que curieux autant que bavard, il apprenait là les nouvelles et qu'il se faisait un plaisir non seulement d'observer le cabaretier, mais aussi de le narguer de ses allusions. Et on n'avait rien à lui dire, puisqu'il payait sa consommation.

Charbonnier-Borgeot, parce qu'il cherchait à se ressaisir après le choc et à montrer à son ennemi qu'il ne le craignait point.

Jean Charbonnier parce que, étranger aux discussions politiques, il se rendait où bon lui semblait.

L'homme au chapeau blanc laissa échapper un geste de contrariété en les apercevant et instinctivement obliqua

sur la droite, le long d'une haie enclosant un terrain vague.

— Eh mais, c'est la tournure de Plichou, murmura Petit. Pourquoi nous évite-t-il ?

— Il a l'air de méditer un mauvais coup, grommela Jean Charbonnier.

Les trois hommes firent encore quelques pas. Soudain, Petit s'arrêta.

— Tant pis, fit-il, je veux savoir ce qu'il manigance.

Et il rebroussa chemin, sans bruit, rasant clôtures et murailles des habitations.

Les autres le suivirent à quelques pas de distance, Jean Charbonnier indifférent, Charbonnier-Borgeot se disant que le hasard lui offrait peut-être l'occasion d'une revanche.

La nuit était demi-obscur, les trois hommes, effacés contre une haie, entrevirent l'individu au chapeau blanc enjambant la haie et filant en diagonale, par le terrain vague, vers l'*Etoile d'Or*.

La salle de l'auberge demeurait éclairée. Jean Petit et ses amis purent voir une ombre se détacher sur la muraille et venir au-devant de l'individu.

Il n'y avait pas à s'y tromper : c'était Gollemard et Plichou.

En proie à la plus intense curiosité, Petit, se courbant presque à ras du sol, s'approcha à moins de quinze mètres des deux hommes et tendit l'oreille. Un peu plus éloigné, Charbonnier-Borgeot, lui aussi, écoutait.

— C'est moi, fit la voix du gendre. Tout le monde est-il parti ?

— Oui, répondit la voix du beau-père.

— A la bonne heure ! On peut causer.

— Pensez-vous toujours le faire ce soir ?

— Oui, il faut que cela se fasse.

— Ça suffit.

Les deux hommes disparurent dans l'entrebâillement de la porte de l'auberge. Jean Petit revint doucement vers ses amis.

— Vous les avez entendus ? fit-il. On dirait qu'ils méditent quelque coup... De la contrebande, sans doute.

Charbonnier-Borgeot, lui gardait le silence : il réfléchissait profondément.

Il était maintenant près de minuit ; les trois compagnons marchèrent quelque cent mètres encore, puis Jean Charbonnier souhaita bonne nuit à ses amis pour regagner sa demeure.

— Ce Gollemard, dit Jean Petit à son collègue resté avec lui, il est capable de bien des choses !

— De tout, murmura machinalement Charbonnier-Bor-

geot. Mais me voici à mon tour devant chez moi. A demain !

Il serra la main à son compagnon et tourna à droite.

Jean Petit, resté seul, ne se pressait pas de rentrer chez lui. Sans être gris, il avait vidé, à l'*Etoile d'Or*, quelques verres de vin de plus que d'habitude et se sentait, sinon la tête lourde, du moins, l'estomac quelque peu barbouillé. Ce qui, d'ailleurs, n'avait rien que de très naturel, Gollemard, furieux de voir ses ennemis venir le narguer chez lui après avoir mis sa maison en quarantaine, s'étant vengé en leur servant du vin de sa composition : un vin doublé d'eau et assaisonné de poivre et de jus de pruneaux, qu'il qualifiait ironiquement de « cru supérieur » et faisait payer assez cher.

Charbonnier-Borgeot et Jean Charbonnier, plus vigoureusement constitués que Jean Petit, et sans doute ayant moins bu, n'avaient ressenti aucun malaise, si ce n'est au moment de solder l'addition. Mais Jean Petit, tout en conservant ses idées absolument lucides, éprouvait le besoin de prendre l'air.

C'est pourquoi, au lieu de se rendre directement chez lui, il fit un détour qui l'amenait devant la maison Gorce, dont la sienne n'était séparée que par un jardin.

La nuit était traversée par un vent violent soufflant du nord au sud et chose bizarre il sembla à Jean Petit que ce vent était tiède. Il lui sembla aussi que l'obscurité était moins épaisse et même, par instants, que des lueurs fugitives s'élevaient du sein des ténèbres pour disparaître l'instant d'après.

— Le temps est à l'orage comme si nous étions en juillet, murmura le conseiller municipal. C'est étrange, il ne faisait pas ce temps-là tout à l'heure. Est-ce que le vin de Gollemard m'aurait donné la berlue ? Je crois tout de même que je ferai bien d'aller me coucher.

Et il tourna la maison Gorce pour gagner la sienne. A ce moment, il perçut la sensation de fortes bouffées de chaleur et, tout d'un coup, il lui sembla entendre un très faible bruit indéfinissable, murmure ou craquement de branches, tandis que quelque chose comme une ombre s'effaçait à terre et disparaissait.

— Décidément, je suis saoul ! pensa Petit. Allons, au lit !

Et il rentra chez lui, humilié d'une intempérance qui le livrait à des hallucinations.

Persuadé de son ébriété, le brave homme se jeta demi-deshabillé sur son lit et ne tarda pas à ronfler consciencieusement.

Combien de temps dormit-il ? C'est ce qu'il lui eût été impossible de préciser. Toujours est-il qu'il se réveilla



brusquement secoué par une jeune main, tandis qu'une voix lui criait désespérément :

— Père ! père ! le feu !

Jean Petit fut debout d'un bond. Sa fille Jeanne, enfant d'un peu moins de treize ans, était près de lui, les yeux dilatés par la frayeur.

— Où est le feu ? cria son père.

— A côté, chez Gorce.

L'habitation de Jean Petit, mesure rustique au toit de chaume, comprenait deux pièces au rez-de-chaussée, l'une dans laquelle il couchait et travaillait, l'autre servant de four et chambre à sa fille. Tous deux vivaient seuls depuis la mort de Mme Petit.

Cette demeure n'était éclairée que par une grosse lucarne ronde, mais, en revanche, elle possédait deux portes, la première donnant sur une ruelle sans nom, la seconde conduisant au jardin. Au bout de ce jardin, s'élevait l'habitation de Gorce, faisant face au débit de tabac tenu par Mme Frilley.

Ce fut à cette porte que courut Jean Petit. Dès qu'il l'ouvrit, un spectacle saisissant s'offrit à sa vue.

Le toit de la maison Gorce flambait. Du chaume épais qui crépitait s'envolaient, au milieu d'un voile de fumée âcre, de grosses étincelles. Le ciel était rayé de cette pluie rouge, qui, emportée par le vent, menaçait de communiquer le feu aux maisons voisines. Par instants, c'était toute une gerbe de feu qui, d'une lueur vive et fugitive, éclairait l'habitation et le jardin dans ses moindres détails. Cette lueur se reflétait, sinistre, sur le mur du débit de tabac.

Le cri : « Au feu ! » s'entendait, retentissant dans le village comme une rumeur lointaine.

Petit demeura une seconde pétrifié. Mais ayant machinalement détourné les yeux, il vit distinctivement, sur le point opposé du village, c'est-à-dire au Sud, vers le quartier de la Barre, une lueur qui peu à peu envahissait l'horizon. Et, à ce moment, ce ne fut plus une rumeur lointaine, mais un cri vibrant, immense, qui, de la commune, jaillit vers le ciel, couvrant tout Longepierre : « Au feu ! »

— L'incendie est donc partout ? s'écria Petit.

Cependant, des secours accouraient. Richard, Charbonnier-Borgeot, Lolliot, étaient déjà sur le lieu comme lors de l'incendie d'Ancelin, organisant la chaîne et déversant les seaux d'eau à la fois sur la façade et le toit de l'habitation. Du haut des maisons voisines, on jetait aussi de l'eau : c'était un ruissellement continu. Et tout d'un coup, il sembla que le feu s'abattait, les éclairs rouges devinrent moins fréquents, par contre, la fumée plus âcre,

mêlée d'une odeur indéfinissable de marécage : le sinistre reculait, vaincu.

C'était à Charbonnier-Borgeot qu'on le devait. Près de la maison Gorce, un ruisseau serpentait dans un terrain bourbeux. L'ancien maire avait eu l'idée de faire prendre et jeter toute cette vase par baquets et pelletées sur le chaume en feu : mieux que l'eau, bien vite évaporée, le poids de la masse bourbeuse écrasait la flamme.

Jean Petit, suivi de sa fille, encore terrifiée, alla joindre la foule. Mais déjà l'incendie était définitivement maîtrisé. Une masse noirâtre, fumante et détrempée, couvrait le sol à l'intérieur et à l'extérieur de l'habitation : c'était la toiture en partie effondrée. Quant aux murailles et aux meubles de l'habitation, la flamme les avait épargnés.

Quelques habitants, avec des torches, éclairaient cette scène.

— Plus de peur que de mal, heureusement, fit Gorce, apparaissant à demi-vêtu, le visage noir de suie et de fumée, les cheveux roussis, car il s'était avancé aussi près que possible du fléau pour lui disputer son bien.

— Mais comment l'incendie s'est-il déclaré ? demanda Lolliot. Sans doute quelque imprudence de vos enfants ?

Gorce se récria vivement. Il n'y avait aucun feu allumé chez lui, il en répondait, à dix heures du soir, c'est-à-dire deux heures après ses enfants, il s'était couché. Sa femme, qui dans la première terreur, s'était sauvée, emportant les petits Jacques et Marie, âgés l'un de trois, l'autre de quatre ans, revenait, remise de son épouvante : elle confirma ces déclarations.

En ce moment, une voix s'éleva, qui lança ces paroles terrifiantes :

— Le feu n'a pas éclaté par accident : il a été mis du dehors. Voyez plutôt !

La voix était celle de Gollemard, l'aubergiste montrait, sur la paroi extérieure de la muraille, éclairée par la lumière des torches, deux ou trois traits rayant la pierre et indiquant un frottement par un corps étranger.

— Des traces d'allumettes ! exclama Gorce. Quel est le misérable qui a mis le feu chez moi ?

Jean Petit, pétrifié, regardait Gollemard avec une expression de stupeur indicible. Il lui semblait tout comprendre, tout, sauf le motif pour lequel l'aubergiste avait mis ou fait mettre le feu.

— Cet homme est très fort ! pensa-t-il terrifié. Il nous brisera tous !

A ce moment, une clameur immense s'éleva de l'autre extrémité du village et roula comme un tonnerre sur tout Longepierre réveillé.

L'incendie heureusement maîtrisé de la maison Gorce,

avait fait oublier celui, bien autrement effroyable, qui, dans le quartier de la Barre, dévorait tout un pâté d'habitations.

A l'exception de la famille Gorce, Jean Petit, sa fille, Mme Frilley et deux ou trois autres voisins, qui demeurèrent au guet pour empêcher une nouvelle tentative des incendiaires, tout le monde courut vers le lieu de l'autre sinistre.

Le feu avait pris chez Mazué, un entrepreneur de travaux divers, maçonnerie, charpente, transports. Derrière sa maison, s'élevait un assez vaste hangar, rempli de matériaux et objets éminemment combustibles, voitures, poutres, débris de démolitions. Un immense amas de copeaux et des bottes de fourrage pour les deux chevaux offraient une proie facile à l'incendie : un instant avait suffi pour en faire un brasier et les flammèches volant de toutes parts n'avaient tardé à embraser les maisons voisines.

Là, tous les efforts demeuraient impuissants. Le procédé qui avait permis d'arrêter l'incendie chez Gorce, ne pouvait être renouvelé, d'abord parce que la matière indispensable manquait, puis parce que l'incendie avait pris des proportions telles qu'on ne pouvait s'approcher à moins de cinquante pas, moins encore pour les flammes que pour les énormes tourbillons de fumée que le vent déroulait, étouffants et aveuglants, autour des maisons en feu.

A la vérité, l'eau était proche, mais les pompes manquaient. Les villageois consternés assistaient au développement du sinistre sans pouvoir le combattre.

— Ah ! les gredins ! criaient désespérément Mazué en levant son poing crispé vers le ciel.

Les gredins qui était-ce ? Car il apparaissait clairement que ce double incendie n'était point dû à une cause accidentelle.

Et alors, il se trouva que soudain ce bruit circula dans la foule, lancé on n'eût pu dire par qui :

— Ce sont les rouges !

## XVIII

## ENQUÊTE

M. Montgarin, assis dans son cabinet de juge, où avaient défilé tant de misères et de crimes, devant son bureau couvert de notes et papiers de toutes dimensions, se livrait fort consciencieusement à son occupation professionnelle et favorite. Il dressait un dossier, celui d'un maître d'études, qui révoqué en raison de ses opinions subversives, imprudemment exprimées en une réunion publique, avait pour subsister commis quelques actes d'indélicatesse. Il se réjouissait de tenir sous sa coupe un de ces individus dont la parole audacieuse fronde les institutions établies et les principes les plus respectables. Il allait donc pouvoir dire une fois de plus :

— Voyez quels hommes sont les républicains !

Aussi cherchait-il tous les antécédents du pauvre diable, depuis le jour de sa naissance et n'épargnait-il rien de ce qui pouvait constituer des circonstances aggravantes.

A ce moment, le garçon de bureau frappa discrètement à la porte, et sur l'autorisation de : « Entrez ! » jetée impérativement par le magistrat, apparut, une dépêche à la main, la posa sur le bureau et se retira.

M. Montgarin prit le télégramme et le décacheta rapidement. Il provenait de Verdun et était ainsi conçu :

« Juge de paix à juge d'instruction, Chalon.

« Cette nuit deux incendies à Longepierre ; l'un maison Gorce, rapidement éteint sans dégâts sérieux ; l'autre, maison Mazué, a dévoré six habitations. Rumeur publique accuse les démagogues. Je me rends sur place pour enquête préliminaire. »

Le magistrat releva la tête avec un éclair de joie féroce dans le regard ; il renifla l'air victorieusement comme doivent le faire les tigres.

— Enfin ! gronda-t-il les mâchoires frémissantes. Voici l'occasion ou jamais de faire un exemple.

Et, abandonnant l'affaire du maître d'études qui perdait singulièrement de son importance à côté de celle-ci, il libella sur-le-champ cette réponse télégraphique à l'adresse du digne Boullenger :

« Menez enquête très serrée, rassemblez et classez tous les témoignages. Serai à Longepierre d'ici peu. »

La nouvelle du double incendie de Longepierre était parvenue de bonne heure au juge de paix de Verdun. Dès le petit jour, Gollemard, ainsi qu'il le faisait dans les grandes occasions, avait attelé sa carriole et dépêché à Verdun l'aimable Mme Plichou avec un message écrit complétant le message verbal.

Par le premier, l'aubergiste annonçait le sinistre survenu en plein quartier des notables et demandait d'urgence l'aide des autorités afin de « réfréner les mauvaises passions ». L'accusation était à peine voilée.

Des lèvres de Mme Plichou, dûment stylée, Boullenger apprendrait les détails réels et aussi quelques-uns inventés par Gollemard afin de corroborer son insinuation contre les gens à mauvaises passions, c'est-à-dire ses ennemis, les rouges.

A la suite de l'entretien long et plein d'intérêt, un télé-

gramme fut expédié à M. Montgarin. A peine eut-il reçu la réponse, le juge de paix partit pour Longepierre dans la carriole de Mme Plichou.

Il trouva la commune en révolution. Le mot lancé la nuit précédente, devant l'habitation Mazué en flammes : « Ce sont les *rouges* » avait circulé ; les accusations, les démentis se croisaient, créant une atmosphère surchauffée, emplie de disputes et de batailles.

Gollemard avait convoqué le conseil municipal, « pour aviser aux mesures à prendre », disait-il, en réalité pour se rendre compte des impressions de ses ennemis.

La séance fut confuse. Tous étaient convaincus que la malveillance était la cause du désastre, mais où chercher les coupables ? Gollemard, qui avait dénoncé implicitement les *rouges* au juge de paix, ne formulait aucune opinion, il sollicitait les avis, voulait s'éclairer. Pierre Vaux, n'ayant aucune donnée, se taisait, Charbonnier-Borgeot aussi gardait un sombre silence ; les autres s'exclamaient, ressassaient des bruits contradictoires répandus un peu partout, parlaient pour ne rien dire. Seul, Jean Petit, soutenu par son ami Nicolot, bravait Gollemard de coups d'œil menaçants et d'allusions ironiques dont nul autre, peut-être, sauf Charbonnier-Borgeot, ne pouvait saisir le sens.

Boullenger, selon son habitude, était descendu loger à l'*Etoile d'Or*. Il préluda à son enquête en faisant honneur à un repas des plus soignés et en recueillant soigneusement, entre le rôti et le dessert, toutes les indications qu'il plut à Gollemard de lui fournir.

— Vous rappelez-vous l'empoisonnement du père Bérot, d'Ecuelles ? demanda à brûle-pourpoint l'aubergiste à son hôte, tout en lui versant dans son café un certain marc supérieur réservé pour les moments solennels.

— Oh ! parfaitement, répondit le juge, en allumant un cigare. On n'a jamais découvert le coupable.

— Parce que la justice a été trop scrupuleuse. Je ne veux pas me permettre de la critiquer, non, car je respecte la loi par-dessus tout, mais enfin on avait des preuves morales contre sa domestique, Jeanne Hidoux, dite la Jeannotte, et ses deux complices, Treffort et Barillot. Enfin, l'affaire a été classée, c'est-à-dire enterrée !

— Il suffirait du moindre fait pour la rouvrir, riposta Boullenger en tendant machinalement sa tasse vidée à Mme Plichou, qui s'empressa d'y faire couler à nouveau le noir liquide fumant. Croyez-moi, mon cher Gollemard, la justice ne dort jamais que d'un œil. Mais je ne saisis pas très bien la corrélation entre l'empoisonnement du père Bérot et les incendies de Longepierre. Où voulez-vous en venir ?

— A ceci, que les coupables, encouragés par l'impunité, ont récidivé, que les auteurs du crime commis alors sont ceux du crime commis aujourd'hui.

Et comme le magistrat le regardait avec des yeux éfarés, Gollemard ajouta gravement :

— Du moins telle est ma conviction. Je n'affirme rien : c'est à la justice de chercher et affirmer ; mais je vous donne mon opinion, parce que c'est le devoir de tout honnête homme de faciliter l'œuvre des magistrats.

— Evidemment, murmura Boullenger, mais sur quoi vous basez-vous ?

— Sur ceci... D'abord, vous admettez bien que ces incendies qui s'attaquent à la propriété de gens aisés et d'opinions conservatrices — ceux qu'on appelle ici les *blancs* — ne peuvent être que l'œuvre des *rouges* ?

— Cela ne fait pas de doute, répondit imperturbablement Boullenger.

— Or, si Mazué est un *blanc*, son beau-frère Treffort est un *rouge*.

— Ah ! diable !

— Mazué est un honnête homme, qui possède une belle aisance et qui pense bien. Au contraire, Treffort est un malheureux qui fait tous les métiers, maçon, journalier, pêcheur, coupeur de joncs sur les bords du Doubs.

— Je vois : un individu sans aveu.

— Juste. Et quelles opinions ! Je l'ai entendu soutenir, ici-même, que la République devait imposer les riches au profit des pauvres et assurer du travail aux ouvriers.

— Toutes les folies criminelles du socialisme !

— Aussi, jalonsait-il son beau-frère. Ils étaient assez mal ensemble : cela toute la commune le sait.

— Voilà, en effet, qui est probant... Je vous redemanderai un petit verre de ce vieux marc : il est exquis.

— Quant à Barillot, poursuivit Gollemard, en satisfaisant à la demande de l'insatiable magistrat, c'est un individu de la même farine que Treffort, un propre à rien, tour à tour manouvrier, horloger, colporteur : je le soupçonne même de se livrer à la contrebande. Mais, sur ce dernier point, je ne veux rien affirmer : il y en a assez contre lui, sans qu'on dise ce dont on n'est pas sûr.

— Vous parlez d'or. Et c'est un *rouge* ?

— Comme Treffort. Il a été un des plus acharnés partisans du fameux Charbonnier-Borgeot.

— L'ancien maire démagogue... Oh ! mais alors...

Le juge de paix eut dans l'œil un éclair de menace à l'adresse des ennemis de la société, éclair qui ne s'éteignit qu'en rencontrant l'assiette aux pâtisseries présentées par Mme Plichou.

Machinalement, il prit deux biscuits et une meringue.

Gollemard était en proie à une satisfaction profonde. Résolu à frapper l'homme qui faisait obstacle à son ambition, Pierre Vaux, et ne pouvant le faire du premier coup, il voulait, tâtant sans cesse le terrain, arriver à lui par une gradation savante, en éliminant peu à peu ceux dont la vie ou la liberté était un danger pour lui.

Treffort et Barillot étaient deux miséreux, dont la perte ne susciterait pas grande émotion. Avec un magistrat aussi maniable que Boullenger, il ne désespérait pas de faire éclater leur culpabilité, et alors, il ferait coup double, car rappelant que ces deux individus travaillaient comme journaliers à la vigne du père Bérot, il pourrait les voir condamnés pour l'assassinat du vieillard ; quoi d'étonnant que des incendiaires fussent en même temps des empoisonneurs ? Ainsi l'affaire Bérot serait rouverte et terminée à la fois, c'est-à-dire définitivement liquidée et le tribunal ne manquerait certainement pas d'adjoindre comme complice à ces malheureux, la Jeannotte, dont la langue inquiétait toujours Gollemard. L'aubergiste serait tranquilisé de ce côté-là.

Et après Treffort, Barillot, la Jeannotte, qui frapperait-il ? Pierre Vaux ? Pas encore. Dans l'infamale partie qu'il jouait avec le calme et la clairvoyance d'un stratège accompli, Gollemard devait éviter les faux mouvements, les précipitations, les imprudences.

Or, il eût été imprudent de s'attaquer prématurément, sans avoir tout préparé et réglé, à celui qui demeurerait l'homme le plus populaire de Longepierre et qui, malgré le vent de réaction césarienne soufflant sur la France, pouvait trouver dans les sympathies de ses compatriotes un rempart inexpugnable contre les persécutions.

Non, après Treffort et Barillot, il viserait quelqu'un de situation intermédiaire entre ces pauvres hères et Pierre Vaux, pour s'élever ensuite jusqu'à celui-ci ; Jean Petit, par exemple.

Il se rappelait de quelle façon singulière ce dernier l'avait bravé au conseil municipal et se demandait si le hasard ne lui avait pas fait découvrir tout ou partie du complot.

En tous cas, c'était un *rouge*, un ennemi, dangereux par sa pénétration et son bavardage, conséquemment un homme bon à supprimer.

Et Gollemard, de plus en plus, établissait dans son esprit cette série de victimes qui représentaient pour lui les étapes et le but :

Treffort et Barillot, Jean Petit, Pierre Vaux.

Le lendemain, le juge de paix commença une enquête générale. Gollemard, peu à peu rentré en grâce auprès des notables, grâce aux bons offices de l'abbé Canot, lui



désigna ceux dont les témoignages « avaient du poids »,  
c'est-à-dire les plus fougues réactionnaires.  
Toutes les rancunes accumulées depuis trois ans dans le



*Quelques habitants, avec des torches, éclairaient cette scène (p. 250).*

cœur des notables, débordèrent en une avalanche de fiel.  
A cette question du magistrat : « Quels sont ceux que  
vous soupçonnez capables d'un complot contre la pro-

priété ? » l'ancien maire Roussot répondit impétueusement : « Parbleu ! les *rouges*. » Le père Bastien affirma que « depuis la maudite révolution, il n'était plus question que de partager les biens et d'assassiner les propriétaires qui refuseraient de se laisser dépouiller ». Flamiche déclara onctueusement que bien des crimes — il ne spécifiait pas lesquels — dont les auteurs étaient demeurés inconnus, avaient dû être perpétrés par les démagogues, ennemis de toute loi humaine ou divine. Le receveur Coste fut interrogé aussi. Il répondit que ne sachant rien, en conscience, il ne pouvait accuser personne, mais lorsque Boullenger, l'ayant questionné sur les rouges les plus en vue, fut arrivé à Pierre Vaux, le fonctionnaire municipal s'exclama : « Oh ! lui, c'est leur chef, il prêche le socialisme, la torche de l'anarchie à la main. »

C'est chose grave qu'avoir tenu une torche à la main, lorsqu'un incendie vient d'éclater quelque peu. Aussi, le juge de paix nota-t-il avec empressement cette phrase échappée à l'éloquence métaphorique du receveur.

Les premières informations envoyées par Boullenger à M. Montgarin concluaient donc à l'existence d'un complot des *rouges*. La commune, disait-il, était la proie des terroristes ; il fallait d'urgence y mettre ordre. Et une brigade de gendarmerie fut envoyée à Longepierre.

Boullenger eût procédé sans plus tarder à l'arrestation de Treffort et Barillot sans une circonstance toute imprévue.

Il était à Longepierre depuis deux jours et venait de se rendre à la mairie, où une pièce avait été mise à sa disposition pour la commodité de son enquête, lorsque Jean Petit se présenta devant lui.

— Monsieur le juge, dit le conseiller d'une voix dans laquelle tremblait un peu d'émotion, j'ai une déposition grave à vous faire, mais de nature toute confidentielle : aussi vous prierai-je de taire mon nom.

— Parlez, fit Boullenger surpris.

Il observait son interlocuteur. Celui-ci avait toutes les allures d'un homme qui, au prix d'une lutte terrible avec lui-même, vient de prendre une détermination désespérée.

Jean tira de sa poche une lettre et la tendit au juge.

— Voici, fit-il. J'ai consigné dans cette note ce que j'ai à déclarer au sujet de l'incendie.

Boullenger parcourait déjà le papier ; il était ainsi conçu :

« Le dimanche 2 mars, vers onze heures et demie, comme tout le monde était sorti de l'auberge Gollemard et que j'en sortais moi-même, j'ai entendu le colloque

suivant entre Gollemard et son gendre Plichou, qui rentrait du dehors.

« Gollemard, venant au-devant de son gendre, lui dit :

« — Pensez-vous toujours le faire ce soir ? — Oui, répondit Plichou, il faut que cela se fasse. — Ça suffit, dit Gollemard.

« J'ai pensé d'abord qu'il s'agissait de contrebande : mais le feu ayant éclaté peu de temps après, à peu de distance du bureau de tabac, comme je sais que les Gollemard portent une haine mortelle à Mme Frilley, qui a supplanté Gollemard dans le débit de tabac, j'ai supposé que la conversation que j'ai entendue se rapportait à l'incendie. »

Boullenger fronça le sourcil en achevant cette lecture : l'accusation contre ses amis était formelle.

— Savez-vous que vous imputez à Gollemard et à son gendre un crime odieux ? dit-il.

— Je le sais.

— Vous accusez celui qui représente l'autorité à Longepierre. C'est chose grave.

Jean Petit commençait à se sentir mal à l'aise.

— J'ai pensé qu'il était de mon devoir d'avertir la justice, afin qu'elle n'accuse pas des innocents, répondit-il.

— Et vous ne signez pas cette note ?

— Non, je suis mal avec Gollemard à cause de nos différences d'idées : on pourrait croire que j'ai obéi à un sentiment de vengeance, mais entre nous, d'homme à homme, je vous dis franchement ce que je sais.

Cette expression « d'homme à homme » choqua profondément le juge de paix. Il n'admettait pas que Jean Petit fût un homme de la même argile que lui.

— C'est bon, grommela-t-il. Je sais ce que j'ai à faire.

Le conseiller se retira, laissant Boullenger, quoique celui-ci pût en dire, fort embarrassé.

Cette dénonciation imprévue l'indignait, l'irritait. Et cependant, il était obligé d'en tenir compte : l'arrivée à Longepierre de M. Montgarin, pour une enquête complémentaire était certaine, imminente ; Jean Petit lui renouvelerait sûrement sa déposition. Si prévenu contre les rouges que fût le juge d'instruction, ce dernier eût pu trouver plus qu'incorrecte la suppression d'un témoignage écrit.

Boullenger se décida, en conséquence, à envoyer à M. Montgarin la note de Jean Petit, en l'accompagnant toutefois de ces deux lignes qui en détruisaient l'effet : « Cette déposition anonyme, et comme telle sans valeur, est en contradiction avec tous les renseignements recueillis aux sources respectables tant sur les détails se

rapportant aux incendiaires que sur la moralité de Gollebard, investi par l'autorité préfectorale des fonctions de maire. »

Les sympathies du juge de paix pour l'aubergiste qui lui préparait de si bons repas et dont la fille était si aimable n'avaient en rien diminué. Toutefois, il entrevoyait des complications, des difficultés insoupçonnées : dans ces conditions, abandonnant à M. Montgarin la responsabilité d'une initiative, il ne fit pas arrêter Treffort et Barillot.

## XIX

## LA STRATÉGIE DE GOLLEMARD

La nuit où avait éclaté le double incendie, Pierre Vaux se trouvait à Ecuelles, ayant été amené en cette commune par la livraison d'une forte commande de sabots.

Aussi, grande fut sa stupeur lorsque, quelques jours après son retour, le fils de son ami Richard, gentil gamin de six ans, lui adressa avec sa naïveté enfantine cette question, qui le fit bondir :

— Monsieur Pierre, pourquoi les gens disent-ils que c'est vous qui avez mis le feu ?

L'ancien maître d'école reçut un choc comme il n'en avait jamais ressenti, lui dont la vie cependant avait été traversée d'épreuves et de lutttes.

Ainsi, cette bouche naïve venait de le lui apprendre, ses ennemis implacables n'avaient pas désarmé. Lâchement, perfidement, on osait l'accuser d'un crime épouvantable : la calomnie anonyme circulait.

D'où venait-elle ? Si odieuse, si incroyable qu'elle fût, il fallait en tenir compte comme d'un indice d'irréductible hostilité. Il fallait remonter à la source, arriver à démasquer et paralyser l'ennemi occulte.

Pierre se disait naturellement que c'était parmi ses adversaires politiques qu'il fallait chercher le misérable et ses idées se portaient du côté des notables, tout en s'indignant que ceux qu'il avait toujours combattus loyalement recourussent à de pareils moyens.

La pensée ne lui venait pas que Gollemard pût être l'auteur de pareille infamie.

Celui-ci avait ignoré le voyage de Pierre à Ecuelles, autrement l'incendie n'aurait pas éclaté cette nuit-là, car il fallait écarter toute preuve d'alibi pour que fût sûrement frappé celui qu'il poursuivait de sa haine.

Le coup était à recommencer : du reste, Gollemard comptait bien poursuivre la série.

C'était sur ses instances qu'une brigade de gendarmerie avait été envoyée à Longepierre ; le brigadier Carrère, soucieux de cultiver les autorités, s'empressa d'aller loger et prendre pension à *l'Etoile d'Or*. L'aubergiste en fut ravi : c'était pour la perpétration de ses attentats le plus sûr des concours, la meilleure des égides. Qui se fut avisé d'aller chercher le criminel sous le toit même où reposait le chef de la maréchaussée !

Aussi Gollemard n'épargna-t-il aucune prévenance à l'égard du brigadier. Celui-ci aimait les petits verres : tous les matins, il eut sa goutte de vieux marc, offerte gracieusement par son hôte, sans préjudice des autres attentions également spiritueuses. Enfin Mme Plichou lui dispensa quelques sourires aimables qui flattèrent sa vanité professionnelle. Comment, dès lors, n'eût-il pas suivi, les yeux fermés, toutes les impulsions que lui communiquait son hôtelier ?

— Le respect à l'autorité est le premier devoir d'un

— Le premier et le plus grand de tous, surenchérisait honnête homme, déclarait solennellement Gollemard. le brigadier en portant la main à son bicorn.

Et le pandore exultait en entendant l'aubergiste s'exprimer ainsi, car l'autorité exécutive, la vraie à ses yeux, celle qui porte un sabre et terrorise, c'était lui qui, à Longepierre, l'incarnait.

Aussi buvait-il littéralement les paroles de Gollemard ; sur un signe de lui, il eût arrêté la commune.

Et lorsque l'aubergiste, levant les bras au ciel, s'écriait devant lui avec une feinte désolation :

— Mais quels sont donc les bandits qui ont juré de mettre notre pauvre village à feu et à sang ?

Le brigadier Carrère, clignant l'œil d'un air entendu, répondit :

— Tiens, parbleu ! tout le monde sait bien que ce sont les rouges ! Sufficit ! A la première récidive, je les arrête et en route pour la cour d'assises.

La première récidive ne tarda pas.

M. Montgarin, ayant reçu le rapport du juge de paix, partit pour Longepierre, non sans avoir conféré avec le sous-préfet. Il était bien décidé à signaler son arrivée par les mesures les plus rigoureuses.

Et, en effet, le même soir, Carrère, mandé chez M. Rousset, où logeait le juge d'instruction, reçut de ce dernier l'ordre de prendre deux gendarmes et d'aller arrêter Treffort et Barillot, ce qui fut fait incontinent. Une pièce du rez-de-chaussée de la mairie servit de cellule pour les deux inculpés. Le brigadier, fanatique sur le chapitre du service, tint à passer la nuit sur un lit de camp, devant leur porte, afin de repousser toute agression que tenteraient les rouges pour délivrer les prisonniers.

Or, la même nuit, retentit de nouveau dans Longepierre ce cri sinistre : « Au feu ! »

L'incendie, cette fois, avait éclaté chez Jean Duperron, un notable. Les flammes, avivées par le vent, se déroulaient comme les vagues d'une mer plutonienne tout autour de l'habitation. Vainement les gardes nationaux de la commune accoururent-ils au premier signal d'alarme jeté par la cloche paroissiale. Ils possédaient maintenant une pompe avec quelques engins de sauvetage et s'en servaient à peu près. Mais tous leurs efforts furent inutiles : le fléau dévora cinq corps de bâtiments.

Cette fois, il était impossible d'accuser Treffort et Barillot, puisqu'ils se trouvaient sous les verrous. Cependant, la malveillance était de nouveau évidente : sur les pans de murs à demi épargnés par les flammes apparaissaient les traces de frottement d'allumettes.

Gollemard avait ignoré l'arrestation des deux hommes. L'eût-il connue, sans doute le sinistre ne se fût pas produit cette nuit-là. Mais Carrère, mandé après son dîner par le juge d'instruction, n'était pas rentré à l'*Etoile-d'Or*. En conséquence, l'aubergiste, impatient du retard apporté à leur arrestation, retard inconcevable pour lui, car Boulenger ne lui avait point parlé de la déposition de Jean Petit, avait cru bon d'agir. Il voulait frapper l'esprit de M. Montgarin dès son arrivée à Longepierre.

L'impression, dans la commune, fut inexprimable. Il n'y avait pas en douter, on se trouvait en présence d'un plan de destruction systématique.

— Mais alors, ce n'est point Treffort et Barillot, se murmurait M. Montgarin très vexé d'avoir arrêté des innocents, ce qui lui importait peu, mais d'avoir commis un pas de clerc.

Gollemard aussi était mécontent ; avant de frapper Jean Petit et Pierre Vaux, il eût voulu liquider irrévocablement l'affaire d'Ecuelles, en écrasant Treffort et Barillot et avec

eux la Jeannotte. Et voilà que le hasard faisait manquer son coup !

Il fallait cependant trouver un coupable .

Et, de nouveau, circula, lancé par la calomnie anonyme, le nom de Pierre Vaux.

Cette fois encore, l'odieuse accusation dut s'arrêter court, celui qu'elle visait n'ayant eu qu'à lever la tête pour la réfuter. Il avait passé la nuit auprès d'Irma souffrante et le beau-père Jeannin, venu visiter ses enfants, s'en était retourné à une heure assez avancée, au moment même où l'incendie éclatait. Cela, plusieurs personnes pouvaient le certifier.

L'aubergiste se sentit mordu au cœur par une de ces rages sourdes, d'autant plus terribles chez lui qu'elles se masquaient sous la bonhomie. Il n'arriverait donc pas à atteindre le rival exécré dont il poursuivait la perte ? Il fit alors répandre par son trio Guinard, Moysonnier, Balleaut le bruit que Pierre Vaux n'opérait pas lui-même, mais était le chef des incendiaires.

L'ancien instituteur eut le pressentiment de sa perte. Tous ces bruits, calomnies, racontars, lui arrivaient d'une façon ou d'une autre et le poignardaient de la façon la plus cruelle. Il se sentait visé par une haine qui ne s'éteindrait qu'une fois lui écrasé.

Irma aussi, avec sa clairvoyance de femme aimante, se rendait bien compte qu'une volonté tenace et impitoyable poursuivait son mari. En vain, celui-ci s'efforçait-il de cacher sous un masque de joyeuse humeur les sentiments qui l'agitaient : l'écho des lâches rumeurs parvenaient jusqu'à la jeune femme. Elle aussi, cependant, rassemblait tout son courage pour ne rien laisser paraître sur son visage des souffrances qui le torturaient.

Ainsi, chacun d'eux, le sourire sur les lèvres, mais combien était pâle ou convulsif ce sourire — endurait un martyre de toute heure qu'il tâchait de dissimuler à l'autre.

Leurs amis, croyant bien faire, Jean Petit surtout, dont l'affection réelle se complétait d'un besoin immodéré de parler, les tenaient au courant des calomnies qui, en visant les rouges en général, visaient Pierre Vaux en particulier.

Tous les républicains se sentaient voués à des persécutions sans miséricorde ; le découragement les gagnait. Charbonnier-Borgeot, jadis si énergique, demeurait taciturne et, convaincu de l'inutilité de lutter dans des conditions impossibles, alors que l'écrasement était certain, se demandait si mieux ne vaudrait pas quitter le pays destiné à retomber sous le joug de la réaction. Pour lui, l'instigateur des incendies ne pouvait être que Gollemard : il en eût été sûr, même sans la conversation nocturne sur-



prise avec son cousin et Jean Petit entre l'aubergiste et Plichou. Aussi, avait-il essayé, retournant à l'*Etoile-d'Or*, de faire sentir à l'aubergiste qu'il le devinait et le combattait. Mais Gollemard, ironique, avait, sans en avoir l'air, effleuré l'histoire de la femme Pauly, puis deux ou trois autres, à la charge de Jean Charbonnier ou de Michaud et qui, sans être déshonorantes en elles-mêmes, leur eussent porté le plus grand tort. Et l'ancien maître, entré à l'auberge avec la résolution de combattre, en était parti frémissant, maté, avec le sentiment de son impuissance.

— Cet homme sait tout et nous tient tous ! pensait-il. Le dénoncer aux autorités comme incendiaire ? A quoi bon ! Sur quelle preuve ? Les autorités prendraient parti pour lui contre nous.

Savet se montrait en proie à une surexcitation croissante. « Ils veulent assassiner la République dans toute la France et nous avec, criait-il, mais nous résisterons ! » Jean Petit courait tout le village comme un fou, répétant à l'un et à l'autre : « Ils n'ont pas fini de mettre le feu : tout Longepierre sera détruit ; vous, moi, tous nous brûlerons ! »

— Mais taisez-vous donc ! lui criait Charbonnier-Borgeot, vous allez fournir aux méchants des armes contre vous et contre nous tous.

Faire taire Jean Petit était une tâche au delà des forces humaines et les exhortations de Charbonnier-Borgeot n'y pouvaient rien. Elles étaient sensées, cependant ; le malheureux devait en faire l'expérience.

M. Montgarin ayant demandé au juge de qui il tenait la déposition écrite, non signée, visant l'aubergiste et son gendre, Boullenger fut obligé de nommer Jean Petit, mais, par compensation, il se décida à violer le secret professionnel en prévenant Gollemard. Celui-ci frémit du danger auquel il avait été exposé et résolut de perdre avant tout son accusateur.

Petit fut appelé devant les deux magistrats, renforcés du procureur de la République Macroze qui venait d'arriver à Longepierre. Tout de suite on le traita en suspect.

— Sur quel motif vous basez-vous pour porter contre un homme considéré une semblable accusation ? demanda le juge d'instruction d'un ton rogue, accompagné d'un de ces regards aigus qui poignardaient les innocents et incommodaient même les coupables endurcis.

Jean-Petit avait la réplique facile ; il riposta :

— Je me fonde d'abord sur ce que j'ai entendu de mes oreilles, puis sur ce que Gollemard a eu un procès avec Mazué et qu'en mettant le feu chez Gorce, il incendiait du même coup Mme Frilley, qu'il déteste parce qu'elle tient à sa place le bureau de tabac.

La réponse était argumentée. M. Montgarin gronda :

— Pourquoi n'avez-vous pas signé cette déposition ? Vous n'avez donc pas le courage de dire tout haut ce que vous pensez ?

— Je l'ai dit à mon ami Nicolot, répondit le conseiller municipal, que ne comptait pas l'hostilité évidente du magistrat. Il y a aussi les deux autres témoins, Jean Charbonnier et Charbonnier-Borgeot.

— C'est bon : on les interrogera.

Et, en effet, Jean Charbonnier fut mandé à son tour. Mais c'était un homme paisible qui, comme beaucoup de paysans, aimait n'avoir aucun rapport avec la justice. Il déclara qu'il avait bien vu Gollemard et Plichou causer ensemble, mais n'avait rien entendu de leur conversation.

Ce fut ensuite au tour de Charbonnier-Borgeot de comparaître devant le magistrat enquêteur.

L'ancien maire de Longepierre était en proie aux luttes intérieures les plus cruelles. A différentes occasions, il avait prouvé qu'il n'était pas un lâche. Cette fois, cependant, il sentait sa hardiesse de décision l'abandonner.

Le premier, il avait vu dans Gollemard l'ennemi mortel, capable de tout. Il s'était opposé contre Pierre Vaux à son admission sur la liste des candidats ; il l'avait, à plus d'une reprise, violemment combattu au conseil municipal.

Mais, outre qu'un sentiment dont il ne se rendait pas compte lui faisait éprouver une insurmontable répugnance à dénoncer à la justice même un ennemi sur lequel il eût aimé tomber à bras raccourcis, Charbonnier-Borgeot sentait son impuissance. Que faire contre un homme protégé ouvertement par les magistrats et par l'autorité préfectorale et qui, en sortant toutes ses histoires, pouvait non seulement détruire l'autorité morale de ceux qui témoignaient contre lui, mais encore les perdre ? Le meilleur, arrivait-il à se dire, était de ne pas engager la lutte, du moins dans des conditions où, en dépit du bon droit, l'écrasement apparaissait certain.

C'est ce qu'il avait tâché inutilement de faire comprendre à Petit. Et, maintenant, il se trouvait placé entre la déposition de ce dernier et celle de Jean Charbonnier.

— Qu'avez-vous à dire ? lui demanda avec une froideur hostile le juge d'instruction, heureux de faire sentir sa force à un ancien maire démagogue, partageux et jadis signataire d'une lettre impertinente à M. le préfet.

Ce ton menaçant du magistrat eut raison des dernières incertitudes de Charbonnier-Bergeot.

Il répondit :

— J'ai bien vu Gollemard causer avec son gendre. Qu'ont-ils dit ? Je l'ignore.

— C'est bien, fit M. Montgarin. Vous pouvez vous retirer.

Et Charbonnier-Borgeot se retira, au fond assez mécontent de lui-même, mais qu'y pouvait-il.

Il se disait que Gollemard devait être tenu au courant des détails de l'enquête par son ami Boullenger, et il ne se trompait point.

Lorsque le lendemain, il rencontra l'aubergiste, celui-ci, en l'apercevant, eut un sourire indéfinissable.

Sourire de bonhomie à la fois protectrice et narquoise, nuancée de mépris et de bravade. Ce sourire semblait dire : « Oui, je sais, mon garçon, tu as filé doux, j'en étais sûr. Allons, je veux bien t'épargner, maintenant que te voici maté. »

Charbonnier-Borgeot, qui se sentait des envies irrésistibles d'étrangler l'aubergiste, s'en fut dans une rage inexprimable.

Mais ce n'était pas tout d'avoir réduit à l'impuissance celui qui passait naguère pour le plus terrible des rouges, il fallait maîtriser quelque chose de plus terrible encore : la langue de Jean Petit.

Cela ne devait pas tarder.

Le juge de paix ayant amené MM. Macroze et Montgarin déjeuner à l'*Etoile-d'Or*, les trois magistrats firent à Gollemard l'honneur de l'inviter à prendre le café avec eux.

Au café, succédèrent les spiritueux, la bière, avec accompagnement de cigares, la conversation cessa d'être gourmée.

Alors, simulant le plus naturellement du monde une de ces expansions qui se produisent vers la fin des repas généreux, Gollemard laissa échapper ces paroles terribles :

— Voyez-vous, on n'en a pas encore fini avec les incendies, car les malfaisants sont toute une bande. Tout le monde dans la commune sait cela ; mais voilà, on est terrorisé et on n'ose pas les dénoncer car on sait qu'ils se tiennent comme les cinq doigts de la main. Vous arrêtez Treffort et Barillot, vous croyez que c'est fini ? Pas du tout : il reste Jean Petit ! Et, même, en arrêtant Jean Petit, à quoi cela servirait-il, puisqu'il resterait *l'autre*, le chef ? Mais à quoi bon dire cela ! Que la volonté de Dieu s'accomplisse !

— L'autre ? Quel autre ? Quel chef ? demandèrent précipitamment à la fois le procureur de la République et le juge d'instruction.

Mais l'aubergiste, secouant la tête, et l'air contrarié d'un homme qui en a trop dit, murmura :

— Non, j'ai eu tort de parler, car enfin il peut arriver que l'opinion publique se trompe et c'est à la justice d'établir le bien-fondé de ses accusations.

— Monsieur Gollemard, insista le juge d'instruction, je

vous somme de dire en honnête homme, sans réticence et sans peur, tout ce que vous savez.

— Et surtout le nom du chef des incendiaires, ajouta le procureur de la République.

Un profond soupir s'échappa de la poitrine de Golle-mard, symptôme d'une apparente lutte intérieure.

— Voyons, fit Boullenger, ne soyez pas si scrupuleux. Je sais bien que c'est de Pierre Vaux que vous voulez parler. Ah ! le gredin !

L'aubergiste baissa la tête : c'était une confirmation muette.

Une heure plus tard, le brigadier Carrère recevait l'ordre d'arrêter Jean Petit, tandis que l'ex-instituteur était convoqué d'urgence à la mairie devant les trois magistrats.

## XX

## MINOS, EAQUES ET RHADAMANTE

Assis l'un en face de l'autre, près de leur fenêtre ensoleillée, Pierre et Irma causaient, se souriant comme à leurs premiers jours d'hymen.

Un souvenir leur faisait oublier soucis et sombres pressentiments. Il y avait cinq ans, à pareil jour, Pierre, le cœur rempli d'émotion et de crainte, était allé demander au fermier Jeannin la main de sa fille.

— Oublions les méchancetés des envieux, fit Pierre. Elles n'ont jamais pu susciter entre nous le moindre nuage: nous avons été heureux l'un par l'autre.

— Nous le serons encore, murmura Irma.

A ce moment, un cognement impératif se fit entendre à la porte. L'instituteur et sa femme se regardèrent étonnés.

— Au nom de la loi ! fit une voix rude, tandis que de nouveau, un doigt brutal frappait à l'huis.

Pierre stupéfié se leva machinalement et alla ouvrir. Le brigadier Carrère était devant lui, la taille raide, l'œil sévère, un papier à la main.

— Au nom de la loi ! répéta solennellement le pandore en guise de salutation, tendant la missive à Pierre Vaux.

Celui-ci la parcourut d'un regard rapide : c'était, signée par M. Montgarin, une invitation à se rendre à la mairie pour déposer sur les incendies survenus les 2 et 25 mars.

— Vous pourriez, ce me semble, dit Pierre avec hauteur, fixant le brigadier de son œil calme et intrépide, porter les communications dont vous êtes chargé avec un peu plus de politesse. Je ne suis point un accusé et la haute mission dont vous êtes chargé n'excluait pas le savoir-vivre.

Cette leçon méritée, fit rougir, verdir, puis finalement blêmir le gendarme.

— Ah ! sacrebleu ! s'écria-t-il sans égards pour la présence de Mme Vaux, qui s'était levée tremblante, non de peur, mais d'une émotion indignée, si vous n'êtes pas encore accusé, vous n'en valez guère mieux.

C'en était trop : cette fois, ce fut Irma elle-même qui, d'une voix vibrante, cria au brigadier : « Sortez ! », tandis que Pierre, avançant sur lui, l'œil en feu, de son poing crispé lui montrait la porte.

Carrère, si abruti qu'il fût par le sentiment de son autorité, se sentit en présence d'une force morale supérieure à ses aiguillettes. Sans y réfléchir, il porta la main à son bicorné, fit demi-tour par principe et se retira.

L'énergie de Mme Vaux tomba et dit dans une crise de larmes.

— Mon Dieu ! que te veulent donc ces gens-là ? murmura-t-elle en se jetant dans les bras de son mari.

— Ne crains rien, répondit Pierre Vaux. Ne faut-il pas qu'ils interrogent les habitants de la commune pour faire l'enquête ? Mais sois tranquille : on ne nous arrêtera pas tous. Et pour quel motif ?

Il affectait de rire, mais au fond il ne laissait pas de ressentir un certain malaise, en outre de l'indignation causée par l'attitude impertinente du brigadier.

Il savait trop quelle haine lui portaient les notabilités pour douter un seul instant que sa comparution comme témoin fut exploitée par ses ennemis.

Les bruits lancés contre les rouges, transformés en incendiaires, commençaient d'ailleurs à devenir inquiétants.

— Je veux t'accompagner jusqu'à la mairie, dit Irma.

— Es-tu folle ? Ce serait faire croire que tu crains pour moi et que j'ai quelque chose à me reprocher.

— Eh bien, je te suivrai à distance et j'attendrai au bout de la place.

Il fut impossible d'en faire démordre la jeune femme et, finalement, Pierre dut se soumettre à la satisfaction de son désir.

— Allons, se dit-il, voilant sa pensée sous un sourire railleur, affronter Mimos, Eagues et Rhadamante.

Il prit son chapeau et partit, suivi de loin par Irma.

En comparant MM. Montgarin, Macroze et Boullenger aux trois juges de l'enfer mythologique, Pierre n'avait pas cru si bien dire.

Il s'en aperçut dès son entrée à la mairie.

Dans la salle réservée aux délibérations du conseil municipal, autour d'une table encombrée de papiers divers, trônaient le juge d'instruction, le procureur de la République à sa droite et le juge de paix à sa gauche.

Un gendarme, de faction à la porte, promena sur l'ex-instituteur un regard soupçonneux, prit cependant la lettre de convocation qu'il lui tendait en s'en fut la remettre à M. Montgarin.

— Faites entrer, dit celui-ci en échangeant un coup d'œil avec ses collègues.

— Entrez ! grommela le gendarme retournant vers Pierre Vaux.

Celui-ci regarda bien en face ce subordonné du brigadier Carrère, qui prenait évidemment exemple d'aménité sur son chef. Sous ce regard honnête et courageux, l'homme de la maréchaussée baissa involontairement les yeux non sans mâchonner quelques paroles inintelligibles.

Pierre s'avancait vers les trois juges, leur adressant un salut courtois, auquel seul Boullenger qui s'était jadis rencontré avec lui.

— Monsieur Vaux, dit le juge d'instruction, nous vous avons convoqué au sujet des incendies qui, depuis quelque temps, désolent Longepierre. Des bruits qui nous sont parvenus nous font soupçonner que vous en connaissez les auteurs, et nous espérons que vous voudrez bien aider la justice à découvrir les criminels.

Devant l'énormité de cette accusation à peine déguisée, il sembla à Pierre Vaux que le plancher de la salle allait s'entr'ouvrir sous ses pieds. La stupeur et l'indignation le suffoquaient, paralysaient sa voix, le clouaient immobile sur place.

— Allons, fit doucement Boullenger, la justice n'est pas inexorable ; elle tient compte des surexcitations dans lesquelles les actes se sont accomplis. Le meilleur moyen de désarmer sa sévérité est de confesser sa faute. Monsieur Vaux, nous vous adjurons de dire franchement ce qu'il en est.

Et, satisfait de cette tirade, la plus longue qu'il eût jamais débitée, Boullenger ferma les yeux, rêvant qu'il voyait un perdreau truffé lui apparaître, flanqué de six bouteilles de vieux Pomard, dans un nuage d'apothéose.

Les paroles du juge de paix avaient rappelé Pierre Vaux au sentiment de la situation, à la nécessité de se défendre.

D'une voix encore vibrante, mais dont il s'efforçait cependant de modérer le timbre, il répondit :

— Messieurs, je ne puis comprendre comment même le plus lointain soupçon pourrait germer contre un homme dont la vie a toujours été droite et ouverte.

Depuis sept ans, j'habite la commune, où je suis venu comme instituteur : j'y ai réalisé la gratuité de l'enseignement, travaillé à résoudre pacifiquement la question des biens communaux, apaisé les conflits chaque fois que cela m'a été possible. Qu'on me cite un seul acte dont je puisse rougir ?

— Vous avez été révoqué.

— Pour mes opinions politiques. Et mes concitoyens ont apprécié en me nommant leur représentant.

— Vous avez tout au moins des fréquentations fâcheuses, dit le procureur.

— Lesquelles ?

— Barillot.

— Je le crois fort honnête homme.

— Il n'en est pas moins arrêté.

— Arrêté, mais non condamné.

— Et Michaud, Richard, Savet, Petit, Nicolot, Charbonnier-Borgeot, vous les connaissez ?

— Certes, puisqu'ils sont mes collègues au Conseil municipal. D'ailleurs, dans une commune de sept cents âmes, tout le monde se connaît.

— Mais de plus, ils sont vos amis.

— Je n'ai pas à en rougir. Ce sont d'excellents républicains, courageux et loyaux.

— Des partageux ! murmura entre ses dents le juge d'instruction.

— Des socialistes, si vous voulez, messieurs, mais non des incendiaires.

Les magistrats ne laissaient pas d'être fort embarrassés.

Si grande que fut leur envie de frapper l'homme qui osait affirmer devant leur autorité son impeccable honnêteté et ses sentiments républicains, il leur manquait une preuve, un fait matériel, sur lesquels ils pussent baser un mandat d'arrestation.

M. Montgarin consulta du regard ses collègues. Leur réponse muette fut :

— Attendons, nous ne pouvons rien faire.

— C'est bien, dit froidement le juge d'instruction, monsieur Vaux vous pouvez vous retirer, mais tenez-vous prêt à répondre à toute autre convocation de la justice. En attendant, veuillez signer votre déposition.

— Vous permettez que préalablement j'en prenne connaissance ? fit Pierre avec un léger sourire.

Il lut le papier que lui tendait M. Montgarin et qui ne



contenait que ses réponses. Puis, saisissant la plume, il signa d'une écriture ferme et lisible : « Pierre Vaux, maire de Longepierre. »



*... Il porta la main à son bicorne, fit demi-tour par principe et se retira (p. 270).*

Les regards des trois magistrats se croisèrent par-dessus le papier avec une expression haineuse.  
Pierre n'y prit garde : il salua les inquisiteurs qui lui

répondirent à peine et, d'un pas tranquille, sortit de la mairie.

Au dehors, il aperçut Irma qui, depuis une demi-heure, l'attendait. La jeune femme, en proie à une angoisse indéfinie, mais profonde, n'avait pu résister au besoin de s'approcher de cette mairie, où Pierre eût dû être chez lui, de par la volonté de ses concitoyens et où il était amené impérativement, presque en accusé, son intuition le lui faisait entrevoir.

Elle se précipita dans ses bras, les yeux humides et l'étreignit nerveusement.

— J'avais peur qu'ils ne te gardent ! murmura-t-elle avec un long soupir.

— Par exemple ! fit Pierre en riant. C'eût été fort : est-ce donc moi qui ai mis le feu ?

Il affectait l'hilarité, mais, intérieurement il ne trouvait pas si chimérique la crainte de sa femme, ayant pu mesurer la profondeur de la haine qui s'acharnait à sa perte.

Le soleil se couchait dans un horizon pourpre, sur lequel se détachait la ligne bleuâtre des grands bois ; l'air, attiédi déjà des premières effluves printanières, portait aux sens tout un poème de langueur, de bien-être, de douceur à vivre.

Dans ce calme heureux de la grande nature, mère des êtres et des choses, Pierre et Irma, avides de soulager leurs cœurs oppressés, de calmer les angoisses de leur esprit, allèrent, la taille de l'une au bras de l'autre, comme à leurs premiers jours d'amour. Et, de fait, leur amour n'avait jamais cessé.

Longtemps, ils marchèrent au hasard, devant eux, au long des ruisselets d'eau vive qui chantaient le retour glorieux du printemps, sous les branches verdoyantes des arbres, parmi les buissons où fleurissait la neige embaumée de l'aubépine.

Ils avaient oublié toutes les amertumes, les inimitiés, les embûches, ils se sentaient retrempés et emplis d'une sève nouvelle.

Lorsqu'ils revinrent, se dirigeant vers la maison où les attendaient leurs enfants sous la garde de leur bonne tante Jeannin, ils croisèrent en route un homme à la sombre figure, que les regards longuement.

C'était M. Montgarin.

Eux ne l'aperçurent pas : les yeux de Pierre ne voyaient qu'Irma ; les yeux d'Irma ne voyaient que Pierre.

Le juge d'instruction s'était d'ailleurs effacé contre un mur pour les laisser passer, évitant ainsi de saluer celui qu'il venait d'interroger presque comme un accusé.

Il remarqua seulement qu'Irma était belle, plus belle

encore du sentiment qui la faisait se serrer contre son mari, et qui se reflétait sur l'incarnat de ses joues, dans la flamme de ses yeux bruns.

— Ils s'aiment ! murmura-t-il, les dévorant des yeux.

Et cette pensée, loin d'éveiller un sentiment de sympathie dans son cœur desséché, ne fit qu'aviver furieusement le chancre qui le rongait. Lui aussi, il avait eu une femme jeune, belle et qu'il croyait avoir aimée, autant que peut aimer une âme de bourgeois habitant le corps d'un juge d'instruction.

Et l'idée de son abandon par Mme Montgarin le faisait s'indigner du bonheur conjugal de Pierre Vaux. Quoi ! cet homme, un ennemi, un rouge, aimait sa femme et pouvait en être aimé ! L'envie le transperçait de mille poignards de feu.

Laisserait-il ce démagogue qui l'avait bravé, jouir en paix de son bonheur domestique ? Ne se donnerait-il pas la joie de l'écraser, le torturant de toutes manières, à la fois dans son corps et dans son âme, le séparant pour toujours de la compagne de sa vie, de la mère de ses enfants ?

En même temps, il lui semblait qu'Irma serait plus belle encore dans les spasmes du désespoir. Il la déshabillait de la pensée et l'entrevoyait convulsée par les sanglots, échevelée, ruisselante de larmes, se tordant, sous une de ces incommensurables fatalités qui jettent l'être éperdu, pantelant, sans force de résistance et sans volonté.

Son sadisme de tortionnaire s'enflévrant à cette pensée. Une volupté cruelle s'aiguissait en lui et sous son crâne en feu, germait, éclosait cette idée fixe :

— Le mari au bain pour la vie ; la femme à moi.

Le surlendemain, vers dix heures du soir, le feu éclata chez Richard. Il fut, du reste, éteint presque aussitôt, l'alarme ayant été donnée à temps.

Cet incendie était un trait d'génie de Gollemard.

En l'ordonnant à ses mercenaires Balcaut, Guinard et Moyssonier, renforcés d'un autre chenapan famélique, prêt à tous les mauvais coups, Nauvelot, l'aubergiste avait identifié son esprit avec l'état d'esprit possible de ses ennemis, les rouges.

Ceux-ci, de plus en plus accusés par la calomnie anonyme, devaient en arriver à désirer que le prochain incendie, s'il se produisait encore, éclatât chez l'un d'entre eux. Peut-être alors se laisserait-on de les représenter comme des malfaiteurs acharnés à la destruction de la commune.

Plutôt que d'avoir à se débattre devant l'implacabilité de magistrats hostiles, sous le poids d'une accusation terrible, mieux ne valait-il pas détourner les soupçons d'heure en heure plus mortels, par le sacrifice, librement consenti d'un des leurs ?

Or, de tous, Richard était celui qui avait le moins à perdre. Sa situation matérielle confinait à la misère : son association avec Pierre Vaux pour la fabrication des briques, impuissante à le relever, le laissait à la merci de nombreux créanciers.

Il ne possédait guère dans sa mesure que quelques meubles, plus les hardes de sa femme et de ses deux enfants. En les sacrifiant aux flammes il perdait peu sur le moment et courait la chance d'obtenir peu après un secours en argent. De plus, il déchargeait ses amis, les rouges, qui ne pourraient manquer de lui en témoigner leur reconnaissance.

Telles étaient les idées que Gollemard attribuerait, avec toute vraisemblance, à Richard et aux autres républicains.

En effet, devant la maison menacée par les flammes, devant les angoisses de la famille, le premier cri jaillit spontanément de la foule avait été : « Vous voyez bien, ce ne sont pas les rouges ! »

Mais dès le lendemain, il n'avait pas manqué de gens avisés pour dire :

« Hum ! cet incendie-là qui n'a pas fait de dégâts n'est pas clair. Est-ce que Richard et ses amis ne l'auraient pas allumé eux-mêmes pour détourner les soupçons ? »

Pour M. Montgarin la chose était probable, sinon certaine, et cela lui suffisait. Habitué à attribuer à d'autres les roueries machiavéliques que lui faisait concevoir sa profession, il fut, ainsi que Boullenger, dupe du stratagème de Gollemard. D'ailleurs, il recherchait moins une preuve qu'un prétexte plausible.

Mais Richard avait pour associé et ami personnel un homme autrement en vue, autrement haï des autorités réactionnaires et des notables de Longepierre, auxquels, depuis sept ans, il faisait obstacle, ayant réussi à contrebalancer leur influence, leur pouvoir, et, finalement, à les déloger de l'administration communale. C'était l'instituteur maudit qui, terrassé comme l'ange rebelle, c'est-à-dire révoqué, grâce à M. Bidault, s'était redressé, grâce aux suffrages de ses concitoyens, pour braver jusqu'au prince Napoléon Bonaparte, président de la République française.

Le procureur de la République venait de repartir. Il y eut entre le juge d'instruction et le juge de paix un rapide conciliabule, à l'issue duquel le sort de Richard fut décidé.

Depuis plus d'un an, on n'avait cessé de l'envelopper d'embûches, de multiplier les pièges autour de lui, guettant, sans la rencontrer, l'occasion de le prendre en défaut. Cette fois, il se trouvait un fait matériel qui permettait d'échafauder une accusation contre les rouges, accusation bien fragile, mais soutenable quand même. C'était le moment ou jamais de frapper l'homme.

Et en frappant Pierre, M. Montgarin se disait qu'il allait affoler Irma, la réduire à sa merci.

Dans la maison de l'ancien maître d'école, c'était fête. On célébrait l'anniversaire de la naissance d'Ermence, maintenant âgée de quatre ans, et qui, assise entre le bon grand-père Jeannin et sa mère semblait personnifier la toute jeune génération arrivant à la vie, avec un adorable mélange de candeur, de sentiment, d'ignorance et d'esprit naturel.

Son père, qui la couvait des yeux, avait lui-même à sa droite Armand, déjà sérieux pour ses trois ans, à sa gauche Mama gazouillante, avec de grands yeux pleins de lumière, et sur ses genoux Junius-Brutus, le dernier anneau de cette chaîne vivante.

— Tout ce petit monde-là pousse, disait avec attendrissement le grand-père en baisant le front d'Ermence. Les années nous emportent aujourd'hui enfant comme ceux-ci, demain en pleine force comme vous, Pierre et Irma, après-demain vieillard comme moi. Ah ! qu'est-ce que la vie ?

— Qu'est-ce que la vie ? pap'André, répondit gravement Ermence, interrogeant du regard.

Pap'André était le nom familial que donnaient les petits-enfants à leur grand-père.

— La vie, ma chérie, commença l'aïeul, quelque peu embarrassé, c'est...

Un coup vigoureux frappé à la porte et que suivit presque aussitôt un second, accompagné d'un impérieux : « Ouvrez ! » l'interrompit.

Pierre et Irma se regardèrent en pâlisant, frappés du pressentiment d'un malheur. Le grand-père Jeannin, voyant que son gendre et sa fille ne bougeaient pas, alla machinalement ouvrir.

Ce fut le brigadier Carrère qui apparut dans l'entrebâillement ; derrière lui deux autres gendarmes immobiles comme des cariatides.

La figure du brigadier reflétait une joie féroce. Dans son oeil brillait l'éclair du triomphe.

Carrère tenait un papier à la main. Lentement, en homme qui calcule ses effets, il le déplia, sans cesser de tenir la famille sous la menace de son regard.

Cependant Pierre, ayant dompté sa première impression, s'était levé. Il s'avancait vers le chef des gendarmes pour lui demander le motif de cette nouvelle visite.

Le brigadier ne lui en laissa pas le temps. D'une voix grave et forte, pleine d'une implacable sévérité, il prononça la formule si chère à son cœur de gendarme, qui lui livrait la liberté des gens :

— Au nom de la loi !...

Il y eut une pause savante pour permettre à l'angoisse

de mieux torturer ses victimes. Puis, il poursuivit :

— Pierre Vaux, je vous arrête comme incendiaire.

— Moi ! s'écria l'instituteur, chancelant comme s'il eût été frappé de la foudre, tandis qu'Irma et le grand-père Jeannin poussaient un même cri déchirant, et que les enfants, bouleversés par l'anéantissement de leurs parents, éclataient en sanglots.

Cette scène poignante pour tout cœur humain, était douce à celui du gendarme.

Le désespoir s'abattant d'un coup de baguette sur toute cette famille, un instant auparavant si joyeuse, attestait la puissance suprême, quasi-divine, de l'autorité incarnée en lui, Carrère. Il se sentait grandir à ses propres yeux, d'une hauteur égale à celle de l'abîme dans lequel s'effondraient l'ex-instituteur et les siens.

Et ce fut avec une indicible férocité goguenarde qu'il répondit à Pierre, s'écriant : « Moi ! »

— Oui, vous. Ordre de M. le juge d'instruction. Revenu, passez-lui les menottes.

Irma s'était jetée entre son mari et le brigadier, pendant que l'aïeul, écrasé, bégayait :

— Des menottes, à lui, comme à un malfaiteur !

— Laisse, fit Pierre en étreignant longuement sa femme sur sa poitrine. C'est mon calvaire, je le subirai comme le Christ a subi le sien.

L'un après l'autre, il embrassa ses enfants, d'un baiser dans lequel il mit toute son âme, serra la main à son beau-père et se tournant vers Carrère :

— Je suis prêt, lui dit-il. Faites ce que vous considérez comme votre devoir.

Un des gendarmes tira de sa poche des menottes et les lui passa au poignet.

— Où allez-vous le conduire ? murmura Irma défaillante.

— A Chalon, parbleu ! comme Richard, répondit le brigadier. Allons, en route !

Le cœur poignardé d'une douleur indicible, Irma accompagna son mari jusqu'à l'extrémité du village. Là, attendait Richard, également les menottes aux mains, sous la surveillance de deux gendarmes.

Sa femme et ses deux enfants en larmes étaient auprès de lui.

Le bruit de la double arrestation commençait à se répandre dans Longepierre. Des individus isolés et même de petits groupes apparaissaient, s'approchant.

Une voix lointaine cria :

— Vive Pierre Vaux ! Vive Richard ! A bas les notables !

— Allons ! gronda Carrère, finissons-en ! Les femmes

et les enfants retournent chez vous. Les prisonniers, en avant, marche !

L'instant de la séparation était arrivé. Le brigadier prit la tête avec deux de ses hommes, conduisant Pierre et Richard, tandis que les deux autres gendarmes fermaient la marche.

Longtemps, Irma demeura immobile sans force et sans voix, contemplant le triste cortège s'éloigner sur la route de Navilly. Puis, elle reprit, sans mot dire, le chemin de la maison, combien vide et triste maintenant !

Son père l'attendait, resté auprès des enfants, et, tout de suite, elle vit que le brave homme avait pleuré.

— Ma pauvre enfant, murmura-t-il en l'embrassant convulsivement, te voici maintenant frappée toi aussi. Quelle sera la fin de tout ceci !...

Et il ajouta :

— Mais comment le juge d'instruction a-t-il pu ordonner cette arrestation monstrueuse ? Il faudrait le voir, lui expliquer qu'il se trompe.

Ces paroles furent un trait de lumière pour Irma.

— Tu as raison, père, il faut voir le juge d'instruction, et c'est moi, femme de Pierre Vaux, qui dois faire cette visite.

Sa résolution était prise : elle se coiffa, s'habilla du costume noir, jupe et corsage, qu'elle avait porté à l'enterrement de ses grands-parents. N'était-elle pas en deuil, cette fois encore, en deuil de son bonheur ?

Sur ses longs cheveux, enroulés comme des serpents de jais, Irma posa une blanche coiffe de paysanne bourguignonne. Puis, elle sortit.

Bien qu'il continuât de dormir sous le toit hospitalier de M. Roussot, ce qu'il jugeait plus conforme à sa dignité de magistrat que d'aller à l'auberge, M. Montgarin travaillait surtout à la mairie, mise à son entière disposition par Gollemard. C'était là qu'il recevait, classait, élucidait plus ou moins les dépositions souvent contradictoires.

Tout en se dirigeant vers la maison communale, Mme Vaux songeait. Elle se demandait de quelle manière elle pourrait émouvoir le juge d'instruction, lui montrer la complète innocence de son mari. Sans doute, celui-ci avait-il répondu avec trop de hauteur lorsque, quelques jours auparavant, il s'était rendu à la convocation de M. Montgarin.

— Pourtant, pensait-elle, il ne pouvait, lui innocent, se laisser accabler ou soupçonner sans protester. On aurait dû le comprendre. Est-ce que les juges ne sont pas des hommes ?

Elle était arrivée. Le garde champêtre Benoît, de plan-

ton à la mairie lorsqu'il se reposait de ses tournées, arrêta la jeune femme au passage.

— Madame Vaux... Qu'est-ce que vous voulez ? lui demanda-t-il.

Le ton était indéfinissable. Il exprimait, dans la bouche de ce paysan inculte, un restant d'obséquiosité envers la femme de celui qui nominalemeut demeurait la première autorité de la commune, mais il marquait aussi par sa gravité toute la distance séparant un honnête fonctionnaire d'une famille dont le chef est emmené, menottes aux mains, par les gendarmes.

— Je désire parler à M. le juge, répondit la jeune femme. Veuillez lui demander s'il peut me recevoir.

Benoît hocha la tête et partit. L'instant d'après, il revint et, tout à fait poli :

— M. le juge vous attend, dit-il. Veuillez monter à son cabinet, à côté de la salle du conseil.

Irma se sentit un peu rassurée par cette réponse favorable et la façon dont elle lui était transmise. Le cœur lui battait cependant lorsque, ayant gravi l'escalier et pénétré dans la première pièce, vide et ouverte, réservée aux délibérations du conseil, elle frappa d'un doigt timide à la porte du redoutable cabinet.

— Entrez ! fit une voix grave.

La porte n'était pas fermée : la jeune femme la poussa. Dans une pièce éclairée par une petite fenêtre à rideaux verts, devant un bureau chargé de dossiers, lui apparut M. Montgarin, engouffré dans un large fauteuil.

Était-ce l'effet de la lumière tamisée par ces rideaux verts, il sembla à Irma qu'elle avait en face d'elle non la figure d'un être vivant, accessible aux sentiments humains, mais la face blafarde et inexorable de la mort même.

Cependant, M. Montgarin, par une amabilité qui contrastait fort avec ses habitudes d'impassibilité glaciale, s'était à demi levé de son fauteuil à l'entrée de la visiteuse et répondant par un signe de tête au salut profond, timide, de la pauvre femme, il lui adressa ces mots d'une voix presque bienveillante :

— Madame Vaux, n'est-ce pas ?... Veuillez vous asseoir. Il lui désigna une chaise en face de lui.

Irma prit le siège en murmurant un remerciement.

— Approchez-vous de moi, continua M. Montgarin en la fixant de son œil perçant dans lequel s'allumait une flamme. Ne craignez rien : je ne veux de mal qu'aux coupables.

Ces mots rendirent à Mme Vaux toute son énergie.

— Mais *il* n'est pas coupable, monsieur le juge, s'écria-t-elle en se levant comme mue par un ressort. Il n'y



a pas d'homme plus honnête ni plus droit, ses ennemis le savent bien.

— De qui parlez-vous ? prononça lentement le magistrat, en faisant peser sur Irma un regard impassible, inexorable comme la Loi.

La jeune femme eut conscience de l'hostilité inflexible qui continuerait à s'acharner sur son mari. Pourtant, elle ne faiblit pas.

— Je parle, monsieur le juge, fit-elle d'une voix dont elle s'efforçait de dompter l'émotion, de celui dont je porte le nom, Pierre Vaux, tellement aimé et estimé par ses concitoyens que ceux-ci l'ont envoyé au conseil municipal et que ses collègues l'ont élu maire. Il est ardemment républicain et cela lui a fait des ennemis, mais ceux-ci même qui le combattent l'estiment.

— Votre mari n'aurait pu trouver plus captivant avocat pour défendre sa cause, fit M. Montgarin avec un sourire mi-galant mi-ironique. Malheureusement pour lui, vous n'opposez que des arguments moraux, plus ou moins discutables, aux preuves matérielles qui l'accablent.

— Des preuves matérielles ! s'écria impétueusement Irma. Lesquelles ? Qu'on m'en cite une seule ! La nuit du premier incendie Pierre était à Ecuelles ; la nuit du second, il était auprès de moi ; la nuit du troisième, il était de service au poste des gardes nationaux. De cela, une foule de personnes peuvent témoigner.

Le juge d'instruction ne répondit pas : il sentait lui-même la fragilité de l'accusation qu'il avait échafaudée contre la victime des notables.

Mais que lui importait après tout que Pierre Vaux fût innocent ou non !

— Croyez bien, monsieur, continua Irma, que c'est parmi les calomniateurs de mon mari qu'il faut rechercher les coupables.

— Vous dites les calomniateurs, je dis, moi, l'opinion publique, prononça M. Montgarin avec autorité.

— L'opinion publique ! Où est-elle ? Que sait-elle ?

Mme Vaux avait lancé ces mots d'une voix haletante. Son espoir du début se dissipait et cependant elle s'efforçait de lutter encore. En proie à une émotion indicible, elle allait et venait, portant les mains à sa poitrine pour comprimer les battements tumultueux de son cœur.

M. Montgarin se leva d'un mouvement automatique. Il contemplait fixement Irma, la trouvant plus belle encore dans son désespoir. Des lueurs fauves passaient dans ses yeux, des bouffées de chaleur lui montaient aux tempes, ses mâchoires se serraient à se briser.

Il avait complètement oublié l'affaire Pierre Vaux.

D'un pas titubant, il s'approcha de la jeune femme et, brusquement, lui prit le bras.

— Vous êtes belle ! lui murmura-t-il dans un râle, la regardant les yeux dans les yeux avec une inexprimable convoitise.

Irma eut un sursaut de stupeur autant que d'épouvante. Elle ne comprenait pas, se demandait si M. Montgarin était devenu fou.

— Viens, dit le magistrat, dont les paroles sifflaient en passant entre ses dents serrées. Nous sauverons ton mari, mais il faut que tu sois à moi. Je le veux !

Mme Vaux eut un cri vibrant d'indignation. Se cabrant sous l'outrage, elle se dégagea brusquement, sa main s'abattit en un soufflet retentissant sur la face du misérable, en même temps qu'elle lui crachait ces paroles de révolte et de dégoût :

— Vous, un magistrat ! Vous, un jugeur d'hommes ! Vous êtes un bandit !

M. Montgarin avait blêmi. Ce soufflet comme une commotion électrique, venait de le secouer de la tête aux pieds, lui rendant conscience de son rôle officiel, de son autorité vaincue, bafouée par la main vigoureuse d'une plébéienne. Il enveloppa Irma d'un regard implacable et comme elle ouvrait derrière elle la porte, se retirait, le foudroyant encore d'un mépris superbe, il lui jeta à la face ces paroles, plus tranchantes que l'acier :

— Vous venez de prononcer la condamnation de votre mari.



## TROISIEME PARTIE

## FORÇAT

## I

## AU BOUT DU MONDE

Sur la rive gauche du Mahury, et à quelques kilomètres de son embouchure dans l'Océan qui dentelle le sol guyanais formant en ce point du littoral la petite baie appelée « Dégrad des Canes », une case en bambous, élégante et spacieuse, s'élève au milieu des bouquets de bananiers, de goyaviers et de lauriers-roses.

Au nord, vers un promontoire, qui s'étend jusqu'à cette limite de l'horizon où l'azur du ciel se confond avec l'azur de l'Océan, brillent sous les rayons du soleil de midi les fenêtres et les toits d'une ville : c'est Cayenne.

Une brise chargée des senteurs pénétrantes des lianes vertes, des fleurs sauvages et des plantes cultivées, flotte autour de la plantation et l'enveloppe comme une caresse. C'est la tiède langueur des tropiques, la vie bercée en une molle et béate rêverie, l'amour heureux.

C'est l'heure de la sieste : la plantation semble dormir. Pourtant, deux noms s'échangent, prononcés avec une inflexion de douceur infinie :

— Valentine !

— Georges !

Un homme, jeune, élégant, dans son simple costume de toile blanche, la tête énergique et brune sous le large chapeau de paille, les pieds chaussés d'espadrilles, apparaît sous la véranda de l'habitation.

C'est Georges Roynal.

Presque au même instant, d'un fourré où s'épanouissent, le long des tiges les fleurs pourpres et violettes, sort une jeune femme, dont le large peignoir bleu fait ressortir l'admirable chevelure blonde et la chair demeurée d'une blancheur laiteuse.

C'est Valentine Montgarin.

Ils se retrouvent enfin, au bout du monde, mais que leur importe ! Ils sont libres et l'un à l'autre.

Dans cette colonie, où les victimes des luttes politiques ont souffert, pleuré, ils ont trouvé le bonheur tranquille rêvé par eux dans la vieille Europe.

La case où s'abrite leur amour est assez distante des établissements pénitentiaires pour que n'y parvienne point l'écho des douleurs humaines, agglomérées sous le bâton des gardes-chiourmes. Pourtant, deux heures de marche suffisent pour mener à la ville.

Les flots bleus du Mahury coulent rapides, le long de la plantation, baignant presque le pied des cacaoyers et des girofliers ; au sud-ouest, fermant l'horizon du côté opposé à Cayenne, s'élèvent les pentes verdoyantes de la montagne de Paramans.

L'air, souvent pestilentiel dans la ville, par suite de l'engorgement des canaux, est aussi pur, aussi vivifiant, autour de la plantation du Bon-Repos — ainsi le couple a-t-il baptisé cette oasis — que sur cette côte d'azur où, parmi les lauriers-roses, les tamarins et les plantes toujours vertes, les malades vont chercher la santé.

On se croirait, dans ce recoin heureux, à mille lieues de l'enfer où la loi, aveugle, sourde, inexorable, jette ceux qu'elle flétrit et déclare hors d'humanité. On se croirait bien loin de la plage maudite où les déportés politiques expient dans les fièvres, la faim et les privations de tout le crime impardonnable d'avoir été les moins forts.

Au Bon-Repos, Georges, avec l'aide de deux nègres, anciens esclaves, aujourd'hui travailleurs salariés, cultive le café, le cacao et la girofle. Cette exploitation fournit amplement de quoi subvenir aux besoins matériels. Une basse-cour, où voisinent les volailles de toutes

espèces assure un supplément de ressources très appréciables.

Valentine, qui n'est plus la frivole jeune femme d'autrefois, administre la plantation, soigne les hôtes emplumés, s'occupe du verger ; elle travaille, elle aussi, sans crainte de déroger.

Une bibliothèque et, chose rare à cette époque dans le pays, un piano, différencient la case du Bon-Repos des autres cases et montrent que la vie intellectuelle n'y a pas perdu ses droits.

Georges et Valentine étaient heureux : ce toit de chaume perdu dans les vertes frondaisons et salué par le chant glorieux des oiseaux, libres comme eux sous l'azur du ciel, leur offrait l'abri sûr, le nid confortable après les épreuves de la bourrasque.

Quel sort propice les y avait conduits ? C'est ce que nous allons apprendre.

## II

## DE FRANCE A LA GUYANE

Nous avons laissé Georges Roynal obligé de regagner son régiment à Toulon, grâce aux menées de l'abbé Tizonnier, indigné de voir son amoureuse pénitente échappée à sa direction spirituelle.

Après son rappel au corps, Georges n'avait plus eu qu'une pensée : vivre avec celle qu'il aimait.

Démarches, intervention de personnalités influentes et, d'ailleurs, il en connaissait peu, eussent été impuissantes à lui rendre sa liberté.

Le hasard, s'il faut appeler ainsi le jeu naturel des événements dont la cause déterminante nous échappe, se chargea d'accomplir ses vœux.

Au cours d'un exercice de tir un conscrit maladroit envoya une balle dans le genou de Georges Roynal.

Ce commencement était incontestablement mauvais : il eut cependant les meilleurs résultats.

Le régiment devait s'embarquer la semaine suivante pour les Antilles françaises, partageant son effectif entre la Guadeloupe et la Martinique.

Georges, cloué par sa blessure sur un lit d'hôpital, était absolument hors d'état de partir. Des médecins qui le soignaient, l'un, homme expéditif, habitué aux grands moyens, était d'avis de l'amputer ; d'autres déclaraient qu'il demeurerait boiteux pour le restant de ses jours. Tous se trouvaient d'accord sur ce point que la carrière militaire lui était désormais fermée.

Le jeune homme eût préféré mourir que se laisser couper la jambe. La mort, qu'était-ce, sinon l'accident final qui peut à toute seconde frapper n'importe qui ? Mais vivre estropié, objet d'une injurieuse compassion, perdre peut-être l'amour de Valentine, car l'amour ne survit pas toujours à certaines infirmités, était-ce une vie ?

L'amputation n'eut pas lieu, mais pendant deux mois Georges demeura étendu sur sa couche, incapable du moindre mouvement.

Dans ces conditions, ce qu'il avait entrevu comme l'acheminement vers la réalisation d'un beau rêve, sa mise à la réforme, devenait chose certaine. Et, en effet, reconnu impropre au service pour le restant de ses jours, Georges, s'appuyant sur deux béquilles, quitta à la fois l'hôpital et la vie militaire.

Il était libre avec une mince pension et la perspective d'un emploi honnêtement rétribué dans une administration coloniale.

Pendant ce temps qu'était devenue Valentine ?

Nous l'avons laissée, poussée à un dénouement extrême par les menaces de l'abbé Tizonnier et fuyant à la fois la maison de la mère Chouton et la vie conjugale.

De Bouzeron, la jeune femme, partie vers dix heures du matin, s'était dirigée vers Chagny, puis droit devant elle, longeant le canal du Centre et côtoyant la route sans s'y aventurer.

Si frêle que fut sa constitution, elle marcha des heures par un effort de volonté.

Elle s'arrêta, enfin, vaincue par la fatigue. Elle laissait derrière elle la commune de Saint-Léger et apercevait déjà au loin, se détachant sur les coteaux, les premières maisons du Creusot.

Harassée, elle se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit, à l'ombre d'un châtaignier, séparée de la route par un rideau de buissons lui permettant de voir sans être vue.

Elle s'était enfuie, sinon au hasard, du moins sans plan bien mûri. Il fallait maintenant s'orienter, prendre un parti.

Son intention était de se diriger vers Toulon où se trouvait Georges, le seul être sur lequel, en sa situation désespérée, elle pût s'appuyer.

Mais comment entreprendre ce voyage sans être re-

connue ? Sa disparition ne tarderait pas à être signalée ; dès le lendemain, peut-être le soir même, le télégraphe transmettait la nouvelle aux autorités régionales : on se mettrait à sa recherche.

Elle avait un espoir assez fondé : c'était qu'on la crût victime d'un crime. Cette idée pourrait égarer la justice, mais seulement jusqu'au jour où l'abbé Tizonnier, cet homme si pénétrant et si terrible, qui lisait en elle et qui avait découvert le secret de son adultère, se chargerait d'ouvrir les yeux à son mari.

Mme Montgarin connaissait assez son ancien confesseur pour être sûre qu'aucun scrupule ne le retiendrait. Ce prêtre dominateur ne pouvait considérer la religion comme un frein que pour les autres hommes, agenouillés dans la foi et l'obéissance ; pour lui et ses semblables elle n'était qu'un moyen.

Le secret de la confession, il n'y avait pas là de quoi embarrasser ou même préoccuper deux secondes un homme de cette trempe, d'ailleurs casuiste de premier ordre.

Il fallait donc se mettre hors d'atteinte le plus vite possible. Pour cela, Valentine possédait juste les moyens matériels indispensables : 200 francs en or, plus quelques bijoux qu'elle pourrait vendre dans une grande ville. De quoi accomplir le voyage et subsister quelque temps.

Mais il fallait éviter de laisser une trace. Or, rares étaient les dames élégantes se promenant pédestrement en la région le long du canal du Centre. La toilette de Mme Montgarin constituait un signallement qu'il importait de faire disparaître.

Pour changer de vêtements, force était de s'approcher d'un centre de population, comme aussi pour se restaurer, car la fugitive, peu habituée à pareilles sorties, commençait à se sentir affamée autant que lasse.

Valentine ne connaissait que très vaguement la région. Certes, elle eût pu de Bouzeron gagner une des stations du chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée. Mais ce procédé le plus simple était aussi le plus dangereux : la nouvelle de sa disparition et son signallement avaient dû être télégraphiés le long du réseau. D'instinct, elle comprenait la nécessité de s'éloigner non seulement de Chalon mais aussi de Mâcon et de gagner la voie ferrée seulement au-dessous de Lyon.

L'intuition plutôt que le raisonnement l'avait entraînée loin de cette grande artère, le long de laquelle s'exerçait la surveillance des autorités. Dans le pays mi-usinier mi-sauvage que traversait le canal du Centre, elle serait, au contraire, plus en sûreté qu'ailleurs.

Après une grande heure de halte, Valentine se remit en



chemin : la route s'encaissait entre des escarpements ; à droite et à gauche apparaissaient des masures, sombres et basses. C'était le hameau de Charbonnières, l'entrée sur le territoire du Creusot.



*... sa main s'abattit en un soufflet retentissant sur la face du misérable (p. 282).*

En s'approchant, la jeune femme discerna la haute cheminée d'une usine, puis l'usine même, vaste bâtiment quadrangulaire, flanquée de groupes d'habitations misé-

rables. Ça et là circulaient des êtres dépenaillés, noirs comme des démons, qu'éclairaient de façon étrange, presque fantastique, les feux du soleil couchant : c'étaient les mineurs. Quelques femmes aussi se montraient affairées et sordides : les ménagères des ouvriers de la richissime compagnie.

Valentine ne pouvait continuer à se cacher plus longtemps. Avec décision elle prit la grand'route, se bornant à baisser sur son visage la voilette de son chapeau.

En croisant des habitants elle détourna la tête d'un mouvement instinctif. Grande fut sa surprise en se voyant saluée de façon toute particulière par ceux qu'elle rencontrait.

Ce n'était point le salut machinal du déshérité, habitué à s'incliner devant la supériorité du rang social, proclamée par la toilette. Il y avait dans ce salut une sorte de gravité et de supplication.

— Est-ce qu'ils me reconnaîtraient ? pensa tout d'abord Mme Montgarin. Mais non, que je suis folle ! Je ne connais pas de mineurs. Et puis, s'ils me connaissaient, ils ne me salueraient pas ainsi.

Cependant une pauvre femme, sans âge dans l'accablement de misère qui pesait sur elle, s'avancait. Ses vêtements n'étaient qu'un innommable haillon troué ; d'une voix dolente, exprimant toute une vie de prostration, elle s'adressa à Valentine :

— Madame, au nom du ciel... au nom du bon Dieu, ayez pitié de moi... Je suis la veuve de Guillaumin, le mineur qui a été tué dans l'explosion de grisou, la quinzaine dernière... Je meurs de faim avec mes quatre petits enfants.

Le premier mouvement de Mme Montgarin fut de tirer sa bourse pour y chercher quelque argent. Puis, tout aussitôt, elle fut frappée d'une idée subite.

— Menez-moi chez vous, dit-elle à la femme.

Celle-ci regarda, étonnée, son interlocutrice. Puis, tout aussitôt :

— Je comprends, dit-elle, madame veut voir que je lui dis la vérité. Ah ! c'est bien pauvre, bien misérable chez moi : je n'aurais jamais osé inviter madame à y venir.

Et elle ajouta :

— Madame est sans doute une des dames visiteuses de l'évêché d'Autun que nous attendions la semaine dernière.

— Précisément, répondit Valentine qui saisit avec empressement l'occasion de dissimuler sa personnalité.

La veuve du mineur s'inclina profondément avec un grand signe de croix.

— J'ai toujours bien prié le bon Dieu et la sainte Vierge, murmura-t-elle. Ce sont eux qui m'ont soutenue.

Mon aîné va avoir sept ans et la seconde six : ils savent par cœur toutes leurs prières ; les autres pas encore ; ils sont trop jeunes.

Elle guettait sur le visage de Valentine une approbation qui ne vint pas. Un peu inquiète, elle se hâta d'ajouter :

— Pensez donc : Marie n'a que trois ans et Pierre quatre. Mais ils les sauront bientôt ; ils commencent déjà à bégayer : « Notre Père qui êtes aux cieux ». On peut compter sur moi pour les élever dans les bons principes. Nous sommes si malheureux ! sans l'espoir d'aller au ciel un jour, qu'est-ce que nous deviendrions ici-bas ?

Valentine ne répondait point : l'hypocrisie et l'inanité de cette religion leurrant les déshérités d'espérances posthumes pour leur faire oublier leurs misères et les porter à se résigner, obéir, peiner sans murmures et sans révoltes, l'écœurait. Et, cependant, elle aussi avait cru !

Elle ne se sentit point la force d'approuver, ce qui eût peut-être été nécessaire pour soutenir son rôle de dame visiteuse. Elle se borna à dire :

— Allons, ma bonne dame, menez-moi chez vous.

— C'est à deux pas, madame, fit la veuve Guillaumin.

En contournant quelques misérables masures, bordées de pauvres jardins, elles arrivèrent à une sorte d'énorme niche, fermée d'une porte basse, avec deux petites baies vitrées, une de chaque côté de la porte, qui figuraient deux fenêtres. Sur cette mesure, blanchie seulement à l'extérieur, pesait un toit de chaume, informe, tombant d'un côté presque jusqu'à terre.

— C'est ici, dit la femme.

Elle ouvrit la porte, fermée simplement au loquet, et se baissa pour entrer.

— Si madame veut me suivre, murmura-t-elle en disparaissant à l'intérieur comme dans un trou noir.

Mme Montgarin se baissa à son tour et, avant même d'avoir fait un pas, recula épouvantée. Elle ne voyait devant elle pas plus que dans un four, mais une odeur insupportable, à la fois d'âtre et de moisi, la prenait à la gorge.

— Comment des créatures humaines peuvent-elles vivre là-dedans ? pensa-t-elle.

Cependant la veuve s'était retournée :

— Excusez, madame, fit-elle. Vos yeux ne sont pas habitués... Vous verrez plus clair tout à l'heure. Nous avons bien encore un bout de chandelle, mais je ne trouve pas les allumettes... Ah ! les voici.

Une lueur jaillit dans l'obscurité : l'instant d'après, la faible clarté d'une chandelle éclaira une scène nue de misère.

Le sol de terre battue était jonché de paquets de vieux

linges remplaçant les meubles absents à l'exception d'une table boiteuse et de deux bancs.

Dans un coin, sur un immonde grabat fait de chiffons, de vieux sacs et de paille, dormaient quatre enfants deminus, maigres, sales, ébouriffés.

Un peu plus loin, une toile grossière était étendue sur quatre piquets : le lit de la mère.

Valentine, surmontant sa répulsion, était entrée dans le taudis. Devant cette intensité de misère, elle oubliait sa situation : la question sociale venait de lui apparaître.

— Vous vivez ici ? demanda-t-elle, le cœur serré.

— Oui, madame, depuis neuf ans que je me suis mariée.

Mme Montgarin demeurait pétrifiée : ainsi cette femme sans âge, dévorée par la misère et la crasse, avait été, neuf années auparavant, une jeune fille, belle peut-être.

Combien de douleurs et de privations avait-il fallu pour lui faire subir cette épouvantable déformation !

Cependant la veuve continuait :

— Dans les premières années, nous étions mieux. Guilaumin ne buvait pas : nous avions pu mettre quelques sous de côté ; nous possédions un petit mobilier, du linge. Et puis les enfants sont venus. Ah ! les enfants, c'est la misère pour les pauvres gens. Il faut bien les nourrir, pas vrai ? Les meubles et le linge y ont passé peu à peu ; nous avons vendu ça aux nouveaux ménages d'ouvriers ici. Puis est arrivé le grand malheur : le grisou a tué mon mari. Par bonté, la Compagnie nous laisse jusqu'à présent sous ce toit, mais cela ne nous donne pas à manger.

Elle ajouta plus bas, comme se parlant à elle-même :

— Sans les autres mineurs qui ont eu pitié de nous, nous serions morts de faim.

Ces dernières paroles rappelèrent Valentine au sens de la situation.

— Y a-t-il près d'ici un magasin, une cantine ? demanda-t-elle.

— Oui, madame, à deux cents mètres : l'établissement Matefert : on y vend de tout.

— Très bien. Voici vingt francs : vous achèterez du lait, du pain, des œufs, du jambon, ce qu'il faut pour manger. Je dînerai ce soir avec vous et vos enfants.

— Avec nous ?... Ah ! madame !

La pauvre femme demeurait suffoquée. Elle ajouta, cependant, honteuse :

— Mais, madame, c'est que nous n'avons ni linge, ni vaisselle, ni couverts pour vous servir convenablement.

— Cela ne fait rien, répondit Valentine en s'efforçant de sourire. Vous achèterez aussi un peu de linge pour

vous et vos enfants et aussi une robe de grosse toile à ma taille.

— Pour vous, madame ?

— Oui, pour moi. Je compte visiter demain quelques charbonnages... Ah ! inutile de parler de mon arrivée ici.

— Bien, madame, je comprends. C'est vrai, la misère est si grande que vous seriez assaillie par les pauvres femmes comme moi.

— Prenez aussi des bougies, des aiguilles et du fil. Mais vous ne pourrez pas tout porter.

— Oh ! que si, madame ! J'ai porté des fardeaux plus lourds. Alors, je vous laisse.

La veuve du mineur s'éloigna, munie d'un cabas et d'une boîte au lait qu'elle avait tirée d'un coin du réduit.

Valentine, restée seule, commença par ouvrir grandes non seulement la porte mais aussi les deux lucarnes, afin qu'un peu d'air pénétrât dans ce cloaque. Elle aperçut, sous un amas de chiffons, un balai tout délabré qui n'avait pas dû servir depuis longtemps et, le saisissant, commença aussitôt à pousser au dehors de l'habitation les ordures qui en encombraient le sol.

Tout en maniant le balai pour la première fois de sa vie, Valentine ne pouvait s'empêcher de sourire.

— Qui m'aurait dit, pensait-elle, que je ferais mon apprentissage de ménagère dans le taudis d'une malheureuse ? Et c'est en secourant cette pauvre famille que je me sauve moi-même !

L'éducation bourgeoise, les pratiques abêtissantes de la dévotion, la vie conjugale avec un pourvoyeur de prisons n'avait pu tuer chez la jeune femme un germe de bonté native. Ce germe, longtemps comprimé dans son éclosion, s'était peu à peu développé au souffle vivifiant de l'amour et maintenant il s'épanouissait en une floraison de pitié ou, pour mieux dire, d'humanité consciente.

Valentine se rendait compte qu'en dehors et au-dessous de la classe dans laquelle elle était née et avait jusqu'alors vécu, existait une classe autrement nombreuse dont le labeur et les souffrances alimentaient le bien-être des privilégiés.

Elle comparait le rôle de son mari avec celui d'un de ces déshérités qui extraient le charbon ou cultivent le sol et aussi les avantages qu'ils en tiraient.

— A l'un, songeait-elle, la considération, le bien-être, le pain de la vieillesse assuré ; à l'autre, le travail écrasant, le danger, la misère après une vie de travail !

Cependant, l'obséquiosité, l'ignorance, la malpropreté surtout des parias sociaux lui répugnaient. Son affec-

ment éprouvait une révolte devant la saleté. Puis elle se demandait : « Peut-il en être autrement ? »

La veuve du mineur revint, chargée de provisions. Grande fut sa stupéfaction de trouver Valentine le balai à la main.

— Ah ! oui, dit-elle, en s'excusant de sa voix triste, ça n'est pas rangé ici. C'est que, on a beau dire, l'ordre et la misère, ça ne va jamais ensemble ; quand on se demande chaque jour comment trouver du pain, on ne songe plus à autre chose... Oh ! pardon, madame, j'oubliais ; il reste 7 francs.

— Gardez-les, ma pauvre femme, et prenez encore ceci, dit Valentine en lui mettant dans la main une pièce de cinq francs.

Et, coupant court aux remerciements en lesquels la malheureuse se confondait, Mme Montgarin ajouta :

— Maintenant, préparons le souper : vous devez tous les cinq avoir faim... et moi aussi j'ai grand appétit.

La veuve avait tiré ses provisions ; déjà elle allumait un fourneau, car heureusement le combustible ne manquait pas, puis préparait une plantureuse omelette ; les enfants s'étaient réveillés.

— Allons, Jacques, dit-elle à l'ainé, prends le broc et va chercher de l'eau.

Le dîner put s'organiser dans des conditions de propreté relatives. Après avoir bu un verre de lait et mangé quelques bouchées, Mme Montgarin sentit ses forces lui revenir.

— Voyons la robe que vous m'avez achetée, fit-elle en dépliant une étoffe de grosse toile bleue.

— Je l'ai payée six francs, dit la veuve. C'est ce qu'il y a de plus fort et de moins salissant pour aller dans nos charbonnages.

Le vêtement était un peu ample pour une personne de la taille de Mme Montgarin.

— Cela ne fait rien, dit la jeune femme après l'avoir essayé. Je le mettrai par-dessus mon costume.

— S'il ne va pas suffisamment, j'y ferai quelques points, se hâta d'ajouter la mère Guillaumin, désireuse de se rendre utile.

— Si vous voulez.

Un quart d'heure plus tard, la femme du magistrat apparaissait transformée. A dix pas, on l'eût prise pour une plébéienne ouvrière ou paysanne. Seules, la délicatesse des traits, la blancheur du visage et celle des mains décelaient de plus près la bourgeoise inaccoutumée au travail.

Tout en conservant sous cette robe le costume dans lequel elle avait quitté Bouzeron, elle avait décousu quel-

ques broderies, modifié légèrement la coupe du corsage. Ce fut ensuite le chapeau dont elle enleva les fleurs artificielles et les rubans.

— Madame a raison, déclara la mère Guillaumin, résolue à trouver tout bien. Ce serait grand dommage de gâter une si belle coiffure. Vous trouverez toujours une modiste pour la regarnir.

Néanmoins, le chapeau demeurait un peu trop élégant pour la robe. A part ce détail, tout allait à peu près.

Un moment, Valentine eut la velléité de déclarer à son hôtesse qu'elle passerait la nuit chez elle. Mais elle eut peur d'éveiller ses soupçons ; d'autre part, bien qu'elle se fût un peu familiarisée avec les êtres et les choses de ce taudis, l'idée de dormir dans cette atmosphère méphitique lui était insupportable. Mieux valait encore coucher à la belle étoile.

A ce moment, dix heures sonnèrent au loin à une horloge d'église. Depuis longtemps les enfants dormaient.

— Il est temps que je me retire, fit la jeune femme en se levant.

— Madame loge, sans doute, à la Direction ? dit la veuve. Je vais la reconduire.

— Non, restez ! répondit vivement Valentine. Je connais mon chemin.

— Comme madame voudra. Mes enfants et moi prierons Dieu pour qu'il lui rende au centuple ce qu'elle a fait pour nous.

Mme Montgarin s'abstint de répondre qu'elle ne prêtait pas à dix mille pour cent, taux qui ne semblait point usuraire à la bonne chrétienne, et elle partit, escortée par les bénédictions de la veuve Guillaumin.

Tout dormait dans le hameau. La lune brillait pleine, éclairant du haut d'un ciel sans nuages cette région de travail et de misère où des parias, troupeau humain des grands seigneurs industriels, demandaient au sommeil des forces pour recommencer le lendemain la tâche écrasante et monotone de la veille.

Valentine allait droit devant elle, se guidant sur le cours du canal. Elle marcha des heures, jusqu'à ce qu'elle eût dépassé les dernières habitations et regagné la campagne.

A sa droite, coulait toujours le canal reflétant la lumière argentée de la lune ; à sa gauche, un bouquet de châtaigniers, entouré d'épais buissons, formait un asile protecteur.

La voyageuse était harassée d'avoir tant marché ; ses pieds délicats commençaient à saigner dans ses chaussures lacérées par les ronces et les pierres.

Deux choses pourtant la soutenaient : son amour pour

Georges, dont chaque pas la rapprochait, et le sentiment de sa liberté reconquise sur la société.

Ce buisson au pied des châtaigniers, sous le firmament sans limites, lui parut valoir mille fois le lit moelleux qu'elle avait été obligée de partager avec M. Montgarin, dans le confortable appartement de la rue Saint-Georges.

Elle s'y étendit et, vaincue par la fatigue, ne tarda pas à s'y endormir profondément.

Ainsi coucha à la belle étoile, après avoir brisé le lien sacré du mariage religieux et civil, la femme d'un magistrat honorable et bien pensant.

Le lendemain, Valentine se réveilla aux rayons d'un soleil déjà haut sur l'horizon. Les oiseaux chantaient dans les buissons et sur les branches d'arbre. Etonnée de se voir là, elle se frottait les yeux : tout ce qui s'était passé la veille lui paraissait un rêve.

Cette première étape fut la plus pénible. Un peu rassurée par son déguisement, Valentine chemina à petites journées jusqu'à Digoin, où elle abandonna le canal pour descendre sur Roanne et Saint-Etienne. Les paysannes la regardaient avec surprise, tant, malgré son costume, elle demeurait dissemblable d'elles. Aussi la voyageuse évitait-elle de les rencontrer : le soir seulement elle entrait dans quelque auberge pour dîner et coucher.

A Roanne elle avait définitivement mis à point sa garde-robe, acheté une petite valise, du linge de corps. Elle portait maintenant le costume d'une ouvrière de magasin, qui lui allait mieux que celui précédemment adopté. Aux hôteliers qui lui demandaient son nom, elle répondait : « Mme Mansin, couturière, allant de Paris à Chambéry. »

De Saint-Etienne, elle tourna à l'Est, sur Vienne, où elle prit le chemin de fer de Lyon à Marseille. Le cœur lui battait bien fort : un jour encore et elle allait revoir Georges.

Le lendemain matin, à la fois brisée et radieuse, elle débarquait dans la cité phocéenne, d'où elle envoya à l'adresse de son amant ce télégramme laconique :

« Arriverai ce soir, huit heures.

« BOUZERON. »

En signant du nom de la localité où tous deux avaient connu de si doux moments, Valentine était sûre que



Georges comprendrait aussitôt et viendrait l'attendre à la gare.

Grandes furent donc sa désolation et son angoisse lorsque, débarquant du train, elle ne vit pas celui dont l'image emplissait son esprit, faisait battre son cœur.

— Il est peut-être retenu à la caserne, pensa-t-elle.

Et, en proie à une fièvre à chaque instant grandissante, elle attendit une demi-heure, trois quarts d'heure, une heure. Ses yeux anxieux se portaient alternativement sur les aiguilles de l'horloge et sur chaque nouveau visiteur apparaissant dans la salle d'attente.

La nuit venait, et Georges n'était pas arrivé. Il était impossible, ou tout au moins périlleux pour la jeune femme d'attendre plus longtemps. Le cœur serré, elle quitta la gare et demanda au premier passant dans quelle direction se trouvait la caserne d'infanterie de marine.

L'individu la renseigna avec un sourire narquois.

— Encore une femme à soldats ! disait ce sourire.

Règle sans exceptions, la caserne appelle le cabaret et le lupanar. Autour du quartier de l'infanterie de marine pullulaient les établissements interlopes. Des cris orduriers, des chants d'ivrognes, de querelles entre soldats et marins emplissaient les rues.

Valentine, qui tenait à se loger à proximité de son amant, crut cependant découvrir un hôtel décent. Elle y arrêta une chambre pour la nuit et paya d'avance.

Il était tard pour aller aux informations ; cependant, elle ne pouvait se décider à se coucher dans l'incertitude.

Un sous-officier de marine, quelque peu gai, entra dans l'hôtel en compagnie d'amis civils. Valentine ne put s'empêcher de l'interroger :

— Pardon, monsieur, ne connaîtriez-vous pas le lieutenant Roynal ?

— De la sixième compagnie ?

— Précisément.

— Je l'ai aperçu un quart d'heure avant son accident.

— Son accident ! murmura la jeune femme devenant pâle comme la mort. Quel accident ?

Elle se sentait défaillir ; le sergent ne s'en aperçut pas ; il continua :

— Comment ! vous ne savez pas ? Il a reçu une balle dans le genou, en dirigeant un exercice de tir, il y a de cela cinq jours.

— Et où est-il maintenant ?

— A l'hôpital militaire, ce qui lui vaudra trois mois de lit et peut-être une jambe de bois.

Valentine étouffa un cri déchirant.

Le lendemain, elle se présentait à l'hôpital. Mais ce

n'était pas le jour de visite ; elle dut s'en retourner, n'osant même faire passer un mot au blessé.

Elle se décida cependant à lui écrire à tête reposée, avec toutes sortes de précautions, une lettre qu'elle signa comme son télégramme : « Bouzeron », et dans laquelle elle lui annonçait son arrivée.

Enfin, Valentine put avoir accès auprès de Georges. Malgré la douleur qui persistait très vive et les pronostics pessimistes des médecins, le jeune homme conservait toute sa lucidité et son courage.

Il eut la force de ne pas laisser paraître sur son visage les sentiments qui le déchiraient en apprenant l'odyssée de son amie.

Pourtant, il sentait combien était cruelle, presque sans espoir, la situation de Mme Montgarin, laissée à elle seule, presque sans ressources, dans cette ville où elle était obligée de se cacher, tout en cherchant les moyens d'y subsister.

Que faire ?

Cependant une occasion inattendue se présenta bientôt : la femme d'un capitaine, épousée grâce à sa dot, mais dont l'éducation première avait été quelque peu négligée, désirait recevoir, donner des soirées, jouer entièrement son rôle de dame du monde. Pour cela, il lui manquait quelques leçons de maintien, elle eût voulu aussi connaître quelque peu de musique.

Mis au courant par un ami, celui-là même qui lui avait écrit à Chalon pour l'informer des dispositions du colonel Dorémy, Georges se garda bien de laisser échapper semblable occasion. Valentine, présentée comme cousine éloignée, veuve et besogneuse, fut agréée en qualité de maîtresse de piano et d'initiatrice à cette science futile des attitudes et conventions, la seule qui occupe la vie désœuvrée des mondaines. Aussi put-elle subsister jusqu'au jour où son amant quitta l'hôpital, muni de son congé.

Georges boitait fortement. Comme compensation de cette infirmité contractée au service de l'Etat, il obtint une place dans le service colonial du Demaine, à la Guyane.

Il partit pour Cayenne, accompagné de Valentine, demeurée, aux yeux du monde, sa parente.

Nul ne soupçonna celle-ci d'être l'épouse légitime d'un juge d'instruction.

D'ailleurs, M. Montgarin avait continué à propager l'hypothèse d'un suicide, préférable pour son amour-propre à celle d'un lâchage.

L'emploi de Georges était presque une sinécure, et le jeune homme, malgré l'énervement du climat tropical, sentait bouillonner en lui une activité longtemps comprimée. Sa blessure, contrairement aux pronostics des

médecins, s'était complètement guérie : il ne boitait plus. L'idée lui vint alors qu'il pourrait mieux faire que noircir du papier et aligner des chiffres. Ayant jeté les yeux sur un beau terrain inoccupé et en friche, longé par le cours du Mahury, il en demanda la concession, l'obtint dans d'excellentes conditions, et démissionna.

Il se fit colon, bâtit sa case, aidé par quelques nègres, semença le sol. Valentine, restée belle et aimante, mais qui n'était plus la poupée mondaine d'autrefois, partageait ses travaux, ses fatigues, ses espoirs. Tous deux vivaient heureux, oubliant le monde, les hommes et leurs lois.

## III

## UNE VICTIME DU 2 DÉCEMBRE

— Valentine, crie Georges, en appliquant à ses yeux une lorgnette d'approche, le sémaphore signale un navire en vue.

— Peut-être *La Bretagne*, murmure la jeune femme. Nous allons recevoir des nouvelles de France.

— Ah ! que seront ces nouvelles ? Le pays, livré au despotisme d'un parjure, l'armée exécutrice de tous les attentats ! Mieux ne vaut-il pas mieux vivre en isolés et tout ignorer ?

Georges Roynal, qui vient de prononcer ces paroles, n'était plus le simple anticlérical par amour, sans conceptions précises, que nous avons vu jadis.

A sa grande surprise, il s'était vu, de maître, devenir élève, élève de Valentine, la jeune femme frivole d'autrefois et dont l'intelligence s'était éveillée avec le cœur.

Elle avait, d'intuition, puis par son passage au Creusot, entrevu la question sociale, le sort misérable des masses, condamnées à suer le bonheur et la richesse pour des privilégiés. Quelques brochures, trouvées par un hasard

presque miraculeux — car à la Guyane la lecture manquait — avaient achevé l'œuvre de transformation.

Valentine, maintenant, raisonnait avec son cerveau, sans s'inféoder même à la pensée de ceux en qui elle voyait des renovateurs. Cette société bourgeoise, dans laquelle elle avait vécu, lui apparaissait monstrueuse avec son amoncellement de préjugés, de conventions et d'hypocrisies.

En même temps qu'elle arrivait à pareil état d'esprit, elle sentait se développer en elle des ardeurs de propagandiste. Elle eût voulu proclamer hautement que tout ce qui s'opposait à la liberté, à l'expansion, au bonheur des êtres humains était abominable. C'était toutefois difficile et dangereux dans le milieu bureaucratique où vivaient Georges et elle-même. Mais, dès que le jeune homme eût donné sa démission, Valentine, seule avec lui, n'eut plus à contraindre l'activité de son esprit, à voiler les rêves de son imagination.

Non pas qu'elle fût devenue pédante ou sentencieuse. Non, elle était demeurée la même femme aimante, mais à présent elle vivait par le cerveau comme par le cœur et les sens ; elle vivait par cette partie d'elle-même, la plus noble, demeurée inculte pendant longtemps, et il s'en dégageait un charme non plus maladif, mais sain et irrésistible.

Georges, ravi, s'était laissé convaincre qu'il est infiniment plus généreux de chercher à transformer la société dans son esprit et ses institutions que de gémir platoniquement sur ses vices. Il avait peu à peu, malgré un certain scepticisme, modifié une foule d'idées préconçues. Sa sympathie allait maintenant aux hommes qui, cherchant dans la République autre chose qu'un changement d'étiquette, s'efforçaient de préparer un avenir meilleur.

Grande fut donc son indignation lorsque les journaux lui apportèrent la nouvelle du Coup d'Etat. Si peu sympathiques que fussent les républicains bourgeois dont l'égoïsme et les fautes avaient préparé l'avènement de Napoléon Bonaparte, l'attentat, perpétré dans la nuit du 2 décembre, le remplissait d'horreur.

La violation du serment par le prince-président, le rôle féroce et lâche des soudards se ruant sur une population sans armes, l'avaient rempli d'horreur. Il se demandait s'il y avait la moindre différence entre ces meurtriers en uniforme et le rôdeur des barrières qui, le soir, guette le passant attardé pour l'assassiner et le dépouiller.

— Le décor seul est changé ! murmurait-il. Le fait est le même.

Naturellement, les journaux venus de France dans la colonie racontaient que le prince-président avait sauvé la société, menacée par une formidable insurrection des

*rouges*. Mais d'autres journaux, anglais et américains, ainsi que quelques lettres, avaient montré ce qu'il fallait penser de cette assertion.

Très heureusement pour Georges, il avait démissionné lorsque s'accomplirent ces événements ; autrement, l'indignation qu'il en ressentit lui eût attiré, ainsi qu'à sa compagne, les plus graves ennuis. Mais tous deux vivaient maintenant au Bon-Repos -- ainsi avaient-ils baptisé leur plantation -- et seuls les deux nègres qu'ils avaient engagés pour cultiver le maïs et le café pouvaient être témoins de la manifestation de sentiments incompréhensibles pour eux.

Le peu de résistance rencontré presque partout par le Coup d'Etat les attristait comme présage d'un long avenir d'asservissement, mais ne les étonnait pas. Qu'attendre d'une bourgeoisie, frondeuse par excès, mais presque toujours occupée à chercher un gouvernement fort la sauvegardant des revendications du prolétariat ? Et qu'attendre d'un prolétariat trompé puis saigné à blanc par les politiciens exploiters de l'idée républicaine ?

Ainsi pensait-il, tandis que ses yeux demeuraient fixés sur le sémaphore, dont les bras, pareils à de gros fils noirs tendus sur l'horizon bleu, s'agitaient, signalant l'approche d'un navire de guerre.

— Georges, fit Valentine, nous irons à la ville assister au débarquement. Qui sait si nous n'y verrons pas encore quelques malheureux sacrifiés à la gloire de Louis Napoléon ?

Plusieurs navires avaient déjà livré au soleil et aux fièvres de la Guyane des déportés républicains. Cayenne, Sinnamary, les bords du Maroni comptaient plus de deux cents de ces victimes, et combien d'autres étaient mortes pendant la traversée des privations et des mauvais traitements. C'est ainsi que le *Duguesclin*, ayant reçu quatre cent vingt de ces déportés, en avait débarqué trois !

Le désir exprimé par Valentine correspondait aux sentiments de Georges. Tous deux laissèrent la plantation à la garde des nègres et s'acheminèrent vers Cayenne.

Déjà la *Bretagne* entrait en rade et saluait, de la décharge de ses batteries, le drapeau français flottant au-dessus du palais du gouverneur. Une foule bigarrée d'Européens, d'Indiens et de nègres se pressait sur le port. Des groupes de fonctionnaires et de soldats, mêlés à de rares colons, stationnaient sur la place des Palmistes. C'était un événement que l'arrivée d'un navire de l'Etat, apportant des nouvelles de la mère patrie.

Et tout d'un coup, il sembla aux deux amants qu'un mouvement inaccoutumé se produisait dans cette foule. Un officier d'ordonnance traversa au galop de son cheval

les rues bordées de cases en bois ; derrière lui une rumeur se formait qui allait grandissant et, tout d'un coup, éclata ce cri inattendu :

— Vive Napoléon III !

Louis Bonaparte avait recueilli le fruit du guet-apens de Décembre en se faisant proclamer empereur des Français.

Telle était la nouvelle qu'apportait la *Bretagne*. L'instant d'après, cette nouvelle fut connue. Les bâtiments de l'administration se pavoisaient, tandis que tous les canons du port tonnaient en l'honneur de César.

Georges et Valentine se sentaient le cœur serré, bien que ce dénouement n'eût, après tout, rien d'inattendu.

— Le crime triomphe ! murmura tristement le jeune homme. Qui sait comment s'achèvera ce règne commencé dans le sang !

Déjà tous les groupes d'Européens commentaient la nouvelle. Les fonctionnaires, grands et petits, exultaient : du reste, si la République eût triomphé de Louis Napoléon, l'enthousiasme officiel eût été absolument le même. Les mercantis étaient également dans la jubilation, et pour cause : ils prévoyaient toute une série de réjouissances bachiques du plus heureux effet sur la marche de leurs affaires. Ils ne se trompaient pas : déjà, des bandes de sous-officiers et de soldats apparaissaient dans les rues et entonnaient avec animation des refrains guerriers ou obscènes.

— Ce soir, tous ces malheureux seront ivres ! murmura Georges.

— Rentrons, dit Valentine. Ce spectacle est par trop attristant.

Sur la place des Palmistes, un chœur de soldats et de colons envoyait déjà aux échos l'hymne napoléonien de la reine Hortense. Quelques nègres mélomanes accompagnaient au refrain, tandis que négresses, mulâtresses et quarteronnes, étranges dans leurs pagnes multicolores, essayaient sur les militaires la fascination de leurs poses et de leurs regards incendiaires.

Georges et Valentine trouvèrent ce spectacle écœurant et, pour s'en éloigner, tournèrent par une ruelle débouchant sur un terrain vague, près des bureaux du port.

Une dizaine d'hommes, la plupart vêtus de blouses de toile grise et de pantalons de même étoffe, coiffés, les uns de chapeaux de paille, les autres de vieux képis sans numéros, venaient à leur rencontre, marchant librement, mais avec cette lenteur qui indique la fatigue d'un long voyage et aussi l'ignorance du lieu où l'on se trouve.

— De nouveaux déportés, fit Georges. Pauvres gens !

Il y en avait de tout âge, quelques-uns très jeunes, d'au-

tres sexagénaires. Ils paraissaient accablés de fatigue, plusieurs tout à fait découragés.

— Si nous pouvions soulager leur misère, fit Valentine. Une fois débarqués, on les laisse libres, mais libres de mourir de faim.

Tout à coup, elle eut un sursaut. L'un des déportés, un homme d'environ trente-deux ans, grand, maigre et portant lorgnon, s'était arrêté devant elle et, se découvrant avec une courtoisie quelque peu sardonique, venait de laisser tomber ces paroles inattendues :

— Madame Montgarin. Charmé de vous revoir en bonne santé.

Valentine recula d'un pas, frappée d'un choc en pleine poitrine. Et, ayant dévisagé l'arrivant, elle murmura, stupéfaite plus qu'épouvantée :

— Coquet-Bernard ! Vous, déporté !

Georges était demeuré également abasourdi. Chalonnais comme son amie, il connaissait, lui aussi, du moins de réputation, le terrible célibataire, redouté des ménages bourgeois pour son intempérance de langue plus encore que pour ses hardiesses amoureuses. Il savait qu'un tel homme, type du provincial désœuvré, n'était guère susceptible de professer des idées politiques assez accentuées pour y cueillir les palmes du martyre, et, pressentant quelque formidable erreur ou quelque vengeance, il restait stupéfié de cette rencontre imprévue.

Toutefois, il se remit plus vite que Valentine et, avisant aux dangers qu'une indiscretion eût pu faire naître, il prit le bras du déporté.

— Vous ne connaissez personne ici, lui dit-il. Où allez-vous dîner et coucher ?

— Où je pourrai, répondit philosophiquement Coquet-Bernard.

Et il ajouta :

— Nous sommes libres, à condition de répondre à l'appel tous les mois.

— Venez avec nous, fit Georges. Quant à vos compagnons, je connais un commerçant qui leur donnera le logement pour la nuit et quelques vivres. Demain, vous réclamerez des rations au service pénitentiaire.

Grâce à Georges, qui prit à sa charge les frais, les déportés purent dîner et dormir.

Quant à Coquet-Bernard, il suivait les jeunes gens, non moins étonné qu'eux de cette rencontre et ravi, surtout, de ne point se sentir isolé, perdu, à son arrivée dans cette colonie malsaine et dépourvue de tout, où les déportés républicains étaient envoyés pour mourir.

Il était de ceux qui n'avaient jamais cru à l'assassinat



de Mme Montgarin et il éprouvait une sorte de contentement à voir qu'il ne s'était pas trompé.  
Sans attendre l'arrivée à la plantation, on causa.



*Ainsi coucha à la belle étoile, la femme d'un magistrat...*  
(p. 296).

La vue de Coquet-Bernard avait produit sur Valentine un effet singulier. Jusqu'alors elle avait été heureuse d'oublier le pays où elle avait vécu sa vie de prisonnière, d'abord dans sa famille, puis sous le toit conjugal. Seuls,

son père et sa mère, sa mère surtout, se présentaient à sa pensée : malgré la façon dont ils l'avaient élevée et mariée, ils ne l'en aimaient pas moins à leur façon.

La rencontre de Coquet-Bernard réveilla chez la jeune femme tout un monde de souvenirs. Qu'étaient devenus ceux qu'elle avait connus, qui avaient traversé ou côtoyé sa vie ; ce terrible abbé Tizonnier qui l'avait tenue tremblante sous son autorité jusqu'au jour où, dans une révolte, elle trouva sa libération ? Qu'était devenu son mari ?

Coquet-Bernard, demeuré aussi loquace que jadis, la satisfît amplement sur tous ces points.

Tout d'abord, il commença par narrer son histoire, non sans humour. L'infortuné avait été victime de ces maris bourgeois dont il se faisait un jeu de dévoiler le déshonneur conjugal.

L'un d'eux, le percepteur Cabidois, profita des temps pour le dénoncer héroïquement comme conspirateur dangereux, affilié à la Marianne. D'autres, également mariés et bien pensants, appuyèrent ; les autorités, qui savaient à quoi s'en tenir, fermèrent les yeux et Coquet-Bernard, ahuri, car de sa vie il ne s'était occupé de politique, se vit condamné par une commission mixte à la transportation à la Guyane.

Ayant ainsi narré son odyssée, Coquet-Bernard répondit sans se faire prier aux questions que Valentine lui avait adressées.

Les époux Langlois vivaient toujours.

L'abbé Tizonnier était devenu curé de Saint-Pierre et beaucoup s'attendaient à le voir, quelque jour, coiffé de la mitre épiscopale.

M. Montgarin était décoré.

Cette dernière nouvelle fit sourire Valentine, qui se demandait quels services rendus à l'Etat avaient porté son mari au nombre des légionnaires.

Coquet-Bernard lut la question sur le visage de la jeune femme et il répondit :

— M. Montgarin a été décoré pour l'affaire des incendies de Longepierre.

## IV

## LA GUERRE AUX ROUGES

Le juge d'instruction de Chalon-sur-Saône s'était, en effet, signalé.

Tout en lui, ambition, haine réactionnaire, rancune d'amour-propre, agissait pour le pousser à des mesures de férocité et d'arbitraire dont le pouvoir central devait infailliblement lui savoir gré.

D'abord, ç'avait été l'arrestation de Jean Petit, puis celles de Richard et de Pierre Vaux, l'homme que, par-dessus tout, on voulait frapper.

Alors, un coup de théâtre s'était produit.

Balleaut, l'incendiaire aux gages de Gollemard, venait d'être arrêté en cherchant à passer de faux billets à ordre.

Ce n'était pas la première fois qu'il commettait semblable délit. Beaucoup, s'étonnant de l'imprudence de cette récidive, se dirent que peut-être cette imprudence était voulue, cette arrestation cherchée, combinée d'avance.

En effet, Balleaut demanda à faire des révélations.

Ce fut à la mairie, devant son complice et le juge de paix Boullenger, que le mécréant accusa Antoine Michaud

de lui avoir remis les faux billets pour en faire usage, et le même Antoine Michaud, plus Savet père, Jean Petit et Nicolot d'être les auteurs des incendies.

— Ils m'ont demandé de faire partie de leur bande, ajouta Balleaut d'un air de contrition qui rendait sa figure sinistre, mais j'ai refusé. Je sais bien que je suis un malheureux et que j'ai eu tort de me servir d'un faux billet. Mais pour mettre le feu, jamais ! Ma conscience ne me l'aurait pas permis.

Gollemard écoutait gravement Balleaut réciter sa leçon que lui-même lui avait apprise. Boullenger buvait ces paroles.

Le même jour, M. Montgarin était informé. Le lendemain, Michaud, Savet père et Nicolot étaient arrêtés et dirigés sur la prison de Chalon, où se trouvaient incarcérés Pierre Vaux, Richard et Jean Petit.

C'était un coup de massue asséné sur le parti républicain de Longepierre. Maintenant ce parti demeurerait réduit à Charbonnier-Borgeot, immobilisé, et à deux ou trois conseillers municipaux sans influence, sans initiative. Les autres, terrorisés ou lassés, se taisaient, évitaient le plus possible de se montrer.

L'absence de Pierre, qui avait été jusqu'alors le guide calme et intrépide de la commune, permettait à la réaction de triompher. A deux reprises, Charbonnier-Borgeot voulut élever la voix : il se sentit seul et dut plier devant l'ironie froide et menaçante de Gollemard.

Dans la cellule où ses ennemis l'avaient fait enfermer, l'ancien instituteur pouvait mesurer l'intensité de leur haine. Cependant, son énergie n'était ni abattue, ni même diminuée.

Son premier interrogatoire dans le cabinet de M. Montgarin le trouva aussi résolu et plus maître de lui que lors de sa comparution devant les trois magistrats, assimilés par lui à Minos, Eaque et Rhadamante.

— Eh bien, lui dit le juge d'instruction, continuerez-vous à protester de votre innocence ?

— Plus que jamais, riposta Pierre.

— Je conviens qu'il est très habile d'avoir mis le feu chez Richard, poursuivit le magistrat, goguenard.

— En effet, celui qui a fait allumer cet incendie est très habile, puisque cela a fourni l'occasion de nous l'imputer et nous arrêter.

M. Montgarin fronça le sourcil. L'assurance de son prisonnier le gênait. Il désirait, coûte que coûte, le trouver coupable, le broyer et faire tomber à ses pieds, éplorée, demandant grâce, cette Irma qui l'avait repoussé, lui rendant outrage pour outrage. Mais, tout au moins, fallait-il réunir une certaine somme d'apparences pour déférer

Pierre à la cour d'assises avec quelques chances de le voir condamné.

Pendant trois semaines, le juge d'instruction luttait avec celui qu'il voulait écraser, s'efforçant de lui arracher une parole imprudente qui pût fournir un chef d'accusation. Il en fut pour sa peine.

Alors il changea ses batteries.

Il ordonna la mise en liberté de Pierre Vaux et de Richard, se disant que les républicains pourraient croire à l'impartialité de la justice, qu'ils cesseraient d'être sur leurs gardes et, dans l'exultation du triomphe, commettraient inévitablement quelque faute permettant de les ressaisir, pour cette fois, les écraser.

Les portes de la prison de Chalon s'entr'ouvrirent donc devant Pierre et son ami.

C'était le 31 mai. Dans le ciel clair du matin passaient des pépiements d'oiseaux. Aspirant à pleins poumons l'air pur de la liberté, les deux libérés se hâtèrent de quitter la ville, coupant à travers champs, le long du Doubs, pour rejoindre au plus tôt la route de Navilly.

Avec attendrissement, ils songeaient à leurs familles qui avaient souffert mille mortelles angoisses pendant leur détention.

— Dieu ne nous a pas abandonnés dans cette épreuve, fit Pierre. Qu'il soit béni !

Richard pouvait répliquer que Dieu eût mieux fait d'épargner l'épreuve à deux honnêtes gens et que ceux-ci n'avaient guère à le remercier de les avoir laissés souffrir moralement et physiquement pendant trois semaines dans un cachot. Mais il n'était ni incrédule ni dialecticien ; il répondit donc avec conviction :

— Oui, le ciel a eu pitié de nous.

Le retour des deux prisonniers fut un véritable triomphe. La nouvelle de leur libération les avait devancés. A Navilly, Pierre trouva son beau-frère qui l'attendait et lui sauta au cou.

— Vite à Longepierre ! lui dit-il. Irma, qui n'a pu venir à cause des enfants, se meurt d'impatience.

Pierre et Richard, partis de grand matin, venaient de fournir une longue étape. Ils ne s'arrêtèrent, néanmoins, qu'un quart d'heure au restaurant Pillot, le temps de casser une croûte, en buvant un verre de vin. L'impatience d'embrasser ceux qui leur étaient chers leur faisait oublier la fatigue de cette longue marche.

Parfois, ils rencontraient des paysans qui, les reconnaissant, s'écriaient joyeux :

— Eh ! c'est M. Vaux ! C'est Richard ! Ils vous ont enfin rendu justice. Un verre pour trinquer à votre liberté ?

— Merci, mes amis, répondait Pierre, touché de ces témoignages de sympathie. Oui, notre innocence a été reconnue ; mais nous ne pouvons nous arrêter : nos familles nous attendent.

Toutefois, avant d'arriver au Champ-Fillet, ils durent faire halte. Le soir tombait, ils marchaient presque sans s'arrêter depuis douze heures : ils étaient épuisés de fatigue et de faim.

Autour d'eux, les paysans s'attroupaient, pleins d'enthousiasme, avec des exclamations, des rires retentissants et joyeux, de chaudes poignées de mains, et soudain, fendant la foule, Irma, suivie d'Ermenice et d'Armand, et portant dans ses bras Mama et Brutus, accourut se jeter dans les bras de son mari. Elle pleurait, mais de bonheur, et Pierre, si stoïque fût-il, sentit aussi ses yeux se mouiller.

La femme de Richard était là également avec ses enfants. Et déjà Richard, comme son ami, avait tout oublié pour ne plus songer qu'aux êtres chers qu'il retrouvait.

A ce moment, la foule livra passage au beau-père Jeannin et à Charbonnier-Borgeot. Il y eut de nouvelles effusions, l'excellent Pap'André ne pouvant se lasser de répéter :

— Ah ! les gredins ! Arrêter comme ça des honnêtes gens sans rime ni raison ! C'est égal, les méchants vont faire une tête !

Cependant Pierre s'était tourné vers Charbonnier-Borgeot :

— Comment vont les affaires de la commune ? lui demanda-t-il.

— Mal, répondit l'ancien maire. Nos amis ont perdu tout courage. L'affaire des faux billets les a accablés, car malheureusement Michaud est fautif ; il s'est laissé aller à les fabriquer sur la demande de Balleaut qui était venu chez lui pleurer misère.

— Le malheureux ! Voilà un moment de folie qu'il paiera cher.

— Nous tous paierons avec lui. De plus, nous sommes calomniés, déconsidérés, la municipalité n'est plus rien, Gollemard est tout. A chaque séance du conseil, on voit, sous un prétexte quelconque, apparaître les notables.

Pierre fronça le sourcil.

— C'est bon, dit-il, la loi en main, nous chasserons les notables de la mairie. Nous imposerons silence aux calomniateurs et nous reprendrons l'offensive.

Le lendemain était un dimanche. Le beau-père Jeannin, son fils et Charbonnier-Borgeot allèrent dès le matin chercher Pierre pour l'amener au cabaret Bossu.

— Tous nos amis vous y attendent, lui dirent-ils. Il faut

vous montrer pour faire sentir à tous, bons et méchants, que vous êtes là.

C'était la pensée même de l'ancien maître d'école. Son absence avait permis aux réactionnaires de regagner du terrain ; il fallait reparaître sans tarder pour encourager les uns et en imposer aux autres.

— Allons ! dit-il.

Dès qu'il parut sur le seuil de l'établissement, entre son beau-père et son beau-frère, une longue acclamation s'éleva.

*L'Etoile-d'Or* était maintenant abandonnée de tous les républicains sans exception, car nul ne doutait que ce fût Gollemard qui eût dénoncé et fait arrêter comme incendiaires ses collègues du conseil municipal. C'était au cabaret Bossu que se réunissaient ceux du parti populaire qui ne cherchaient point, en s'enfermant chez eux, à faire oublier leur ancienne ardeur.

On savait que Pierre allait venir. Charbonnier-Borgeot en ayant d'avance répandu la nouvelle. Aussi tous les militants, tous les sympathiques étaient-ils là. D'autres qui, découragés, ne se montraient plus, avaient cédé à un retour d'enthousiasme en venant joindre leurs félicitations à celles des meilleurs amis de Pierre.

Celui-ci se trouvait fêté comme jamais monarque ne l'avait été. Tous se bousculaient pour arriver jusqu'à lui. Les uns l'embrassaient, d'autres lui prenaient les mains, d'autres encore s'accrochaient à ses habits. Poussé, tirailé, suffoqué, Pierre se sentait le cœur rempli d'une émotion douce et infinie, au milieu des transports de cette allégresse populaire qui menaçait de l'étouffer.

Cette manifestation si fraternelle lui rappelait celle faite au lendemain de sa révocation, par les mêmes paysans, venant l'aider à cultiver son champ.

— Merci, mes amis, dit-il, dès qu'il lui fut possible de se faire entendre. Merci de votre solidarité qui me fortifie et avec l'aide de laquelle je continuerai, quoi qu'il arrive, à lutter pour la liberté et le droit de tous.

Une explosion d'enthousiasme, qui s'entendit au loin, accueillit cette courte allocution.

Pierre tint parole. Quelques jours plus tard, le conseil s'étant réuni pour régler l'éternelle question de la jouissance des biens communaux et les notables, venus à la mairie, étant demeurés dans la salle des délibérations, il les forçait, au nom de la loi, à se retirer. Gollemard, frémissant, essayait inutilement de s'y opposer.

Les incendies avaient cessé. Tactique très habile de Gollemard, puisque ceux qu'il avait fait désigner comme auteurs de ces incendies étaient incarcérés. Mais, en même temps, l'aubergiste, se prétendant l'écho de l'opinion publique, déclarait à Boullenger : « Tout le monde

pense bien que les vrais coupables sont en prison, mais qu'ils n'y sont pas tous. »

Et alors, le 15 septembre, le feu éclata de nouveau — ce fut chez Jean-Baptiste Charbonnier — détruisant entièrement un pâté de maisons. Le 28 octobre, nouveau sinistre : la demeure de Pacaut-Babet, celle de Michaud et quatre autres bâtiments, étaient dévorés par les flammes.

Du coup, la terreur revint ; l'affolement était général, les accusations se croisaient. « Vous voyez bien que ce ne sont pas les républicains que cette canaille de Balleaut a dénoncés ! » criaient les amis de Savet, Petit et Nicolot. — « Allons donc ! ce sont leurs complices restés libres ! ripostaient ceux du clan opposé. C'est le fils Savet qui a mis le feu pour innocenter son père ; ce sont les amis de Michaud eux-mêmes qui ont brûlé sa maison pour le disculper et se disculper avec lui. »

En dépit des rumeurs et des calomnies, aucune preuve ne pouvait être fournie. M. Montgarin, qui guettait toujours Pierre Vaux et le faisait surveiller à la fois par Gollemard, Carrère et Boullenger, ne pouvait trouver les éléments d'une poursuite sérieuse.

— Que faire ? demanda-t-il un jour à l'abbé Tizonnier, devenu plus que jamais son conseiller.

— Relâchez sans hésiter les autres, vous reprendrez en bloc tous ces malandrins, avait répondu péremptoirement le prêtre, du ton d'un général qui dicte un ordre de combat.

En conséquence, tous furent renvoyés en non-lieu, moins Michaud, gardé avec Balleaut, pour l'affaire des faux billets.

Cette affaire eut son dénouement le mois suivant : Michaud, qui reconnut avoir « par humanité », rédigé ces billets à la demande de Balleaut pleurant misère, fut condamné à sept ans de réclusion. Balleaut, le principal auteur et le bénéficiaire du délit, fut acquitté.

M. Montgarin avait puissamment contribué à ce résultat en représentant Balleaut comme un ignorant, faible de compréhension, tout à fait inconscient de l'acte qu'il commettait, tandis que Michaud, intelligent, disert et relativement instruit, démagogue jusqu'aux moelles, était indigne de pitié.

Ce jugement monstrueux indigna ou consterna les républicains.

C'est le rouge et non le faussaire qu'on a frappé, déclara-t-on chez Charbonnier-Borgeot. Et c'est aussi un avant-goût de ce qu'on voudrait nous réserver. Voyez-vous, nous sommes guettés, épiés, dans les moindres actes de notre vie : malheur à nous si nous donnons prise à l'ennemi !



Il soupirait en disant cela, songeant aux conséquences désastreuses de son idylle avec Madeleine Pauly.

Balleaut, acquitté, était revenu à Longepierre où, comme auparavant, il vivait de mendicité et aussi de la terreur qu'il inspirait. On le savait homme à dénoncer n'importe qui pour quarante sous et, tout en le méprisant, beaucoup n'osaient lui refuser la pièce ou un repas.

— On l'a relâché parce qu'on a encore besoin de lui pour faire arrêter quelqu'un, disait-on couramment à Longepierre, à Seurre, à Navilly.

Sur ces entrefaites, éclata le coup de foudre du Deux Décembre.

Coup de foudre prévu, mais qui n'en était pas moins terrible.

Dans l'Allier, dans la Nièvre, dans le Midi, surtout, la résistance encore qu'inefficace, fut réelle. Dans le département de Saône-et-Loire, il n'y eut que quelques coups de fusil : les chefs républicains n'osèrent ou ne purent prendre aucune initiative.

A Longepierre, la nouvelle fut apportée par un exprès parti de Verdun accompagné d'une demi-douzaine de gendarmes à cheval. Les autorités se défilèrent des habitants de la région, les croyant prêts à s'insurger pour défendre la République.

Gollemard, en sa qualité d'adjoint remplissant les fonctions de maire, et Carrère, comme chef de la brigade de gendarmerie, étaient seuls avisés que tous les pouvoirs se trouvaient concentrés entre les mains du prince président et que l'Assemblée nationale n'existait plus. Ils étaient invités à prendre conjointement toutes les mesures nécessaires pour assurer le maintien de l'ordre. En outre, par décision du préfet, le conseil municipal était dissous et une commission nommée d'office pour le remplacer.

Cette commission comprenait les individus suivants, presque tous notables :

Gollemard, Duperron Justin, Duperron Alix, Desbordes, Lolliot Alix, Brenot, Guillemain, Riot, Rebouillat, Bar, Robelot, Gérard, Charbonnier-Bey.

Gollemard, recueillant le prix de ses trahisons, était nommé maire.

C'était le triomphe sans phrase de la réaction.

Les conseillers municipaux qu'on révoquait ainsi furent avertis par le décret, affiché et tambouriné, qui nommait leurs remplaçants. Indignés, consternés, ils se rendirent spontanément, à l'exception de deux ou trois timides, travaillés depuis longtemps par Gollemard, chez celui qu'ils regardaient toujours comme leur guide naturel.

— Eh bien, lui cria Charbonnier-Borgeot, ça y est : le coup d'Etat est fait.

— Oui, ajouta Petit, l'Assemblée nationale est dissoute et le conseil municipal de Longepierre aussi.

Pierre Vaux, qui ignorait encore la nouvelle, devint tout pâle.

— Cela, murmura-t-il les dents serrées, il fallait l'attendre. Mais c'est égal, le coup est rude.

— Que faire ? demanda Savet.

— Eh ! que pouvons-nous faire ? riposta Charbonnier-Borgeot. C'était au début, lorsque la révolution de Février était encore toute chaude, qu'il fallait marcher de l'avant, déloger les réactionnaires des administrations et de partout, changer le système, enfin... Malheureusement, le peuple n'a pas su se servir lui-même et tout va être à recommencer dans quinze ou vingt ans, car la victoire des autres durera bien cela.

— Mais enfin, exclama Savet indigné, ne peut-on résister ? Ce ne sont pas quatre gendarmes qui doivent nous faire peur.

Pierre allait répondre. Charbonnier-Borgeot le devança :

— Le malheur, fit-il, est que le peuple est fatigué de la République que lui ont donnée les bourgeois et ne se fera pas casser les os pour la défendre. D'ailleurs, derrière ces quatre gendarmes il y a les sabres d'autres gendarmes et les baïonnettes de la troupe. Savet le sait bien, puisqu'il s'est laissé tranquillement emmener prisonnier avec Michaud et Nicolot.

Savet baissa la tête.

— Charbonnier-Borgeot a raison, dit Pierre. Ce n'est pas de Longepierre que peut partir le signal de la résistance. Se soulever ici, à quarante ou cinquante peut-être, tandis que Mâcon, Chalon et Louhans ne bougeraient pas, serait un sacrifice inutile.

Pierre n'allait pas jusqu'au bout de sa pensée. Il se rendait bien compte de l'inanité des protestations pacifiques, des appels au droit violé et au respect de la loi ; il se disait que par la force seule on peut résister à la force et il espérait encore, quoique faiblement, en un mouvement des villes sur lequel pourrait se greffer un soulèvement des campagnes. Qu'une étincelle s'élevât du chef-lieu ou d'une sous-préfecture, qu'un semblant de comité avec des personnalités très bien connues surgît au milieu du désarroi général, alors il s'efforcerait, lui, Pierre Vaux, d'entraîner Longepierre et les communes voisines, galvanisant les éléments républicains.

Mais il se rendait bien compte de l'état de prostration ou d'anémie dans lequel se trouvaient aujourd'hui ces éléments et se disait qu'ils ne pourraient former qu'un

appoint à un mouvement non le créer. Il regardait Charbonnier-Borgerot, jadis si énergique, et lisait sur son visage le même sentiment ; il regardait Savet qui manifestait encore des velléités de combat et secouait la tête. Savet, dont le tempérament combatif s'exaspérait à mesure que s'empirait la situation, n'avait plus en Pierre Vaux la même confiance absolue qu'autrefois, il le considérait comme un modéré. Et Pierre Vaux considérait Savet comme un fanatique dangereux.

Rupture inévitable en temps de commotions sociales entre hommes qui, la veille encore, semblaient identifiés dans la même aspiration ! Il n'est personne qui ne trouve à gauche son anarchiste, à droite son réactionnaire.

— Suivons de l'œil les événements et continuons à nous voir, dit Pierre aux conseillers déçus comme ceux-ci se retiraient. Pour le moment, rien d'autre à faire.

## V

## UN FAUX TÉMOIN

Le Deux-Décembre n'amena pas à Longepierre de grandes rigueurs immédiates. Toutefois, le cabaret Bossu fut fermé.

Toujours soucieux de ses intérêts, le propriétaire de l'*Etoile-d'Or* se débarrassait d'un établissement concurrent en le dénonçant comme un foyer de conspirations démagogiques.

Charbonnier-Borgeot quitta le pays. Très sagace, il avait longtemps à l'avance flairé les événements ; seul, un sentiment d'honneur et de solidarité l'avait retenu au conseil municipal depuis que Gollemard y était devenu le maître. Et maintenant que la nomination de nouveaux édiles lui rendait sa liberté d'action, il jugeait bon de se mettre à l'abri d'une catastrophe.

Il s'efforça cependant, avant de partir, de convaincre ses amis qu'ils feraient bien de suivre son exemple.

— Nous allons, leur dit-il, traverser une période pendant laquelle nous ne pourrons bouger sans avoir sur le dos toutes les autorités, tout le parti réactionnaire. Vous croyez l'affaire des incendies terminée ? Détrompez-vous : elle n'est que suspendue et servira de prétexte, si vous

n'avisez, pour vous envoyer au bagne, peut-être à l'échafaud. Le plus sage est de s'éloigner, tout au moins pour un temps, et si, dans quinze ou vingt ans d'ici, vous avez votre revanche, d'aller tout de suite jusqu'au bout.

— Il a peut-être raison, murmura Jean Petit. Je vais m'établir à Seurre.

— C'est encore trop près, fit Charbonnier-Borgeot. Pour moi, j'abandonne le département.

Son idylle si mal tournée avec Madeleine Pauly ne le tenait plus au cœur. L'ancien maire voulait une vie tranquille ou tout au moins qu'il pût diriger lui-même à son gré et non laisser dévier sous l'influence d'une passion, d'un caprice ou de l'imprévu. Puis la femme du maréchal s'était révélée si montée contre les rouges, les accusant elle aussi des incendies, que Charbonnier-Borgeot se sentait maintenant très refroidi à son égard.

En cherchant d'où venait cette hostilité contre ses amis, chez une femme aussi plébéienne que possible, il reconnaissait la pression Gollemard.

Le terrible aubergiste avait, en effet, donné à entendre à Madeleine qu'il connaissait ses relations avec Charbonnier-Borgeot, et la livrerait à la vengeance de son mari si elle hésitait le moins du monde à témoigner contre les rouges.

Et alors la jeune femme, confusément, avait dit se rappeler que, la nuit de l'incendie chez Gorce, la porte de Jean Petit, communiquant avec l'habitation, était demeurée ouverte. Le fait lui avait été raconté par la fille même de Petit. Celle-ci niait de toutes ses forces, mais la version forgée par l'accusatrice, misérable instrument de Gollemard, courait le pays.

Charbonnier-Borgeot, indigné, s'était emporté contre Madeleine.

— Mais, malheureuse, lui avait-il jeté à la face, tu commets un crime ! Tu vas livrer aux galères quelqu'un que tu sais innocent !

La femme Pauly, sous le mépris et la colère de son amant, s'était révoltée.

— Ah ! c'est comme ça, avait-elle crié. Tu soutiens tous les chenapans, tous les gueux du pays, des gens de sac et de corde, qui ne rêvent que partage et se croiraient déshonorés d'aller à la messe.

Alors, c'est que tu ne vaux pas mieux qu'eux. On m'avait bien dit que tu devais en être !

— Misérable garce !...

Et le poing levé de Charbonnier-Borgeot s'était pourtant abaissé sans frapper. Si odieuse qu'elle lui parût maintenant, il n'avait pas voulu battre cette femme qui s'était donnée à lui.

Il se contenta de lui dire d'une voix sourde, en la quittant :

— Ecoute, Gollemard t'a menacée pour t'obliger à dire tous les mensonges que tu colportes. Pour moi, je saurai ce que tu auras dit et fait. Ne m'oblige pas à te traiter en ennemic.

Et dans l'œil de Charbonnier-Borgeot fulgura un éclair menaçant qui arrêta net la réponse sur les lèvres de Madeleine Pauly. La malheureuse se sentait maintenant prise entre Gollemard et son amant de la veille.

Charbonnier-Borgeot parti, Jean Petit établi à Seurre, Michaud en prison, le groupe des républicains militants de Longepierre s'était naturellement dissocié.

Pierre et Richard, qui continuaient à travailler ensemble à la briqueterie, s'étonnaient parfois que le coup d'Etat, qui faisait peser sur la France entière un régime de terreur, ne les eût pas plus rudement frappés.

Leur étonnement devait être de courte durée.

La haine de M. Montgarin veillait, celle aussi de Gollemard, et Balleaut, acquitté, était là, prêt à exécuter les instructions de ce dernier.

Le 14 janvier, éclata un nouvel incendie. La maison Claude Duperron fut dévorée par les flammes. Jean Petit accusa hautement Gollemard, l'autocrate de Longepierre, soutenu par tous les notables qui lui pardonnaient sa défection d'antan.

Si Petit n'eût pris les devants en incriminant publiquement le maire, celui-ci eût fait arrêter Petit. Il ne le pourrait maintenant, car la mesure eût paru une simple vengeance. Mais ce n'était que partie remise.

Du 8 au 12 mars, quatre habitations flambèrent. L'affolement était général.

Et au milieu du bouleversement, de la panique de toute cette population naguère si énergique, on vit tout d'un coup passer, enchaînés, au milieu des gendarmes qui les conduisaient à Chalon, les deux Savet, Jean Petit et un pauvre diable, Malois, qui n'avait jamais porté tort à personne.

Gollemard, certain d'avance de l'approbation de M. Montgarin, les avait fait arrêter en même temps qu'il télégraphiait au juge d'instruction et avertissait par exprès Boullenger.

Le premier de ces deux dignes magistrats lui répondit ce singulier mot : « Achevez. » Ce qui était lui donner carte blanche.

Le second accourut à Longepierre, où sa présence allait sanctionner le crime machiné par Gollemard.

Dans la soirée, comme le juge de paix, assis à la table de l'aubergiste, achevait d'arroser une volumineuse tran-

che de tarte d'une bouteille de vieux mâcon, préparant ainsi les voies au café et au pousse-café, le brigadier Carrère, respectueux et affairé, accourut lui annoncer que Balleaut venait de faire des révélations définitives et complètes concernant les auteurs des incendies.

— Complètes ?... Enfin ! soupira Boullenger déjà engourdi par les premières béatitudes de la digestion. Et qui nomme-t-il ?

— Michaud, les deux Savet, Jean Petit, Dumont, Malois, Nicolot, Pierre Vaux.

— Pierre Vaux ! Ah ! diable !

C'était la première fois que Balleaut osait s'attaquer à l'homme aimé et respecté entre tous. Cette accusation, encore que partant de l'être le plus méprisé de Longepierre, allait permettre de ressaisir et maintenant accabler Pierre Vaux.

— Qu'on fasse venir tout de suite Balleaut, grommela le juge de paix.

Et se tournant vers Gollemard, il ajouta :

— Vous permettez, cher ami, que je l'interroge ici ? Cela simplifiera les choses.

— Comment donc ! Vous êtes ici chez vous, répondit imperturbablement Gollemard, qui, dans son for intérieur, ricanait de ce coup de théâtre amené par lui.

Déjà Carrère était parti. Au bout de dix minutes, consciencieusement employés par Boullenger à l'absorption de deux autres tranches de tarte, facilitée par une verre de vieux marc, le brigadier revint, amenant Balleaut.

Le gredin s'était efforcé d'imprimer à sa physionomie une expression d'humilité et de respect qui la rendait encore plus repoussante.

— Voilà un paroissien qui ne m'inspire guère de confiance, ne put s'empêcher de murmurer Boullenger à l'oreille de Gollemard.

Celui-ci eut l'audace de répondre :

— C'est un malheureux, mais qui a conservé un fond d'honnêteté.

— D'ailleurs son témoignage vient à point, ajouta mentalement le juge de paix.

Et, se tournant vers Balleaut, il lui dit d'un ton paternel :

— Allons, mon garçon, vous vous êtes décidé, cette fois, à les nommer tous. Pourquoi, diable, ne l'avez-vous pas fait tout de suite ?

Balleaut scruta le visage de Gollemard et, y lisant sa réponse, murmura :

— Je ne l'ai pas dit parce que les familles de Vaux et de Nicolet sont grandes dans le pays et auraient pu se venger facilement d'un pauvre diable comme moi.

— Il n'a pas tort, souffla l'aubergiste à l'oreille du juge de paix, qui fit un geste d'assentiment.

— C'est Michaud qui m'a amené chez M. Vaux où l'on a décidé de faire le premier coup. Mais je suis un honnête homme, aussi je n'ai pas voulu y retourner.

— Voulez-vous me donner du papier et de l'encre ? dit Boullenger à Gollemard, je vais prendre ici même la déposition de cet homme.

La déposition de Balleaut fut un tissu d'infamies des plus habilement ourdies, œuvre d'un génial criminel, car lui, Balleaut, ne faisait que réciter la leçon de son maître. Par une transposition stupéfiante d'audace, la réunion secrète chez Gollemard dans laquelle avaient été décidés les incendies, était indiquée à la même heure comme ayant eu lieu chez Pierre Vaux.

Et c'était celui-ci, avec sa femme, Jean Petit, les deux Savet, Nicotot et Dumont, plus Malois, ajouté pour faire nombre, qui, dans cette déposition mortelle, remplaçaient Gollemard : « Toute la rangée, du pont de Revignon jusqu'au Doubs, doit brûler », étaient attribuées à l'ancien maître d'école.

— C'est très bien, dit Boullenger à Balleaut, lorsque celui-ci, illettré, eût tracé sa croix au-dessous du document. Je vous convoquerai demain, à la mairie, en présence de celui que vous accusez.

— A vos ordres, monsieur le juge, fit le bandit qui se retira en saluant jusqu'à terre.

Le lendemain matin, Pierre Vaux ne put se défendre d'un sentiment de malaise et même d'inquiétude lorsque le gendarme Revenu, ayant frappé à sa porte, lui transmit l'invitation de se présenter devant le juge de paix.

— Encore ! murmura-t-il. Ces gens-là ne me laisseront donc jamais la paix ?

Boullenger avait choisi dix heures du matin, comptant que le mouvement d'une chaude confrontation entre accusateur et accusé lui servirait d'excellent apéritif, tandis que la même scène, se déroulant après son déjeuner, n'eût pu que lui gêner sa digestion. Au-dessus des intérêts de l'immanente justice, cet intègre magistrat plaçait les satisfactions de son estomac.

Pierre nerveux, en proie à un vague pressentiment de malheur, n'attendit pas jusqu'à l'heure désignée pour sa comparution. En quelques minutes, il eut quitté ses vêtements de travail et fait un peu de toilette.

— Allons ! dit-il.

Neuf heures et demie venaient de sonner lorsqu'il frappa à la porte du cabinet de Boullenger.

Le juge de paix s'y trouvait déjà, ayant en face de lui



un individu à physionomie louche, que Pierre reconnut pour Balleaut, le dénonciateur de Michaud.  
 Cette rencontre lui sembla de mauvais augure.



— *Misérable garce !... (p. 317).*

— Monsieur Vaux, lui dit Boullenger, vous avez déjà été accusé et emprisonné pour les incendies de Longepierre ?

— Oui, monsieur, répondit Pierre, et au bout d'un mois d'incarcération, mon innocence a été reconnue par le juge d'instruction de Chalon qui a ordonné ma mise en liberté.

— Cette fois, les charges sont plus graves. Voici un homme qui vous accuse formellement.

Pierre regarda Balleaut avec une stupeur indignée. Le misérable baissa involontairement la tête, mais la releva presque aussitôt et, fixant effrontément l'ancien maître d'école :

— J'ai dit ce que je savais, fit-il, afin d'éviter de plus grands malheurs.

— C'est trop fort ! s'écria Pierre. Je voudrais bien savoir de quoi un tel homme, l'opprobre de la commune, ose m'accuser.

— Je vais vous le dire, fit tranquillement Boullenger. Asseyez-vous, monsieur Vaux... Asseyez-vous, Balleaut.

Malgré l'accusation portée contre le premier par le second, c'était à celui-là que le magistrat parlait poliment.

Pétrifié, muet d'horreur et de surprise, l'homme irréprochable auquel s'attaquait un mercenaire, écoutait l'incroyable roman. Il se voyait transformé en chef d'incendiaires, entendait les paroles qui lui étaient attribuées ; tout lieu et date, se trouvait spécifié.

Pierre prit une chaise en foudroyant Balleaut du regard, et Boullenger commença de lire la déposition.

Le visage de l'accusé était si éloquent que Boullenger s'arrêta un moment, craignant que, cette fois encore, l'innocence calomniée n'éclatât victorieusement. Il désirait plus qu'il ne croyait Pierre Vaux coupable.

Celui-ci éclata enfin :

— Mais cet homme ment impudemment ! Il n'a jamais mis les pieds chez moi.

— Oh ! murmura faiblement Balleaut.

Dédaignant de s'adresser au misérable, Pierre dit au juge de paix :

— Je vous prie de demander à cet homme dans quelle chambre de ma maison eut lieu la réunion qu'il invente.

— Dans la troisième chambre, répondit Balleaut.

— Très bien, tous ceux qui sont venus chez moi savent que ma troisième chambre est occupée entièrement par le four et qu'on ne s'y réunit jamais.

— Justement, balbutia le faux témoin, je me rappelle qu'il y avait justement un four.

Boullenger fronça le sourcil : la culpabilité de Pierre Vaux lui paraissait de plus en plus douteuse.

— Autre chose, continua l'accusé. Cet individu prétend se rappeler la date de cette fameuse conversation ?

— Parfaitement, répondit Balleaut, qui crut indispensable d'être catégorique. C'était dans la nuit du 16 au 17 février de l'année dernière.

— De mieux en mieux. Je puis établir par témoins que, le 16 février, j'étais allé à Navilly pour une livraison de sabots et que, m'y trouvant attardé, j'y ai couché au restaurant Pillot.

Boullenger regarda fixement Balleaut.

— Alors, fit ce dernier avec une impudente désinvolture, c'est que c'était dans la nuit du 17 au 18. A vingt-quatre heures près, la chose n'a pas d'importance.

Si hostile qu'il fût au champion de la république sociale à Longepierre, Boullenger se sentait gêné de la tournure que prenait la confrontation. Il y mit fin brusquement en disant :

— C'est bien, monsieur Vaux, vous pouvez vous retirer. Il ne m'appartient pas, d'après ce que je vois et entends, de prendre une décision pour le moment : j'en référerai à qui de droit.

Qui de droit, c'était M. Montgarin.

Pierre, en sortant, sentit qu'il n'avait pas remporté la victoire : il avait seulement gagné du répit.

En effet, six jours plus tard, les gendarmes se présentaient chez lui pour l'arrêter. M. Montgarin, nommé chevalier de la Légion d'honneur, à la suite de la condamnation de Michaud et des assurances qu'il avait secrètement données au préfet d'en finir avant peu avec les rouges de Longepierre, se sentait fort, assez fort pour ressaisir Pierre Vaux, en s'armant de la simple déposition de Balleaut.

Pierre travaillait à peu de distance de sa maison, au chantier de briqueterie qu'il avait établi en un endroit nommé « Paule », lorsqu'il aperçut les hommes de la mărăchassée se dirigeant vers lui.

— Encore ! dit-il avec un sourire à son ami Jean Dumont, qui l'aidait à faire sécher les briques.

Mais le sourire se figea sur ses lèvres, lorsque Carrère, qui opérait en personne, leur dit à tous deux brutalement :

— Pierre Vaux, Jean Dumont, il faut nous suivre à Verdun. Ordre de vous diriger sur la prison de Chalon.

— Cette fois, c'est la fin ! se murmura le malheureux homme, sentant sous cet acharnement à la persécution son courage l'abandonner.

Il songeait à sa femme, enceinte de six mois et à ses quatre enfants. Certes, le bon père Jeannin ne les laisserait manquer de rien, mais combien de temps durerait cette nouvelle détention et comment finirait-elle ?

— Laissez-moi rentrer chez moi prendre congé des miens et me vêtir proprement.

— Soit ! fit le brigadier.

Dumont fit la même demande et obtint la même autorisation, un gendarme l'accompagnant à son domicile.

Irma avait pris l'habitude des épreuves. Elle n'en fut pas moins secouée d'un tremblement convulsif en apprenant que son mari allait lui être enlevé une seconde fois. Sa pâleur, les larmes qui brillaient dans ses yeux, l'oppression qui étouffaient ses paroles dans sa gorge eussent fait pitié à tous sauf à un juge et à un gendarme, les deux hommes dont le rôle est d'être inexorables comme la Loi, au nom de laquelle l'un ordonne et l'autre exécute.

— Courage ! lui dit Pierre. Cette fois encore tu me verras revenir le front haut.

Le père Jeannin et son fils étaient accourus, bouleversés, ainsi que de nombreux voisins et amis. Bossut indigné et navré, s'écria :

— Si ce n'est pas une pitié de voir des honnêtes gens emmenés par les gendarmes comme des bandits ! Du moins, je prêterai ma voiture pour qu'ils ne fassent pas le trajet à pied.

— Comme vous voudrez, fit Carrère.

Pierre avait changé de vêtements et mangé un morceau de lard, arrosé d'un verre de vin. Il embrassa, avec une émotion qu'il s'efforçait de contenir, Irma, qui éclata en sanglots, ses quatre enfants, son beau-père et son beau-frère, serra quelques-unes des mains qui se tendaient vers lui et dit aux gendarmes :

— Allons, finissons-en, je vous suis.

La voiture de Bossut, que Richard se chargea de conduire jusqu'à Verdun et de ramener, arrivait à ce moment devant la maison. Dumont et Nicolot, car celui-ci aussi était sous le coup d'un mandat d'arrêt, se trouvaient déjà dans le véhicule, assis entre deux gendarmes.

Pierre s'arracha des bras de sa femme étranglée par l'émotion :

— Je vous la confie, elle et mes enfants. Protégez-les !

Et il monta dans la voiture. A peine y fut-il, Revenu tira de sa poche une chaîne terminée par une sorte de boucle qu'il passa au cou de Pierre Vaux. Puis ce fut au tour de Jean Dumont et de Nicolot. Les autres extrémités des chaînes furent reliées ensemble. Sous cet outrage, les prisonniers demeurèrent le front haut.

Tout le village affluait autour de l'habitation. La voiture

s'ébranla et partit au milieu d'une double haie de paysans.

— Au revoir ! criaient ceux-ci en agitant leurs bonnets.

L'écho de ce cri parvint jusqu'à Gollemard, qui s'était approché à cent mètres de l'habitation de Pierre Vaux, pour jouir de l'écrasement de son ennemi.

— Au revoir ! murmura l'homme sinistre. Non, tu ne reviendras jamais à Longepierre !

## VI

## LE DOCTEUR HAZIN REPARAIT

Nous avons laissé le docteur Hâzin s'évadant, il y a maintenant deux ans, de la forteresse de Raab. Si nous n'avons point reparlé de lui depuis si longtemps, ce n'est certainement point que sa personne eût perdu de son intérêt, mais seulement parce que les événements nous séparaient de lui.

Il est temps de revenir au méphistophélique savant, d'autant plus que c'est lui-même qui revient vers nous.

Après son évasion, Hâzin avait erré trois bons mois en Hongrie, se cachant chez des coreligionnaires demeurés insoupçonnés... si tant est qu'un tel homme pouvait se trouver le coreligionnaire de quelqu'un. Puis, un beau jour, il avait pu, par la Transylvanie, gagner le territoire turc, où s'étaient réfugiés de nombreux révolutionnaires.

Hâzin, qui projetait, on s'en souvient peut-être, un livre sur la *Folie mystique*, et qui en avait déjà classé dans sa tête les principaux documents, résolut de profiter de son

séjour forcé sur le territoire ottoman pour mettre la main définitive à cet ouvrage. L'aliénation mentale des fidèles du Coran ne lui paraissait pas moindre que celle des catholiques, des protestants et des juifs, l'imposture du révélateur et la faiblesse d'esprit des croyants étaient certainement aussi grandes dans une religion que dans les autres.

A Constantinople, il avait sous les yeux des derviches, des imans, des popes, des moines, des patriarches, et tout ce monde de prétendus intermédiaires entre une divinité et l'espèce humaine lui fournissait les plus curieux documents humains sur la folie religieuse.

En même temps, comme ses ressources financières n'étaient pas inépuisables, et se trouvaient fort ébréchées par son odyssée en Hongrie, il avait repris l'exercice de sa profession. Dans le quartier du Pharnar il ne tarda pas à se faire une petite clientèle, suffisante pour lui permettre de consacrer ses loisirs à son œuvre en toute tranquillité d'esprit.

Il employa une année entière à écrire le manuscrit. Restait à le publier : la presse n'était guère libre en Turquie, mais elle ne l'était pas davantage dans la sainte Russie, l'orthodoxe Grèce ou la catholique Autriche, c'est-à-dire dans les pays limitrophes.

Le docteur Hâzin ne pouvait cependant aller aux Etats-Unis pour trouver un imprimeur. Toutes réflexions faites, il se décida à revenir vers l'occident : en Piémont, le seul pays de l'Italie qui eût gardé quelques garanties constitutionnelles, il pourrait vraisemblablement faire imprimer un ouvrage, terriblement audacieux de pensée, si l'on se reporte à l'époque. Autrement, il verrait en Suisse, pays piétiste malgré sa constitution démocratique, ou en Hollande.

Il dit donc adieu aux rives empourprées du Bosphore et prenant passage à bord d'un voilier génois, partit pour la vieille cité ligurienne, d'où il gagna Turin.

Non sans difficulté, il trouva un imprimeur qui se décida à braver les foudres ecclésiastiques en livrant à la publicité son manuscrit.

Quinze jours plus tard, un policier se présentait au domicile du docteur, invitant officieusement celui-ci à quitter le sol constitutionnel, mais catholique, du Piémont.

Hâzin n'avait pas envie de revoir les pays d'Orient et la Suisse le tentait peu.

Le docteur sursauta.

— Voilà ce que je prévoyais, murmura-t-il, ce qui devait fatalement arriver !

Il n'avait pas oublié, quoique les événements le lui eussent fait perdre de vue, le jeune maître d'école qui lui était si sympathique par sa loyauté et son courage. Sans se targuer de sentimentalisme, le docteur Hâzin se sentait pour cette nature d'élite une affinité réelle.

Sa première pensée en apprenant la catastrophe survenue fut donc :

— Il faudra que je le tire de là. Ce sera dur, mais j'y emploierai toutes mes forces.

Et les ressources de volonté et d'esprit du savant étaient grandes.

Déjà six mois séparaient du coup d'Etat napoléonien, fait accompli, et bien que la France demeurât courbée sous le régime du sabre, la période des grandes rigueurs était passée. Le docteur Hâzin estima, en conséquence, qu'il pouvait, avec quelques précautions, retourner dans la région longtemps habitée par lui et où il était connu comme un esprit foncièrement indépendant, mais aussi comme un original isolé, et non comme un révolutionnaire militant, remueur de foules.

Il revint donc à Lyon, où il avait exercé trois années auparavant, revit diverses personnes sans être inquiété et apprit dans ses détails l'affaire des incendies de Longepierre, qui devait venir prochainement devant les assises de Chalon et commençait à passionner toute la région.

La presse bonapartiste, il n'en existait plus d'autre, renchérissait sur la scélératesse des démagogues qui, frappés par une invincible armée, recouraient lâchement à l'incendie pour venger leur défaite.

En revanche, elle exaltait la fermeté, la clairvoyance et les vertus civiques de l'honorable Gollemard, maire de Longepierre, grâce auquel la justice avait pu mettre la main sur des bandits aussi dangereux s'abritant sous une étiquette politique.

— Gollemard ! murmura le docteur pensif.

Il se rappelait l'impression jadis produite en lui par la personnalité scélérate mais remarquable de cet individu qu'il avait qualifié de Machiavel de village.

Celui-ci doit avoir machiné le gros de l'affaire, pensa-t-il.

A qui, en effet, pouvait profiter le coup qui frappait l'ancien maire républicain de Longepierre, sinon à son rival ? Or, les manœuvres stratégiques qu'il avait vu Gollemard employer à l'égard du sieur Faudot, la fin tragique du père Bérot, de Navilly, et l'incendie de la maison d'Ancelein, deux catastrophes qui avaient permis à l'aubergiste d'arrondir ses propriétés, montraient clairement au docteur que l'honorable maire prôné par les feuilles césariennes était l'homme à ne reculer devant rien.



Par contre, Hâzin connaissait assez le caractère de Pierre Vaux pour être sûr que cet idéaliste généreux n'avait pu, à aucun moment, se transformer en incendiaire.

Si l'hypothèse d'une machination de Gollemard se vérifiait, c'était sur cet homme qu'il fallait marcher, le prenant à la gorge tout soutenu qu'il fût par les autorités et dévoilant au grand jour ses crimes. Seulement, il fallait se hâter, car l'affaire était inscrite au rôle des assises de Chalon pour le mois de juin.

Aller faire une enquête à Longepierre, où il eût été aussitôt reconnu et signalé comme ami de Pierre Vaux, était certainement pour le docteur le procédé le plus dangereux et le moins efficace. Mais il se rappela une personne qui, humble, tout humble de condition qu'elle fût, pouvait puissamment l'aider : la Jeannotte.

La domestique que M. Montgarin avait soupçonnée si fort de l'empoisonnement du père Bérot devait à peu près sa liberté au docteur. Celui-ci, en rassemblant ses souvenirs, se rappelait avoir remarqué chez cette paysanne inculte une puissance de raisonnement et une énergie peu commune. Sans doute devait-elle avoir son opinion sur le meurtrier et le meurtrier. Si cette opinion corroborait ses soupçons sur Gollemard il était vraisemblable que Hâzin trouverait en elle un auxiliaire précieux.

Après quoi, armé contre l'aubergiste, il verrait s'il lui convenait de se mettre en rapport avec l'avocat de Pierre ou d'agir seul. Cela dépendrait évidemment de la personne du défenseur.

— Si c'est un homme sagace et résolu, songeait-il, j'irai le trouver. Mais par ce temps d'absorption césarienne, il est plus probable que les lumières républicaines du barreau se défilent prudemment et que la défense sera confiée d'office à quelque neutre sans expérience et sans talent. Dans ce cas, je demanderai à être cité comme témoin et j'agirai seul. Parbleu ! si jamais homme aura été disséqué vivant, ce sera bien Gollemard.

Ayant ainsi échafaudé son plan, Hâzin se rendit à Ecuelles, en quête de la Jeannotte. Il apprit qu'elle vivait maintenant à Navilly, en service au restaurant Pillot.

Quatre années s'étaient écoulées depuis la mort du père Bérot et l'idée de jeter la lumière sur cette tragédie demeurait aussi intense chez la Jeannotte.

Celle-ci continuait à suivre de l'œil Gollemard. Se tenant au courant de ses faits et gestes, elle avait frémi en apprenant de quelle façon tragique un autre vieillard, l'ivrogne Faudot, était passé de vie à trépas, laissant sa terre à l'aubergiste.

— Pour sûr, c'est le même coup qu'avec le père Bérot, murmura la Jeannotte. Et le bandit n'a pas fini ! Ah ! s'il y avait une justice !

Mais sur ce point, la domestique était plus que sceptique. Les procédés de M. Montgarin à son égard et l'intimité du juge de paix de Verdun avec l'aubergiste de Longepierre lui donnaient la plus piètre idée des magistrats.

Aussi lorsque, coup sur coup, éclatèrent les incendies de Longepierre, devina-t-elle d'où partait le coup.

— C'est toujours le même gredin, pensa la Jeannotte. Bien sûr, il veut encore avoir des terres à bon compte, et il mettra la chose sur le dos de ses ennemis.

Mais, cette fois, la brave femme garda pour elle ses réflexions. Gollemard était devenu maire de Longepierre, c'est-à-dire une puissance, et il ne faisait pas bon s'attaquer à lui.

Le plus sage, pour le moment, était de se faire oublier.

Ce fut une commotion électrique que reçut la Jeannotte lorsque, un matin, elle vit apparaître au restaurant Pillot le docteur Hâzin, dont la figure demeurait profondément gravée dans sa mémoire.

— Vous, monsieur !... murmura-t-elle. Je n'ai pas oublié que je vous dois une belle chandelle.

— Ma brave femme, lui dit Hâzin en lui tendant cordialement la main, j'aurai à vous parler en particulier. Pour cela, je loue ici une chambre pour la journée. Vous viendrez m'y trouver le plus tôt possible.

— Dans cinq minutes, monsieur le docteur. Ah ! je vous suis bien trop obligée pour ne pas vous obéir en tout et pour tout.

Ces manifestations d'une reconnaissance visiblement sincère semblèrent d'un bon augure au docteur, qui commanda aussitôt de lui monter à déjeuner dans sa chambre.

Quelques moments plus tard, Hâzin et la Jeannotte se trouvaient en tête à tête et causaient.

— Alors, ma brave femme, disait le premier, vous n'avez pas oublié que j'ai pris votre défense, il y a quatre ans, contre un juge qui vous aurait peut-être envoyée au bagne ou à l'échafaud.

— Certes, que je ne l'ai pas oublié, et si jamais l'occasion se présentait, vous verriez que la Jeannotte n'est pas une ingrate.

— Cette occasion est peut-être arrivée, fit le docteur en regardant fixement la paysanne.

— Eh bien ! fit celle-ci, je ne me dédis pas ; dites-moi ce qu'il faut faire.

— A la bonne heure ! Mais auparavant, dites-moi, gagnez-vous bien votre vie ici ?

— Heu ! ça dépend. Au moment de la foire, il y a parfois de bonnes journées, des commissions, des pourboires, mais le reste de l'année, je travaille juste pour ma nourriture, le coucher et 6 francs de gages par mois.

— 6 francs par mois !

— Heureusement, je suis forte. Je pourrai bien aller comme ça encore une quinzaine d'années. Que je puisse travailler jusqu'à la mort, c'est le principal. N'est-ce pas ?

— Comment donc ! répondit non sans une nuance d'ironie amère le docteur, qui pensait : Pauvres animaux humains ! serez-vous jamais autre chose que des résignés ?

Il tira son porte-monnaie, l'ouvrit et tendit une pièce d'or à la paysanne, qui la contempla d'un œil effaré.

— C'est 20 francs, murmura-t-elle. Plus que je gagne en trois mois.

— Prenez donc ! fit Hâzin. Et maintenant, écoutez-moi.

Jeanne Hidoux ne professait pas une aversion insurmontable pour les pièces de 20 francs et l'occasion d'en recueillir était pour elle des plus rares. Elle fit donc disparaître dans un coin de son mouchoir, transformé par un nœud en porte-monnaie, celle que lui présentait son interlocuteur. Après quoi, elle attacha sur ce dernier des yeux expressifs qui signifiaient : « Parlez ! je suis toute attention. »

— Vous vous êtes souvenue, dit Hâzin, qu'il y a tantôt quatre ans, vous étiez dans une mauvaise passe. Malgré votre innocence et vos protestations, la justice, qui n'en est pas à sa première erreur, pouvait vous condamner à mort ou au bagne.

La domestique eut un frémissement à ce souvenir.

— Je le sais, fit-elle d'une voix brève et un peu rude.

— Eh bien ! il s'agit aujourd'hui d'empêcher la même erreur. Il s'agit pour vous de gagner honnêtement quelque argent tout en faisant une bonne action et peut-être en démasquant un misérable, péril vivant pour tout le monde, et qui n'en est sans doute pas à son coup d'essai.

Les sourcils de la paysanne se froncèrent, indice d'un travail de réflexion.

— Vous êtes-vous jamais demandé, continua le docteur, quel pouvait être l'assassin du père Bérot ?

— Oui, répondit nettement la Jeannotte, dont les yeux flamboyèrent.

— Pouvez-vous me dire — soyez sûre de ma discrétion — sur qui vos soupçons se sont arrêtés ?

— Sur quelqu'un qui est devenu tout-puissant dans sa commune et qu'il ne ferait pas bon accuser sans preuves.

Elle ajouta bas, comme se parlant à elle seule :

— Ou même avec preuves.

Hâzin eut un éclair de joie en constatant que les soupçons de la Jeannotte coïncidaient avec les siens. Il demanda :

— Dites-moi, est-ce que cet individu ne serait pas devenu quelque chose comme maire d'un village de ce canton ?

Un cri de triomphe lui répondit.

— Ah ! fit la domestique, transfigurée par l'allégresse, je savais bien que mes idées sur lui étaient vraies, puisqu'un homme comme vous les partage.

Puis, baissant la voix :

— Oui, j'en suis sûre, c'est Gollemard. Vous le croyez aussi, n'est-ce pas, monsieur ?

— Je ne dis pas non, fit le docteur. Mais avant d'aller plus loin, dites-moi sur quoi se fondent vos soupçons ?

— D'abord, c'est à Gollemard qu'a profité la mort du vieux : il a eu sa terre pour un morceau de pain.

— Bien, mais ce n'est pas suffisant pour déclarer l'acheteur un assassin.

— Attendez donc. Ensuite le feu a pris chez un de ses ennemis, Ancelin.

— Je sais, murmura Hâzin.

— Ancelin a été ruiné et Gollemard a acheté le terrain, toujours pour pas cher.

— Vous raisonnez, ma foi, fort bien.

— Puis, il y a l'affaire du père Faudot.

— Le père Faudot... oui, je me rappelle, fit le docteur, évoquant le souvenir des deux hommes bataillant avec une âpre diplomatie. Comment cela a-t-il fini ?

— Le père Faudot avait une terre que voulait Gollemard. Celui-ci la lui a achetée moyennant une rente viagère. Seulement...

— Seulement ? demanda Hâzin très intéressé.

— L'année d'après, le père Faudot a été tué par un accident de voiture... c'était Gollemard qui tenait la bride.

— Oh !

Et, bien que d'habitude maître de lui, le docteur se dressa comme mû par un ressort.

— Tué !... De sorte que Gollemard a gardé la terre...

— Et la rente.

— Je ne me trompais pas ! murmura Hâzin, l'œil perdu dans une insondable rêverie. Le scélérat est capable de tout.

— Mais ce n'est pas tout, ajouta la Jeannotte qui, complètement rassérénée en voyant ses idées partagées par le docteur, sentait un immense soulagement à dire tout ce qu'elle avait emmagasiné dans son esprit depuis des années. Avant de venir à Longepierre, Gollemard était valet de chambre chez le baron de Lays, il y a de cela quelque chose comme vingt-cinq ans.

— Eh bien ?

— Eh bien, un jour le château a brûlé et, pendant qu'on s'occupait d'éteindre l'incendie, une somme de dix-huit mille francs a disparu.

— Continuez ; votre conversation est pleine d'intérêt.

— A la suite de cela, Gollemard est venu s'établir à Longepierre, où il a ouvert le cabaret de l'*Etoile-d'Or*... avec ses économies.

— Je comprends. Était-il marié à ce moment ?

— Non ; il s'est marié après, et sa femme, avec laquelle il ne vivait pas d'accord, est morte jeune, sans avoir été malade. Plus tard, il s'est remarié, mais la seconde femme a eu peur de mourir comme la première — lui-même l'en a menacée — et elle passe la plus grande partie de l'année chez ses parents à Seurre, laissant son mari absolument libre de ses actes.

— C'est très sage de sa part. Et la fille de Gollemard ?

— Mme Plichou ?... Elle est née du premier mariage. Son père semble l'adorer, d'autant plus qu'elle et son mari font tout ce qu'il commande : ils respectent et admirent son intelligence.

— Ces monstres s'aiment ! songea Hâzin. Après tout, pourquoi pas ?

Et s'adressant à la Jeannotte :

— Arrivons maintenant à autre chose : les incendies de Longepierre ne vous ont-ils pas donné à penser, tout comme la mort du père Bérot ?

Un sourire amer se joua sur la physionomie de la paysanne.

— Certes, dit-elle, l'individu qui a mis le feu au château de Lays et chez Ancelin est bien capable de l'avoir mis encore sept ou huit fois dans sa commune.

— D'autant plus, ajouta Hâzin, se parlant à lui-même plus qu'à la Jeannotte, qu'il y a là comme une monomanie incendiaire. Cet homme, si génial criminel soit-il, est en même temps un malade : au fond, tous les hommes sont irresponsables. C'est pour cela que la justice des codes est une dérision.

— Seulement, poursuivit la Jeannotte, dans l'affaire des incendies de Longepierre, Gollemard est fort parce qu'il se sent soutenu. Il peut accuser les rouges d'avoir

mis le feu, rien ne les sauvera parce qu'on veut se débarrasser d'eux.

— C'est ce que nous verrons, répondit Hâzin. En tous cas, silence sur cet entretien, et tenez-vous prête à faire ce que je vous dirai. Je prolongerai peut-être mon séjour ici quelque temps.

— Comptez sur moi, monsieur le docteur, répondit la Jeannotte. Je sais que vous agissez pour le bien : je vous obéirai en tout.

## VII

## GOLLEMARD EN PÉRIL

Hâzin se félicitait vivement de sa conversation avec la Jeannotte.

Cette conversation, en même temps qu'elle confirmait tous ses soupçons, lui avait fourni une documentation sérieuse.

Il fallait maintenant compléter cette documentation et dresser contre l'aubergiste un acte d'accusation si formidable que le parquet, malgré ses complaisances, fût obligé d'abandonner toutes poursuites contre Pierre Vaux et ses amis, en se retournant contre Gollemard ou, chose encore possible, en enterrant l'affaire.

Le temps pressait, mais le docteur était d'une activité surprenante, et il ne doutait pas de pouvoir, le jour de l'audience, se présenter aux assises comme témoin, armé de pied en cap.

La femme de Gollemard devait évidemment en savoir long, sinon sur l'affaire même des incendies, du moins sur la vie antérieure de son mari. Mais, si mal qu'elle fût avec celui-ci, voudrait-elle parler et, en parlant, accabler l'homme dont elle portait le nom ?

C'était là chose éminemment délicate.

S'il ne fallait pas négliger d'acquiescer un témoignage précieux, il ne fallait pas non plus, par une démarche imprudente, risquer de donner l'éveil à l'ennemi.

Hâzin fit le voyage à Seurre et, sous prétexte de s'enquérir des estimations de la prochaine récolte, pénétra chez les parents de Mme Gollemard. Il vit celle-ci et nota du premier coup d'œil son attitude à la fois affaissée et soupçonneuse, signe des angoisses dans lesquelles elle avait vécu auprès de son terrible mari. Jugeant qu'il n'en tirerait lui-même rien d'important, que tout au plus, interrogée solennellement par un juge, elle pourrait se laisser aller à quelque demi-aveu, il ne perdit pas de temps à prolonger son séjour et partit immédiatement pour le château de Lays.

L'ancien propriétaire de ce domaine était mort et ses enfants voyageaient en Italie ; mais il restait le concierge, un vieux serviteur, se rappelant parfaitement l'incendie qui, un quart de siècle auparavant, avait en partie détruit le château.

— N'y a-t-il pas eu à cette époque un vol important commis au préjudice du baron ? lui demanda Hâzin.

Le bonhomme aimait à parler et surtout, comme la plupart des vieillards, à ressasser les souvenirs de sa jeunesse. Il ne se fit donc point prier pour raconter comment le sinistre avait éclaté par une nuit de grand vent, alors que le maître était éloigné avec une partie de sa domesticité et qu'il ne restait au château que quatre personnes dont lui, son père, une vieille domestique et un jeune valet de chambre aux allures obséquieuses, nommé Gollemard.

— Le feu a éclaté dans la chambre même de M. le baron, dit-il. C'est bien étrange, puisqu'il n'y avait personne dans cette chambre. Le lendemain, M. le baron étant revenu en hâte, on a constaté la disparition de dix-huit mille francs, déposés dans son secrétaire. Le meuble, à la vérité, avait été brûlé en partie, mais pas assez pour qu'on ne pût constater que le tiroir avait été forcé.

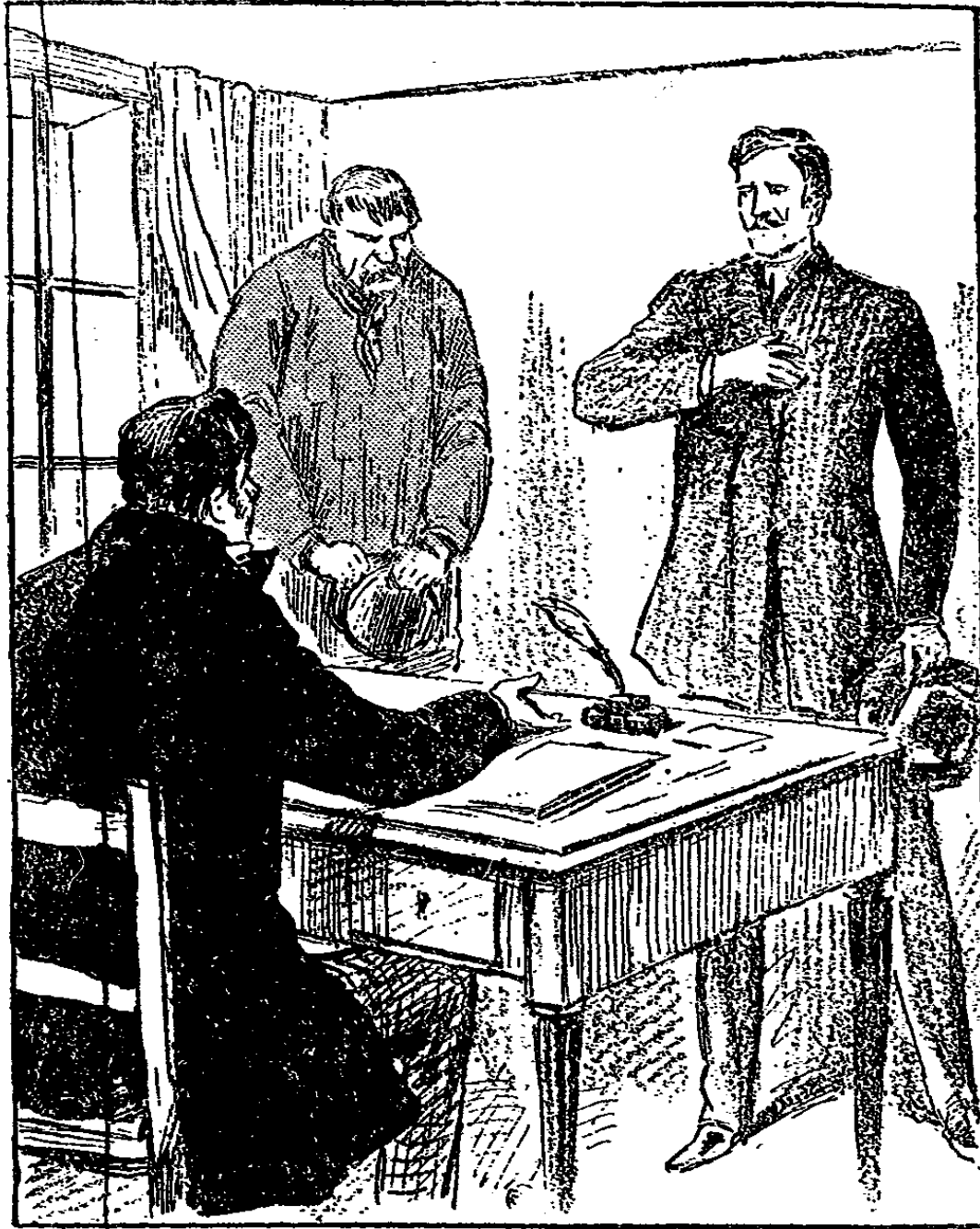
— Et naturellement les soupçons ont dû se porter sur quelqu'un ?

— Que vous dirais-je ? Il n'y avait là que mon père et moi, que nul n'a jamais soupçonnés capables de mauvaise action ; la vieille Marie Bidoux, très dévouée aussi à ses maîtres, et Gollemard, dont on ne pouvait rien dire, ni en bien ni en mal, si ce n'est qu'il ne s'ouvrait à personne. Evidemment, c'était lui plutôt que tout autre qu'on devait soupçonner ; mais M. le baron, avec son bon cœur, n'a pas voulu risquer de perdre un innocent sur de simples suppositions. Seulement, peu de temps après, Gollemard a quitté son service, et quand on nous a dit qu'il



avait ouvert un cabaret à Longepierre, cela nous a donné à penser...

— Je vous remercie infiniment, fit le docteur Hâzin.



— Voici un homme qui vous accuse formellement (p. 322).

Et, maintenant, laissez-moi vous demander si cette déclaration sincère que vous venez de me faire, vous seriez homme à la répéter devant la justice.

Le concierge hocha la tête :

— Je n'aime pas beaucoup être mêlé aux affaires de tribunaux, dit-il. Cependant, si on me demandait mon témoignage dans l'intérêt de la vérité, eh bien, je répéterais mot pour mot tout ce que je vous ai dit.

Ce fut avec un sentiment de vive émotion profonde que le docteur quitta le château de Lays.

Le temps pressait, mais Hâzin déployait une activité prodigieuse et un doigté admirable dans la continuation de son enquête : les notes s'accumulaient, précises, terribles. Déjà il était arrivé à dresser un acte d'accusation formidable contre Gollemard sans que celui-ci eût le moindre soupçon du coup de foudre qui le menaçait.

Le docteur songea alors à prendre contact avec le défenseur de Pierre Vaux pour juger s'il devait agir de concert avec lui.

Pierre et tous ses coaccusés demeuraient soumis au secret le plus rigoureux. Si arrêté était le parti pris de les condamner qu'ils furent avertis seulement huit ou dix jours auparavant que leur procès aurait lieu le 23.

On voulait absolument que le temps manquât à leurs avocats pour préparer la défense. M. Montgarin, avide de donner de nouveaux gages au pouvoir qui l'avait décoré, mijotait avec amour une condamnation sans circonstances atténuantes.

Pierre avait supporté sa détention et sa mise au secret avec un stoïcisme superbe. Sa pureté de conscience et le mépris que lui inspiraient les manœuvres de ses ennemis le rendaient invulnérable.

A peine l'autorisation lui eût-elle été rendue de communiquer avec le dehors, il écrivit deux lettres : la première pour Irma l'exhortant à la confiance et au courage ; la seconde pour un de ses amis de Chalon, M. Gras, négociant républicain, le priant d'aller voir d'urgence M. Leroyer.

Celui-ci brillait déjà au barreau chalonnais comme une étoile de première grandeur. Au lendemain du 24 février, cet avocat, à la parole agréable et facile, s'était découvert d'ardentes aspirations démocratiques, aspirations qui surent se modérer sans toutefois s'éteindre, après la terrible saignée de Juin. M. Leroyer n'en était pas moins demeuré l'avocat bourgeoisement républicain de la petite ville jusqu'au coup d'Etat, moment à partir duquel il arbora l'étiquette moins compromettante de libéral.

C'était à cet homme, destiné à faire son chemin dans la politique, pendant que les défenseurs de la République peuplaient les geôles, et à devenir plus tard président du Sénat, que Pierre Vaux faisait offrir sa défense !

L'impression éprouvée par M. Leroyer fut toute de mauvaise humeur.

— Mais il va me compromettre ! songea-t-il. J'ai déjà bien assez de mal à maintenir mon rôle d'avocat libéral sous un régime de sabre, sans avoir encore à défendre devant les magistrats qui me guettent un démagogue incendiaire !

Hâzin, profond connaisseur du cœur humain, avait vu juste !

Néanmoins, M. Leroyer, tout en déclinant l'honneur de défendre un républicain en cour d'assises, voulut y mettre des formes. Sait-on jamais ce que réserve l'avenir et si le prisonnier de la veille ne deviendra pas le triomphateur du lendemain ?

Il alla donc rendre visite dans sa prison à celui auquel il refusait son concours. Il avait pris une figure de circonstance ; néanmoins, Pierre qui, en l'apercevant, s'était dressé, la main tendue, un éclair de joie dans les yeux, un rayon d'espoir dans le cœur, se sentit presque aussitôt glacé par les allures de cet homme amorphe, sans passion, sans chaleur, qui parlait d'un ton bénisseur.

Tout de suite, il vit à quel individu il avait affaire.

— Croyez-moi, lui disait M. Leroyer, n'indisposez pas contre vous le tribunal. Nous traversons un moment difficile : le plus sage est de ne point surexciter les passions qui couvent. Aussi, je vous en prie, pas de politique.

— Comment, pas de politique, explosa le prisonnier. Mais mon arrestation, l'accusation monstrueuse qui pèse sur moi sont dues uniquement à des causes politiques : c'est le républicain seul qu'on veut frapper.

— Je ne dis pas non, mais croyez-moi, croyez-en mon expérience, ne provoquez pas le tribunal en exposant vos opinions comme un défi. Pas de politique ! pas de déclamations ! ne vous posez point en défenseur du peuple et surtout faites-vous couper la moustache.

Cette dernière recommandation était si étrange et surtout si inattendue que Pierre, malgré la gravité de la situation, ne put s'empêcher de rire.

— Comment, fit-il, mon acquittement tiendrait à la coupe de ma barbe ! Voilà qui donnerait une piètre idée de la justice.

— Je vous parle très sérieusement et il n'y a pas de quoi rire, répondit l'avocat d'un ton quelque peu sec. Il faut songer aux apparences, car c'est sur elles que jugent les hommes.

Pierre ne répliqua pas. A quoi bon ? Il sentait qu'il n'aurait rien à attendre que paroles creuses et simagrées de ce pseudo-républicain, soucieux avant tout de ménager sa situation bourgeoise.

M. Leroyer sentit ce qui se passait dans l'âme du prisonnier. Lui-même se trouvait mal à l'aise devant cette

sincérité chaleureuse qui flagellait son égoïsme cauteleux.

— Adieu, ou plutôt au revoir ! fit-il, hâtant son départ. Suivez mes conseils : vous vous en trouverez bien.

Il tendait la main à Pierre Vaux. Celui-ci la lui serra froidement.

Cependant le jour des débats s'approchait : il fallait un défenseur. Chacun des autres accusés avait déjà fait choix du sien : Jean Petit de M. Courrault, Malois de M. Pugeault, Dumont de M. Battault, Nicolot de M. Péserat, les deux Savet de M. Jacob, Michaud, arrivé de Clairvaux, de M. Ceysel. Pierre réclama, et au bout de deux jours, vit entrer dans sa cellule un tout jeune homme l'air maussade, qui le salua par ces paroles :

— Eh bien, il faudra songer à sauver votre tête.

— Qui êtes-vous ? demanda le prisonnier sèchement, le sourcil froncé.

— Maître Guerrier, désigné d'office pour vous défendre, répondit le nouveau venu.

— Eh bien, maître Guerrier, j'aimerais mieux n'être pas défendu du tout ou, fort de ma conscience, me défendre moi-même, plutôt que de l'être par un avocat qui, jugeant sur les accusations de mes ennemis, me croirait coupable.

C'était une leçon, et le jeune avocat eut le bon sens de comprendre qu'elle était méritée. Le parquet l'avait choisi pour défendre Pierre Vaux justement parce que, débutant à peine dans le barreau, il manquait d'expérience ainsi que du talent qui, quelquefois, en tient lieu, et même parlait très difficilement.

M<sup>e</sup> Guerrier, d'ailleurs, ne connaissait rien de l'affaire, sinon ce qu'en avaient dit les journaux et très sincèrement supposait son client un scélérat achevé.

L'attitude de Pierre l'impressionna profondément et fit naître le doute en son esprit. Au bout d'un quart d'heure de conversation, ce doute tendait à devenir une certitude.

— Mais alors, songeait le défenseur avec quelque effarement, si les autres accusés sont dans le même cas, ces hommes sont victimes d'une machination abominable !

Il s'en fut voir ses collègues ; ceux-ci achevèrent de l'édifier. Aussi, à la seconde visite qu'il fit à son client, l'attitude de M<sup>e</sup> Guerrier était-elle tout autre.

Malheureusement, le temps lui manquait pour étudier le dossier, et Pierre, ne soupçonnant pas dans toute son infamie le rôle de Gollemard, n'avait pu éclairer son défenseur en lui montrant la ténébreuse intrigue dans laquelle le dénonciateur Balleaut jouait le rôle d'un aveugle instrument.

La situation était angoissante. Si l'accusé, soutenu par une conscience sans reproches, demeurait inébranlable et

sûr de son acquittement, l'avocat se sentait inquiet. Il entendait gronder au dehors les fureurs réactionnaires contre ceux qu'on appelait les démagogues incendiaires ; il constatait l'arrivée de témoins suspects et au parquet même d'étranges conciliabules.

— Nous sommes en danger, en grand danger, songeait-il, mesurant la tâche dévolue à ses piètres forces.

Quatre jours seulement le séparaient des débats, lorsque, un soir, à la porte du modeste appartement qu'il occupait rue des Minimes, retentit un coup de sonnette. Un instant après, la domestique lui remettait une carte de visite portant ce nom : *Docteur Hâzin*.

— Faites entrer, dit l'avocat.

## VIII

## LE DOIGT DE LA MORT

Coquet-Bernard, qui maintenant, vivait moins malheureux, réconforté par le voisinage, la solidarité et la sympathie de Georges et de Valentine, avait parlé à ses deux amis des faits pour lesquels la boutonnière de M. Montgarin s'était enrichie du ruban rouge ; mais il n'avait pu raconter dans ses détails le drame judiciaire de Chalon. De longues années devaient s'écouler avant que ces détails fussent connus.

Si la femme légitime du juge d'instruction, devenue la compagne de Georges Roynal, eût pu savoir à quelle besogne ténébreuse s'était livré son mari pour étouffer la manifestation de la vérité, son mépris pour les institutions et l'esprit d'une société qu'elle avait fuie eût redoublé si possible. Et combien plus encore elle se fût réjouie d'avoir échappé à ce milieu odieux où tout sentiment humain était bafoué, écrasé, pour aller vivre en réfractaire, heureuse, avec l'homme qu'elle aimait, sur un point presque perdu du globe !

A Chalon, toutes les passions bonapartistes et cléricales se déchaînaient contre la poignée de rouges que M. Montgarin et ses excellents collègues se préparaient à offrir en holocauste au pouvoir.

Gollemard, Balleaut, l'ancien maire Roussot, le receveur Coste, le bedeau Flamiche, la femme Pauly et une foule d'autres avaient été cités comme témoins ; les jurés, triés sur le volet, étaient tous des hommes bien pensants, propriétaires, agents retraités et anciens officiers. Le président des assises, M. Pillot, conseiller à la cour d'appel de Dijon, disait complaisamment à quelque amis intimes : « Cela marchera ; j'en fais mon affaire. »

Le docteur Hâzin n'ignorait rien de cette situation ; ce qu'il n'avait pas appris, sa profonde connaissance des hommes le lui faisait deviner. Il sentait l'effort énorme des magistrats pour ajouter à l'interminable liste des forfaits judiciaires un crime de plus. Mais aussi il se félicitait en voyant que l'accusation allait produire comme principaux témoins à charge Balleaut et Gollemard. Contre le premier il avait, par l'intermédiaire de la Jeannotte, réuni une série de faits des plus graves établissant les liens qui le rattachaient au second. Et celui-ci, il se promettait de l'écraser en produisant son formidable dossier. Ces deux témoins à charge étant accablés, l'accusation tombait.

Ce fut avec un profond déplaisir que le docteur apprit le choix fait par Pierre de M<sup>r</sup> Leroyer comme défenseur et, conséquemment, avec une satisfaction marquée qu'il sut le refus de cet avocat prudent.

— Mieux vaut n'être pas défendu que l'être à demi par un trembleur égoïste, songea-t-il.

Mais quand il eut connaissance de l'individu que d'office on assignait à Pierre Vaux, le digne savant fronça le sourcil.

Un élève de rhétorique qui va bredouiller un mauvais discours d'examen et faire condamner son client au maximum si on ne l'en empêche. Heureusement je suis là.

Son parti était pris ; il allait voir le jeune avocat, tâter son étoffe et, si possible, agir de concert avec lui. Sinon, il se ferait toujours citer comme témoin et arriverait avec son formidable dossier proclamant l'indignité de Gollemard et ses rapports avec Balleaut.

Il crut prudent toutefois de ne pas se munir de notes constituant ce dossier, car sa visite à M<sup>r</sup> Guerrier pouvait être signalée et un vol de documents était possible. Hâzin se rappelait avoir lu récemment le compte rendu d'une affaire semblable survenue en Belgique. La Jeannotte lui était toute dévouée : ce fut à elle qu'il confia son dossier en partant pour Chalon.

— Je sais que vous avez une cachette sûre, lui dit-il. Déposez-y ces papiers qui sont de la plus haute importance et tenez-les à ma disposition soit que je vienne, soit que j'envoie les chercher.

— Vous pouvez compter sur moi, monsieur le docteur, répondit la paysanne.

Hâzin avait, d'ailleurs, emmagasiné dans sa solide mémoire tous les faits notés dans ce dossier et, pour plus de sûreté, il en avait relevé un résumé, rédigé en langue hongroise, qu'il portait dans la poche de sa redingote. Si jamais le papier lui était volé, les voleurs eussent été bien embarrassés, au moins pour un temps, les traducteurs de l'idiome magyar étant plus que rares à Chalon-sur-Saône.

Hâzin partit dans d'excellentes dispositions. Jamais il ne s'était senti plus vigoureux et maître de ses facultés ; si le doute vivait en lui à l'état chronique, cette fois la confiance emplissait son esprit : il entrevoyait avec une certitude mathématique l'écroulement de l'accusation et la confusion des accusateurs. Tout le long du trajet qu'il effectua dans la carriole d'un paysan, il repassa dans sa mémoire ses notes, coordonna d'une façon définitive les éléments de sa déposition.

— Allons, fit-il mentalement, nous gagnerons la bataille !

Le soir tombait lorsque le véhicule s'arrêta à l'entrée de la sous-préfecture. Le docteur, après un léger repas, accompagné d'un bon café, se dirigea vers la rue des Minimes, où demeurait M<sup>e</sup> Guerrier.

En arrivant devant la maison de l'avocat, Hâzin sentit soudain un éblouissement : des étincelles dansèrent devant ses yeux. Ce ne fut, d'ailleurs, qu'un éclair.

— Tiens ! ricana-t-il. Effet du printemps : est-ce que je redeviendrais jeune homme ?

Il passa devant la loge du concierge, s'enquit de l'étage, et reçut cette réponse : « au troisième, à gauche ». D'un pas ferme, il gravit l'escalier et, arrivé à la porte de l'avocat, sonna, peut-être avec une vigueur inusitée.

La bonne accourut ouvrir, quelque peu surprise ; le docteur lui tendit sa carte.

— Si monsieur veut prendre la peine d'entrer, dit la domestique, ouvrant la porte d'une petite pièce tendue de bleu et modestement décorée. Je vais avertir monsieur.

Machinalement, Hâzin s'assit dans un large fauteuil de cuir, l'esprit préoccupé par son dossier qu'il repassait entièrement, depuis les débuts de Gollemard au château de Lays jusqu'à son administration comme maire de Longepierre.

Un bruit se fit entendre : une porte venait de s'ouvrir ; M<sup>e</sup> Guerrier, sortant de son cabinet, apparut avec cette physionomie engageante que donne aux avocats comme



aux professionnels de tout métier la visite d'un nouveau client.

Le docteur Hâzin se leva, fit un pas en avant et, soudainement, s'écroula comme une masse sur le fauteuil qu'il venait de quitter.

M<sup>e</sup> Guerrier poussa un cri. Vivement, il se pencha sur son visiteur, déboutonnant en un tour de main redingote et gilet, posant sa main sur le cœur.

Déjà ce cœur ne battait plus... Le docteur Hâzin était mort, foudroyé par une congestion.

Au cri de son maître, la bonne était accourue et maintenant, toute bouleversée, elle se précipitait dans la cuisine, chercher de l'eau, du vinaigre, un cordial.

— Tout est inutile, fit l'avocat. Il n'y a plus qu'à aller prévenir le docteur Belin.

Et en lui-même il ajouta :

— C'est égal, venir chez moi tout juste pour y mourir, on n'a pas idée d'un pareil sans-gêne !

Telle était l'oraison funèbre du docteur Hâzin.

Cet homme à l'esprit si pénétrant et si vaste, qui jamais ne se payant de mots, cherchait à pénétrer le secret de toutes choses, gisait maintenant, matière insensible ; une seconde avait suffi pour faire de cet être supérieurement organisé une chose.

M<sup>e</sup> Guerrier ne se targuait pas de sentimentalisme — l'exclamation qu'il avait poussée le démontrait — pourtant, il était encore sous l'impression d'un événement aussi brutal qu'inattendu, lorsque, précédé par la domestique, arriva le docteur Belin.

— Tiens, mon confrère Hâzin ! exclama-t-il stupéfait, car la servante, dans son trouble, n'avait pu lui dire le nom du décédé. Ma foi, voilà qui est tout à fait extraordinaire.

Et se penchant à l'oreille de l'avocat, il ajouta :

— Entre nous, vous savez, ce n'est pas une énorme perte. C'était un mécréant fieffé, sans l'ombre de religion. N'osait-il pas proclamer que l'homme descend du singe.

M<sup>e</sup> Guerrier se contenta de répondre par un geste vague. Il n'écoutait pas le médecin bien pensant en train de déverser son fiel sur le cadavre de son confrère indépendant. Le jeune avocat songeait à cet homme mort avant d'avoir pu prononcer une parole et se demandait quel motif l'avait amené dans son cabinet.

Il était à mille lieues de soupçonner que la moindre corrélation pût exister entre le défunt et son client Pierre Vaux.

Le commissaire de police, prévenu, arriva une demi-heure plus tard pour procéder aux constatations légales.

D'où venait le docteur Hâzin, où habitait-il, c'est ce

qu'on ignorait. Le représentant de l'autorité fouilla dans les poches du mort ; il en tira quelques feuillets couverts d'une écriture fine, en une langue incompréhensible.

— Qu'est-ce que cela ? fit-il. De l'anglais ou de l'allemand ?

— Le décédé était d'origine étrangère quoique tenant son diplôme d'une Faculté française, dit Belin. Quelque chose comme Polonais ou Suédois....

— Suédois plutôt, déclara imperturbablement le commissaire. C'est bien, j'en suis sûr, l'idiome dans lequel sont écrites ces notes.

Le surlendemain eut lieu l'enterrement du docteur Hâzin. Bien que l'irrégion de celui-ci fût notoire, sa dépouille reçut les honneurs de l'Eglise, car des obsèques civiles eussent été d'un pernicieux exemple. On répandit le bruit que le savant connu dans toute la région comme un esprit fort, s'était converti quelques jours avant sa mort. Belin et quelques autres personnalités bien pensantes tinrent à honneur d'apporter une couronne pour célébrer l'entrée au bercail céleste de la brebis censée repentante ; une messe en musique fut chantée par l'abbé Tizonnier, les frais de ces funérailles chrétiennes étant prélevés sur le portefeuille du défunt, suffisamment garni de billets de banque. Ce qui resta de cette petite fortune après prélèvement ainsi opéré par l'Eglise, s'en fut à l'Etat.

Combien le docteur Hâzin, qui ne croyait à aucun dogme, religieux ou laïque, et qui se souciait peu de ce que deviendrait sa dépouille, eût ri en songeant que cette Eglise, dont il raillait l'imposture et les mômeries, aurait, en son honneur, brûlé son encens et répandu son eau bénite ! Oui, un éclat de rire et non un rugissement eût secoué le profond sceptique à la pensée de ces hommes noirs qu'il raillait, appelant sur son âme la bienveillance d'un Dieu hypothétique.

Cette mort allait sauver Gollemard et l'accusation d'un complet effondrement. Le docteur Hâzin avait tout prévu, tout, excepté que lui-même pût décéder à la veille des débats. Et cet événement imprévu, bien naturel pourtant, renversait tout.

Pierre ignore la réapparition et la fin de l'ami qui avait voulu le sauver. Depuis longtemps il le croyait tombé sous les balles autrichiennes.

De même, Irma, arrivée à Chalon avec son père et son frère quelques heures après les funérailles de Hâzin pour assister aux débats, ne sut rien de la scène si courte et si tragique qui s'était passée dans le cabinet de M<sup>r</sup> Guerrier. Tout ce qui n'était pas son mari ne l'intéressait point.

De son côté, la Jeannotte, docile aux instructions du docteur, dont elle n'avait pas appris la mort — car elle ne lisait point les journaux — attendait patiemment l'ordre d'apporter le dossier qu'elle avait mis en lieu sûr. Les jours se passèrent sans lui apporter de nouvelles de Hâzin.

— Qui sait ! pensa la paysanne, peut-être a-t-il renoncé à son idée. En tous cas, je conserverai ces papiers jusqu'à ce qu'il me les réclame.

Le docteur Hâzin, nous l'avons vu, était malheureusement hors d'état de venir les réclamer.

## IX

## AUX ASSISES

Le 23 juin de cette année 1852, destinée à voir la proclamation de l'Empire, une foule agitée houlait autour du palais de justice de Chalon. Foule composée de toutes les classes de la population, mais dans laquelle semblait dominer, faisant rage, la petite bourgeoisie, celle qui, confinant au peuple, en a horreur et ne cherche qu'à s'en écarter.

Enfin, on va donc les juger, ces fameux incendiaires ! disait toute exultante une grosse mercière de la rue Sigorgne. Quel bonheur pour la société d'en être débarrassée !

— Vous avez mille fois raison, madame Ponchat, c'est un grand bonheur, susurra une voix douce tandis que le groupe dont faisait partie la mercière s'écartait avec déférence devant une femme maigre et anguleuse d'environ trente-cinq ans, dont le visage portait une expression à la fois souffreteuse et séraphique.

— Mademoiselle Agathe ! fit la mercière, avec une ama-

bilité obséquieuse, j'espère que vous allez tout à fait bien, maintenant. Vous n'avez plus vos palpitations ?

— Non, grâce aux bons soins de Monsieur.

Mlle Agathe était depuis de longues années la gouvernante du docteur Belin. Très pieuse et d'allures dignes, sévères même, elle voyait rejaillir sur elle une partie de la considération qui s'attachait au médecin de la bonne société. Gouvernante dans toute la force du terme, elle dirigeait la maison et, ajoutait-on tout bas, le maître, avec une autorité absolue et silencieuse. Aussi était-elle profondément respectée du monde des commerçants et des fournisseurs.

— Monsieur le docteur assistera-t-il aux débats ? s'enquit respectueusement Mme Pouchat.

— Naturellement. Tenez, le voici qui passe.

De son doigt maigre, elle montra le médecin bien pensant qui traversait la foule entre le commissaire de police et M. Montgarin.

Ce dernier paraissait animé. Au cours de l'instruction il s'était attendu à voir apparaître Irma en pleurs, lui demandant grâce pour son mari et prête à céder à toutes ses volontés. Au lieu de cela, stoïque dans sa douleur, la jeune femme n'avait pas quitté Longepierre, se multipliant pour suffire aux besoins de la nichée comme aux siens, sans recourir à l'aide de son père. Levée dès l'aube, elle courait, pendant que ses enfants dormaient encore, au champ qu'avait défriché son mari et, la fille du fermier Jeannin se retrouvant en elle, arrosait, bêchait, sarclait : puis, elle rentrait à la maison, s'occupait du ménage et préparait le repas du matin. Après quoi, elle s'essayait à fabriquer quelques sabots, un métier qu'en riant elle avait demandé à son mari de lui apprendre et qui allait peut-être devenir son gagne-pain, quoiqu'elle ne le possédât encore qu'imparfaitement. Pap'André arrivait ensuite, dans l'après-midi, apportant le plus souvent quelques provisions, une tranche de lard ou un panier d'œufs, bien que Irma lui déclarât le plus souvent :

— Merci, père, il y a ici le nécessaire. Nous n'avons besoin de rien.

Le brave homme connaissait la fierté de sa fille et voulait la ménager. Il ne pouvait cependant supporter de voir la famille, privée de son chef, souffrir de la faim et dépérir.

Un huitième des habitants de la commune avaient été convoqués au procès de Chalon comme témoins. Dès sept heures du matin, les curieux massés sur la place, se montrèrent, défilant par petits groupes : Gollemard au bras de Flamiche, l'un aussi onctueux que l'autre ; l'ancien maire Roussot, discutant avec le receveur Coste ; le père

Bastien, se répandant tout haut en invectives sur les rouges, et le brigadier Carrère lui donnant la réplique. Puis, un frémissement courut dans la foule : une femme jeune et belle, une indicible expression de tristesse répandue sur son visage pâli, venait d'apparaître au bras d'un quinquagénaire dont le costume mi-villageois, mi-citadin annonçait le paysan aisé. Une rumeur circula dans les groupes : « Irma Vaux, la femme du chef des rouges. L'autre est son père ».

Tous deux entrèrent avec le flot des témoins et du public dans le Palais de justice. Puis d'autres habitants de Longepierre apparurent : Pauly, l'aspect rude sous ses vêtements du dimanche ; sa femme, droite et résolue, toisant Jeanne Petit venue défendre son père ; le garde champêtre Benoît, maintenant ruisselant de bonapartisme puisque Bonaparte était le maître et criant une dizaine de fois par jour : « Vive l'empereur ! » Plichou venait le dernier.

— Pas de pitié pour les incendiaires ! grondaient çà et là sur la place des voix d'hommes bien pensants, voix auxquelles d'autres aussitôt faisaient écho.

Pourtant, dans cette foule, tous n'étaient pas hostiles aux accusés. Courageusement au milieu d'un petit groupe, M. Gras déclarait :

— Je vous assure que j'ai connu Pierre Vaux : c'est un parfait honnête homme.

Quelques ouvriers se laissaient aussi aller à dire que les faits imputés à l'ancien maire de Longepierre et à ses compagnons n'étaient point clairs et qu'il devait y avoir de la politique là-dessous. Mais rares étaient ceux qui osaient parler ainsi. On n'ignorait pas la mésaventure de Coquet-Bernard, dénoncé comme rouge, quoique n'ayant jamais fait de politique et enlevé, condamné, transporté, en un tour de main. Cet exemple rendait prudent.

La foule s'engouffrait dans le bâtiment, repoussant les sergents de ville qui, du reste, ne la contenaient que mollement, ayant reçu des ordres en conséquence. La foule voulait voir et les autorités désiraient qu'elle vît, la condamnation de républicains devant produire une impression salutaire.

Déjà la salle des assises était comble.

Un remous semblable à celui de la mer et un bourdonnement confus l'agitaient. Ce remous et ce bourdonnement cessèrent tout d'un coup, lorsque, par une petite porte, apparurent les accusés, encadrés de gendarmes.

Presque aussitôt une autre porte, tout au fond de la salle, donna passage aux magistrats, qui, solennels dans leurs grands manteaux rouges, s'en furent prendre place sous le portrait du Christ dominant l'auditoire.

Les jurés étaient à leur banc, en face des accusés sur le sort desquels ils allaient avoir à se prononcer. Dans ces têtes de bourgeois satisfaits, amis de l'ordre, prêts à devenir enragés, on ne pouvait dire lequel l'emporterait de la stupidité impassible ou de l'inconsciente féroce.

Les accusés formaient deux groupes séparés par un gendarme. Tout d'abord apparaissait, pâle mais ferme dans sa redingote noire, Pierre Vaux. Dédaigneux de suivre les conseils de prudence de M<sup>e</sup> Leroyer, il n'avait pas rasé sa moustache. A côté de lui, sa figure expressive et énergiques, encadrés de larges favoris noirs, à peine mêlés de fils d'argent, venait Savet père, le plus chargé des accusés. Les magistrats avaient voulu impressionner le jury en lui présentant ensemble Pierre, désigné comme l'instigateur des incendies, et Savet, désigné comme son principal complice.

Puis, c'étaient les six autres : Michaud, portant le costume de centrale, l'air décent et tranquille, avec son front plat encadrée de cheveux bruns grisonnants et sa vue basse qui lui faisait tendre le cou pour mieux voir ; Jean Petit, sa barbe châtain bien peignée, la physionomie ouverte et agréable ; Malois, dont le grand corps était secoué par des sanglots ; Claude Savet, l'air étonné, le visage régulier, avec quelque chose de soufureux répandu en toute sa personne ; Dumont et Nicolot, tous deux assez calmes.

Autour d'eux, les avocats attendant la bataille : M<sup>e</sup> Courrault, très résolu ; M<sup>e</sup> Guerrier, s'efforçant de dissimuler son trouble ; les autres défenseurs prêts à disputer le terrain pied à pied.

Les spectacles étaient rares à Chalon, et le jugement de huit républicains, accusés d'incendie, était un spectacle. Aussi les premiers bancs portaient-ils la fine fleur de la société ; fonctionnaires, propriétaires et notables commerçants, mêlés à d'élégantes dames, auxquelles la faveur présidentielle avait réservé les meilleures places. Mme Baduquoy, femme du capitaine de gendarmerie et l'une des beautés de la sous-préfecture, étalait une robe amaranthe dont la coupe, toute nouvelle, faisait sensation. La notairesse, Madeleine Farcy, assise non loin, la contemplait avec dépit, sentant son infériorité dans une toilette ponceau, vieux style. Entre cette robe amaranthe et cette toilette ponceau, s'étendait une tache noire, celle de l'abbé Couillerot, venu chrétiennement voir juger son ancien adversaire.

Cependant l'interrogatoire était commencé ; d'une voix blanche, dolente — on n'en était pas encore à l'heure des foudres — le président demandait aux prévenus leur nom,

leur âge, leur profession. Tous, sauf Malois très affaîssé, répondaient d'une voix ferme.

— Ils n'ont pas du tout l'air de malhonnêtes gens ! murmura dans le fond de la salle un assistant.

A peine celui-ci avait-il prononcé cette phrase peu subversive, un mouchard en civil, debout derrière lui, le désignait à un gendarme qui, brutalement, le saisissait par le bras et l'entraînait dehors sans que personne osât protester.

Cet incident montrait ce qu'il fallait attendre ; magistrats et autorités, ayant la force, prétendaient en user et en abuser. Le public, très impressionné, se le tint pour dit.

Cependant le greffier venait de se lever et déjà lisait l'acte d'accusation. Tout d'abord était retracé le double incendie du mars 1851, à la maison Gorce et chez Mazué. Puis l'énumération des sinistres continuait et l'organe de la loi devenant vengeur déclarait :

« Dès le mois de mai 1851, l'opinion publique et avec elle l'autorité locale désignaient résolument les auteurs de ces coupables méfaits. Les magistrats, étonnés de l'énormité des crimes dénoncés à leurs recherches, hésitèrent quelque temps, mais bientôt ils durent reconnaître la puissance de cette accusation populaire et, guidés par de graves indices et éclairés par des preuves accablantes, ils peuvent enfin livrer à la justice du pays les hommes qui, pendant une année, ont jeté la désolation et la ruine au milieu d'une population laborieuse. »

L'acte d'accusation continuait ainsi en une phraséologie qui voulait être solennelle et n'était que grotesque. Il arrivait à la lettre de Jean Petit dénonçant Gollemard et en faisait une arme contre son auteur, déclarant dans le même jargon :

« Cette lettre était une accusation directe contre le sieur Gollemard, faisant fonctions de maire, et contre son gendre, qui, selon lui, était fondée sur une conversation entre ces deux hommes, entendue le 2 mars par Petit, peu de temps avant l'incendie. Cette lettre mensongère, jointe à la procédure, est la preuve de l'inquiétude et de l'audace de Jean Petit et Maurice Nicolot. Ce qu'ils ont osé indique ce qu'ils savaient avoir à redouter. »

Du même mouvement spontané, Petit et Nicolot se levèrent pour protester. A la fois leurs avocats et les gendarmes se précipitèrent pour les faire rasseoir.

— Tenez-vous donc tranquille ! souffla M<sup>e</sup> Courrault à l'oreille de son client.

— Je ne puis pourtant pas me laisser traiter de bandit ! riposta Petit.

L'acte d'accusation représentait Pierre Vaux comme l'instigateur des incendies et Savet père comme son prin-



cipal agent. Il inculpait aussi, comme auteurs directs, Jean Petit, Antoine Michaud et Malois, et comme complices seulement Dumont, Nicolot et Savet fils.



*Le docteur Hâzin s'écroula comme une masse sur le fauteuil (p. 345).*

La lecture achevée au milieu d'un silence général dans lequel on sentait couvrir la passion et la fièvre, le président suspendit la séance pour une heure et demie.

Dans la salle qui se vidait, on entendit alors bruisser les

conversations et, entre les autres, une voix, celle de Boulenger asis au premier rang, déclarer :

— Onze heures trente-cinq : c'est le moment d'aller déjeuner.

Les accusés, pâles, frémissants de colère, à l'exception de Malois qui ne savait que pleurer, concentraient leurs forces pour la bataille qui allait furieusement s'engager à la reprise des débats.

Tel était l'intense intérêt qui s'attachait à l'affaire qu'un grand nombre d'assistants demeurèrent dans la salle afin de ne pas trouver leur place occupée par de nouveaux venus.

Il était une heure lorsque la Cour d'un côté, les accusés de l'autre, reparurent. Immédiatement, le silence s'établit, tandis que, au milieu de l'attention générale, le premier témoin à charge appelé s'avancait.

Ce premier témoin était Gollemard. Rasé de frais, soigné dans sa mise, à la fois grave et béat, le gros homme s'avancait, les yeux à demi fermés, s'inclinait profondément devant messieurs de la Cour, étendait la main droite dans la direction du Christ, portant la gauche sur son cœur. Et tout aussitôt, invité à dire ce qu'il savait, il commençait, d'une voix pleine de componction, un réquisitoire formidable contre tous les accusés.

— Je parle sans crainte comme sans haine, monsieur le président, déclarait-il. Si j'ai eu avec tel ou tel des prévenus des discussions plus ou moins vives, je n'y songe plus aujourd'hui : mon devoir à la fois comme témoin et comme maire de Longepierre est de dire simplement la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

Pour qui connaissait Gollemard, ce début paternel devait faire frémir. Les magistrats, captés, écoutaient avec bienveillance.

— Si j'avais à donner seulement mon appréciation, continuait le fourbe, j'hésiterais, oui, j'hésiterais à accuser des hommes dont j'ai combattu les idées de désordre et de partage. Mais mon opinion en ce qui concerne les incendies et leurs auteurs est celle de tous mes administrés. Tout le monde à Longepierre sait que les rouges ont formé une association secrète — Dieu sait dans quel but ! — et on regarde Vaux comme le chef de cette association.

L'affaire des faux billets les a consternés parce qu'ils sentaient que Balleaut les tenait et il a fallu que Vaux revienne de prison pour les encourager. Chacun dans le pays a remarqué les allées et venues de ces gens-là, leurs réunions et leurs conversations mystérieuses sous prétexte de s'occuper des affaires de la commune.

Puis, il arrivait à l'accusation portée par Jean Petit, qui osait le dénoncer, lui, Gollemard et son gendre Plichou,

comme incendiaires. Son indignation, cette fois, ne pouvait se contenir et, dans un frémissement de tout son être, il s'écriait : « je ne veux même pas protester contre une semblable accusation ! »

Magistrats et jurés écoutaient, pleins de sympathie et même d'admiration pour un si honnête homme. « Très bien ! » faisait de la tête le président Pillot.

Gollemard alla s'asseoir au milieu d'un murmure flatteur. Les accusés, domptant avec peine leur exaspération, le foudroyaient du regard.

Leur tour était venu d'être interrogés. « Vous avez entendu les charges qui pèsent sur vous, confirmées par les paroles du témoin. Eh bien, Petit, Malois, Dumont, Savet, que répondez-vous ? »

Un à un, Malois lui-même au milieu de ses sanglots, les prévenus protestaient de leur innocence, niaient avoir jamais constitué la moindre association. La parole était maintenant à Pierre Vaux ; un mouvement de curiosité intense se fit dans la salle lorsqu'on vit se lever, droit et ferme, celui qu'on désignait comme le chef des incendiaires.

— On a prétendu, dit-il d'une voix calme, que l'opinion publique me désigne comme le chef d'une société criminelle. Je défie M. le maire de citer une seule personne — à part Balleaut, dont je prouverai les mensonges — qui m'accuse de la moindre action déshonorante. L'intégrité de ma vie est connue de tous. Si j'ai eu des relations avec la plupart des accusés, ces relations n'avaient rien de coupable et rien de mystérieux. Nous faisons partie du conseil municipal, nous avons sur les affaires de la commune les mêmes sentiments, et nous étions unis par le désir de faire triompher nos idées. Nous n'avions pas à nous cacher pour cela.

Cette fois, le même murmure d'assentiment qui avait accompagné les paroles de Gollemard suivit celles de Pierre Vaux. Les foules sont ainsi : accessibles aux apparences extérieures et à la musique des mots plus qu'aux raisonnements, elles applaudissent aux discours les plus opposés s'ils sont également bien prononcés.

Déjà la salle partageait sa faveur entre Gollemard et Vaux, comme entre deux adversaires de semblable force. Avec cette différence toutefois que le public assis, appartenant à la bonne société de la ville, demeurait irréductiblement contre le démagogue, tandis que le public debout, roture et plèbe, susceptible d'être égaré par son ignorance, mais aussi de sentir battre son cœur, se trouvait remué en faveur de l'accusé.

Le président comprit, avec son expérience personnelle, qu'un revirement commençait. Il se hâta d'interroger

Michaud, pensant que le spectacle de cet homme en costume de centrale, déjà condamné pour faux et maintenant accusé d'incendie produirait une impression défavorable. A son mécontentement marqué, Michaud répondit fort bien, avec modération, mais dignité :

— Je n'ai pris aucune part aux incendies ; j'ignore quels sont leurs auteurs. Je n'ai donc fait à Balleaut aucune confidence, et si je lui ai fabriqué des billets pour lesquels j'ai été condamné, c'est qu'il m'a apitoyé sur le sort de son enfant malade et qu'il ne pouvait faire soigner. Quand il a été pris, mon inquiétude était bien naturelle.

— C'est bon, grommela le président, furieux de trouver un accusé qui osait discuter. Asseyez-vous !

C'était maintenant le tour de Jean Petit. Avec une énergie remarquable, car il sentait qu'il fallait vaincre de haute lutte ou succomber, celui-ci accusait Gollemard et Plichou, disait la haine mortelle vouée à l'aubergiste d'apparence si papelarde à Mme Frilley qui l'avait remplacé comme buraliste. Il montrait à nu, disséquée en ses recoins invisibles, l'âme de Gollemard.

Ce dernier frémissait tout en feignant de sourire dédaigneusement. Ah ! si le docteur Hâzin fût arrivé alors avec son dossier !

« Madeleine Pauly ! »

A l'appel de son nom, la femme du maréchal, assise au premier banc des témoins, sous l'œil de Gollemard qui la regardait, impérieux, à la dérobée, se leva et s'avança, droite, en apparence impassible, devant le tribunal. Elle leva la main et commença d'une voix sèche sa déposition : Dans la nuit du 2 au 3 mars, Jean Petit, rentrant après que l'incendie eut éclaté, avait annoncé à sa fille Jeanne que le feu était au pays. Cette nuit, la porte du jardin faisant communiquer la demeure du conseiller municipal avec la maison Gorce, était restée ouverte. Le fait lui avait été attesté par Jeanne Petit elle-même.

— C'est faux ! cria une voix.

La voix était celle d'une enfant, mais l'intonation passionnément énergique. On put voir Jeanne Petit, debout et toute pâle, tournée vers l'accusatrice de son père et lui jeter de nouveau à la figure :

— C'est faux !

· Madeleine pâlit. Pendant sa déposition mensongère, elle n'avait pas été à l'aise, se rappelant les paroles menaçantes de Charbonnier-Borgeot et tremblait à tout moment de voir surgir la figure de son ancien amant.

Mais Charbonnier-Borgeot était loin et Gollemard, tout près, la surveillait de son œil attaché sur elle comme celui du serpent sur la proie qu'il fascine. Aussi répéta-

t-elle, les yeux fixés à terre cependant : « J'ai dit la vérité. » Et, sur l'invitation du président, elle se hâta de regagner sa place, passant devant Gollemard, qui lui sourit discrètement comme pour dire : « C'est bien. »

L'interrogatoire des témoins continua, coupé de questions aux accusés. Après Jeanne Petit qui, de nouveau, démentit Madeleine Pauly, on entendit des ennemis de Savet père et de Malois, venant sans crainte épancher leur bile. Savet particulièrement était maltraité, dépeint comme un haineux prêt à tout, un de ces ennemis mortels de la société qui, ne se payant pas de phrases, ne s'en remettent qu'à eux-mêmes du soin de satisfaire leurs rancunes contre les heureux. Plus que tous ses coaccusés, il était pris à partie à la fois par l'accusation et par les notables venus déposer. Ouvrier inculte qui se croyait l'égal d'un homme de haute classe, il n'avait pas droit à ce restant de sympathie qui, chez les bourgeois les plus sévères, peut subsister en faveur des leurs égarés.

Un mouvement se fit tout à coup. Le président venait d'appeler M. Roussot, l'ancien maire de Longepierre.

Celui-ci s'avancait, en proie à une terrible lutte intérieure. Depuis le 2 décembre, il avait réfléchi. Certes, il détestait les idées professées par les inculpés et considérait encore le partage des biens communaux comme une violation des droits sacrés de la propriété. Mais cette violation s'était trouvée ratifiée par l'autorité préfectorale, et en dehors de la politique, les accusés ne lui avaient jamais porté tort ; il ne connaissait aucun fait blâmable à leur actif. En outre, il voyait clair dans le jeu de Gollemard : ce gros homme, jadis son adjoint, l'avait forcé, par sa démission soudaine, à se démettre lui-même, et maintenant il usurpait les fonctions de maire de Longepierre. C'était pour conserver indéfiniment ces fonctions que Gollemard voulait faire condamner des adversaires. Pourquoi donc irait-il, lui Roussot, faire le jeu de cet ambitieux en l'aidant à accabler des hommes très probablement innocents ?

Et, à la surprise de tous, des accusés eux-mêmes, on entendit le réactionnaire M. Roussot répondre au président d'une voix ferme :

« Je n'ai rien à dire contre les inculpés. »

M. Pillot eut un soubresaut sur son fauteuil ; le procureur Macroze eut un bond de chat-tigre qui voit sa victime lui échapper.

— Vous avez dit à Longepierre, cria le magistrat éperdu de colère, que Vaux avait une influence désastreuse sur le peuple !

— J'ai pu dire cela de Vaux, répondit l'ancien maire, en le considérant comme un homme politique, mais non

à l'égard des incendies. La preuve, c'est qu'il a fait nommer au conseil qui il a voulu et qu'il a été lui-même légalement élu maire de Longepierre. Je connais Vaux. Il a été mon secrétaire de mairie pendant quatre ans. C'est l'homme le plus délicat que je connaisse.

C'était un rude coup sur l'accusation. Le président, cloué, eut à peine la force de murmurer : « C'est bien ! » et d'appeler un autre témoin.

D'autres dépositions furent entendues ; aucune n'apportait de preuves contre les accusés. Les magistrats sentaient naufrager l'accusation.

Il ne restait plus de témoin à charge que Balleaut ; c'était le dernier atout ; il fallait le réserver.

L'audience fut levée à onze heures du soir et renvoyée au lendemain.

## X

## L'ÂME D'UN JUGE

Rentré dans son appartement de la rue Saint-Georges, M. Montgarin demeurait pensif.

A midi, il avait mangé une côtelette et bu un verre de Beaune ; le soir, il n'avait rien pris, et, tandis que, l'audience renvoyée au lendemain, Boullenger s'était précipité dans la rue en clamant désespérément : « Mais, je crève de faim ! », lui, entièrement absorbé par le drame qui se déroulait, restait insensible aux tiraillements de son estomac.

Ce drame était en partie le sien. Il l'avait machiné avec la collaboration géniale de Gollemard et celle inconsciente du juge de paix. Le verdict qui, le lendemain allait être rendu, consacrerait son triomphe ou sa défaite.

Il ne croyait pas à la culpabilité de Pierre Vaux, non plus que des autres, sauf peut-être de Savet. S'il y eût cru, les débats de cette première audience eussent suffi à l'éclairer.

Mais que lui importait ! Pierre et ses coaccusés n'étaient-ils pas des démagogues, des rouges, c'est-à-dire des ennemis de la société, indignes de pitié et même de justice ?

La justice, d'ailleurs, ce n'était guère un professionnel comme lui qui pouvait y croire !

En outre, l'ancien instituteur n'avait-il pas commis le crime irrémissible d'être le mari d'une femme belle, qu'il aimait, dont il était aimé, et pour laquelle le magistrat brûlait d'une convoitise sadique ?

Ce juge d'instruction revêche, réfrigérant au physique comme au moral, torturé, sinon dans son amour, du moins dans son orgueil et ses sentiments propriétaires, par l'abandon de sa femme, avait fait à une demi-paysanne l'insigne honneur de jeter son dévolu sur elle. Et à des avances aussi flatteuses, Irma avait répondu par l'outrage d'un soufflet retentissant !

Du moins l'instruction par lui menée allait offrir au magistrat l'occasion d'une juste revanche. Il verrait sa belle insulteuse tomber à ses pieds, vaincue, éplorée, le suppliant de faire grâce, s'offrant tout entière pour le fléchir, acceptant tout pour sauver son mari.

Et lui jouirait de son triomphe ; il savourerait dans toute son intensité le délice d'écraser un être faible, de le faire palpiter, panteler sous son pied. Et il verrait.

Il verrait si, après avoir longuement, lentement torturé, il lui conviendrait de faire grâce. Sans doute feindrait-il de se laisser fléchir, de pardonner à Irma son geste, de lui promettre la mise en non-lieu de Pierre, afin que la jeune femme se livrât à lui.

Mais après ! Oh ! sitôt ce viol perpétré, par quel rire infernal et triomphant il refoulerait la pauvre femme, après il répondrait à Mme Vaux, venant lui rappeler sa promesse ! Avec quelle joie, l'avoir souillée, dans toute l'agonie de son désespoir !

Oui, c'était bien cela, il mentirait — que lui en coûterait-il ! — à celle qu'il voulait posséder, lui promettant la liberté de son mari, avec l'intention arrêtée de violer cette promesse. D'ailleurs, il se disait qu'une fois qu'Irma se serait abandonnée à lui, elle ne pourrait plus se reprendre ; elle serait obligée de le subir tant qu'il voudrait.

Et un si beau plan s'était écroulé !

Irma, malgré sa douleur, sa misère, ses angoisses, n'avait pas fléchi.

Il s'était attendu à la voir frapper à la porte de son cabinet, humiliée, larmoyante, anéantie dans son désespoir. Les jours, les semaines s'étaient écoulés et Irma n'avait point paru !

Fortifiée par son indestructible amour pour Pierre, par sa droiture, sa dignité et son courage, la jeune femme ne s'était point courbée. En vain, plusieurs personnes lui conseillaient-elles une démarche auprès du



juge d'instruction ; elle connaissait maintenant l'âme du misérable chargé de peupler les prisons et les bagnes ; elle eût préféré mourir que de s'agenouiller devant lui. D'ailleurs, il lui paraissait impossible que l'innocence de Pierre ne fût pas proclamée au grand jour. C'était une épreuve que le ciel leur envoyait, mais l'épreuve serait passagère.

Pendant cette mortelle journée de débats, Irma, au milieu de toutes ses angoisses, avait conservé une fermeté stoïque. Si elle souffrait, c'était surtout pour son mari, cloué sur ce banc ignominieux entre des gendarmes, désigné comme le pire des malfaiteurs aux sévérités des jurés et au mépris de la foule. Mais le lendemain, quand l'acquiescement serait prononcé, car elle demeurerait confiante en l'issue finale, quelle revanche pour Pierre et sa famille, pour tous les honnêtes gens !

M. Montgarin avait le cœur trop desséché pour admirer la vaillance de cette femme, épouse et mère, sa victime, mais il était forcé de reconnaître cette vaillance, supérieure à la fatalité la plus implacable. Et sa pensée se reportait sur une autre femme, la sienne, si frêle de trempe avec son éducation de bourgeoise dévote, et qui, possédant bien-être, situation sociale enviée, avait tout abandonné pour fuir la maison conjugale.

Les deux femmes, la plébéienne et la mondaine, étaient également mariées. Comment se faisait-il que l'une demeurait fidèle à une union qui aboutissait à la misère et la honte, tandis que l'autre, née dans une couche supérieure de la société, violait l'engagement contracté devant Dieu et devant les hommes ?

Le juge d'instruction, esprit étroit, confit en égoïsme et en préjugés, était incapable de comprendre qu'Irma aimait son mari et lui demeurait fidèle, non pour les formalités religieuses et civiles qui avaient entouré son union, mais pour les admirables qualités d'esprit et de cœur qu'elle avait découvertes en lui. De même, il ne pouvait se dire que Valentine Montgarin avait obéi à un besoin irrésistible de tout son être en abandonnant l'homme sec et répulsif auquel d'inconscients parents l'avaient livrée malgré elle, comme une marchandise.

Du reste, il voyait toujours celle qui, devant la loi, demeurait son épouse, sous les traits de la jeune femme mièvre et sans idées propres, partagée entre les futilités mondaines et la dévotion. Il ne pouvait se douter de l'immense évolution qui s'était accomplie en elle sous l'impulsion première de ce grand magicien : l'amour.

— Où est-elle ? Que fait-elle ? se demandait avec rage le magistrat. Sans doute, elle doit être malheureuse, elle aura suivi l'amour de passage de quelque Don Juan qui se

sera ensuite fatigué d'elle, car ces coups de tête, accomplis en dehors de toutes les lois sociales et religieuses, n'ont pas de lendemain, et c'est leur châtement. Et maintenant elle doit être, depuis longtemps déjà, sans ressources, incapable de gagner sa vie, l'âme terrifiée par la conscience de son crime, car elle était vraiment dévote. C'est la vengeance de Dieu qui commence. Ah ! puisse-t-elle longtemps souffrir !

L'excellent M. Montgarin proférait ce souhait avec toute la ferveur de son âme chrétienne. Il avait cruellement souffert dans son orgueil et dans ses habitudes de l'abandon de Valentine et il trouvait une consolation à la pensée qu'elle aussi devait souffrir, et plus durement encore, les éléments les plus nécessaires à la vie lui faisant défaut.

Combien il se trompait !

Jamais Valentine n'avait été plus heureuse. Son amour inaltérable pour l'homme de son libre choix, loin de subir les hontes du remords et de la crainte se fût, s'il était possible, retrempé et avivé d'une force nouvelle au souvenir des jours ternes d'esclavage et d'abêtissement religieux passés avec M. Montgarin, au milieu d'une société felleuse et stupide.

Et maintenant, c'était la liberté, l'expansion de tout son être, dans un cadre que la nature bienveillante semblait avoir apprêté pour elle.

Sous un ciel d'un bleu immaculé, en face d'un océan infini comme le rêve, oubliés du monde et l'oubliant, parmi le murmure des sources et la brise se jouant dans les feuilles embaumées des platanes, Valentine et Georges vivaient heureux.

Sans la présence de Coquet-Bernard, qui passait tous ses dimanches et parfois ses lundis au Bon-Repos — les autorités pénitentiaires lui laissaient une assez grande liberté d'allures, — jamais les deux amants ne se fussent rappelé avoir laissé derrière eux un pays qui s'appelait la France et, dans ce pays, une petite ville qui s'appelait Chalon-sur-Saône.

L'écho des misères des transportés ne parvenait pas jusqu'à eux, malgré la proximité de Cayenne, où, d'ailleurs, les hôtes du Bon-Repos se rendaient très rarement. Une canonnière qui descendait le Mahury leur portait les objets d'approvisionnements que ne fournissait pas la concession, ainsi que leur courrier, qui se composait presque entièrement de lettres de correspondants commerciaux et de journaux des Etats-Unis, car Georges et Valentine avaient employé intelligemment leurs loisirs en apprenant les deux langues dominantes sur le continent américain : l'anglais et l'espagnol.

Ah ! si Montgarin eût vu tout cela : cette idylle conti-

nuée, ce repos, ce bonheur ! Mais le misérable, possédé tout entier par sa fièvre de rancœur, d'orgueil blessé et de convoitise inassouvie, était à mille lieues de supposer la réalité.

Son imagination de tortionnaire lui montrait sa femme réduite à la faim, à la mendicité, puis au suicide et Pierre Vaux déjà revêtu de la livrée du bagne.

Un rictus de tigre rendit horrible sa physionomie peu attrayante, tandis qu'il se murmurait frémissant :

— Allons ! la suite et le verdict à demain, ou plutôt dans quelques heures !

La pendule du salon marquait, en effet, minuit et demie.

## XI

## LA JUSTICE PRONONCE

Le 24 juin, à sept heures du matin, les débats recommencèrent aux assises de Chalon.

Cette fois, c'était la lutte définitive : on sentait que la déposition de Balleaut, principal ou plutôt unique témoin à charge, serait le grand coup ; s'il réussissait, les accusés allaient au bagne ; s'il échouait, leur acquittement s'imposait.

M. Montgarin avait peu dormi. Il fut un des premiers à reprendre sa place de la veille dans le prétoire, à côté de l'abbé Tizonnier, venu assister au dénouement du procès. Boullenger fit son entrée un peu plus tard, s'étant préalablement lesté d'un bon déjeuner.

Les témoins apparaissaient peu à peu, suivis de la masse des assistants : ces dignes bourgeois étaient visiblement maussades d'avoir eu à se lever matin. Le juge d'instruction en tira une augure favorable.

— Ils sont mécontents, ils condamneront ! pensa-t-il.

Mécontents aussi, semblaient les juges qui, avec des allures raides, entrèrent dans la salle au milieu du bruissement des conversations. On remarqua beaucoup que le président et le procureur de la République confabu-

laient longuement avant d'aller s'asseoir sur leurs fauteuils respectifs.

A sept heures moins quelques minutes, s'ouvrit la petite porte située derrière le banc des accusés. Et l'on vit apparaître, formant comme la veille deux groupes séparés par des gendarmes, Pierre Vaux et Savet père, puis Michaud, Jean Petit, Savet fils, Dumont, Nicolot et Malois.

Tous étaient pâles ; à peine avaient-ils, depuis vingt-quatre heures, mangé une bouchée, et aucun d'eux n'avait dormi ; mais, sauf Malois, ils conservaient une attitude aussi ferme que digne. Encore Malois lui-même semblait moins anéanti que le jour précédent : il ne pleurerait plus, sans doute ayant versé, la veille, toute la quantité de larmes qui était en lui.

Dans la salle, une femme se leva à l'apparition des prisonniers, et son visage angoissé rencontra le visage de Pierre qui la cherchait aussi. C'était Irma.

Leurs regard s'échangèrent, inexprimables. Bien plus encore que par l'œil, ils se voyaient par la pensée qui intensifiant leur puissance de vision, établissait entre eux une véritable communication magnétique.

Malgré la distance qui les séparait chacun pouvait ainsi lire en l'autre.

En son mari, Irma lisait le courage inébranlable, l'indignation contenue et la confiance. En sa femme, Pierre lisait l'admiration, l'amour, le dévouement sans bornes, au milieu des plus atroces souffrances morales.

— Les débats sont repris, annonça le président. Messieurs les jurés, je fais appel à toute votre attention ; il nous reste à entendre un témoin à charge, le principal de tous.

Et au milieu d'une émotion qui étreignait toute la salle, il appela :

— Balleaut-Palanchon !

Du banc des témoins, un homme grand et mince, aux yeux clignotants, au front fuyant, couronné de cheveux grisonnants, se leva et, le dos courbé, dans une attitude d'humilité sans bornes, s'avança vers la cour. Telle était son allure, à la fois louche et rampante que, du fond de la salle, partit cette exclamation :

— C'est un bedeau !

Mais non, c'était bien l'incendiaire. Gollemard, au côté duquel il se trouvait encore l'instant d'auparavant sur le banc des témoins, n'avait cessé de le styler et, maintenant il venait réciter par cœur la leçon apprise.

Déjà le président l'interrogeait d'un ton paternel qui contrastait fort avec le ton pris à l'égard des accusés.

— Votre âge ?

— Cinquante-quatre ans.

Bien. Votre profession ?

— ...Cultivateur.

Cette réponse ne fut pas faite sans une légère hésitation. De fait, Balleaut était adonné beaucoup plus à la maraude, l'escroquerie et la mendicité qu'à un genre quelconque de culture.

— Ne vous émotionnez pas. Vous habitez la commune en Longepierre.

— Oui, monsieur le président.

— Par conséquent, vous connaissez les accusés et leur moralité. Dites sans crainte ce que vous savez d'eux.

La moralité de Pierre Vaux et de ses amis appréciée par Balleaut ! Il y avait là une telle ironie dans le tragique et l'infâme qu'on pût entendre, du côté des prisonniers, quelque chose comme un rugissement terminé en éclat de rire.

— Accusés, silence ! cria le président furieux. Vous devez respecter le témoin.

— Mais, c'est un gredin, un voleur ! cria Jean Petit.

— Un voleur ! et vivement le magistrat, habile à saisir l'occasion d'une riposte. Avez-vous été condamné pour vol, Balleaut ?

— Monsieur le président, moi... je... je suis un honnête homme.

— Vous avez été accusé pour une affaire de faux billets, c'est vrai, mais acquitté, par conséquent, nul n'a le droit de vous traiter de voleur. Le criminel, celui que le verdict du tribunal a frappé, se trouve au banc des accusés, ses coreligionnaires et amis.

— Bien joué ! fit *in petto* M. Montgarin, admirant en connaisseur la manœuvre du président.

Cette manœuvre était habile, la flétrissure d'Antoine Michaud rejaillissait sur ses compagnons.

Cependant, Balleaut, encouragé par tant de bienveillance, anonait sa déposition. D'une voix tantôt hésitante et saccadée, comme si les paroles lui eussent déchiré la gorge, tantôt précipitée, comme s'il eût eu hâte d'en finir, il refaisait à la Cour le récit fait au juge de paix Boulenger.

Cependant, il n'était que trop visible que c'était là une leçon apprise par cœur. Dans la date et la désignation des lieux, Balleaut s'embrouillait, se contredisait et, à bout de ressource, se retournait vers Gollemard. Celui-ci, les yeux à demi-fermés, selon son habitude, comme s'il suivait sa propre pensée, ne laissait pas d'incliner ou secouer la tête, indiquant ainsi de façon muette au témoin s'il se trouvait ou non sur la bonne voie.

Ce manège était tellement évident que des murmures éclatèrent. A la fois les accusés, leurs défenseurs et une

partie de la salle protestaient contre l'impudence de cette déposition machinée.

Les avocats frémissants, se groupaient d'un mouvement simultané autour de M<sup>e</sup> Courrault, le plus intrépide d'entre eux, et celui-ci, la voix vibrante s'écriait déjà :

— Monsieur le président, au nom de tous mes collègues comme en mon nom, je dépose des conclusions.

— Déposez, maître, répondit le magistrat d'un ton presque goguenard.

Très dignement, désignant du regard le maire-aubergiste, M<sup>e</sup> Courrault lança ces paroles, tranchantes comme l'acier :

— Attendu que le sieur Gollemard, par sa présence, par son attitude et par ses gestes, semble influencer le témoin Balleaut dans sa déposition ;

Par ces motifs,

Demandons :

Qu'il plaise à la Cour d'ordonner que le sieur Gollemard sorte de l'audience et en demeure absent pendant la durée de la déposition du sieur Balleaut.

Un murmure d'approbation pour une partie de la salle, de désapprobation pour l'autre partie, suivit les dernières paroles de M<sup>e</sup> Courrault. Les juges se consultèrent du regard.

— La Cour va être forcée de manifester son sentiment. Courage ! murmura M<sup>e</sup> Guerrier à l'oreille de Pierre Vaux, qui répondit, avec un faible sourire :

— Oh ! je ne crains rien. Le tribunal ne peut commettre un déni de justice.

Après des années et des années d'inlassables persécutions, l'ancien maître d'école croyait encore à la justice des magistrats !

L'incertitude ne fut pas de longue durée. Le président, se soulevant à demi sur son fauteuil, jeta négligemment ces paroles :

— La Cour déclare qu'il n'y a pas lieu de tenir compte des conclusions de la défense. Les débats continuent.

Tout ce que la stupidité et la mauvaise foi humaines peuvent accumuler d'inventions était contenu dans ce réquisitoire. Les incendies qui avaient dévoré les habitations s'y trouvaient représentés comme la suite d'autres incendies tout métaphoriques allumés dans les cœurs par la parole enflammée des démagogues. En arrivant à l'accusé visé entre tous, le procureur déclarait : « Vaux a, le premier, jeté dans une population paisible ces grands mots de pauvres et de riches qui ont été le brandon de la discorde et de l'incendie. Il a allumé les querelles, entretenu les défiances, attisé les haines. »

Ce réquisitoire, grotesque au point de vue de la forme,

était pourtant bien propre à impressionner les jurés. Au milieu du fatras des phrases imbéciles et boursouffées, on eût pu discerner l'habileté avec laquelle étaient répétés, du commencement à la fin, tantôt dans un sens figuré, tantôt dans leur sens réel, les mots combustion, torche, flamme, feu, incendie. Il était plus facile de montrer les accusés embrasant les esprits que les habitations et, quoique le fait matériel ne fût pas tout à fait le même, l'impression devait forcément se créer et subsister qu'ils étaient bel et bien des incendiaires.

Cette impression devint bientôt plus intense, lorsque le procureur, pour montrer quel audacieux malfaiteur était Pierre Vaux, s'écria :

« Dernièrement encore, il écrivait à l'illustre prince qui préside aux destinées de la patrie une lettre insolente dans laquelle il a osé lui adresser la qualification de *citoyen*. »

Macroze s'arrêta sur ce dernier mot pour jeter un coup d'œil sur les jurés. Ceux-ci étaient stupéfiés : à la fatigue des efforts faits depuis deux jours pour démêler l'innocence ou la culpabilité des accusés, se joignait maintenant une émotion ahurie. Comment, cet homme au vêtement bourgeois et au langage si correct, à l'honnêteté duquel, quoique accusé, l'ancien maire et le receveur, sans parler d'une foule d'autres témoins, avaient rendu hommage, se permettait de parler au chef de l'Etat comme à un particulier quelconque ?

Le procureur lut clairement sur le visage des jurés. Satisfait, il continua, terminant par cette péroraison jésuitique :

— Messieurs, nous savons que, parmi les accusés, il y a des hommes égarés. Pour ceux-là, vous serez indulgents. Vous direz qu'en faveur de Malois, de Dumont, de Nicolot et de Savet fils (ce dernier à cause de son âge), il existe des circonstances atténuantes. Mais aussi vous savez qu'il y a de grands coupables : Savet, rencontré plusieurs fois la torche à la main, pour ainsi dire ; Vaux, l'instigateur, la pensée du crime ; Michaud et Petit, ses agents dévoués et actifs. Vous vous direz que, quelle que soit la rigueur du châtement, elle ne saurait égaler l'horreur et l'atrocité des forfaits.

Ainsi parlé, le digne magistrat se rassit en échangeant avec le président un regard confiant. Tous espéraient bien qu'en ne s'acharnant pas sur la moitié des accusés, on obtiendrait du jury la condamnation des autres.

Les plaidoiries commencèrent. Successivement, M<sup>rs</sup> Courrault, Jacob, Battault, Pézérat, Pugeault, Leysel et Guerrier, réfutèrent un à un les arguments de l'accusation.



L'un après l'autre, ils montrèrent en Balleaut un imposteur,  
scélérat achevé.  
Les heures s'écoulaient et l'assistance passionnée demeu-



*C'étaient les forçats (p. 375).*

rait dans la salle. Seuls quelques jurés manifestaient des  
symptômes de fatigue.

A minuit seulement, les plaidoiries se terminèrent, et  
le président prit la parole pour résumer les débats.

Ses premiers mots furent pour stigmatiser la scélératesse des démagogues, ennemis de la société ; ses derniers, pour affirmer la véracité de Balleaut.

Celui-ci baissait les yeux d'un air modeste ; Gollemard se frottait les mains.

Quant au juge de paix de Verdun, il avait abandonné le prétoire, incapable de demeurer jusqu'à pareille heure sans souper ni dormir.

Il était trois heures et demie du matin lorsque le président Pillot, ayant prononcé sa dernière phrase, les jurés se retirèrent dans la salle de délibérations.

Combien battaient les cœurs, surtout celui d'Irma, dont les yeux ne quittaient pas le visage de son mari !

Pierre aussi ne voyait qu'Irma. Sa pensée était tout à elle et à ses enfants ; il évoquait les souffrances de sa famille depuis six semaines, l'explosion de joie qui accueillerait son retour et aussi la consternation s'il était condamné.

Mais condamné, pouvait-il l'être ? L'imposture de Balleaut et l'infamie de ceux qui le poussaient n'étaient-elles point apparues au grand jour ?

Pourtant, il repassait toutes les persécutions qui l'avaient accablé depuis des années. D'abord, l'hostilité des notables, la condition humiliante dans laquelle on avait voulu faire de lui, instituteur à Longepierre, une sorte de domestique communal. Puis les dénonciations, la révocation et, finalement, l'accusation infâme.

Ce n'était plus maintenant à sa réputation, à son gain, à son pain qu'on s'attaquait : c'était sa vie même qu'on voulait lui prendre. Serait-il possible que pareille iniquité pût s'accomplir ?

Une sonnette tinta longuement. Les magistrats et les jurés reprenaient leurs places. La parole était maintenant au président pour le prononcé du verdict.

Sur la salle, plongée dans une demi-obscurité que combattait insuffisamment la lueur mourante des lampes, passa comme un souffle haletant de crainte et d'espoir. Tout le monde était levé.

Pierre, dans une tension de tout son être, prêtait l'oreille. Dès les premiers mots, il sentit ses idées se troubler, ses yeux cesser de voir comme si, devant eux, fût tomber brusquement un voile et ce fut dans un vacillement de sa raison qu'il entendit le magistrat prononcer :

« En conséquence : Malois, Dumontet et Nicolot sont acquittés ;

« Claude Savet est condamné à douze ans de travaux forcés ;

« Pierre Vaux, Félix Savet, Jean Petit, Antoine Michaud, sont condamnés aux travaux forcés à perpétuité. »

Un inexprimable cri de douleur, sorti d'une gorge de femme, s'éleva dans la salle, en même temps qu'une voix éperdue et de désespoir, celle de Pierre, lançait cet appel suprême :

— J'en appelle à Dieu !

Le condamné, debout au milieu de ses compagnons, dont trois étaient frappés comme lui, se redressant blême mais vaincu, sous le coup qui le foudroyait et, la main tendue vers ses juges, le regard rencontrant l'image du crucifié, il trouvait dans son cœur, sincèrement religieux, cette évocation à une justice supérieure :

— J'en appelle à Dieu !

Une oreille très fine eût pu saisir un ricanement étouffé parmi les assistants. Il venait de l'abbé Tizonnier, qui avait assisté à cette seconde audience, et qui, étant prêtre, ne croyait pas en Dieu.

## XII

## L'ARMIDE

Cependant, si Coquet-Bernard, déporté contre toute logique, voyait son exil atténué, grâce à la sympathie de Georges et de Valentine, il ne s'en suivait pas que sa situation lui parût des plus enviables.

Les deux amants ne regrettaient point le monde, qu'ils avaient laissé derrière eux, parce que dans la continuité ininterrompue de leur amour, ils se suffisaient l'un à l'autre. Mais le malheureux célibataire n'avait pas les mêmes raisons de se plaire dans un pays à demi sauvage, où il était venu bien malgré lui.

La vue du bonheur de ses amis le rendait sinon jaloux, du moins mélancolique. Les faveurs intermittentes et vénales des négresses de Cayenne lui faisaient regretter ses bonnes fortunes passées à Chalon-sur-Saône. Et pas de théâtre, de cercle, de salon où l'on pût causer de tout et de rien ! Le naturel un moment chassé par ce brusque transport de treize cents lieues, revenait peu à peu chez Coquet-Bernard.

Certes, il n'était plus tout à fait le provincial oisif, exerçant sur la vie intime de ses concitoyens son bavardage acéré de célibataire endurci. L'iniquité qui le frappait l'avait fait réfléchir sur divers points, meublant son cerveau, jusqu'alors à peu près en friche, de quelques idées.

Mais, en dépit de cette demi-évolution mentale, les habitudes le ramenaient au passé. Il voyait des républicains, nourris dans l'histoire des luttes révolutionnaires, exhaler leur amertume, tendre désespérément les bras vers l'horizon évoquant la terre natale, lointaine. Et lui, qu'aucune passion politique n'avait enflévré, finissait, après avoir supporté sa situation pendant un temps, par sentir la lourdeur de la nostalgie.

Il avait obtenu l'autorisation de circuler à peu près comme il voulait sur la grande terre. Cependant, ses visites au Bon-Repos maintenant devenaient plus rares : la vie toute d'amour de ses deux compatriotes le troublait profondément ; parfois, il se demandait avec angoisse s'il ne commençait pas à ressentir pour Valentine plus que de la sympathie.

Le besoin d'aimer est aussi irrésistible chez l'être normal que celui de respirer. Celle que, dans la lourdeur monotone de son exil, Coquet-Bernard désirait de plus en plus ardemment, ce n'était pas l'épouse du juge Montgarin, la compagne de Georges Roynal, c'était la Femme.

— Il est temps que je retourne en France ! murmurait-il fiévreusement.

Par malheur pour lui, ce souhait était d'une réalisation difficile. Les autorités ne lui avaient pas demandé son assentiment pour l'envoyer à la Guyane, et, très vraisemblablement, elles se soucieraient tout aussi peu de son désir de la quitter.

Pourtant, il ne devait pas être impossible d'établir que lui, Coquet-Bernard, ne s'était jamais occupé de politique et que certaines rancunes on ne peut plus intimes et bourgeoises avaient seules causé sa transportation.

N'ayant aucun passé démocratique et ne se sentant pas taillé pour l'apostolat, le malheureux célibataire estimait pouvoir sans compromission appeler à force de lettres et suppliques l'attention du gouvernement sur l'erreur flagrante dont il avait été victime. Certes, il se sentait maintenant une certaine dose d'antipathie pour Sa Majesté Napoléon III, dont le coup d'Etat l'avait envoyé, lui, Coquet-Bernard, servir de pâture aux moustiques et aux maringoins de Guyane ; mais pourquoi se fût-il condamné à perdre, par une attitude de farouche opposition, tout espoir de retour en France ?

Il s'efforça donc d'intéresser à sa cause les hauts fonctionnaires de la colonie, et il y réussit. Le gouverneur, Tardy de Montravel, apprenant que le transporté n'était nullement un républicain, crut pouvoir le recommander à la haute bienveillance de Son Excellence le ministre de la justice.

Des mois et des mois se passèrent. Il fallait attendre

une enquête, un rapport, une décision, transmise à travers toute la filière des bureaux.

Coquet-Bernard, nerveux, maigrissait à vue d'œil, se consumait d'impatience. Georges et Valentine, au courant de ses démarches, ne disaient rien mais demeuraient soucieux.

Ils ne pouvaient exiger du pauvre diable qu'il demeurât volontairement sa vie entière à la Guyane, mais ils se disaient qu'avec son caractère léger, le secret de leur amour heureux, réfugié sur ce coin de l'Amérique française, ne tarderait pas à être connu de tout Chalon, et alors qu'advviendrait-il ?

S'il plaisait à M. Montgarin de porter plainte pour adultère et de faire arrêter les coupables, il le pouvait, la Guyane se trouvant régie par les lois de la métropole.

Certes, Georges et Valentine ne se soumettraient point bénévolement à l'abominable tyrannie des lois. Ils résisteraient ou, aux premiers symptômes inquiétants, se mettraient en sûreté. Mais fuir, abandonner le Bon-Repos, où ils s'étaient aimés si librement, où ils avaient été si heureux ! Perdre le fruit de leur labeur dans cette concession et se diriger au hasard, à l'inconnu, quel désastre !

Un jour, ils virent arriver chez eux Coquet-Bernard, rayonnant, transfiguré ; ils pâlirent.

— Vous êtes libre ? lui crièrent-ils d'une même voix.

— Oui, répondit le transporté en saluant le ciel d'un grand geste. Le gouverneur m'a fait appeler ce matin pour me communiquer la nouvelle. Je serai rapatrié par le premier transport.

— Allons, tant mieux ! fit Georges d'une voix sourde. Vous allez retourner à Chalon ?

Coquet-Bernard, frappé du ton sur lequel était dits ces mots, regarda ses amis et alors seulement remarqua une expression soucieuse sur leur visage.

Un instant, il demeura surpris, puis, comme Valentine, à son tour, venait de lui dire : « Je vous félicite de ce bonheur ! » il eut un sursaut : il avait compris.

— Ah ! s'écria-t-il avec une émotion sincère qui remplaça la joie dont il exultait, croyez-vous que je serais jamais assez misérable pour aller révéler que vous êtes heureux ici, vous aimant en dépit des lois ?

— Non, pas misérable, mais imprudent, fit doucement Valentine. D'ailleurs, continua-t-elle avec résolution, nous dénions au Code le droit de disposer de notre être, de notre vie, de notre liberté. Je ne suis plus la jeune femme courbée sous le joug d'une éducation absurde. Si la société, qui a fait autrefois notre malheur, venait nous relancer ici, nous ne nous soumettrions pas.

— Madame, fit Coquet-Bernard, avec beaucoup de

dignité, j'ai pu être autrefois un désœuvré, un étourdi, un bavard, mais je ne suis point un scélérat, et je m'estimerai tel si jamais je reconnaissais toutes les bontés que vous avez eues pour moi par la plus lâche, la plus impardonnable des délations.

La chaleur avec laquelle étaient dits ces mots toucha profondément les deux amants. Ils tendirent les mains au transporté, et, rassurés de leur inquiétude, le félicitèrent sincèrement de sa libération.

— Si seulement les autres pouvaient aussi rentrer en France ! murmura Valentine songeant aux victimes républicaines du coup d'Etat qui peuplaient encore les îles du Salut, de Cayenne et Sinnamary.

Un mois plus tard, le sémaphore signalait l'arrivée d'un transport de guerre, l'*Armide*.

— Enfin ! voilà le navire qui va me remmener ! s'écria Coquet-Bernard, exultant, en désignant à ses amis, venus ce jour-là à Cayenne, le puissant trois-mâts qui, toutes voiles dehors, grossissait à l'horizon comme un immense oiseau des mers.

L'*Armide* maintenant apparaissait en face du phare de l'Enfant-Perdu. Une foule se rassemblait sur le port, foule composée de colons, de soldats, de marins, de nègres. L'arrivée d'un navire était toujours un événement qui rompait la monotonie de cette existence tropicale, lourde et vide. Le courrier impatientement attendu, portait chaque fois des nouvelles de la vieille Europe, lettres et journaux.

Vers trois heures de l'après-midi, l'*Armide*, saluée par les batteries de terre, jetait l'ancre dans la rade, en face le marché. Tout aussitôt, commença un va-et-vient d'embarcations ; le service de santé se rendait à bord, puis c'était la visite du commandant et de son état-major au gouverneur de la colonie ; les marchands nègres et mulâtres ne tardaient pas à envelopper le navire de leurs petites barques chargées de bananes, pastèques, goyaves et poissons frais. Déjà des femmes de couleur aux pagnes éclatants rôdaient sur la jetée à l'aguet des premiers débarqués.

Dans la soirée, on vit la grande chaloupe de détacher du flanc de l'*Armide* et se diriger vers le quai.

Au milieu des marins, on pouvait distinguer une masse d'hommes vêtus de longues vareuses grises et coiffés de larges chapeaux de paille. De plus près, ou à l'aide d'une lunette d'approche, on eût vu qu'aucun d'eux ne portait barbe ou moustaches.

C'étaient les forçats.

D'autres hommes au costume sombre les encadraient ; à leur ceinture brillait l'éclair d'un sabre.

C'étaient des gardes-chiourme.

La chaloupe vint accoster le long du quai ; au commandement de leurs surveillants, les condamnés se formèrent en troupeau et, deux par deux, débarquèrent sur cette terre où ils étaient destinés à souffrir et mourir.

— Les *fagots* ! En avant, marche ! cria rudement une voix, celle du surveillant-chef.

Et, muets, automatiques, ces êtres qui avaient été des hommes et qui n'étaient plus que des numéros, se dirigèrent en une longue file, encadrés et suivis par leurs geôliers, vers les bâtiments de la transportation.

On allait les immatriculer, et, selon les besoins, les répartir sur différents points de la colonie, les uns au camp Saint-Denis, les autres aux îles du Salut.

— Pauvres diables ! fit Coquet-Bernard avec une pitié réelle, ils arrivent et moi j'ai le bonheur de partir. Ils ont tiré un mauvais numéro à la loterie de la vie : tous n'ont pourtant pas de méchantes figures !

Son regard venait de s'arrêter sur un forçat de haute taille, dont la physionomie, prématurément vieillie, exprimait, jointe à une mélancolie indicible, un sentiment de dignité morale subsistant sous la livrée du bagne.

C'était Pierre Vaux.

Après la terrible condamnation qui l'avait frappé, l'ancien maire de Longuepierre, vaincu, mais non dompté, s'était redressé, trouvant dans sa conscience irréprochable et fière, la force nécessaire pour continuer la lutte. « J'en appelle à Dieu ! » avait-il crié au tribunal, dans un élan de toute son âme, profondément religieux ; mais cet appel suprême à un juge plus impartial que le président Pillot, n'était pas un cri d'abdication. Pas un instant, Pierre, si chrétien fût-il, n'avait songé à accepter la sentence inique avec une lâche résignation.

A la prison de Chalon, où il passa de longs mois, à celle de Mâcon ensuite, puis dans l'horreur du bagne de Toulon, où il avait été inscrit sous le numéro 5613 et mis à la chaîne, enfin à Brest, sa dernière geôle, en France, et à bord de l'*Armide*, il était resté lui-même, stoïque, inébranlable, en imposant, par sa dignité, aux forçats, ses compagnons, réputés les plus féroces, et aux gardes-chiourme, plus féroces encore.

Broyé, meurtri, dans son âme et dans sa chair, condamné au martyre pour le restant de ses jours, Pierre en arrivant dans l'enfer du bagne guyannais, osait encore envisager l'avenir sans épouvante.



## XIII

## LES PAPIERS DU DOCTEUR HÂZIN

Cependant, il était une personne qui, au milieu de tous les événements accomplis dans la région, demeurait profondément perplexe : la Jeannotte.

Les uns se montraient radieux, les autres consternés ; elle, qui ne s'occupait pas de politique, se souciait peu que le gouvernement eût changé de mains. Quelque chose, d'ordre moins général, l'absorbait entièrement.

Elle attendait le retour du docteur Hâzin.

Au courant des nouvelles du canton par les paysans qui, de passage à Navilly, s'arrêtaient au restaurant Pillot, elle ignorait ce qui se passait à la ville.

Depuis longtemps, le savant reposait dans le cimetière de Chalon-sur-Saône, qu'elle continuait à se dire avec confiance : « Il va revenir ».

L'idée qu'il était peut-être mort, comme cela arrive tôt ou tard à tant de personnes, ne se présentait pas à son esprit. Est-ce que cet homme, dont elle admirait presque religieusement l'intelligence et la science, pouvait se trouver commun des mortels ?

— Qui sait s'il n'aura pas changé d'avis ou s'il n'aura pas été obligé de partir ? se demandait-elle. Les accuses auxquels il s'intéressait étaient des *rouges* ; il a pu se voir frappé et vaincu par cet accident vulgaire comme le

trouver compromis, arrêté même. Attendons qu'il donne signe de vie.

Signe de vie, cela eût été bien difficile au digne docteur !

Et les mois succédaient au mois ; rien n'arrivait et pour cause.

A la fin, la Jeannotte sentit son impassibilité s'inquiéter. Certes, les papiers que le docteur lui avait confiés, elle les eût gardés indéfiniment ; tout de même elle s'étonnait qu'il ne se présentât personne pour les lui redemander.

A l'auberge, on avait bien parlé — et avec quelle animation ! — de la terrible sentence rendue contre Pierre Vaux et ses amis. On s'accordait à reconnaître cette sentence comme abominable et même à déclarer que les intrigues locales, de même que les haines politiques, n'avaient pas dû y être étrangères. Plus d'une allusion même avait été faite à l'attitude de Gollemard, mais c'était tout.

On ignorait que le docteur Hâzin, presque inconnu d'ailleurs en ce milieu rural, eût été à un titre quelconque mêlé ou intéressé à l'affaire. De sa mort, nul n'avait eu connaissance ou n'avait parlé.

A la fin, la Jeannotte se dit qu'elle ne pouvait rester dans cette incertitude, tout au moins qu'elle devait s'informer. Puisque le docteur s'intéressait à Pierre Vaux, il était vraisemblable que la famille du condamné le connaissait. Par elle, on pourrait peut-être savoir ce qu'il était devenu.

Elle s'étonna de n'avoir pas eu cette pensée plus tôt. La cause en était que, sincèrement reconnaissante et attachée au docteur, la paysanne ne se passionnait pas sur le sort des accusés maintenant condamnés. Non par hostilité, au contraire, elle leur eût plutôt été vaguement favorable, les soupçonnant innocents ; mais, en somme, elle ne les connaissait pas. Peut-on s'apitoyer sur tout le monde ?

C'était une brave femme, mais la vie de travail pénible et acharné avait durci ses fibres sensibles.

Néanmoins, elle se dit que le docteur Hâzin, s'il revenait, ne pourrait la taxer de précipitation, et, un beau jour, son patron lui ayant donné congé pour vingt-quatre heures, elle prit pédestrement le chemin de Longepierre.

Un an et demi s'était écoulé depuis la tragédie judiciaire de Chalon. Dans la commune, jadis si républicaine, les rouges d'autrefois avaient disparu ou se taisaient.

Les notables avaient repris, sinon les terrains communaux, du moins leur arrogance et leurs prétentions d'autrefois. Mais au-dessus d'eux s'élevait la puissance autocratique de Gollemard qui, toujours maire, à la fois régnaît et gouvernait.

Si Jeanne Hidoux eût vécu quelques années auparavant à Longepierre, elle se fût tout de suite aperçue qu'il y avait quelque chose de changé dans la commune.

Les anciens cabarets Bossu et Frilley, qui portaient tant ombrage à Gollemard, n'existaient plus. Le tyran local avait obligé leurs tenanciers, non seulement à les fermer, mais encore à s'en aller. A l'exception de deux misérables bouchons, il ne se rencontrait plus à Longepierre d'auberge digne de ce nom que celle de l'Etoile-d'Or.

Une partie seulement des habitations incendiées avaient été reconstruites : c'étaient celles appartenant à des notables ; quant aux autres, il n'en restait plus que l'emplacement ; presque toujours, cet emplacement, vendu à vil prix, avait rencontré comme acquereur Gollemard.

Ce dernier était à l'apogée de son triomphe et, comme il faut toujours que la prospérité fasse perdre la prudence aux hommes, il avait complètement oublié la Jeannotte.

Il faut dire que des années s'étant écoulées depuis l'empoisonnement du père Bérot, le meurtrier se sentait entièrement rassuré au sujet de cette affaire. Il n'y pensait même plus.

Jeanne Hidoux, s'étant fait indiquer la demeure de Mme Vaux, se présenta inopinément devant la femme du condamné.

Si Pierre avait supporté avec stoïcisme l'horreur du bague, des fers et des accouplements, sa femme, avec un courage non moins grand, avait supporté quelque chose d'également affreux : la misère pour elle et pour ses enfants. Sans le père Jeannin, la maisonnée fût littéralement morte de faim ; mais le fermier avait lui-même subi des pertes importantes qui l'empêchaient d'aider sa fille comme il eût voulu. D'ailleurs, Irma, demeurée fière dans sa détresse, souffrait d'être à la charge de ses parents et n'acceptait leurs secours que le moins possible.

Les habitants de Longepierre continuaient, pour la plupart, à l'entourer de sympathie, mais d'une sympathie peu efficace. Quelquefois, Gollemard, rencontrant dans le village les enfants de sa victime, tirait paternellement un sou de son gousset et le leur donnait avec des larmes dans les yeux.

Car le scélérat s'était lavé les mains de la condamnation de Pierre Vaux. Au sortir même de l'audience, il avait dit à M<sup>e</sup> Guerrier, en parlant de Balleaut : « C'est une canaille ! Je n'attends qu'une occasion pour en débarrasser la commune. » Rentré à Longepierre, il avait murmuré confidentiellement à une dizaine de personnes : « J'ai bien peur que les juges ne se soient trompés en condamnant ce pauvre Vaux. »

Du premier coup d'œil, la Jeannotte lut sur le visage d'Irma l'intensité des souffrances qu'elle endurait, et, bien que la domestique fût plutôt énergique que sentimentale, elle se sentit réellement apitoyée de cette détresse.

— Courage, madame, lui dit-elle, vous savez qu'il y a du remède à tout, hormis à la mort.

Et elle raconta à la jeune femme la visite qu'elle avait, à la veille des débats, reçue du docteur Hâzin, les projets de celui-ci.

Irma l'écoutait, stupéfaite. Était-il possible que le docteur, qu'elle avait cru mort, fût revenu, décidé à sauver son mari ? Mais alors, pourquoi une nouvelle disparition au moment même où il paraissait prêt à agir ?

Avait-on eu vent de ses projets ? L'avait-on guetté, surpris, assassiné ou enlevé ? Tout était possible : elle entrevoyait maintenant, dans cette affaire, des complications, des intrigues monstrueuses, des dessous qu'elle n'eût jamais osé envisager.

— Et vous dites que le docteur soupçonnait Gollemard ? murmura Mme Vaux.

Bien des fois, songeant à l'attitude prise aux débats par le maire de Longepierre, elle s'était dit que cet homme avait dû être plus qu'hostile à son mari, l'agent actif de sa perte.

Cependant, c'était un simple doute qui ne suffisait pas à confirmer le certificat d'honorabilité décerné par Gollemard à Balleaut. L'âme pure et loyale de la jeune femme n'eût pu supposer en cet homme un insondable abîme de perversité cauteleuse et de noir machiavélisme.

— Oui, il le soupçonnait, répondit la Jeannotte. Mais vous savez, soupçonner n'est rien, il faut prouver : dans ces affaires, on ne saurait être trop prudent.

Quels que fussent ses sentiments personnels à l'égard du patron de l'*Etoile d'Or*, l'ancienne domestique du père Bérôt avait appris par expérience le peu que pèse une pauvre femme de village devant les autorités, et elle appréhendait de se trouver irrémédiablement compromise par une imprudente et bien compréhensible précipitation d'Irma Vaux.

Malgré la sympathie réelle qu'elle ressentait pour la pauvre femme, veuve d'un mari encore vivant, et le désir qu'elle eût d'établir au grand jour la vérité sur le drame d'Ecuelles, elle était persuadée avant tout de la nécessité d'éviter un faux pas.

— Ecoutez, dit-elle à Mme Vaux, il faut commencer par le commencement. Tâchez de savoir ce qu'est devenu le docteur. Peut-être était-il parti pour Chalon ?

— Je m'informerai, répondit fiévreusement la jeune

femme. Mais si je ne retrouve pas sa trace, que ferons-nous ?

— Alors, vous viendrez à Navilly. Vous avez eu de l'éducation, vous savez bien ; je vous montrerai les papiers du docteur.

— Pourquoi ne les avez-vous pas apportés avec vous ?

La Jeannotte eut une réponse digne d'un contemporain des Borgia :

— Eh ! sait-on jamais ce qui peut vous arriver en route ?

. . . . .

Deux jours plus tard, c'était Irma qui se rendait en hâte à Navilly, auprès de la Jeannotte.

— Vous avez des nouvelles du docteur ? lui demanda vivement la brave femme.

— Il est mort ! répondit Mme Vaux dans un soupir étouffé.

— Mort ! Est-ce possible ?

La femme du condamné n'avait pas perdu de temps. Aussitôt après la visite de la Jeannotte, elle était allée trouver son frère, le suppliant de se rendre à Chalon sans retard, pour s'informer auprès des amis de Pierre et de son avocat lui-même sur le compte du docteur Hâzin. Sans doute, puisque celui-ci se disposait à intervenir dans les débats, aurait-il pu prendre contact avec les partisans et les défenseurs des accusés.

Dès les premiers mots de Jean Jeannin, M<sup>e</sup> Guerrier s'était exclamé :

— Comment ! c'est ce docteur qui est venu mourir dans mon cabinet sans avoir pu prononcer un mot ! Et il apportait des éléments à la défense ! Quel malheur !

On peut juger du désespoir de Mme Vaux en apprenant la mort du docteur Hâzin. C'était à la fois un vieil ami et un défenseur — le sauveur peut-être — de son mari qu'elle perdait.

La consternation de la Jeannotte fut, pour des motifs différents, presque aussi grands. Elle avait voué au docteur une reconnaissance profonde.

Elle se demanda si cette mort, qui survenait à point nommé, était bien naturelle, et si on ne se trouvait pas en présence d'une seconde affaire Bérot.

Cette pensée l'électrisa : la paysanne, volontaire et tenace, mais circonspecte, sentit la passion lui monter au cœur et lui brûler les tempes.

— Ah ! le gredin ! murmura-t-elle. Il lui faut encore des victimes.

En l'occurrence, elle se trompait, en mettant au compte

d'un récidiviste de l'assassinat une mort dans laquelle il n'était pour rien.

— Il nous faut agir sans perdre de temps, dit Irma.

— Oui, sans perdre de temps, appuya la Jeannotte. Mais il ne faut pas vous adresser aux autorités du canton ni même de la préfecture. Elles sont toutes d'accord avec le bandit.

— Vous croyez ?

Malgré le crime judiciaire qui avait envoyé son mari au bagne, Mme Vaux conservait encore quelques illusions, faibles à la vérité, sur l'esprit de la magistrature.

La Jeannotte ricana amèrement :

— Ah ! vous êtes encore enfant. Faut-il que ce soit une pauvre femme sans instruction comme moi qui vous ouvre les yeux ! Mais regardez donc ! Carrère loge chez Gollemard qui est aux petits soins pour lui : aussi, il pourrait lui demander d'arrêter n'importe qui... Boullenger...

— Boullenger ? demanda Mme Vaux, angoissée.

— Est un peu le gendre de Gollemard, au moins tout autant que Plichou, continua ironiquement Jeanne Hédoux.

Mme Vaux eut un brusque mouvement de stupeur. Au tribunal, devant les juges solennels qui avaient condamné son mari, elle avait tout écouté, sans comprendre ce qui motivait pareil écrasement de l'innocence, pareille iniquité. Et maintenant, le voile se déchirait devant ses yeux : elle voyait clair. Elle comprenait la monstrueuse alliance Gollemard-Boullenger, conclue par ce dernier pour la satisfaction de sa chair. Elle se rappelait les propositions cyniques du juge d'instruction Montgarin, et elle se demandait si, à tous les degrés de la hiérarchie, cette magistrature, qu'on présentait comme la justicière impeccable des faiblesses humaines, n'était pas sujette aux mêmes faiblesses, aux mêmes passions, aux mêmes vices avec, en plus, l'hypocrisie et le pouvoir monstrueux d'écraser impunément.

— Mais alors, murmura-t-elle, désespérément, si dans ces gendarmes et dans ces juges il n'y a pas un honnête homme, à qui s'adresser ?

— Il faudrait demander conseil à l'avocat qui a défendu votre mari, fit la Jeannotte.

— Vous avez raison. Demain même, je partirai pour Chalon. Mais voyons ces papiers du docteur Hâzin.

— Vous avez raison : j'oubliais. Attendez-moi.

Deux minutes plus tard, la Jeannotte revenait avec les documents qu'elle était allée chercher dans une cachette connue d'elle seule.

Le cabaret Pillot était, en ce moment, vide de clients ; le patron travaillait à son champ ; sa femme, souffrante,

somnolait dans une pièce voisine ; leur enfant, âgé de dix ans, épluchait prosaïquement des pommes de terre devant la porte. Irma et la Jeannotte, seules dans un coin de la grande salle, purent donc examiner à loisir le dossier du docteur.

Du moins, Irma, la seule qui sût lire, déchiffrait tout haut, non sans peine, l'écriture fine et parfois hiéroglyphique, et la Jeannotte écoutait.

Le dossier, rédigé avec une grande clarté, prenait Gollemard, domestique, au château de Lays, disparaissant, congédié à la suite d'un incendie évidemment dû à la malveillance, et d'un vol de 18.000 francs. Il le suivait dans son établissement, à Longepierre, où, avec des ressources inconnues, il forçait le cabaret de *l'Etoile-d'Or*. L'empoisonnement du père Bérot était expliqué par cette claire hypothèse : l'arrêt devant l'auberge de la voiture qui portait au vieillard le vin de sa vigne et la substitution de plusieurs bouteilles empoisonnées à un nombre égal d'autres bouteilles. Puis, c'était l'incendie d'Ancelin et la mort du père Faudot, le docteur montrant la destinée tragique de ceux qui avaient litige ou affaire avec l'aubergiste et le profit que celui-ci tirait chaque fois de leur mort ou de leur ruine.

La rivalité de Gollemard et de Pierre Vaux était ensuite retracée.

En faisant mettre le feu aux habitations des notables et en accusant de ce crime le chef du parti populaire, Gollemard semblait accomplir un coup de maître, mais, en réalité, il se dénonçait lui-même.

Car, il n'y avait pas à en douter, cet homme, malgré sa subtile intelligence, était atteint de la monomanie incendiaire. Tôt ou tard, peut-être après une attente assez longue, afin de détourner les soupçons, il recommencerait à se servir de son arme favorite pour frapper ses nouveaux ennemis. Prisonnier de sa folie incendiaire, il finirait par en être la victime.

Cette prédiction du docteur Hâzin fit profondément réfléchir la Jeannotte.

— Voyez-vous, madame, dit-elle à Irma qui pouvait à peine contenir son agitation, l'homme qui a écrit cela était un savant et il voyait loin. Oui, Gollemard finira tôt ou tard par se dénoncer lui-même. Attendons !

— Attendre ! s'écria impétueusement Mme Vaux. Et mon mari qui est au baignoire, torturé broyé ! Et mes enfants qui manquent de tout et réclament leur père. Non, je n'attendrai pas une seconde de plus !

— Vous m'avez mal compris, ou plutôt je me suis mal expliquée, répondit la Jeannotte. Vous pouvez communiquer dès maintenant ces papiers à l'avocat, et même

peut-être faire glisser un mot fort doucement à quelque juge de Dijon, s'il s'en rencontre un d'honnête. Mais, attendons, pour aller plus loin, que Gollemard nous donne prise. Voyez-vous, je sais bien toutes vos souffrances, mais mieux vaut encore un retard de quelques mois, et que la délivrance de votre pauvre homme de mari soit sûre.

Mme Vaux poussa un soupir : elle comprenait que la paysanne avait raison. Néanmoins, elle emporta les papiers de Hâzin que, deux jours après, elle remettait personnellement entre les mains de M<sup>e</sup> Guerrier.

Celui-ci n'était pas, nous l'avons vu, un de ces passionnés de justice épousant les causes humanitaires avec l'inébranlable résolution de les faire triompher coûte que coûte, dussent-ils y laisser leur repos, leur situation, leur bonheur. Mais il désirait sincèrement sauver du bagne le client qu'il avait défendu et à l'innocence duquel, tout d'abord, il n'avait pas cru.

— Ayez confiance, madame, dit-il à Irma, et ne gêtez rien par une précipitation bien légitime, mais qui serait malheureuse. Je sais à Dijon un homme que j'irai voir et qui, s'il consent à m'écouter, pourra écraser Gollemard. Celui-ci confondu, c'est votre mari sauvé.

— Le nom de cet homme ? demanda avidement Mme Vaux.

— C'est M. le procureur général de Marnas.

#### XIV

#### FORCAT MAIS DEBOUT

De la prison de Chalon à Cayenne, Pierre Vaux avait gravi successivement les étapes du plus douloureux calvaire.

Dans toutes les prisons qu'il avait traversées : Tournus, Mâcon, Villefranche, Lyon, Vienne, Marseille, gardiens et employés se l'étaient montré en ricanant : « C'était lui, ce



fameux Pierre Vaux, ce rouge, chef de brigands, qui avait mis à feu et à sang tout un département, faisant périr dans les flammes des vieillards, des enfants, des femmes. Aussi ne comprenait-on pas qu'il n'eût point porté sa



*... Irma et la Jeannotte purent donc examiner à loisir le dossier du docteur (p. 383).*

ête sur l'échafaud. Vraiment, la justice se montrait d'une indulgence bien aveugle, en épargnant semblables criminels. »

Et les légendes allaient leur train.

Puis, à Toulon, c'avait été l'entrée terrible dans le bagnes comme dans une fournaise.

Au lendemain du verdict qui les frappait, les condamnés de Longepierre avaient été séparés les uns des autres.

Pierre avait senti le carcan se river à son cou et la manille lui emprisonner la jambe ; il s'était vu affubler de l'infâme livrée et accoupler aux pires forçats.

La nourriture insuffisante et exécrationnelle, réduite encore

La nourriture insuffisante et exécrationnelle, réduite encore par les vols des gardes-chiourme, les insultes continuelles de ces derniers, les travaux excessifs, pénibles et répugnants auxquels se trouvaient soumis les condamnés dans le port, tout cela n'était rien auprès de la hideuse promiscuité auprès de véritables bêtes fauves sous le masque humain.

L'ancien instituteur de Longepierre, si sincèrement humanitaire qu'il fût, avait beau se dire que la plupart de ces monstres, produits d'une lamentable organisation sociale, étaient irresponsables ; il ne pouvait se défendre d'un profond sentiment d'horreur et de répulsion en entendant ces réprouvés se vanter d'exploits sinistres en une langue à faire frémir.

Deux ou trois fois, cependant, il fut accouplé à des victimes du Coup d'Etat. C'était alors, pour l'un et l'autre, un soulagement mêlé d'amertume que de pouvoir, à la dérobée, échanger quelques mots et se dire qu'ils expiaient par leur martyre l'honneur d'avoir pensé, affirmé une idée, mis tout leur cœur au service d'une cause maintenant vaincue.

Mais, par-dessus tout, c'était la pensée de sa femme et de ses enfants qui lui tenaillait le cœur.

Que devenaient-ils, à Longepierre, privés de son appui, en butte peut-être aux persécutions lâches de ses ennemis, de ceux qui l'avaient fait condamner ?

Et ceux-ci, quels étaient-ils ?

Pierre avait longuement, profondément médité sur son affaire. D'abord, il avait incriminé le parti pris des notables et des juges, ne pouvant croire à tout un réseau d'intrigues scélérates. A diverses reprises, cependant, les accusations si précises de Jean Petit contre Gollemard lui étaient revenues à l'esprit ; mais il luttait encore contre une pareille supposition. Au procès, l'attitude de l'aubergiste et de son gendre l'avait frappé d'une lueur subite. « Si Petit ne se trompait pas ! » Et maintenant, le voile se déchirait chaque jour un peu plus.

Le voyage à bord de l'*Armide* fut long de deux mois et des plus pénibles : un entassement de malheureux dans les profondeurs du faux-pont, par une chaleur étouffante, avec une nourriture pitoyable et le rationnement de l'eau, une eau tiède et fade qui n'apaisait pas la soif.

Parmi les condamnés que transportait la frégate, so trouvait Jean Petit. Les deux infortunés se jetèrent, les larmes aux yeux, dans les bras l'un de l'autre.

Savet père était parti depuis assez longtemps déjà pour la même destination, séparé de son fils Claude et le sachant mourant.

De Michaud, plus de nouvelles : il s'était perdu comme une goutte d'eau dans l'océan du bagne. Peut-être la mort secourable l'avait-elle déjà délivré ?

Ce fut presque avec joie que, dans cette situation désespérée, les transportés saluèrent leur arrivée à la Guyane.

C'était la fin d'une traversée épouvantable, un repos relatif de quelques jours, et aussi c'était autre chose que le bagne de Toulon, un pays inconnu, dans lequel les malheureux pourraient peut-être, par une conduite exemplaire, obtenir de travailler comme manœuvres agricoles sur des concessions, sans plus trainer la chaîne, sans plus trembler devant le fouet comme des bêtes. D'autres, plus imaginatifs et plus aventureux, se disaient qu'avec de l'audace et de la chance, ils arriveraient sans doute à s'évader du pénitencier et, par les forêts inconnues, à gagner un pays libre, après avoir échappé aux gardes-chiourme, aux Indiens et aux bêtes féroces, moins redoutables que les hommes.

Une chose surprenait profondément Pierre Vaux : c'était de voir la soumission servile, tremblante, avec laquelle des hommes, ayant perpétré des crimes terribles, se courbaient devant les gardes-chiourme. Ces tigres et ces loups, formidables naguère, apparaissaient des moutons ; ces fauves rampaient muets et tremblants, dès l'apparition du dompteur.

Seuls, les quelques forçats politiques jetés dans cet enfer conservaient une attitude différente. Soutenus par leur conscience fière, par le culte de l'idée pour laquelle ils avaient combattu, ils refusaient de courber la tête devant l'argousin brutal et stupide.

A Cayenne, les transportés furent divisés en plusieurs détachements, et dirigés sur divers points de la colonie.

D'autres furent expédiés aux îles du Salut, où étaient internés les déportés politiques, comme Delescluze et Tibaldi.

D'autres reçurent pour destination le Maroni.

Jean Petit partit avec un petit groupe pour la Montagne d'Argent.

Pierre, à sa grande surprise, ne quitta pas Cayenne, ou plutôt la rade. Il avait été désigné pour faire partie de l'escouade affectée à l'entretien du navire-ponton le *Gardien*.

C'était une faveur, car ses compagnons, depuis quelque

temps déjà dans la colonie, formaient une sorte de petite élite recrutée parmi les plus moraux et les mieux notés de cette armée ignominieuse au milieu de laquelle la férocité des lois jetait nombre d'honnêtes gens. Leur tâche n'était pas écrasante et, de temps à autre, quelques-uns d'entre eux venaient à la ville, en corvée de ravitaillement, sous la conduite d'un surveillant.

A côté du bagne de Toulon, si ce n'était le paradis, c'était tout au moins le purgatoire.

Pierre se demandait à qui il pouvait bien être redevable de cette amélioration. Jamais il n'avait été servile devant ses geôliers : il accomplissait sa tâche ponctuellement, sans révoltes, mais sans bassesses, résigné à supporter stoiquement sa souffrance, mais ne perdant aucune occasion d'affirmer inébranlablement son innocence.

A son insu, cette attitude digne l'avait servi. Au carré des officiers de l'*Armide*, on s'était entretenu, pendant la longueur du voyage, de ce farouche démagogue incendiaire, dont le procès retentissant vivait encore dans toutes les mémoires. Le médecin du bord, homme à tendances relativement libérales, avait osé affirmer une opinion indépendante en déclarant que les débats n'avaient nullement prouvé la culpabilité de Pierre Vaux et des autres condamnés.

La curiosité s'était ainsi éveillée. Au cours des inspections, plusieurs officiers, le docteur le premier, avaient adressé la parole au condamné. Ses réponses sobres et dignes ne pouvaient que produire une impression profonde en sa faveur.

Résigné à supporter courageusement l'infortune qui le frappait, mais non à taire son innocence, Pierre demeurait maître de son âme et de sa volonté, et cependant, le plus hostile de ses gardiens n'eût pu le prendre sur quoi que ce fût.

Du carré des officiers, le nom de Pierre Vaux monta aux oreilles du commandant. Celui-ci, intéressé, se fit communiquer les notes du condamné et interrogea le moins inintelligent des gardes-chiourme.

— Mon commandant, tout de même, il se pourrait que la justice se soit trompée, répondit le surveillant. Dans notre métier, ce sont des choses que nous pouvons constater de temps en temps.

Et puis, il paraît qu'il avait des idées.

— Je crois, en effet, que c'est là son véritable crime ! se dit *in petto* le commandant.

Le loup de mer avait eu l'occasion de voir la justice rendue de façon souvent ironique par les pachas turcs, les mandarins chinois et les rois nègres. Peut-être se disait-il que les magistrats de son pays n'étaient pas,

après tout, des hommes d'une autre pâte que ces Salomons exotiques.

Il en résulta que, dès son arrivée à Cayenne, Pierre se trouva, à son insu, chaudement recommandé au gouverneur de la colonie, le contre-amiral Baudin.

Celui-ci, bien que servant l'Empire, n'était pas dépourvu de tendances libérales et surtout de sentiments humains. Par son ordre, l'ancien instituteur fut laissé à Cayenne, à bord du *Gardien*, en observation. On lui avait retiré ses fers.

Des semaines, puis des mois s'écoulèrent. Pierre accomplissait toujours sa tâche avec une régularité mathématique ; son corps était seul présent à bord du *Gardien* ; sa pensée, que nulle entrave ne pouvait immobiliser, était à Longepierre.

Que devenaient les siens ? Que se passait-il dans la commune ? Ses ennemis demeuraient-ils toujours triomphants, impunis ?

Parfois, aux heures de repos, le forçat s'accoudait au bastingage, et, perdu dans une immense rêverie, douloureuse et muette, regardait sans le voir cet océan bleu, mobile barrière qui le séparait des êtres adorés.

— Vaux, lui dit un jour le surveillant qui lui faisait la faveur de l'appeler, non par son numéro, mais par son nom, je vous annonce un grand bonheur.

Le condamné pâlit et sentit son cœur battre à se rompre dans sa poitrine.

— Est-ce qu'on a reconnu mon innocence ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Oh ! il n'est pas question de cela, mais vous êtes nommé employé à la bibliothèque du gouvernement.

Pierre sentit la souffrance aiguë d'une illusion qui s'en-vole. C'était cependant une faveur marquée que lui annonçait son gardien : bibliothécaire, vivant dans la maison du gouverneur, il échappait à l'horrible promiscuité de la chiourme. Il devenait presque un modeste fonctionnaire civil, ne conservant plus du bagne que la vareuse matricule.

Le lendemain, Pierre, déjà installé dans une grande pièce contiguë aux appartements du chef de la colonie, qu'encombraient un pêle-mêle de livres, brochures et documents divers, vit venir à lui un homme de belle prestance, au visage sérieux et doux, encadré de cheveux et favoris grisonnants.

A son uniforme, Pierre reconnut aussitôt l'amiral Baudin.

— Vous êtes Pierre Vaux ? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur le gouverneur, et je ne sais comment

vous remercier de tant de bonté. J'espère qu'un jour vous pourrez constater que je n'en étais pas indigne.

— Vous affirmez toujours votre innocence ?

— Ah ! monsieur le gouverneur !...

Toute l'âme de Pierre éclatait frémissante et sincère dans ce cri. Le gouverneur, qui connaissait les hommes, ne s'y trompa point.

— Courage ! lui dit-il, et il passa.

Courage ! Ce mot sonnait encore aux oreilles de Pierre Vaux, demeuré seul, et se répercutait au fond de son cœur.

Ah ! oui, il en avait et il en aurait encore du courage. Était-il possible que, à la longue, ses parents, ses amis n'arrivassent pas à établir son innocence ? Dieu, auquel s'adressaient toujours les élans de son cœur demeuré profondément religieux, avait voulu l'éprouver, mais cette épreuve si longue, si douloureuse, allait enfin cesser. La bienveillance du gouverneur à son égard indiquait sans doute que l'opinion publique, les autorités commençaient à s'occuper de lui.

Et, en effet, la famille du condamné n'était pas restée inactive. En outre, les événements avaient marché.

Gollemard, devenu maître absolu à Longepierre, avait subi l'ivresse du triomphe : il s'était peu à peu départi de sa prudence jusqu'alors si éveillée.

Ou plutôt, comme le prévoyait le docteur Hâzin, la rage incendiaire se développant en lui en monomanie, l'emprisonnait peu à peu, dominant cette intelligence subtile et claire, annihilant sa force.

Les notables, qui avaient applaudi à l'écrasement des démagogues, s'étaient ensuite trouvés aux prises avec un autocrate qui entendait tout courber sous son bon plaisir.

La lutte avait alors commencé, mille fois plus envenimée qu'avec les rouges, hommes énergiques, auxquels les sournoiseries, les moyens perfides étaient inconnus.

Et tout d'un coup, trois fois dans le même mois, à quelques jours d'intervalle, le feu éclata à Longepierre. En même temps, le bruit circulait, anonyme, que les criminels étaient les notables eux-mêmes.

Ceux-ci n'attendirent pas d'avoir à se défendre. La lutte avec un pareil homme ne pouvait s'engager qu'à mort ; il fallait vaincre ou périr.

## XV

Gollemard venait de faire son café, que Françoise lui avait servi dans la grande salle de l'*Etoile d'Or*. Il était seul, son gendre travaillant aux champs et sa fille se trouvant à Seurre depuis deux jours.

Sur la figure béate de l'aubergiste se lisait la satisfaction d'une conscience honnête. Satisfait, le digne homme avait toutes raisons de l'être. Les affaires marchaient bien, le commerce de son établissement augmentait chaque jour, les terres rapportaient bien ; sans doute, la vendange serait superbe.

Au conseil municipal, ses adversaires se taisaient : les notables avaient beau faire, que pourraient-ils contre un homme que soutenaient les autorités supérieures, prêtes à le couvrir partout et toujours, ce qui, du reste, n'était que justice, car il avait donné assez de preuves de dévouement à la cause de l'ordre et de l'Empire !

— Je tiens encore le bon bout ! murmura-t-il en allumant une pipe.

A ce moment, parut sur le seuil le brigadier Carrère.

— Eh ! brigadier, fit joyeusement Gollemard, vous tombez bien. Un petit verre ?

Le pandore avait porté la main droite ouverte à son bicorné, dans son geste de salutation habituelle.

— Merci, monsieur le maire, répondit-il. Ça n'est pas de refus, vous le savez... d'autant plus que ce sera peut-être la dernière fois que j'aurai l'honneur de trinquer avec vous.

— Comment cela ? demanda vivement Gollemard. Vous n'avez pas l'intention de mourir ?

— Pas pour le moment, mais j'ai reçu ordre de permutation : je pars à Verdun et viens vous dire adieu.

— Ah ! diable ! fit l'aubergiste, contrarié, car il avait toujours trouvé en Carrère un instrument aveugle autant que docile. Et qui vous remplace ?

— Revenu.

— Revenu, ah !



Gollemard eut une demi-grimace : Revenu n'était pas un aigle, mais il lui venait parfois des idées personnelles dont il semblait peu homme à démordre. Le maire de Longepierre se rappelait l'avoir entendu dire un jour, en parlant de Balcaut :

— Hum ! cet individu ne me dit rien de bon !

C'était, du reste, l'opinion de toute la commune, mais Revenu avait dit cela d'un ton qui donnait à réfléchir.

— Enfin !... murmura Gollemard. Brigadier, je vous regretterai, car vous étiez un ami. A votre santé !

Carrère parti, Gollemard demeura un instant pensif, puis il haussa les épaules, se disant :

— Bah ! Revenu aussi, j'en ferai ce que je voudrai.

— Monsieur le maire, une lettre pour vous, dit à ce moment une voix.

C'était le facteur qui entrait. Il tendit à Gollemard une missive portant le cachet de la poste de Verdun.

— De Boullenger ! murmura l'aubergiste, reconnaissant l'écriture.

Etonné, peut-être avec l'intuition d'une nouvelle désagréable, il déchira l'enveloppe et lut.

Le magistrat lui apprenait qu'il venait d'être promu à un autre poste.

Cette fois, Gollemard pâlit : le déplacement de Carrère n'était qu'un incident au plus désagréable ; celui de Boullenger, à la fois son instrument, son allié et son protecteur, était une menace.

— C'est moi qu'ils veulent atteindre ! murmura-t-il, frémissant.

Ils, c'étaient les notables, ceux qui, il le voyait, s'étaient remués, dans l'ombre, pour faire le vide autour de lui.

Boullenger, tout en exprimant son regret de s'éloigner de celui qui l'avait toujours si largement hébergé, lui fournissant bonne table, bon gîte et lui laissant prendre le reste, ajoutait naïvement : « Ce qui me console, c'est que ce déplacement si imprévu, qui m'arrache à mes habitudes de bonnes amitiés, constitue pour moi un avancement. »

C'était une consolation pour Boullenger, mais ce n'en était pas une pour Gollemard.

Fiévreux, il s'était levé, arpentant la salle, l'œil flamboyant, les poings nerveusement crispés :

— C'est la lutte, la grande lutte ! mâchonnait-il. Eh bien ! on verra ce qu'est Gollemard.

Le calme, cependant, revint peu à peu à cet homme terrible. Il sourit :

— Messieurs les notables sauront ce que ça leur coûte ! pensa-t-il. Après tout, je me trompe peut-être.

Si l'aubergiste émettait ce doute sans oser s'y arrêter, il ne devait pas tarder à être fixé. Dans la soirée, une autre



lettre lui était remise : celle-là, venant de Chalon, lui enjoignait de se rendre immédiatement auprès du sous-préfet.

Le danger apparaissait imminent : son approche ne fit que rendre à Gollemard le calme et la force dont il avait besoin pour lutter.

Il relut la lettre de Boullenger et s'aperçut qu'il avait, dans son trouble, sauté deux lignes :

« J'irai, avant mon départ de Verdun, c'est-à-dire dans quatre ou cinq jours, vous rendre une dernière visite, disait le juge de paix. J'espère trouver toute la famille. »

« Toute la famille », c'était Mme Plichou.

— Dans quatre ou cinq jours, murmura Gollemard. D'ici là, j'aurai vu le sous-préfet : je saurai de quoi il retourne.

Le lendemain même, le maire de Longepierre, déférant à l'ordre reçu, se présentait au cabinet du fonctionnaire :

— Monsieur le maire, lui dit sans préambule le sous-préfet, dardant sur lui un regard perçant, vous allez me signer votre démission.

Gollemard eut un haut-le-corps. Quoique s'attendant à un choc, celui-ci était réellement par trop brutal.

— Ma démission, monsieur le préfet ! murmura-t-il avec une émotion qui n'était pas jouée.

Puis, aussitôt, le comédien reparaisant en lui il ajouta :

— Me dessaisir du mandat que je tiens de la confiance de mes concitoyens ! Moi qui ai été à Longepierre le soldat dévoué de l'ordre et de la cause impériale, vous n'y pensez pas, monsieur le sous-préfet ! Et pour quelles raisons ?

— Parce que, répondit le représentant du pouvoir d'une voix tranchante, vous êtes un incendiaire, monsieur Gollemard.

L'aubergiste, démasqué, eut un cri de fauve blessé à mort : il sentait tout s'écrouler autour de lui.

— Encore les calomnies de mes ennemis ! murmura-t-il, à la fois gémissant et rugissant. Faites donc votre devoir !

Le sous-préfet eut un haussement d'épaules.

— Il n'y a ici que vous et moi, répondit-il sèchement. Donc, inutile de jouer la comédie. Vous avez, je le sais, tout en faisant votre affaire, rendu des services appréciables à la cause de l'ordre : c'est grâce à cette considération que vous n'êtes pas encore arrêté et traduit en cour d'assises. Mais prenez garde ! la mansuétude du gouvernement a une limite : voici longtemps que vous vous jouez de nous.

— Mais je suis innocent ! cria Gollemard. Jamais, non, jamais je ne donnerai ma démission : ce serait me déclarer coupable.

— Dans ce cas, fit le sous-préfet, ce sera la révocation motivée. Tant pis pour vous, monsieur Gollemard !

La révocation motivée ! Cette menace fit frémir le maire-aubergiste. Démasqué, dépouillé de son écharpe, privé de défense contre ses ennemis enhardis, il était perdu, n'avait plus qu'à attendre une chute pire encore : une dénonciation à la justice comme incendiaire, une enquête non étouffée cette fois, la prison, le bagne peut-être !

En une seconde, il calcula tout et prit une décision :

— Monsieur le sous-préfet, fit-il d'une voix raffermie et qu'il s'efforçait de rendre digne, je vois qu'on m'a trop noirci pour que je puisse vous convaincre de mon innocence. Mais accordez-moi, du moins, si je démissionne, de ne pas me remplacer tout de suite. Peut-être aurai-je le temps et les moyens de vous montrer que vous vous êtes trompé.

— Soit ! dit le sous-préfet. En attendant, signez !

Il tendit la plume à Gollemard et lui indiqua sur la table une feuille de papier contenant ces lignes écrites à l'avance :

« Monsieur le préfet,

« J'ai l'honneur de vous prier de bien vouloir accepter ma démission de maire de la commune de Longepierre.

« Veuillez agréer, monsieur le préfet, l'expression de mon respectueux dévouement. »

Gollemard, frémissant, se rappela en une évocation rapide comme l'éclair, combien d'intrigues et d'efforts lui avait coûté cette écharpe municipale que l'inexorable volonté de l'administration préfectorale lui arrachait en un moment. Il étouffa un soupir de rage et signa.

— C'est bien, fit le sous-préfet, je vois que vous avez compris la situation. Vous pouvez vous retirer.

Ce fut avec une rage indicible, est-il besoin de le répéter, que Gollemard s'en retourna à Longepierre.

Désormais, il lui fallait lutter, non plus pour être le maître, mais pour défendre sa liberté.

Que s'était-il donc passé ?

Le personnage désigné par M. Guerrier comme capable d'écraser le tyran de Longepierre, le procureur général de Marnas, avait reçu tout d'abord la visite du défenseur de Pierre Vaux, qui, très respectueux, osa signaler à son attention l'amas de contradictions et d'arbitraires sur lequel avait été échafaudé le verdict de Chalon.

— Respect à la chose jugée ! avait tout d'abord répondu M. de Marnas, solennel et inébranlable comme une incarnation vivante de Thémis.

Cependant, son impassibilité se détendit un peu lorsque M<sup>r</sup> Guerrier lui dit :

— Mais, monsieur le président, il y a des preuves contre un autre.

— Des preuves ?

Règle générale, les magistrats détestent reconnaître l'innocence d'un condamné, mais ils n'ont jamais d'éloignement à admettre une culpabilité. M. de Marnas, froid, sinon hostile alors qu'il s'agissait de Pierre Vaux, s'anima un peu aux dernières paroles de l'avocat.

— Des preuves ? Voyons quelles sont ces preuves.

M<sup>r</sup> Guerrier n'avait pu apporter les papiers du docteur Hâzin : il craignait que le magistrat ne lui eût demandé de les lui remettre, et il n'entendait pas s'en dessaisir. Mais il en avait pris entièrement connaissance ; il put donc détailler par le menu le dossier de Gollemard.

Le visage de M. de Marnas demeurait impénétrable.

— Hum ! je ne dis pas, fit-il, lorsque l'avocat eut fini. Il y a certainement là des choses qui méritent d'être étudiées. D'ailleurs, la culpabilité de Vaux, que je n'ai pas à mettre en doute puisque la justice s'est prononcée, n'empêche pas *a priori* la culpabilité de Gollemard. Maître Guerrier, adressez-moi donc une note, ou, mieux encore, la copie des documents.

L'avocat était retourné à Chalon avec une lueur d'espoir et n'avait pas manqué d'écrire à Mme Vaux une lettre encourageante.

La semaine ne s'était pas écoulée, et M. de Marnas demeurait encore sous l'impression de cette visite, lorsqu'un matin son valet de chambre lui annonça l'arrivée dans son cabinet d'une délégation.

— Une délégation ? fit-il, surpris.

— Oui, monsieur, ou quelque chose comme ça : ils sont cinq.

Le domestique tendait en même temps sur un plateau cinq cartes de visite. Le magistrat les prit machinalement et lut :

Justin Duperron, propriétaire ; Jean Lolliot, propriétaire ; Firmin Boudoul, propriétaire ; Pierre Mazué, propriétaire ; Emile Roussot, propriétaire, ancien maire de Longepierre.

— Ah ! fit-il, en s'arrêtant à ce dernier nom.

Si la qualité de propriétaire possédée par chacun des visiteurs méritait la considération, celle d'ancien maire méritait des égards.

— Roussot ! murmurait le magistrat, il a déposé au

procès Vaux... en faveur de l'accusé, je crois... Faites entrer ces messieurs, ajouta-t-il.

Dans le cabinet spacieux, rendu presque sombre par la sévérité des tentures rouge-brun, les visiteurs entrèrent, M. Roussot le premier, s'inclinant respectueusement devant le procureur général.

— Je vous écoute, messieurs, fit celui-ci après avoir répondu par un signe de tête aux salutations déférentes des nouveaux venus que présenta par leurs noms l'ancien maire de Longepierre, et, du geste, indiqua des sièges.

— Monsieur le procureur, dit M. Roussot d'une voix ferme, nous sommes venus nous adresser à votre justice pour vous demander, au nom de tous les notables de Longepierre, de mettre fin à une situation intolérable.

— Qu'entendez-vous par là ? demanda M. de Marnas.

— Que la commune de Longepierre est livrée à un scélérat, à un homme...

— Dont la place serait au bagne, ajouta tranquillement Justin Duperron.

— Messieurs, j'espère bien que vos paroles ne peuvent viser un représentant de l'autorité.

C'était presque machinalement que le magistrat venait de répondre ainsi. Pas un instant il ne douta qu'il ne s'agit de Gollemard.

— Monsieur le procureur, reprit M. Roussot, j'ai le regret de vous répondre qu'il s'agit du maire de la commune, de celui qui devrait faire respecter l'ordre et la loi, de Gollemard, qui, depuis des années, se joue impudemment de la justice, en faisant allumer incendie sur incendie par des mercenaires que l'on soupçonne, j'oserais presque dire que l'on connaît.

M. de Marnas était pensif ; cette déclaration corroborait singulièrement celle que lui avait faite quelques jours auparavant le jeune avocat de Chalon.

— Voyons, messieurs, dit-il, causons avec méthode, sans passion. Vous comprenez que des accusations de cette gravité, formulées contre le chef de votre commune, ont besoin d'être appuyées par des preuves irréfutables.

— Monsieur le procureur, nous sommes venus ici pour cela.

Et deux heures durant, M. Roussot, appuyé par ses co-délégués, retraça la vie, les actes de Gollemard, la faiblesse des témoignages sur lesquels avaient été condamnés Pierre Vaux et ses amis. Il fit valoir cet argument écrasant que, malgré le départ des rouges pour le bagne, les incendies avaient repris de plus belle.

En l'écoutant, le magistrat croyait entendre M<sup>e</sup> Guerrier lui détailler le dossier du docteur Hâzin.

— Mais pourtant, messieurs, objectait-il, sans grande

conviction, comment expliquez-vous que ni le juge de paix, ni le brigadier de gendarmerie n'aient pu, depuis des années, voir clair dans le jeu de Gollemard ?

— Oh ! fit Justin Duperron, le brigadier loge chez lui lui et ne voit que par lui. Quant à M. Boullenger, il est un peu trop de la famille pour soupçonner de ce côté-là.

Le sourire narquois de tous les notables indiquait ce qu'ils entendaient au sujet du juge de paix. Soucieux d'éviter des explications pénibles pour le prestige de la magistrature et d'ailleurs connaissant l'homme, M. de Marnas n'insista pas.

— C'est bien, messieurs, dit-il en se levant. Je prends bonne note de votre démarche et vous promets que les choses changeront.

Ce fut sur ces paroles, menaçantes pour Gollemard, que se retirèrent les notables.

M. de Marnas tint parole : quinze jours plus tard, sur ses démarches personnelles, à la fois le brigadier Carrière et le juge de paix Boullenger étaient changés de poste — le dernier avec avancement, car il faut toujours récompenser les bons services.

Gollemard demeurait isolé, aux prises avec d'irréconciliables ennemis.

## XVI

### UN PEU DE JUSTICE

M. Montgarin avait achevé de dîner, seul et toujours maussade. Il demeurait depuis deux jours sous une impression de vive contrariété, ayant dû, bien malgré lui, signer le non-lieu faute de preuves, d'un pauvre diable accusé de faux-monnayage.

Sa domestique Julie, demeurée à son service depuis le départ de Mme Montgarin, bien que la maison fût devenue des plus sombres, n'avait pas osé ouvrir la bouche depuis le matin, sauf pour dire à midi et à six heures : « Monsieur est servi ».

— Bien sûr, pensait-elle, il est dans ses idées noires : c'est le souvenir de madame qui lui revient.

Un discret coup de sonnette rompit ce silence oppres-

sant : Julie courut ouvrir, avide de s'éloigner ne fut-ce qu'un instant de la figure sombre de son maître.

C'était le facteur : la domestique revint avec plusieurs lettres et deux ou trois journaux qu'elle posa sur la table.

Machinalement, M. Montgarin prit un de ces journaux et l'ouvrit.

Comment, par quel hasard où quelle mystérieuse attirance se fit-il que son regard alla juste aux lignes suivantes :

LONGEPIERRE. — *Encore un incendie... L'incendiaire arrêté.* — Un nouveau crime vient de jeter la consternation dans la malheureuse commune tant de fois éprouvée par la rage des incendiaires. Cette fois, le criminel a été arrêté et l'on peut espérer que sa capture sera suivie de révélations permettant d'en finir avec la bande entière.

Mercredi soir, le brigadier de gendarmerie, Revenu, faisait sa tournée dans le village lorsque, arrivé devant la maison des sœurs institutrices, il vit s'échapper des tourbillons de fumée. En même temps, il apercevait à quelque distance un homme s'enfuyant à travers champs.

Le brave gendarme n'hésita pas : tout en donnant l'alarme d'une voix retentissante, il se précipitait à la poursuite de l'individu.

Celui-ci, ayant de l'avance, put néanmoins disparaître au milieu d'un pêle-mêle d'habitations. Mais le brigadier l'avait reconnu ; d'ailleurs, depuis longtemps il soupçonnait le misérable. Le lendemain matin, il allait l'arrêter.

C'est un nommé Balleaut, universellement méprisé dans la commune pour sa vie de fainéantise, de mendicité et de larcins. Il est à noter que, témoin dans le retentissant procès intenté en juin 1852 aux incendiaires de Longepierre, il a chargé violemment les accusés, entre autres l'ancien instituteur Pierre Vaux.

On peut maintenant se demander si ce n'était pas pour couvrir ses propres actes que le misérable témoignait ainsi contre des hommes qui n'ont cessé de protester de leur innocence.

Le brigadier Revenu a mené son prisonnier à M. le procureur impérial : la justice ne tardera donc pas à faire pleine lumière sur ces faits aussi mystérieux que criminels.

M. Montgarin lut jusqu'à la dernière ligne, puis laissa échapper le journal de ses mains, agitées d'un tremblement convulsif.

Il était frémissant, à la fois de rage, de désespoir et d'inquiétude, sentant que de l'arrestation de Balleaut pou-

vait surgir l'écrroulement du ténébreux échafaudage d'intrigues et de mensonges qui avait permis la condamnation de Pierre Vaux et de ses amis.

C'était la justification éclatante, la revanche des rouges; c'était en même temps son déshonneur à lui, Montgarin, préparateur de l'inique sentence de Chalon; c'était la fin de sa carrière.

Et pour comble de désastre, cet imbécile de gendarme amenait l'incendiaire non au juge de paix Boullenger qui, encore en fonctions, eût pu étouffer l'affaire, mais au procureur général.

Le magistrat sentit toutes les passions qui l'agitaient se mêler en une torture inexprimable. Ah ! si ses victimes eussent pu le voir et lire dans son cœur !

Brusquement il se leva, prit son chapeau, sa canne, et sortit, laissant la domestique en proie à une stupeur muette.

Où allait-il ? Il n'eût pu le dire ; au hasard, avec l'irrésistible besoin de respirer, de rafraîchir dans l'air frais son front brûlé de fièvre.

Il descendit la rue Saint-Georges et marcha devant lui, traversant d'un pas automatique le dédale des voies sombres et presque désertes.

Tout à coup, un individu surgit devant lui et une voix railleuse ricana à ses oreilles :

— Eh ! c'est cet excellent Monsieur Montgarin, cet admirable type de magistrat intègre ! Comment cela va-t-il, vieille canaille ?

Le juge d'instruction, effaré, avait levé la tête : il reconnut Coquet-Bernard.

Le ci-devant transporté était revenu depuis quelques heures seulement dans sa ville natale et, sans tarder, renouait connaissance avec tous ces lieux dont le souvenir lui était demeuré cher dans les amertumes de son exil : la rue Sigorgne, la place Saint-Pierre, le pont des Cinq-Arches. A peine avait-il encore vu une demi-douzaine d'anciennes connaissances lorsque le hasard lui fit rencontrer M. Montgarin.

Coquet-Bernard se rappelait d'autant mieux le magistrat pourvoyeur de prisons que celui-ci avait contribué, sans le moindre motif plausible, à le livrer en pâture aux moustiques de la Guyane. Maintes fois, songeant à lui, comme au percepteur Cabidois et à plusieurs autres, il s'était dit : « Ils me le paieront ! »

Aussi, quand il aperçut M. Montgarin, éprouva-t-il le sentiment bien naturel de la victime retrouvant, réduit à l'impuissance, le bourreau qu'il a torturé.

— A nous deux, serviteur de Thémis ! fit-il à M. Montgarin, qui reculait stupéfié, ahuri.

Et il lui secoua vigoureusement le nez.

La douleur rendit quelque présence d'esprit au magistrat qui, se débattant, s'efforça de faire lâcher prise à Coquet-Bernard.

— Fi ! continua celui-ci, sans lâcher prise. Que vous êtes laid, monsieur Montgarin ! Je ne m'étonne pas si vous êtes aussi prodigieusement cocu.

La secousse morale produite par ces paroles inattendues fut plus grande que la douleur physique : le juge d'instruction, foudroyé, cessa de se débattre.

— Car vous êtes cocu et bien cocu, continua l'inexorable Coquet-Bernard, qui avait complètement oublié la parole donnée en toute sincérité à Valentine. J'ai même eu le plaisir et l'honneur de présenter mes hommages à madame Montgarin, qui est aussi heureuse que possible avec celui qu'elle aime... Ah ! diable !...

Cette exclamation était arrachée au sardonique célibataire par le souvenir de la promesse faite solennellement à la jeune femme et qu'il venait de violer inconsciemment.

Coquet-Bernard, abasourdi de s'être ainsi parjuré, lâcha le magistrat. Celui-ci était littéralement foudroyé ; il se retira chancelant comme un homme ivre, anesthésié au point de ne pas sentir un coup de pied dans le derrière que son ennemi revenu de son trouble, lui allongea par acquit de conscience.

Qu'était ce coup physique auprès du coup moral qui venait de l'anéantir !

Ainsi, il était bel et bien cocu : l'abbé Tizonnier jadis lui avait dit vrai ! Sa femme existait, libre et heureuse, loin de lui, et le lendemain le secret de cet amour adultère serait colporté, connu : il deviendrait, lui, Montgarin, la fable de la ville !

Cet écrasement venant s'ajouter à l'arrestation de Baileaut, à la perspective d'un scandale judiciaire, c'en était trop ; plus, beaucoup plus qu'il ne pouvait supporter.

Anéanti, il marchait sans voir, allant comme dans un rêve.

Et tout d'un coup l'espèce de brouillard qui enveloppait sa vue se dissipa, laissant apercevoir devant lui, presque à ses pieds, quelque chose qui miroitait.

Il était arrivé devant la Saône, non loin du pont des Cinq-Arches. A droite et à gauche s'étendait, sombre dans la nuit tombante, la ligne des quais.

La rivière, brillant sous le demi-croissant argenté de la lune, l'attirait. Il lui semblait que cette eau fraîche et bienfaisante devait apaiser, éteindre la fièvre qui le torturait, lui rendre le calme et le repos. Le suprême repos ?



Qu'importe ! Si la vie est une souffrance atroce, à quoi sert de vivre !  
Brusquement, M. Montgarin escalade le parapet. A ses



*... Un cadavre était accroché par une serviette à un barreau de sa fenêtre (p. 407).*

pieds, il n'y avait pas de berge : l'eau devait être profonde.

— Eh ! mais que faites-vous ? cria Coquet-Bernard qui, intrigué, l'avait suivi de loin et arrivait derrière lui.

Le juge d'instruction ne répondit pas : il leva la tête, grimaçant une malédiction de damné au ciel énigmatique, implacable et, soudain, se lança d'un bond dans le vide.

Il y eut un clapotement et ce fut tout : pas même de cri ; l'eau s'était refermée au-dessus de la tête du misérable.

Coquet-Bernard avait vu le drame sans pouvoir l'empêcher. Eût-il cherché à l'empêcher ? Nous ne savons.

En tout cas, il n'eut pas un instant l'idée de se jeter à l'eau, risquant sa vie pour sauver celle du magistrat. D'ailleurs, il ne savait pas nager.

— Après tout, songea-t-il, ce n'est jamais qu'un gredin de moins qui disparaît et sa mort libère à jamais Valentine, que j'avais compromise. Tout est bien qui finit bien !

Sur cette réflexion philosophique, Coquet-Bernard alla se coucher, se disant que M. Montgarin avait enfin accompli un acte de justice pour la première fois de sa vie. Pour la dernière aussi !

Les personnes sévères pourront blâmer Coquet-Bernard de n'avoir pas appelé à l'aide. Mais outre qu'un sauvetage était plus que problématique au milieu des ténèbres, l'ex-transporté ne posait point en principe le pardon des injures ; il se rappelait les souffrances endurées à la Guyane et cela le rendait féroce. Puis, comme on lui savait de graves motifs de rancune contre le magistrat, mieux valait ne pas signaler sa présence sur les lieux du suicide : on l'eût accusé d'avoir jeté à l'eau son ennemi. Coquet-Bernard alla donc se coucher, l'âme sereine.

Le lendemain matin, on trouva le cadavre de M. Montgarin accroché aux filets d'un pêcheur. Son porte-monnaie et sa montre ne l'avaient pas quitté. De ce fait et des déclarations de sa domestique, qui affirma l'avoir vu sortir bouleversé, après la lecture du journal, il était facile de conclure au suicide. Mais cette conclusion eût été un discrédit pour la magistrature, toujours impeccable, outre qu'elle eût privé le décédé des honneurs de l'Eglise. On conclut donc à un guet-apens, à la lâche vengeance de quelque criminel sur un défenseur de la société, et Coquet-Bernard put se féliciter hautement de n'avoir pas signalé sa rencontre avec le magistrat.

La version officielle ne tenait pas debout ; aussi s'efforça-t-on de faire le silence sur la fin tragique de M. Montgarin. Celui-ci était d'ailleurs peu aimé : aussitôt après les obsèques, qui furent très belles, et le *requiescat in pace*, prononcé par l'abbé Tizonnier, on oublia le magistrat.

Le premier coup qui avait frappé celui-ci venait de Longepierre : des événements graves s'étaient produits dans la commune.

Gollemard, sentant se resserrer autour de lui le cercle de ses ennemis, avait voulu dérouter les soupçons par un dernier coup d'audace : en faisant mettre le feu à la maison des sœurs institutrices, bâtiment communal, il écartait l'idée que l'incendiaire pût être le chef de la municipalité. Quel intérêt eût-il eu à s'en prendre aux religieuses, avec lesquelles il n'avait jamais eu maille à partir ?

Il chargea donc le principal de ses mercenaires, Balleaut, d'accomplir son dessein.

Jusqu'alors, le trio Balleaut, Guinard, Moysonnier, plus Nauvelot qui, de temps à autre, prêtait la main, avait eu toutes les chances. Jamais son « travail » n'avait été interrompu ou découvert ; mais tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse, et il en est pour les incendiaires qui vont au feu à peu près comme pour les cruches qui vont à l'eau.

Balleaut se dirigea donc vers l'établissement des sœurs, muni d'une boîte d'allumettes ; après s'être assuré que personne ne le voyait, il escalada une haie et se glissa derrière la maison.

Très rapidement, avec la dextérité qu'il avait acquise en ce genre de besogne, il ramassa quelques broussailles et brindilles, les enflamma et les lança sur le toit de chaume.

La prudence lui commandait de s'en aller aussitôt cette œuvre accomplie, mais Balleaut était un artiste en son genre et, comme tous les artistes, il désirait jouir de son œuvre. Il s'arrêta quelques instants, pour contempler la fumée qui commençait à s'élever, le feu qui déjà crépitait. Il se frotta les mains avec jubilation.

— Dans cinq minutes, murmura-t-il, tout ça flambera.

Comme il se retournait, il aperçut poindre sur la route le bicorné d'un gendarme.

Très contrarié, il chercha aussitôt à se cacher : son regard rencontra un hangar délabré et vide. Vivement, il s'y blottit.

C'était le brigadier Revenu qui faisait sa ronde. De la route, il ne pouvait apercevoir ni Balleaut, ni même, s'il passait vite, l'incendie qui commençait sur l'autre face de la maison. Mais ce pandore avait du flair.

— Hum ! ça sent comme le brûlé, fit-il en approchant.

Sentir le brûlé, à Longepierre, où l'incendie éclatait incessamment, c'était grave. Revenu fronça le sourcil, ouvrit à la fois les yeux et les narines.

Juste à ce moment les premières flammèches commencèrent à s'élever, voltigeant dans l'air ; l'une tomba sur le toit de l'abri où était caché Balleaut et y communiqua le feu.

Le misérable retint à grand'peine un cri de terreur. Il avait maintenant au-dessus de sa tête et d'un côté l'incendie, d'un autre côté le gendarme. Il se voyait perdu !

— Au feu ! avait crié Revenu.

On allait accourir, trouver le malfaiteur, le tuer peut-être dans la furieuse exaspération du premier moment.

Il n'y avait plus à hésiter, d'autant plus que des flammèches voltigeaient autour de lui, roussissant sa barbe et ses cheveux, menaçant de le brûler ou de l'étouffer.

Balleaut prit son élan et, d'un bond désespéré, s'enfuit à travers champs.

Revenu l'avait aperçu : il se lança à sa poursuite.

Il n'avait pu voir sa figure, mais il avait remarqué la taille du fugitif ; la direction qu'il suivait était aussi toute une révélation.

En effet, Balleaut, trop éperdu pour réfléchir, se dirigeait droit vers sa demeure.

Le lendemain matin, Revenu allait l'y arrêter.

Le visage à demi brûlé de l'incendiaire était tout un aveu.

— Vous vous trompez, avait cependant balbutié Balleaut, tâchant de payer d'audace. Menez-moi à M. le maire. Vous verrez ce qu'il dira.

Le gendarme eut un rire impitoyable.

— Non, mon ami, dit-il, je ne vous mènerai pas à M. le maire, pas plus qu'à M. le juge de paix. Je vous conduirai à M. le procureur impérial, et nous verrons bien.

Le malfaiteur eut un gémissement étouffé.

.....

L'arrestation de Balleaut était un coup mortel pour Gollemard. L'aubergiste savait bien que le misérable s'empresserait de le dénoncer comme instigateur des incendies afin de sauver sa tête. Que faire ? Fuir était avouer d'avance, déclarer hautement sa culpabilité, perdre sa situation, sa fortune assez considérable, fruit de trente ans d'intrigue et de crimes. Mais attendre ! n'était-ce pas se livrer ?

En proie à une angoisse inexprimable, il attendit.

Le 26 juin 1885, le brigadier Revenu vint arrêter Gollemard : il y avait six ans, jour pour jour, que celui-ci avait assassiné le père Faudot, et trois ans moins deux jours qu'il avait fait condamner Pierre Vaux.

— Maintenant, c'est mon tour, songea-t-il, tout pâle, malgré sa formidable audace, lorsque Revenu, lui mettant lourdement la main sur l'épaule, lui eût dit : « Au nom de la loi, je vous arrête ».

Balleaut avait, dès le premier jour, dénoncé Moysson-

nier et Guinard, qui furent arrêtés. Il ne tarda pas à compléter ses aveux en dénonçant Gollemard.

Boullenger n'était plus là pour couvrir celui qu'on commençait à appeler à l'oreille « son beau-père ». Pressé de questions par ses chefs, sur ses relations avec Gollemard et appréhendant d'être compromis, il finit par déclarer qu'il avait dans les derniers temps cessé toute intimité avec le maire-hôtelier dont les relations mal cachées avec Balleaut lui paraissaient étranges.

C'était le coup de grâce. M. Feurtet, qui maintenant remplaçait Boullenger comme juge de paix, réunit en deux mois, dans le plus grand secret, un formidable dossier contre Gollemard. Ce dossier confirmait de point en point celui du docteur Hâzin.

Gollemard comprit qu'il n'y avait pas à parlementer avec Revenu, dont il connaissait l'hostilité goguenaarde. Il demanda seulement à embrasser sa fille et son gendre et, dans un mot à l'oreille de ce dernier, il glissa :

— N'avoue pas. Je nierai tout.

Déjà le bruit de l'arrestation de Gollemard s'était répandu dans Longepierre. Des groupes commençaient à se montrer aux alentours de l'*Etoile-d'Or* : des rumeurs confuses, quelques cris de : « A bas Gollemard ! A mort l'incendiaire ! » s'élevaient déjà.

— Mes ennemis triomphent ! murmura le cabaretier assez haut pour que Revenu pût l'entendre.

Et élevant la voix il ajouta :

— Brigadier, ma conscience est nette ; je ne crains rien : je vous suis.

La chute du tyran local produisit un effet inexprimable. Toute la population était en effervescence ; les gens qui s'étaient le plus baïs et combattus, les notables et les anciens rouges s'abordaient en se disant : « Vous savez, c'est fini, Gollemard est arrêté pour les incendies. »

— Ah ! la canaille ! répondait-on. Et dire qu'on s'en doutait depuis des années ! »

Mais c'était surtout chez Mme Vaux que l'émotion était grande.

Toute la famille Jeannin s'était précipitée autour de la jeune femme. Tous, pleurant, criaient que maintenant la vérité allait être connue, proclamée au grand jour, que le martyr de Pierre prendrait bientôt fin.

— Il va reverir. Encore six ou sept mois, et il sera parmi nous, disait Pap'André, frémissant d'espoir, à Irma, dans les yeux de laquelle coulaient des larmes.

Avec tout son amour pour Pierre et tout son courage, la noble femme était étrangère aux raffinements de la haine, même envers le plus féroce ennemi. Certes, elle était heureuse, est-il besoin de le dire, oui, éperdument

heureuse, d'un événement qui semblait devoir ramener libre et justifié, le père de ses enfants, c'était ce bonheur qu'exprimaient silencieusement ses larmes, mais elle n'avait pas eu un mot cruel pour le monstre abattu. Au contraire, au milieu de sa joie, elle avait murmuré ces paroles emplies de pitié :

— « Le malheureux, ce va être son tour de souffrir. »

Gollemard, conduit à la prison de Chalon, se trouvait y occuper la même cellule qu'y avait occupée Pierre Vaux. Il y avait là une ironie des choses qui eût pu faire croire à une justice céleste : le bourreau venant remplacer la victime. Mais l'aubergiste n'y prit garde : avec toutes ses allures bénisseuses, il n'avait nullement un esprit mystique, bien au contraire, tout en lui était activité pratique tournée vers les choses positives.

Il n'était possédé que par une idée : sortir triomphant de la terrible situation où le plaçaient les révélations de Balleaut ; vaincre, une fois de plus, coûte que coûte.

Mais il se rendait bien compte que cette situation était désespérée, que tout se réunissait pour l'accabler.

De même qu'il n'avait plus trouvé pour brigadier Carrère et pour juge de paix Boullenger, il ne trouva plus pour magistrat instructeur M. Montgarin, ce dernier reposait depuis deux mois à six pieds sous terre, étant demeuré quelques heures trop longtemps à six pieds sous l'eau.

Et lorsque, dans son premier interrogatoire, il voulut jouer la comédie, s'indigner, rugir, pleurer, le nouveau juge d'instruction, le regardant les yeux dans les yeux, lui dit froidement :

— Gollemard, pendant trop longtemps vous avez égaré la justice. Aujourd'hui, toutes vos dénégations sont inutiles : les aveux de vos complices ne laissent pas la plus légère place au doute. Et maintenant, nous avons à causer de quelques autres affaires : l'incendie et le vol chez le baron de Lays, l'empoisonnement du vieux Béro, l'assassinat du père Faudot.

Le misérable serrait les mâchoires, crispait les poings, et, tout en combattant encore du regard, ne trouvait pas de paroles pour répondre. Il rentra dans sa cellule en proie à une rage inexprimable.

Au second interrogatoire, ce ne fut plus de la rage, ce fut de l'abattement : il se sentait perdu.

Qu'allait devenir, une fois lui condamné, déshonoré, sa famille en butte à l'animosité et aux rancunes de toute la commune ? Qu'allaient devenir sa fille, son gendre ? A l'exception de sa femme, qu'il avait terrorisée et réduite à se retirer, Gollemard, nous l'avons dit, aimait les siens, seul sentiment sincère qui lui fût demeuré au cœur.

Le matin du 24 août, le gardien faisant sa ronde et

regardant par le guichet de la porte dans la cellule de Gollemaud, recula pétrifié d'horreur : un cadavre était serré par une serviette qui lui étranglait le cou, à un barreau de sa fenêtre.

## XVII

Pierre Vaux, encouragé par l'attitude bienveillante du gouverneur, remplissait de façon exemplaire ses fonctions, d'ailleurs peu pénibles, de bibliothécaire. D'ailleurs, il adorait les livres, et sa situation pécuniaire ne lui avait jamais permis, jusqu'alors, de satisfaire entièrement cette passion. A Cayenne, il lui fut donné de parcourir en les classant une foule d'ouvrages qui lui étaient encore inconnus. Laplace, Lamarck, Lyell, vinrent successivement élargir ses idées dans le domaine de l'astronomie, de l'histoire naturelle et de la géologie, tandis qu'Auguste Comte faisait naître en lui peu à peu une nouvelle conception de l'univers et de ses phénomènes.

Il se rappelait le docteur Hâzin raillant impitoyablement les vieux dogmes et détrônant, irrévérencieux, le tyran céleste. Sa conception de la vie commençait à devenir autre, plus positive, sans cesser cependant d'être empreinte d'idéalisme.

Il croyait toujours en Dieu, mais son Dieu n'était déjà plus l'être accessible aux passions humaines, défaisant et refaisant sans cesse son ouvrage, semblant ne connaître comme théâtre de son activité souveraine que la terre, microscopique point perdu dans l'espace. Pierre identifiait plus ou moins avec l'Etre suprême que reconnaissait encore son esprit, foncièrement religieux, les lois qui gouvernent les êtres et les choses : il eût déjà presque pu se rencontrer avec un matérialiste dans son panthéisme un peu poétisé.

Et les hommes lui apparaissaient maintenant bien petits avec leurs intérêts, leurs passions et leurs rancunes. Une haute et sereine philosophie le fortifiait, autant que naguère sa résignation entièrement chrétienne, dans l'amertume de son sort.

Néanmoins, il souhaitait toujours aussi ardemment sa réhabilitation, non point qu'il s'estimât déchu à ses propres yeux par sa qualité de forçat, mais parce que la réhabilitation, c'était en même temps la liberté, le retour au milieu des êtres qu'il aimait le plus au monde, la possibilité de travailler pour eux et avec eux.

Sur son salaire de quarante-cinq francs par mois, Pierre



conservait à peine quelques francs pour lui et envoyait le reste à Irma. Une fois par mois il lui était permis d'écrire aux siens et une fois par mois il pouvait recevoir une lettre d'eux. Cette lettre mensuelle était son plus grand bonheur.

Il apprit ainsi la vraie mort du docteur Hâzin, qu'il avait cru fusillé en Hongrie. Cette nouvelle l'affligea d'autant plus qu'il comprit que son vieil ami s'était rendu chez M<sup>e</sup> Guerrier afin de tenter quelque chose pour le sauver. Du reste, Irma, dans sa lettre, faisait une allusion discrète à des papiers du docteur qui pourraient favoriser une revision du procès.

Une revision du procès, c'était la pensée incessante de Pierre Vaux !

Le gouverneur ne doutait aucunement de l'innocence du condamné ; un jour il le fit appeler dans son cabinet.

— Le mois prochain, je retournerai en France, lui dit-il.

Et lisant sur le visage de Pierre Vaux un sentiment de profond regret, mêlé d'inquiétude, il ajouta :

— Ne craignez rien : je vous recommanderai à mon successeur et je plaiderai moi-même votre cause à Paris auprès du ministre de la justice.

— Merci, balbutia le condamné, qui, profondément ému ne put trouver que ce seul mot pour exprimer ce qu'il ressentait.

Le mois suivant, en effet, le contre-amiral Baudin disait à son remplaçant, le commandant Tardy de Montravel, arrivé l'avant-veille, en lui présentant Pierre Vaux :

— J'ose recommander cet homme à toute votre bienveillance. Non seulement sa conduite est excellente mais je tiens à dire devant lui que beaucoup de personnes croient à son innocence dont il a toujours protesté.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda le nouveau gouverneur en fixant le condamné.

— Pierre Vaux.

— Ah ! je comprends votre intérêt. Il serait possible, en effet...

Il acheva le reste de sa phrase à l'oreille de l'amiral. Celui-ci tressaillit :

— Allez, mon garçon, dit-il à l'instituteur forçat. Vous pouvez avoir bon espoir.

Pierre se sentit secoué d'un frisson de joie. Il n'osait demander d'explication à ces hauts personnages qui vraisemblablement ne lui en eussent pas donné, mais *avoir bon espoir*, cela ne signifiait-il pas de toute évidence : « Il y a quelque chose de nouveau en France relativement au procès de Pierre Vaux : la revision s'annonce » ?

Qui sait ! Peut-être Gollemard avait-il été, à la fin, vic-



time de ses propres ruses et de sa scélératesse ? Peut-être Balleaut, l'unique témoin à charge, avait-il avoué son imposture ?

Ainsi, Pierre en arrivait d'intuition à reconstituer une partie du drame qui avait eu pour résultat la chute et la mort du tyran de Longepierre.

De la nuit il ne put fermer l'œil ; son esprit était bien loin du bain. Une succession ininterrompue d'images lui montrait Irma, Pap' André, Charbonnier-Borgeot, Gollemard, M. Montgarin.

Du reste, cette perplexité angoissante ne fut pas de longue durée. Le surlendemain, le nouveau gouverneur le fit appeler et, lui tendant quelques journaux, où certains passages étaient soulignés au crayon bleu :

— Tenez, lisez ! lui dit-il.

Pierre se précipita sur les feuilles, qu'il dévorait déjà du regard, et les parcourut, en une émotion indicible.

Un long cri lui échappa tout à coup : il venait de lire le double suicide de M. Montgarin et de Gollemard.

— Ah ! s'écria-t-il, je savais bien qu'il y a une justice au ciel !

C'était son âme de chrétien qui se retrouvait dans cette exclamation, mais c'était aussi la manifestation spontanée de son innocence. Le gouverneur ne s'y méprit pas :

— Ecrivez une supplique pour demander votre grâce, dit-il. Je l'appuierai.

— Ma grâce ! s'écria Pierre. Mais c'est justice que je demande : je suis innocent, les faits viennent de le prouver.

— J'en suis persuadé, mais seul un jugement peut vous réhabiliter, et votre mise en liberté, qu'une grâce seule peut vous concéder, vous facilitera les démarches pour obtenir ce nouveau jugement.

— Je le sais bien.

— D'ailleurs, ajouta le gouverneur pour vaincre les dernières hésitations de Pierre Vaux, cette demande de grâce vous pourrez la rédiger aussi dignement que possible, en affirmant une fois de plus votre innocence, et moi je me charge de l'appuyer chaleureusement.

Pierre se rendit. Sa ferveur républicaine, que les épreuves du bain n'auraient point éteinte, se trouvait certainement contrariée par l'obligation d'adresser une requête respectueuse au gouvernement infâme du 2 Décembre ; mais, au bout de cette requête, cependant, c'était la libération possible, probable même et ensuite la réhabilitation éclatante. Et le condamné finit par se dire qu'il serait puéril et même insensé d'hésiter pour une pure question de forme, alors que dans la vie en apparence plus intransigeante tout est transactions continuelles.

Le soir même il présentait au gouverneur une demande de grâce pleine de dignité. La seule concession qu'il n'avait pu éviter était dans l'appellation « Sire », adressée à celui-là même qu'il avait jadis qualifié de « citoyen ».

Encore si Pierre Vaux eût été casuiste aurait-il pu affirmer que le bandit impérial méritait bien plus le titre de « Sire », apanage des malfaiteurs couronnés, que celui honorable et égalitaire de « citoyen » !

— C'est bien, dit le gouverneur après avoir lu. Votre affaire est en bonne voie.

Des mois passèrent. Pierre, toujours frémissant d'espoir, attendait impatiemment la grande nouvelle que devait apporter un courrier.

Mais les courriers succédaient aux courriers, et rien n'arrivait.

Un jour le gouverneur entra dans la bibliothèque où il trouva le condamné plongé dans la lecture d'un livre : *Les Essais*, de Montaigne.

— Mon pauvre garçon, lui dit-il paternellement en lui posant la main sur l'épaule, il faut vous armer de courage et de patience : le gouvernement refuse votre grâce.

Pierre chancela sous le coup ; c'était l'écroulement terrible de tous ses espoirs.

— Maintenant que je vous ai annoncé la mauvaise nouvelle, continua le gouverneur, laissez-moi vous donner la plus grande consolation possible ; vous pourrez faire venir votre famille ici.

— Ici ! mais elle y mourrait de misère !

— Non, car je vous donne en toute propriété une concession à Tournegrande, concession qui m'appartient personnellement et sur laquelle vous travaillerez librement, dispensé de tracasseries et de surveillance, sauf l'appel une fois par mois, lors des départs de transports.

— Monsieur le gouverneur !... balbutia Pierre, profondément remué par cette offre inattendue succédant à l'annonce aussi inattendue du rejet de sa grâce.

— Je ne puis vous soustraire à cet appel mensuel, continua le chef de la colonie, car je vous considère comme un ennemi du gouvernement, expiant ici des idées que je condamne. Mais je tiens à vous dire que je vous considère comme un parfait honnête homme.

Et la main du commandant Tardy de Montravel rencontra la main du forçat républicain.

Il ne fallait pas moins que ces marques de sympathie pour atténuer en l'âme de Pierre Vaux la secousse douloureuse que, malgré son stoïcisme, lui causait la grande déception.

Mais la pensée d'Irma, de ses enfants qu'il allait enfin revoir faisait luire un rayon de bonheur au milieu de sa

tristesse et de son amertume. Quels nuages sombres n'eussent été chassés par cette évocation des êtres aimés qui allaient enfin lui être rendus après huit années de séparation !

Huit années s'étaient écoulées depuis le jour où, emmené, la chaîne aux mains et au cou, Pierre Vaux avait quitté Longepierre sur la voiture de Richard, entre les gendarmes ! Depuis ce temps, sa vie s'était consumée dans les prisons de France, au bagne de Toulon, à bord de l'*Armide* et du *Gardien*, puis à Cayenne. Pas une heure n'avait passé sans que sa pensée se reportât vers ceux qu'il avait laissés derrière lui : les retrouver un jour, c'était toute sa consolation, toute sa force.

Si Pierre avait hâte de revoir les siens, le gouvernement, de son côté, était désireux que cette réunion eût lieu, à la condition que ce fût à la Guyane. L'innocence des condamnés de Chalon ne faisait doute pour personne, le suicide de Gollemard, suivi de la condamnation de ses complices, ayant achevé de dessiller les yeux. Tous savaient maintenant que c'étaient des adversaires politiques, des républicains socialistes qu'on avait frappés et voulu flétrir. Une agitation inquiétante pouvait se faire sur le nom de Pierre Vaux, le jour où l'opposition, encore matée, retrouverait la vie et la voix.

Il était donc de bonne politique de soustraire la famille du forçat aux regards de ses compatriotes et, en l'envoyant rejoindre son chef, d'attacher plus sûrement celui-ci au sol guyanais.

Ces considérations, sans doute aussi l'intercession du chef de la colonie, abrégèrent les formalités et les démarches. Par un après-midi d'octobre 1861, le sémaphore signala le trois-mâts de l'Etat *La Chimère*.

Pierre Vaux savait que sa famille était à bord. Depuis deux mois, il vivait à Tournegrande, défrichant par un travail opiniâtre la concession à laquelle il allait demander la subsistance des siens. Il avait maintenant toute liberté, sauf celle de quitter la région. Des relations s'étaient établies entre lui et quelques colons du voisinage, notamment les hôtes du Bon-Repos.

Georges et Valentine continuaient leur vie de bonheur paisible et de liberté. La naissance d'un fils avait encore, s'il est possible, resserré leur union. Cet enfant de l'amour ne connaîtrait pas les intrigues d'une société malfaisante et le despotisme des lois : ses parents en feraient une créature consciente et forte.

Une lettre de Coquet-Bernard avait annoncée la mort de M. Montgarin. Valentine, n'eut ni la férocité de s'en réjouir, ni l'hypocrisie de s'en désoler : l'homme à qui sa

famille aveugle l'avait livrée en toute propriété, était depuis longtemps devenu pour elle un étranger.

Les deux amants avaient appris à Cayenne l'histoire de Pierre Vaux, auquel déjà, dans la colonie, s'attachait ce surnom : « Le forçat innocent. » Quand ils surent que cet homme, qui était leur compatriote, se trouvait leur voisin, ils lui offrirent fraternellement leur amitié et leur concours matériel en cas de besoin.

Grâce à cet appui et à celui de plusieurs autres personnes dont il avait conquis l'entière estime, Pierre était parvenu à faire de la concession, jusqu'alors en friche, une concession d'avenir, lorsque un jour, Georges Roynal, venu à cheval de Cayenne, passa comme une trombe devant sa case, lui jetant ces mots :

« Le sémaphore a signalé *La Chimère* ! »

Pierre faillit tomber à la renverse. Cette nouvelle, si impatiemment attendue, l'avait bouleversé. Les tempes et son cœur, sous l'afflux du sang, battaient à tout rompre.

Il se reprit et aussitôt songea à s'habiller pour aller au-devant de sa famille. Les siens n'allaient-ils pas être épouvantés en le voyant maigri et prématurément vieilli sous la livrée du bagne, étalant son numéro matricule 5613, la barbe coupée et les cheveux rasés comme un esclave, car la bienveillance du gouverneur n'avait pu le soustraire sur ce point au formalisme des règlements.

Une demi-heure plus tard, la canonnière qui, chaque jour, remontait le cours du Mahury, s'arrêtait à Tournegrande et prenait Pierre à son bord. Elle arrivait à Cayenne au moment même où *La Chimère* mouillait en rade.

Le forçat ne vivait plus. Muet, immobile, il était cloué à l'avant, toute son âme concentrée dans le regard. Il voyait peu à peu l'horizon bleu se détacher de la surface plus sombre de l'océan et, tout d'un coup, sous les derniers feux du soleil couchant, il aperçut, semblable à un immense oiseau de mer aux ailes éployées, *La Chimère*, qui accourait toutes voiles dehors.

Par les yeux de l'esprit, autrement puissants que ceux de la chair, il voyait sa femme et ses enfants, debout sur le bastingage du navire, lui tendant les bras et l'appelant.

Ce fut dans une émotion inexprimable qu'il arriva sur le port, marchant au milieu de groupes de cols et de militaires qui se le désignaient du doigt, disant :

« Celui-là, c'est Pierre Vaux, le forçat innocent... Vous savez, celui qu'on a envoyé ici pour ses opinions... Il paraît qu'il attend sa famille. »

Les surveillants militaires, eux-mêmes, ne s'indignaient pas contre ce condamné qui marchait auprès d'eux sans les saluer, sans les voir. Ils avaient pour lui presque de la

déférence, sans doute parce qu'ils connaissaient les sentiments du gouverneur à son égard.

Et soudain un double cri retentit sur la jetée. Pierre serrait dans ses bras Irma défaillante, puis Armand, Ermence, Brutus, Mama, et cet homme qui avait été si stoïque dans l'enfer du bagne, pleurait comme un enfant.

.....  
 Nous ne dirons pas la vie de l'ancien instituteur de Longepierre avec les êtres adorés qui lui étaient rendus. Combien il les trouva changés ! Il avait quitté Irma jeune femme et il la revoyait vieille comme lui-même, la misère et les chagrins avaient fané son teint, creusé des rides dans ce visage si pur, entremêlé des fils d'argent à sa belle chevelure d'autrefois. Il avait laissé Ermence et Armand tout enfants, Mama et Brutus encore bégayants : il serrait dans ses bras une fille de quatorze ans et une fillette de douze ans s'approchant de l'âge charmant chez la femme où le papillon devient chrysalide. Il avait à ses côtés deux garçons, l'un de treize, l'autre de onze ans, à l'allure déjà vigoureuse et décidée.

Ce fut une vie nouvelle qui commença avec sa famille à Tournegrade. La situation matérielle, encore difficile au début, se fit peu à peu plus aisée et enfin plus prospère ; l'affection des siens entourant Pierre Vaux d'une chaude atmosphère de dévouement et de tendres prévenances le consolait peu à peu des terribles épreuves qu'il avait subies. Il n'était, d'ailleurs, personne dans la population libre et même dans les hautes sphères administratives qui ne le considérât comme un parfait honnête homme, martyr de ses idées, et ne tint à honneur de le fréquenter.

Pierre eût donc pu s'estimer heureux, relativement du moins, si le souvenir de la flétrissure légale qui continuait à peser sur lui, le clouant au sol de la colonie pénitentiaire n'eût creusé dans son âme fièvre une cicatrice inguérissable. Il ne souffrait plus matériellement, voyait les siens grandir et se développer, leur éducation, à laquelle il s'était consacré, s'achevait saine et forte au milieu de la paix vivifiante de la nature. Cependant il demeurait « le forçat » : le droit vaincu souffrait en lui.

Des années s'écoulèrent ; un coup terrible vint poignarder son cœur de père : sa fille, Ermence, périt d'un accident de chasse. Son autre fille, Mama devint la femme d'un brave garçon, Juste Frilley, de Longepierre, qui, sergent-major d'infanterie de marine, ne craignait pas, son service militaire étant terminé, de manifester hautement ses sentiments en épousant la fille d'un condamné républicain et en se fixant dans la colonie auprès de sa famille

d'adoption. Malheureusement il mourut au bout de dix-huit mois de la fièvre jaune.

Ce double deuil accabla définitivement Pierre Vaux, miné peu à peu par une maladie nerveuse. Il devint misanthrope : sa femme et ses enfants pouvaient à peine l'amener à prononcer quelques paroles.

Cependant le voile de tristesse qui pesait sur lui se dissipa un moment. Ce fut quand il apprit que l'Empire, condamné par ses crimes et ses fautes, s'effondrait définitivement. La République, l'idéal pour lequel Pierre avait milité et souffert, allait-elle surgir triomphante ?

Ce fut la guerre qui vint, puis la défaite, l'invasion et seulement une république bourgeoise, accaparée par des hommes qui, étrangers à toute passion généreuse, ne connaissaient rien, ne voulaient rien connaître des grands élans populaires.

— 48 qui se répète ! murmurait tristement Pierre Vaux qui, aux aguets de nouvelles arrivant dans la colonie confuses et contradictoires, avait passé par toutes les phases d'espoir et d'amère désillusion.

Et ce lui fut un dernier coup quand il apprit définitivement que cette République fusillait les républicains et, dans sa haine des revendications sociales, se livrait tout entière aux revenants monarchistes, ne pouvait s'occuper de lui, réparer le monstrueux verdict de Chalon.

L'amertume, une amertume hautaine, s'empara définitivement de lui. Il sentit ses forces s'épuiser : seule sa pensée demeurerait intacte.

Ses amis l'avaient transporté à Ile-la-Mère, un des endroits les plus salubres de la colonie. Ce fut là que, par un soir de l'année 1876, il expira, ayant à ses côtés sa femme et Mama.

Ses deux fils étaient éloignés.

Un pauvre nègre, auquel il avait appris à lire et à écrire, eut la dernière poignée de main de l'instituteur martyr. Les obsèques furent solennelles, marquées par l'afflux de la population civile et la présence de personnages officiels, car c'est une des caractéristiques de notre société de se découvrir devant le cadavre de ses victimes.

Sur la tombe de Pierre Vaux on grava : « Il est allé demander justice à Dieu ! »

C'était un souvenir du cri éperdu que sa condamnation avait arraché jadis à son âme de croyant ; c'était aussi une protestation contre la dérisoire justice du Code, mais si le docteur Hâzin n'eût été depuis longtemps couché dans sa tombe, combien ironiquement n'eût-il pas relevé cet appel posthume à un Dieu illusoire, au nom duquel se commettent tant de crimes ?

FIN

**Dans un mois**

# **LE FILS ★ LA BARONNE BLONDE**

**PAR ÉMILE RICHEBOURG**

Vivre tranquilles tous unis, sans bruit et sans secousses voilà pour une famille le vrai bonheur. Ce n'est pas le cas de la famille de Coulange dont Emile RICHEBOURG nous a déjà parlé dans *les Deux Mères* et dont les malheurs et les aventures font l'objet de ce nouveau chef-d'œuvre *Le Fils ★ La Baronne Blonde* que nous publierons le mois prochain.

Quel est le mystère dans le passé qui met aux prises les Coulange, leur fils Eugène, leur ravissante fille Maximilienne avec de Perny, Armand des Groilles, José Boso; qu'est Ludovic de Montgarin égaré dans ce milieu pernicieux; que viennent faire au milieu d'eux, la bonne Louise, la baronne Valdreck, les jolies Elisabeth et Charlotte, l'amiral de Sistrène, Lucien de Lucille, Morlot Gardel; c'est ce que sauront tous ceux qui liront dans un mois.

## **LE FILS ★ LA BARONNE BLONDE**

Le nouveau chef-d'œuvre d'ÉMILE RICHEBOURG

qui paraîtra dans la Collection du **LIVRE ILLUSTRÉ**

***En vente partout dès le 30 Août***

le volume **65** centimes  
très illustré seulement

Envoi franco contre 0 fr. 85 adressés aux  
Publications JULES ROUFF et C<sup>ie</sup>, 83 et 85, rue de l'Ouest, Paris-14<sup>e</sup>



# Le Livre Illustré à 65 centimes

IL PARAÎT UN VOLUME LE 30 DE CHAQUE MOIS

Déjà parus :

## ADOLPHE D'ENNERY

Les Deux Orphelines  
Le Remords d'un Ange  
Martyre

## XAVIER DE MONTEPIN

Le Médecin des Pauvres  
L'Homme aux Figures de Cire  
La Morte Vivante  
Le Médecin de Brunoy  
La Joueuse d'Orgue : Caïn  
La Petite Martho  
Les Mystères du Palais-Royal :  
Le Diable  
La Fille du Diable  
Les Nuits du Régent  
La Marchande de Fleurs :  
La Comtesse Marcelle

## PAUL SAUHIÈRE

La Petite Marquise  
Le Capitaine Belle-Humeur  
Monseigneur  
Le Secret d'Or

## JULES MARY

Le Docteur Madelot  
Les Damnées de Paris : L'Endormeuse  
L'Outragée  
La Jolie Boiteuse

## CONSTANT GUÉROULT

L'Affaire de la Rue du Temple  
La Bande à Fifi Vollard

## GEORGES PRADEL

L'Officier Bleu  
Le Compagnon de Chaîne  
Le Secret de Bialka  
La Petite Bleue

## CHARLES MALATO

Pierre Vaux

## PIERRE ZACCONE

Une Haine au Baigne

## EMILE RICHEBOURG

Andréa la Charmeuse  
La Fille Maudite  
Les Amoureuses de Paris  
L'Enfant du Faubourg  
Petite Mère  
Le Million du Père Raclot  
La Nonne Amoureuse

## ALEXIS ROUVIER

La Belle Grêlée  
Auguste Manette  
La Princesse Saltimbanque

## HENRI DEMESSE

Margot la Bouquetière  
La Petite Fifi  
Les Trois Duchesses

## PONSON DU TERRAIL

L'Auberge de la Rue des Enfants Rouges  
L'Ecolier de Paris  
Le Roi des Bohémiens  
La Juive du Château Trompette :  
L'Auberge des Trois Lapins  
La grande Cadichonne.  
Les Ruines Hantées  
Les Dramas du Village :  
Mademoiselle Mignonne  
Le Brigadier La Jeunesse  
Les Mystères du Demi-Monde :  
Les Hommes de Cheval  
L'Agence Matrimoniale  
Le Serment des Hommes rouges

## THÉODORE CANU

L'Amie fatale

Envoi franco de chaque volume contre 0.85 adressés aux  
Publications JULES ROUFF & Co, 83, rue de l'Ouest, Paris-14e